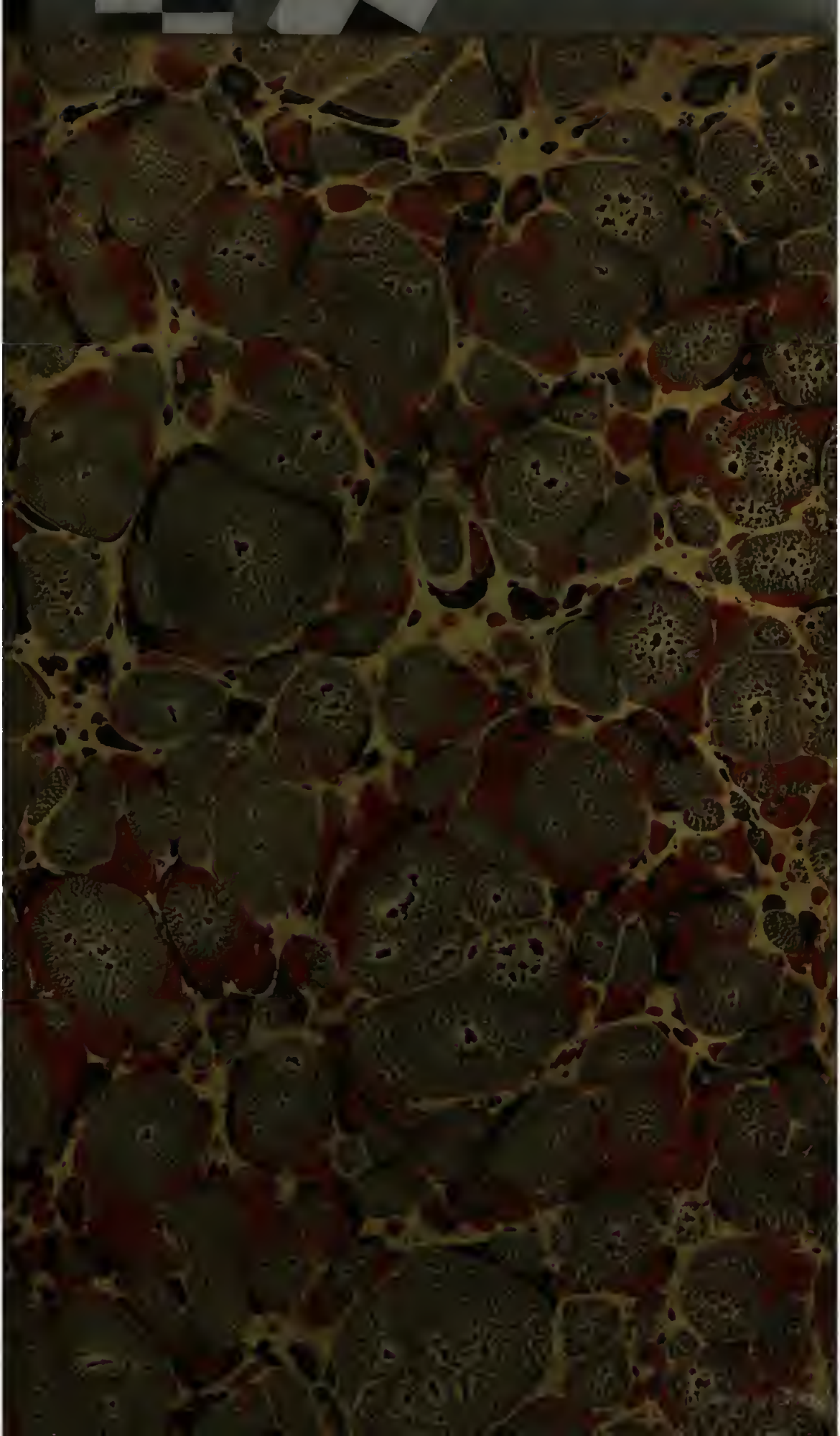
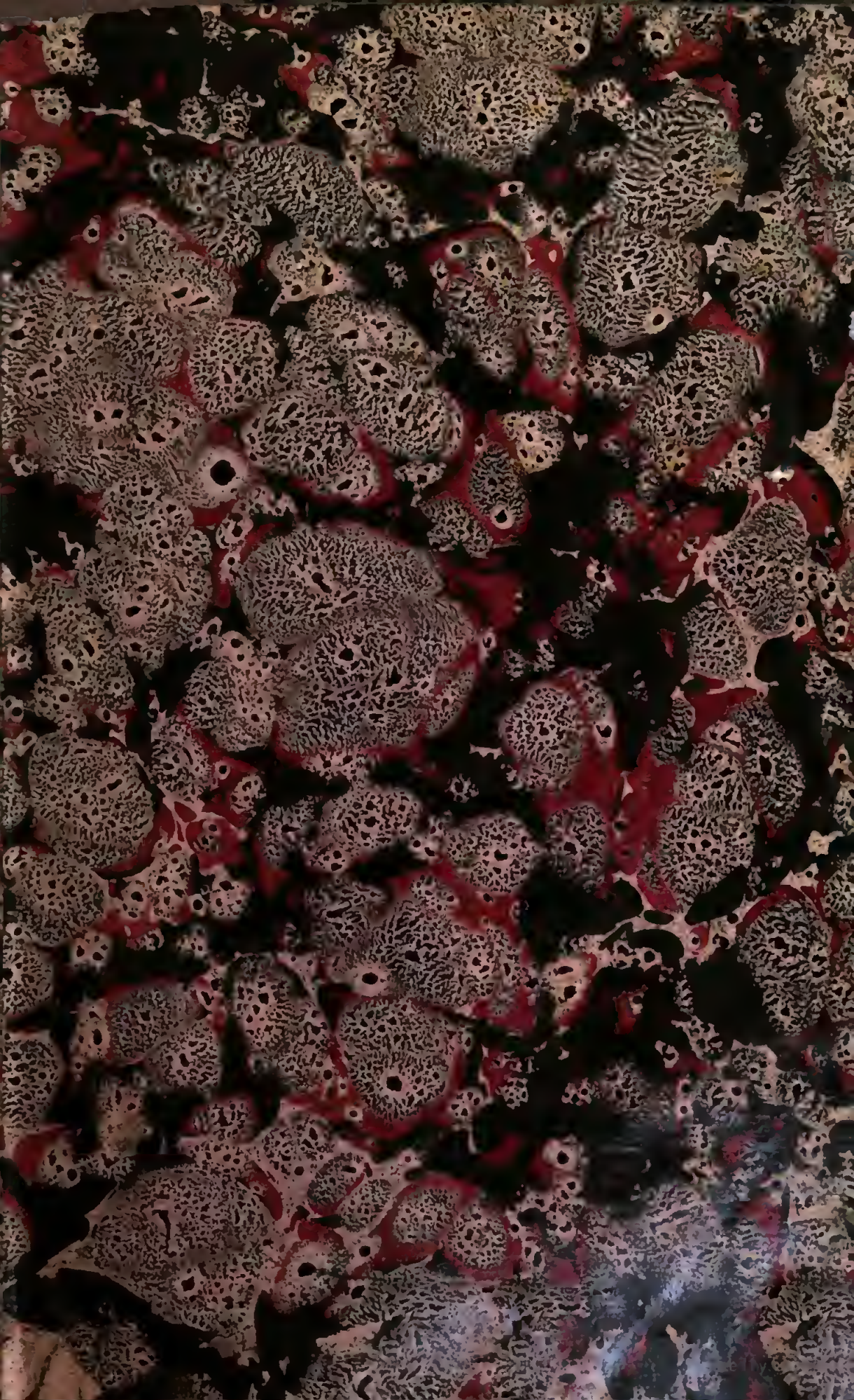


BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~2156~~ 1262
Sala Grande
Scansia ~~30~~ 32 Palchetto ~~2~~ 1.
N.° d'ord. ~~2~~ 19



~~21. 6. 26.~~
1 Sala XXXII. 2. 19.

Digitized by Google

Palet-XXX-18bj (13

Digitized by Google

Digitized by Google

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

Le treizième volume est accompagné de huit planches, dont une triple et deux doubles ; ce qui forme douze planches.

382811

VICTOIRES, CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

TOME TREIZIÈME.

PARIS,
C.L.F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue des Poitevins, n°. 14.

1819.

Digitized by Google

EXTRAITS

DES JOURNAUX

SUR LES VICTOIRES ET CONQUÊTES.

Minerve française, du mois de février 1819.

PHILOXÈNE [1].

Tout ce qui retrace la gloire des armées françaises importune Philoxène. La presse, les pinceaux, le burin, la lyre, le théâtre, semblent former une conjuration pour le désespérer. « Ah! dit-il, finissons-en, de grâce. Soit; nous avons été, nous pourrions être encore des foudres de guerre; mais nous l'avons assez dit : cet éternel concert de louanges qu'un peuple s'adresse à lui-même, est-il de bien bon goût? De grâce, finissons-en. »

— A merveille, Philoxène; vous teniez, il y a quelques années, un autre langage. Nos soldats et leurs chefs, à vous entendre, étaient de véritables brigands. Il y avait honte d'être Français. La morale s'était réfugiée toute entière à Londres et à Saint-Pétersbourg, et la gloire militaire elle-même ne resplendissait à vos yeux qu'à travers les brouillards de la Tamise. Aujourd'hui vous changez de batterie; vous attaquez nos héros avec l'arme du ridicule. Il y a de l'adresse dans cette nouvelle tactique; voyons pourtant si la force et la vérité des choses ne sauront pas triompher de votre adresse.

On sait que de tout temps la nation française, soit dans ses écrits, soit dans ses discours, s'est exprimée sur les étrangers avec enthousiasme, et sur elle-même avec modestie; bienséance d'autant plus remarquable, qu'elle a toujours été plus loin d'être réciproque. Mais, en 1814 et années suivantes, les étrangers occupaient, imposaient, asservissaient notre territoire; or, quand même ils auraient tous été des Scipion et des Catinat (et l'histoire dira s'ils ont été des

[1] Ami des étrangers.

Catinat et des Scipion), il est bien certain qu'alors la bienséance seule et la pudeur prescrivaient à quiconque avait une goutte de sang français dans les veines, de réprimer pour eux l'élan au moins déplacé de son admiration. Cependant c'est cette époque même que vous, Philoxène, et vos pareils, avez choisie pour essayer d'avilir nos défenseurs, et pour épuiser envers nos *hôtes* toutes les formes de la plus basse adulation. Les choses étaient au point, que ceux de ces braves étrangers dont les cœurs tressaillent aux noms de patrie et d'honneur, ne pouvaient pas dissimuler leur profond dégoût; si la nation française n'eût protesté bien vite contre la flétrissure que vous lui imprimiez, elle était avilie en effet, avilie à ne jamais se relever. La nation s'est courroucée noblement contre cette indignité. Armée du flambeau de l'histoire, elle a montré au grand jour l'héroïsme et la loyauté de ses enfans. Et lors même qu'elle eût cherché à réfléchir sur votre front la honte dont vous tâchiez de les couvrir, lors même qu'elle eût vengé par des dégradations morales l'inutile barbarie de vos injurieux efforts, n'eût-elle pas usé en cela du droit le plus saint et des représailles les plus légitimes? La Grèce, qui a tant applaudi Xénophon écrivant, sans ménagement pour les perfides, l'expédition glorieuse dont lui-même avait été le héros, ne lui aurait-elle pas décerné plus de couronnes encore, si elle avait vu se glisser insolemment jusque sur la terre de la liberté les flatteurs d'Artaxerce et les amis de ses satrapes?

Mais cette juste rigueur, Philoxène, je ne m'aperçois pas qu'on l'ait exercée envers vous et les vôtres. Je parcours les divers ouvrages qu'a enfantés le désir de venger l'honneur de la France, et je vois éclater dans tous la modération et la générosité françaises. J'ai là sous les yeux le premier en date et le plus important (*Victoires, conquêtes*, etc.) [1]. A quelque page que je l'ouvre, j'y trouve une simplicité noble; point de jactance, point d'aigreur; point de déclamation; la vérité sans faste, quand il s'agit d'une victoire; l'aveu sans abais-

[1] Le principal directeur de l'entreprise des *Victoires et conquêtes* est M. le général Beauvais, officier distingué, dont le talent et les connaissances se sont déjà fait remarquer dans plusieurs ouvrages militaires. Son style élégant et rapide a les qualités qui conviennent au récit. L'introduction, ouvrage de M. Tissot, devait être, et est en effet d'un ordre plus élevé; c'est une brillante récapitulation des grands travaux de nos armées, depuis le commencement de la révolution jusqu'à nos jours. Le beau mouvement qui la termine est une exhortation à la France de fonder enfin la paix, l'ordre et la liberté. Certes, l'éloquence qui marche à de tels effets, est plus noble, plus morale et plus consolante que celle qui, sous la plume de Virgile, excitait les Romains à la domination de l'univers.

sement quand il s'agit d'un revers; surtout le plus grand soin d'éviter tout ce qui pourrait attiser des haines de parti. La bravoure, l'humanité y reçoivent leur tribut d'éloges, sous quelques drapeaux qu'elles se soient signalées. On dirait une grande famille qu'après de longues divisions rassemble le foyer paternel, et qui jette sur le passé des regards animés sans doute, mais désarmés de tout ressentiment. Non, cette masse immense de gloire ne peut trouver de détracteurs que dans ceux qui n'ont aucun contingent à lui fournir.

Résignez-vous donc, Philoxène; vos oreilles seront fatiguées encore long-temps de la louange de nos guerriers. C'est vous-même qui, par un dénigrement coupable, avez provoqué envers eux nos premières explosions de reconnaissance et d'amour; et n'eussions-nous pas eu à les venger de vous, notre besoin d'honorer leur gloire et de consoler leurs revers eût éclaté de même, aussitôt que nous les avons vus, désabusés de leurs brillantes erreurs, rentrer dans les voies que leur avaient tracées la patrie et la liberté.

La révolution que vous nommez française, et que j'appelle européenne, ce géant dont la course vous irrite, renverserait des colosses. Comment serait-il arrêté ou modéré par des pygmées tels que vous? Précurseur de l'ordre, sa mission fut de marcher jusqu'à ce qu'il se reposât dans les lois; les lois, telle est la seule digue qui le contienne; et c'est celle qu'en dépit de vos efforts, des mains bienfaisantes et sages recommencèrent à élever autour de nous. Ah! si soudain, et comme par enchantement, nos guerriers, ces lions si terribles aux combats, n'étaient pas devenus doux et soumis, le premier je m'éleverais contre la force aveugle, contre la force dangereuse à la société. Mais voyez, Philoxène, voyez ce que l'Europe entière contemple avec admiration? La Domination, nouvelle Armide, avait tendu ses piéges à nos guerriers; pour les asservir, elle avait emprunté les traits et les nobles séductions de la Gloire. Nos modernes Renaud oublièrent un moment la patrie pour des cordons et pour des titres; l'émulation d'une brillante servitude avait enflammé tous les rangs..... Ah! que cette erreur s'est subitement dissipée! Une âme, une âme française ne cessait pas d'enflammer tous ces corps héroïques; la charte est pour eux le bouclier magique devant lequel fuient pour jamais les illusions et les fantômes; et la liberté que les lois donnent aux nations, trouvera désormais dans la vaillance, non des obstacles, mais des appuis.

Que prétendez-vous donc, Philoxène, par vos déclamations inconsidérées? La France a deux leçons vivantes, deux

leçons toutes contraires, à étaler aux regards de l'univers. Ici la résignatiou calme et soumise; le respect des lois et des propriétés; l'amour de l'ordre et l'ardeur du travail dans une armée immense, qui tout à coup a quitté l'épée pour la bêche, et les tentes pour la chaumière : là, les compagnies secrètes, les enrôlemens ouverts, les extorsions, les brigandages, les assassinats; en un mot, toutes les fureurs d'un parti qui ne s'est refusé aucun excès dans son triomphe, et qui n'en désavoue aucun dans sa défaite.

AIGNAN.

Journal général du 2 mars 1819.

TOME ONZIÈME.

Le onzième volume du grand ouvrage consacré au récit des victoires et des revers des Français pendant les huit dernières années du dernier siècle, et les quinze premières du siècle actuel, embrasse les cinq derniers mois de 1799 (thermidor an 7 à nivose an 8).

L'historien développe la suite des opérations dans la Basse-Egypte, après la retraite de Syrie, le débarquement d'une armée anglaise et turque sur la côte d'Alexandrie, la célèbre bataille d'Aboukir, et le départ de Bonaparte pour retourner en France.

Des événemens désastreux, mais non dénués de gloire, se passent en Italie. La bataille de Novi, la mort de Joubert, la capitulation de la citadelle de Tortone, les efforts de Championnet à travers les Alpes, de Championnet rendu à l'amour des troupes après son injuste disgrâce, l'agitation du peuple et même de nos soldats dans l'État de Gênes, la victoire annonçant à Fossano qu'elle n'avait pas pour toujours déserté les drapeaux français, et le général Gouvion Saint-Cyr préparant sur le territoire de la Ligurie, par son courage, sa fermeté, sa sagesse, les merveilles du fameux siége que devait bientôt soutenir Masséna : tous ces grands mouvemens avaient été précédés des plus horribles exécutions à Naples, dans la Calabre, et dans la capitale du monde chrétien; ils furent suivis de l'héroïque défense de la place d'Ancône par le général Monnier.

Dans le même temps la Suisse, si long-temps préservée des fureurs de la guerre, et le Haut-Rhin, admiraient les savantes combinaisons de Masséna, près duquel il semblait, au milieu de nos désastres, que la fortune française fût venue chercher un asile. Ce grand capitaine, appuyé sur ses dignes

lieutenans Lecourbe, Soult, Legrand, Molitor, Gudin et Loison, s'élevait comme une digue imposante, et arrêtait seul le débordement des armées ennemies qui voulaient inonder le sol de la France. Il se rendait maître du Saint-Gothard et de la vallée de Reuss; il faisait échouer les projets du prince Charles, au passage de l'Aar; il franchissait la Linth et la Limath, et, dispersant trois armées autour et dans les murs de Zurich et de Constance, par ces combats successifs qu'on a appelés la *bataille des quinze jours*, il réduisait l'impétueux et barbare Suwarow, accouru de l'Italie, à évacuer la Suisse, et à se séparer de la coalition, même avant d'en avoir reçu l'autorisation de la part de son maître.

Là se retrouvent, avec ceux que nous venons de citer, les noms chers aux braves, d'Oudinot, de Lorges, de Mortier, de Gazan (la Peyrière), de Bontems, de Brunet, de Klein, de Drouet, de Foy, de Mesnard, de Boivin, de Lapisse, de Graindorge, et de ce vieux colonel Lacroix, que Masséna n'oublia point dans son rapport, et qui, à soixante-huit ans, montrait encore à nos jeunes guerriers le chemin de l'honneur et de la gloire.

Lecourbe, épuisé de travaux, était allé succéder à Muller sur le Bas-Rhin; il avait renouvelé le blocus de Philipsbourg, il avait combattu sur le Necker et sur l'Entz; et, à la nouvelle des événemens du 18 brumaire, ayant déployé de nouveaux efforts avec Ney, Laborde, Decaen, d'Hautpoult et Baraguay d'Hilliers, il avait enfin procuré quelque repos à ses troupes sur la rive gauche du Rhin.

Mais une expédition d'une bien plus haute importance avait appelé sur la Hollande tous les regards de l'Europe attentive. Un immense armement avait jeté quarante mille Russes et Anglais sur les côtes du Helder, tandis que la flotte anglaise forçait le passage du Texel, pour replacer la république batave sous le gouvernement du statondher. Cette grande entreprise était secondée par les anciens privilégiés des états-généraux, et les équipages des vaisseaux hollandais avaient été préparés à l'insurrection. L'amiral batave ne put se faire obéir quand il ordonna de combattre, et les marins livrèrent aux Anglais vingt vaisseaux, six cent cinquante pièces de canon, et quatre mille hommes d'équipage, sans brûler une amorce.

Après un si grand avantage, l'armée combinée croyait n'avoir plus qu'à se rendre en triomphe à Amsterdam; mais le général Brune était chargé de défendre le pays. Vandamme, Daëndels et Dumonceau étaient sous ses ordres, et les troupes dont ils pouvaient disposer étaient de moitié plus

faibles en nombre que celles des assaillans. Les combats de Berghem et d'Alkmaer, les dispositions admirables du général français, rejettent l'armée conquérante dans le Zip et au Helder, et contraignent le duc d'Yorck à capituler pour obtenir la permission de rembarquer tous ses Anglais et tous ses Russes. L'ennemi se retire avec le regret de n'avoir pu inonder la Hollande, au moyen des coupures qu'il n'avait point hésité à pratiquer aux digues du Zuider-Zée, et avec la résolution de ne point exécuter l'article le plus essentiel de la capitulation, et qui prescrivait le renvoi, sans condition, des prisons de l'Angleterre, de huit mille prisonniers de guerre français et bataves, faits antérieurement à la campagne qui se terminait d'une manière si inattendue par le cabinet de Londres.

A une distance immense de ce champ de bataille, mais dans le même trimestre, nous avons vu qu'une autre escadre anglaise et turque avait aussi attaqué une langue de terre en Egypte; mais les Ottomans s'y étaient fait tuer. Les Français n'avaient pu faire que quelques prisonniers mourans d'inanition. Tous ces Turcs s'étaient signalés, à la prise d'Aboukir, par leur férocité ordinaire; et il fallut l'intervention du commodore sir Sidney-Smith, pour sauver la vie aux trente-cinq hommes qui, sous les ordres du chef de bataillon du génie Vinache, avaient osé défendre le fort, après la prise de la redoute où le commandant Godard avait péri. Nous croyons que c'est page 18, après la capitulation de M. Vinache, qu'aurait dû être placée la note très-importante de la page 17. En effet, le rapport du général Berthier n'inculpe pas le commandant de la redoute, mais celui du fort, après la mort du commandant Godard. Le chef d'état-major a même expliqué ces motifs par la phrase suivante, qui est ainsi conçue : « Le fort est séparé de la terre par un fossé de vingt pieds, ayant une contrescarpe taillée dans le roc; le revêtement en est bon : il eût pu tenir jusqu'à l'arrivée des secours.»

Nous appelons l'attention des lecteurs sur une autre note de la page 21, et qui concerne l'adjudant-général Jullien. Elle donne lieu à de grandes méditations sur l'heureuse témérité d'un officier, qui sut désobéir à propos à des ordres supérieurs, et sur la récompense que peut recueillir, dans des circonstances épineuses, un commandant de province conquise et occupée militairement, qui a su faire aimer son pouvoir, en ne l'exerçant que selon les lois de la justice et de l'humanité. Assurément, s'il était une contrée où une telle conduite dût être peu productive, c'était au milieu d'un peuple que sa religion, ses mœurs, son langage, ses préju-

gés, rendaient ennemi naturel des Français; et s'il était un moment où sa reconnaissance pût être étouffée par d'autres considérations, c'était à l'instant où une grande armée de Musulmans se présentait pour sa délivrance; et cependant il n'est rien de plus attendrissant que l'invitation faite à Jullien par les notables de Rosette pour qu'il ne s'éloigne pas. « Commandant, lui dit un vénérable vieillard, orateur de la députation, on assure que tu vas nous quitter : reste ici parmi des amis; tu nous as gouvernés en père; personne n'a à se plaindre de toi; tu n'as dérobé l'argent d'aucun de nous; tu peux compter sur l'attachement que nous t'avons voué; nous combattrons à tes côtés, si l'on vient t'attaquer; mais si tu pars, ne t'offense pas, si, pour éviter la vengeance des Osmanlis, nous nous montrons tes ennemis : nous serons peut-être obligés de tirer sur toi, mais sois sûr que nos coups ne t'atteindront pas..... »

Quelle mère, en lisant cette harangue admirable, en prononçant cette dernière phrase, ne bénira pas la mémoire d'un général dont la sage conduite devenait la sauvegarde de tous ses soldats? Que de vieux pères auraient des fils de plus pour leur fermer les yeux, si tous les chefs, imitant le noble désintéressement de Jullien, n'avaient jamais exposé leur troupe valeureuse à d'autres chances qu'à celles des combats, à d'autres dangers que ceux que présente un champ de bataille! Cette longue note des auteurs est donc d'un très-grand intérêt : sa destinée est d'avoir un jour d'heureux résultats. Quant au moment présent, pour celui qui lit avec attention ce volume, elle est comme une *Oasis* au milieu des sables brûlans, ou comme une eau limpide qui s'offrirait aux regards d'un voyageur égaré dans l'immensité des déserts.

Le siége d'Ancône est décrit avec tous les détails que comporte un si mémorable fait d'armes. Le courage supplée à la force, le dévouement au nombre, le génie à la nature. Ancône, privée de moulins et de poudre, possédait l'ex-commissaire français de Corfou. M. Briche, frère du lieutenant-général de ce nom, ami et camarade de collége de Désiles, sitôt oublié de ses concitoyens, ami de Cafarelli, mort en Egypte, et de Desaix, enseveli sous les lauriers de Marengo, inventa des moulins, et fabriqua de la poudre. Il devint la providence de la garnison.

Dans une sortie exécutée par cette garnison, sous les ordres de son chef intrépide, on vit deux généraux cisalpins, mais combattant dans des rangs opposés, s'acharner l'un contre l'autre, et ne terminer le combat entre deux anciens amis, que par la mort de l'un d'eux. Le général Pino fut

achever, à coups de sabre, le transfuge Lahoz, qui commandait les insurgés. Déplorable effet des guerres d'opinion! Ainsi, dans la même campagne, on avait vu, en Helvétie, des bataillons suisses, au service de la France et de l'Autriche, se rencontrer sur le champ de bataille, se précipiter l'un sur l'autre, et répandre à grands flots le sang de leurs frères sur le sol même de leur patrie. Du moins ils n'étaient pas libres les malheureux prisonniers que Rome, dans son délire, condamnait à lui donner, dans le cirque, un si horrible spectacle!

Les passions les plus sanguinaires s'étaient aussi développées dans la péninsule d'Italie, lors de l'évacuation, par les Français, du royaume de Naples et de la ville de Rome. Un cardinal et un moine apostat, qui se faisait appeler moine-diable (fra-diavolo), placés à la tête de cinq cents malfaiteurs, extraits des bagnes et de toute la Calabre insurgée, dirigèrent des meurtres et des actes de cruauté, tels que nous n'avons point le courage de les retracer Ceux qui aiment à être émus par de grandes catastrophes, peuvent lire les exploits du cardinal Ruffo, de l'abbé Pronio et de l'amiral Nelson, qui se fit grand-prévôt des vengeances, et qui poussa l'excès du d lire jusqu'à faire le procès à saint Janvier, à confisquer ses biens, à condamner son sang à une coagulation éternelle, et à lui défendre d'opérer jamais aucun miracle à l'avenir. Et nous osons parler de lumières, de vertus, de religion, de droit des gens et de civilisation!

Pressés par la multiplicité des matières, nous n'avons pu qu'indiquer sommairement les diverses sections des trois chapitres contenus dans ce volume. Mais comment passerions-nous sous silence le récit de la bataille de Novi, de ce combat de géans où Joubert, déjà si illustre et d'une si grande espérance, périt dès la première charge; où versèrent leur sang tant de généraux qui devaient parvenir aux plus hautes dignités de l'armée, Moreau, Gouvion Saint-Cyr, Dessoles, Pérignon, Grouchy, Watrin, Partouneaux, Colli, Lemoine et Laboissière; où Suwarow, Kray et Mélas furent obligés de se battre comme des grenadiers, et où le spectacle du carnage épouvanta jusqu'au farouche ordonnateur des massacres d'Ismaïlow et de Praga? Les malheurs de cette journée célèbre eurent cela de particulier, qu'ils ne firent qu'ajouter au dévouement du peuple français et de ses magistrats, que l'armée fut remerciée de son courage, et qu'une fête funèbre consola les mânes du jeune héros qui s'était arraché des bras d'un nouvel hymen, pour aller mourir sur le lit d'honneur. La pyramide votée à Joubert

n'a point été élevée; et sa statue, qui ornait le vestibule du palais des pairs, a disparu. Un mot célèbre de cet illustre guerrier doit cependant ajouter au respect que nous portons à sa mémoire. « Il manque à la France, disait-il, d'avoir à lutter contre de grands et longs revers, d'avoir recueilli et développé, dans les malheurs, les vertus fortes et constantes que l'infortune seule peut donner aux nations comme aux hommes. » Il est probable que, sous ce rapport, Joubert trouverait qu'aujourd'hui il ne nous manque plus rien.

Nous en avons dit assez pour faire connaître combien le onzième tome des *Victoires, conquêtes et revers* contient de faits intéressans, présentés avec art et décrits avec chaleur. Chaque pas que font en avant les rédacteurs, donne à ce grand ouvrage un nouveau degré d'importance, et justifie l'estime du public pour ce monument national.

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME TREIZIÈME [1].

Pages.

CARTE pour l'intelligence de la campagne de l'armée de réserve (planche triple). 1

Plan de la bataille de Marengo (première planche). . . . 59

Idem.. . . . . (deuxième planche). . 62

Idem.. . . . . (troisième planche). . 68

Idem. . . . . (quatrième planche). . 74

Attaque des retranchemens de Feldkirch (planche double). 126

Plan de la bataille de Hohenlinden (planche double). 177

Plan de la bataille de Pozzolo. 273

[1] Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise TARDIEU, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux, tant publiés qu'inédits.

TABLE

DES

CHAPITRES DU TREIZIÈME VOLUME.

CHAPITRE XV.

1800. Juin.	An VIII. Prairial.		Pages.
15	26	Commencement des opérations de l'armée de réserve ; passage du mont Saint-Bernard ; défense du fort de Bard ; combats de la Chiusella et de Romana ; passage du Tesin ; les Français entrent à Milan ; occupation de Lodi, de Pavie ; capitulation du fort de Bard ; passage du Pô ; bataille de Montebello ; bataille de Marengo ; mort du général Desaix ; convention d'Alexandrie, etc.	1

CHAPITRE XVI.

	Messidor.		
28	7	Suite des opérations militaires en Allemagne ; combats autour de la ville d'Ulm ; passage du Danube par l'armée française ; bataille d'Hochstett ; retraite de l'armée autrichienne, etc.	83

1800. An VIII. Pages.

Juillet. Messidor.

15 26 Combat de Neuburg; expédition du général Lecourbe dans le Voralberg et les Grisons; prise de Feldkirch; armistice conclu à Parsdorf, etc. 113

Septem. Fructidor.

5 18 Siége et prise de Malte par les Anglais. . 132

CHAPITRES XVII ET XVIII.

1800. An IX.

Décemb. Nivose.

25 4 Situation des puissances belligérantes après l'armistice de Parsdorf; prolongation de cet armistice; ouverture d'un congrès à Lunéville; démarches hostiles des Napolitains; insurrection de la Toscane; occupation de Florence, etc.; dénonciation de l'armistice, etc.; ouverture de la campagne dite d'hiver, en Allemagne, par l'armée aux ordres de Moreau; combat d'Ampfing; bataille de Hohenlinden; passage de l'Inn; armistice de Steyer, etc. 177

Opérations de l'armée dite Gallo-Batave en Allemagne; occupation des villes d'Aschaffenburg, Schweinfurt et Wurtzburg; combats de Burg-Eberach, de Nurenberg, de Neukirchen, etc.; cessation des hostilités, etc. 229

31 10 Opérations militaires dans le pays des Grisons et le Tyrol; passage du Splugen par l'armée aux ordres du général Macdonald; attaques du mont Tonal; combats de Zernets, de Casa-Nova. . . .

CHAPITRE XIX.

1801. Janvier.	An IX. Nivose.		
16	26	Ouverture de la campagne d'hiver, de 1800 à 1801, en Italie; bataille de Pozzolo; retraite de l'armée autrichienne; combats de Montebello, de Castel-Franco; armistice conclu à Trévise, etc.	265
		Fin des opérations de l'armée des Grisons; diversions opérées dans le Tyrol; mauvaise foi du général autrichien Laudon, etc.	305
Février.	Pluviose.		
6	17	Siége de Peschiera; expédition du général Murat contre le royaume de Naples; négociations et traité de paix avec le roi des Deux-Siciles, etc.	327

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME TREIZIEME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms de Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le treizième volume.

A

Alexandre (l'empereur), 172, 330, 33 , 342, 344.
Albini (baron d'), 175, 177, 229, 230.
Alvinzy, 79.
Arrighi, 9.
Aspre (baron d'), 270.
Auffenberg, 124, 125, 254, 315, 316.
Augereau, 162, 175, 176, 178, 215, 2 4, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 240, 242, 243.
Auvergne de Corret (Latour d'), 115, 116, 117.

B

Bachmann, 246, 254, 255.
Baillet-Latour, 195, 199, 201.
Baraguay d'Hilliers, 245, 246, 254, 255, 256, 257, 258, 265, 307, 308, 315, 316.
Barbou, 229, 230, 231, 232, 233, 238, 240, 241, 242, 243.
Barosky (comte), 236, 237.
Barriere, 263.
Bastoul, 195, 196, 198, 211.
Beaulieu, 79, 127.
Bellegarde, 202, 245, 257, 260, 265, 267, 269, 271, 274, 276, 277, 278, 279, 280, 282, 283, 284, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 299, 300, 303, 305, 313, 314, 315, 326.
Bellegarde (comte de), 163, 176.
Berthier, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 19, 20, 22, 23, 25, 26, 27, 30, 55, 45, 49, 61, 65, 67, 74, 77, 81.
Best (de), 299.
Béthencourt, 12, 19, 30, 37.
Bisson, 286.
Bonaparte, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17,

18, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 35, 38, 39, 41, 43, 44, 45, 49, 50, 51, 52, 55, 57, 59, 60, 61, 62, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 107, 111, 115, 116, 117, 126, 132, 133, 134, 135, 143, 144, 155, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 243, 244, 257, 265, 289, 291, 304, 320, 327, 330, 331, 332, 333, 338, 340, 341, 342, 343.
Bonaparte (Joseph), 172.
Bonaparte (Lucien), 166.
Bonnard, 261, 262.
Bonnet, 195, 196, 198, 200.
Boudet, 7, 29, 33, 37, 41, 42, 46, 58, 61, 69, 70, 71, 72, 73, 268, 282, 286, 298, 309, 310, 314.
Bouillon (prince de), 116.
Boyer, 212.
Bragairat, 53.
Brixen, 269.
Broussier, 291.
Brulon, 174.
Brune, 10, 162, 169, 176, 244, 257, 259, 260, 264, 266, 267, 270, 271, 272, 273, 275, 281, 282, 283, 284, 286, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 298, 299, 300, 304, 306, 313, 314, 316, 318, 319, 320, 330, 332, 333, 338, 340, 341.
Bruyeres, 9.
Bulow, 77.
Bussières, 241.
Bussy (de), 269, 287, 289.

C

Cambronne, 116, 117.
Carnot, 7, 10, 12, 83, 108, 115.
Caroline (reine), 330, 331, 339, 340, 343.
Carra (Saint-Cyr), 68, 69, 70, 72, 73, 170.
Cassagne, 286.
Catulle (poète), 319, 320.
Cavaignac, 249, 251.
Chabran, 7, 12, 19, 26, 42, 43, 58.
Chambarlhac, 7, 54, 58, 61, 62, 63, 64, 66, 70.
Champeaux, 62, 65, 70.
Chanez, 150.
Charles (archiduc), 164, 166, 181, 183, 184, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 227, 228.
Chasseloup-Laubat, 289, 290, 320, 321.
Chatam, 156.
Chauvel, 239.
Chouart, 119.
Chlopisky, 325.
Clément (général), 169.
Clément (colonel), 239.
Clarke, 173.
Cobentzel (comte de), 166, 172, 173.
Cochet, 28.
Cochornn, 115, 117.
Colaud, 91, 200.
Collaert, 230.
Colli, 279, 280, 294.
Compans, 269, 275.
Condé (prince de), 121, 176, 206, 207, 215.
Connil, 197.
Conrad, 74.
Couchy (de), 9.

D

Dabadie, 321.
Damas (comte Roger de), 167, 266, 329, 330, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 341, 343, 344.
Dampierre, 60, 252.
Daru, 76.
Davidowich, 307, 309, 311, 312, 313.
Davoust, 279, 280, 314.
Decaen, 99, 105, 106, 111, 112, 118, 178, 185, 186, 190, 193, 194, 196, 197, 198, 200, 203, 206, 207, 210, 211, 213, 214, 215, 218, 222.
Decaen (jeune), 210.
Decrès (contre-amiral), 135, 137, 146.
Dejean, 76.
Delmas, 88, 268, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 293, 294, 295, 297, 298, 320.
Deroi, 197.
Desaix, 57, 58, 59, 61, 67, 68, 69, 70, 71, 80.
Desperrières, 182.
Dessolles, 117, 127, 162, 177.
Devaux, 102, 103.
Deverine, 230, 231, 232.
Devillers, 127.
Devilliers, 283.
Devrigny, 255, 262, 263, 315.
Dietrichstein (comte de), 128.
Dittelin, 238.
Dolomieu (naturaliste), 343.
Dombrowski, 289, 320, 324.
Dormenan, 124, 125, 127.
Drouet, 86, 113, 190, 192, 193, 194, 196, 215, 218.
Dufour, 25, 26, 240.
Duhesme, 41, 45, 58, 59, 229, 230, 231, 233, 239, 241, 242, 243.
Dumas (Mathieu), 3, 4, 6, 67, 107, 145, 154, 174 197, 243, 249.
Dumonceau, 229, 230, 231, 232, 233.
Dumont, 30.
Duperreux, 252.
Dupont, 8, 9, 11, 36, 68, 168, 169, 170, 171, 266, 267, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 281, 282, 289, 292, 296, 298, 329.
Duroc, 36, 81.
Durosnel, 178, 181.
Durutte, 196, 197, 210.
Dutaillis, 9.

E

Eblé, 162.
Elsnitz, 44, 63, 66, 67, 68, 69, 73, 163.
Espagne, 114, 117, 185, 199, 201.
Eugène (le prince), 108.
Evers, 113.

F

Fauconnet, 196.
Ferdinand IV, 327, 339.
Ferdinand (le grand-duc), 157.
Ferdinand (l'archiduc), 85, 86, 87, 90, 91, 94, 98, 99, 119.
Ferrat, 28.
Fortin, 117.
Fournier, 33.

François II (empereur), 75, 157, 159, 163, 164, 165, 166, 167, 171, 173, 176, 219, 220, 222, 223, 224, 225, 300.
Fridolsheim, 127.
Fusier, 238.
Froelich, 327.

G

Galbois, 205.
Gallier, 127.
Gallois, 127.
Gardanne, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 70, 73.
Gazan, 269, 276, 277, 278, 279, 295, 297.
Gency, 49, 55.
Georges III, 160.
Gerard, 170.
Girard, 36.
Giulay, 84, 87, 88, 90, 97, 99, 100, 108.
Gobert, 25, 26.
Goffredo 41.
Gonzalvi, 344.
Goujot, 236, 237, 238.
Graham, 148.
Grandjean, 114, 181, 182, 183, 186, 188, 189, 196, 198.
Grenier, 92, 94, 98, 99, 100, 108, 109, 110, 112, 118, 178, 180, 181, 182, 184, 186, 189, 195, 196, 198, 199, 201, 203, 207, 208, 215, 218, 228.
Grenville (lord), 160.
Grenville (Thomas), 160.
Gromety, 101, 102.
Grouchy, 184, 186, 188, 189, 194, 198, 200, 203, 206, 207, 209, 211, 215, 218, 221, 222.
Gramelot, 103.
Gruner, 97.
Grünne, 223, 224.
Gudin, 101, 103, 113, 114, 122, 123, 127, 204, 206, 209, 212, 215.
Guillaume (prince), 235, 263.
Guys (Pierre-Alphonse), 150, 151.

H

Haddick, 29, 33, 63, 64.
Harty, 180, 182.
Hautpoult (d'), 101, 195, 196, 201, 208, 211.
Heidel, 127.
Henin, 318, 319, 322.
Hennezel, 150.
Henri, 205.
Henri de Rohan (duc), 337.
Heudelet, 119.
Hiller, 176, 178, 208, 214, 244, 252.
Hohenlohe (prince d'), 100, 122.
Hohenzollern (prince), 266, 268, 283, 284, 285, 287, 299, 300.
Hullin, 28.

I

Isouard (Nicolo), 142.

J

Jardon, 124, 127.
Jean (archiduc), 164, 166, 176, 177, 178, 179, 181, 183, 187, 188, 201, 202, 212, 219, 220, 221.
Jellachich, 124, 126.
Joba, 196.
Josselin, 117.
Jourdan, 168.

K

Kaim, 29, 30, 33, 63, 65, 68, 254, 274, 276, 281, 284.
Keith (lord), 57, 146.
Kellermann, général de brigade, 58, 62, 66, 70, 72, 73.
Kienmayer, 179, 181, 182, 185, 186, 195, 199, 200, 201, 218.
Klein, 113, 121.
Klenau, 177, 178, 214, 215, 230, 233, 235, 237, 239, 241, 242.
Klinglin, 104.
Kniasewitz, 194, 196, 197, 198.
Kollowrath (comte de), 163.
Kray, 83, 84, 85, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 98, 99, 100, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 118, 119, 120, 121, 127, 128, 163, 264.

L

Laboissières, 248, 249, 250, 256.
Lacuée, 77.
Lafond, 194.
Lagret, 6.
Lahorie, 128, 166, 224, 229.
Lambert, 264.
Lambinet, 53.
Lannes, 11, 13, 15, 20, 21, 23, 26, 27, 28, 29, 33, 34, 42, 45, 48, 49, 51, 52, 54, 57, 62, 65, 66, 68, 69, 70, 72, 73.
Laplace, 36.
Lapoype, 58.
Larrêt, 30.
Laudon, 34, 35, 36, 37, 41, 45, 259, 266, 288, 296, 297, 305, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 318.
Lauer, 176, 179, 183, 184.
Launay, 264.
Laval, 108, 112, 118, 122, 123, 124, 126, 127.
Lebrun (second consul), 71.
Lebrun (général), 76.
Lebrun (chef de bataillon), 71.
Lechi, 4, 34, 36, 37, 41, 46, 260, 261, 305, 307, 311, 312.
Leclerc, 88, 99, 105, 118, 119.
Leclerc, 241.
Lecourbe, 6, 7, 83, 84, 85, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 110, 112, 113, 114, 115, 118, 119, 121, 122, 123, 124, 125, 178, 179, 185, 186, 199, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 221, 222, 244, 252, 254.
Legrand, 84, 85, 86 90, 91, 180, 181, 183, 187, 195, 200, 201, 211.
Lehrbach (comte de), 165.
Lemaire, 204.
Lenormant, 316.
Lesnire, 286, 287.
Letort, 295.
Levasseur, 113.
Lévêque, 261.
Lewaschew, 331, 340, 341, 343.
Lichstenstein (prince de), 98, 208.
Lichtenstein (général), 95.
Lochet, 127.

Loison, 7, 15, 26, 33, 37, 41, 42, 45, 46, 47, 58. 269, 275, 276, 279, 282, 294.
Lorraine (prince de), 163.
Lusignan, 170.

M

Macdonald, 155, 161, 174, 243, 244, 245, 246, 247, 249, 250, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 266, 288, 297, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 327, 332.
Mack, 329.
Macon, 29, 273.
Maimoni, 9, 10, 21, 48, 57.
Malher, 28, 30.
Mallet, 128.
Mangeaud, 237.
Mangin, 113.
Marcognet, 118.
Marescot, 9, 10, 11, 23, 24, 25, 26, 27.
Margaron, 292.
Marigny, 216.
Marlbourough (duc de), 108
Marliani, 41.
Marmont, 8, 14, 24, 71, 271, 282, 283, 290, 291, 29[illegible], 300.
Marsin, 107.
Martial (Thomas), 254.
Martin, 149, 150.
Masséna, 1, 5, 6, 29, 32, 34, 49, 61, 79, 81, 125, 162.
Mathieu, 279, 280.
Mattei, 336.
Meceri, 199, 201, 217.
Meerfeld, 84, 92, 95, 97, 98, 109, 111, 112, 118, 120, 122.
Mélas, 1, 6, 22, 28, 32, 34, 43, 44, 49, 50, 51, 52, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 69, 73, 74, 76, 77, 79, 107, 111, 129, 263.
Menthon (Bernard de), 16, 17, 248.
Mercantin, 123.
Michaud, 290, 292, 298, 299.
Micheroux (chevalier), 343.
Mier (comte de), 92, 93, 121, 235.
Minto (lord), 157, 159, 160, 161.
Miollis, 266, 267, 271, 330, 335, 336, 337, 339.
Molitor, 84, 97, 100, 118, 119, 122, 124, 125, 126, 127, 214, 244.
Moncey, 7, 9, 10, 12, 19, 30, 32, 37, 41, 58, 83, 268, 269, 270, 285, 286, 289, 292, 293, 296, 297, 298, 305, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 318.
Monnier, 34, 36, 37, 58, 61, 67, 68, 69, 70, 72, 77, 168, 169, 170, 271, 273, 276, 277, 278.
Monthrun, 120.
Montrichard, 101, 103, 104, 113, 114, 204, 205, 206, 209, 212, 215.
Moreau, 2, 4, 5, 6, 7, 10, 12, 50, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 96, 97, 98, 99, 100, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 118, 121, 127, 128, 162, 164, 165, 171, 174, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 195, 196, 198, 199, 200,

201, 202, 203, 207, 208, 210, 211, 213, 214, 215, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 231, 233, 234, 244, 246, 253, 288, 291, 316, 332.
Moreau, 229.
Morin, 9, 36.
Morlot, 246, 247, 254, 255, 256, 258, 307.
Mossel, 76.
Murat, 33, 35, 36, 37, 45, 46, 47, 48, 49, 51, 58, 59, 62, 64, 70, 72, 81, 327, 329, 332, 333, 338, 339, 340, 343, 344.
Musnier, 47, 273.

N

Nansouty, 100, 118, 122, 123, 127.
Nauendorf, 100, 163.
Nègre, 205.
Nelson, 135, 136, 144, 146. 147, 328.
Ney, 94, 95, 99, 109, 118, 128, 180, 182, 189, 192, 193, 195, 196, 198.
Nicoletti, 37.
Nizza (marquis de), 136, 147.
Noguès, 21,
Noizet, 117.

O

Ordener, 120.
O'Reilly, 63.
Ott, 34, 42, 44, 49, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 63, 64.
Otto, 159, 160, 163.
Oudinot, 125, 127, 260, 270, 286.

P

Pachtode, 238.
Palfi, 30.
Palombini, 335.
Paul I, 173, 331, 340.
Perrée, 145, 146.
Perrin, 115, 117.
Petiet, 80.
Peyrebelle, 53.
Pichegru, 128.
Pierret, 237.
Pigot, 149, 150.
Pino, 36, 335, 336, 337.
Pitt, 156.
Plausonne, 210.
Poussin, 126, 127.
Pully, 252, 255, 259, 307, 311, 315, 316.
Puthod, 100, 102, 115, 122, 127, 206.

Q

Quaita, 240.
Quatremère (Disjonval), 19.
Quenot, 101.

R

Ragolsky, 326.
Regnauld (de Saint-Jean-d'Angely), 139.
Reuss (prince de), 83, 84, 97, 100, 111, 119, 121, 122, 123, 163.
Rey, 174, 246, 252, 256.
Ricard, 275, 276, 281, 282.
Richepanse, 88, 92, 94, 95, 98, 99, 108, 109, 110, 112, 118, 119, 120, 180, 185, 186, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 198, 200, 203, 206, 207, 211, 215, 216, 217, 218, 221, 222.

Richer, 234.
Riesch, 194, 196, 197, 199, 200, 201, 205.
Riése, 294.
Rivaud, 54, 55, 62, 64, 279, 280.
Rochambeau, 157, 298, 306, 310, 314.
Rogniat, 115, 117.
Rohan (prince de), 34.
Roi, 53.
Rousseau, 287, 309, 310.
Roussel, 206, 207.
Rubnitz, 120.
Ruffo (cardinal), 167, 328.

S

Sacchi, 41.
Sadeur, 74.
Sahuc, 94, 215, 218.
Saint-Cyr, 84, 86, 87, 88, 89, 92.
Saint-Julien (comte de), 157, 159, 163, 165.
Saint-Julien, 76.
Saint-Remi, 144.
Sainte-Suzanne, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 113, 127, 177, 178, 185, 200, 214, 215, 216, 233.
Saluce, 113.
Sarret, 216.
Sarrut, 218.
Schilt, 309.
Schinner, 114, 117, 206, 207.
Schmidt, 163.
Schutz, 117.
Schwartzenberg (prince de), 222.
Sébastiani (Horace), 285, 299, 300.
Seron, 261, 262.
Skal, 74.
Simbschen, 162, 175, 177, 230, 231, 233, 235, 239, 240, 241, 242, 243.
Sommariva (marquis de), 168, 169, 170, 171, 267, 329, 335, 336, 338, 339.
Sorbier, 252.
Souham, 84, 85, 86, 87, 90, 91.
Soult, 332, 333, 334, 335, 341.
Soworow, 172.
Spanocchi, 189, 197.
Sporck, 95.
Stabenrath (Léopold), 76.
Starray, 84, 90, 92, 95, 97, 98, 99, 100, 221.
Stejanich, 254.
Strube, 237, 238.
Styrnich, 307, 308.
Suchet, 2, 5, 22, 44, 50, 61, 81, 268, 269, 270, 272, 273, 275, 276, 277, 279, 281, 282, 284, 286, 289, 295, 298.

T

Tallard, 107.
Talleyrand, 158.
Taupin, 53.
Telsiegé, 76.
Thugut (baron de), 157, 158, 159, 166.
Thureau, 5, 9, 12, 20, 31, 32, 43, 58.
Tolly, 97.
Treilhard, 232, 239, 241.
Tronchon, 53.
Turenne, 201.

V

Valhubert, 53.
Vandamme, 251, 252, 258, 259, 261, 263, 315.

Vaubois, 133, 134, 135, 136 137, 138, 139, 140, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 151.
Vaux, 246, 261, 262, 264.
Vedel, 264.
Veruinac (préfet), 81, 82.
Verrières, 247, 248.
Victor, 37, 51, 55, 58, 62, 63, 64, 65, 66, 69, 70, 73, 124.
Vignolles, 8, 37, 39, 49, 58, 80.
Villars, 79.
Villeneuve (contre-amiral), 135, 137, 149.
Violat, 39.
Vivenat, 53.
Vogelsang, 274.
Voton, 36.
Vrigny, 258.

W

Wairother de Vetal (comte de Grune), 229.
Waldeck (prince), 97.
Walmoden, 92, 235.
Walther, 113, 185, 191, 192, 193, 198, 199.
Walthiez, 231, 235, 236, 237, 238, 239, 242.
Watrin, 7, , 15, 21, 23, 28, 48, 49, 52, 53, 54, 57, 65, 66, 270, 273, 276, 277, 278, 281, 289, 290.
Wukassowich, 45, 59, 259, 262, 266, 288, 296, 305, 307, 308.
Wurmser, 79.

Y

Yorck (duc d'), 264.

Z

Zach (baron de), 71, 72, 74, 274, 299, 300.

Armées françaises et étrangères[1].

* Bataillons hongrois, 192, 105, — * toscan, 169.
Brigades d'Orient. — Troisième, 263.
Carabiniers. — Premier régiment, 104, 105, — deuxième, 103, 105.
Cavalerie. — Deuxième régiment, 217, — sixième, 114, — dixième, 217, — vingt-troisième, 213.
Chasseurs a cheval. — Premier régiment, 120, 190, 191, 217, — huitième, 90, 128, — dixième, 120, — donzième, 248, — vingtième, 120, — Vingt-unième, 62, 217, — * hanovriens, 236, — * tyroliens, 68, — * du loup, 69.
Cuirassiers, 104, 105, — * Nassau, 190.
Demi-brigades de ligne. — Troisième, 251, — Huitième, 190, 191, 192, — neuvième, 47, — quinzième, 31, — vingt-unième, 232, — vingt-deuxième, 28, 30, 32, 53, 65, — vingt-sixième, 31, — vingt-huitième, 33, 53, 74, — trente-deuxième, 21, — trente-sixième, 125, 204, — trente-septième, 104, 106, — trente-huitième, 205, — quarantième, 32, 52, 53, 65, — quarante-deuxième, 195, — quarante-troisième, 64, 280, — quarante-quatrième, 20, 30, 74, — quarante-cinquième, 255, 263, — quarante sixième, 115, 116, 117, 118, — quarante-huitième, 95, 190, 191, 192, 216, — quarante-neuvième, 239, — cinquante-unième, 195, — cinquante-troisième, 119, — cinquante-quatrième, 90, — cinquante-septième, 189, — cinquante-neuvième, 47, — soixantième, 52, — soixante-dixième, 7, 36, — soixante-douzième, 7, — soixante-treizième, 250, — quatre-vingt-troisième, 125, 126, — quatre-vingt-treizième, 124, — quatre-vingt-quatorzième, 101, — quatre-vingt-quinzième, 124, — quatre-vingt-seizième, 14, — quatre-vingt-dix-huitième, 230, 241, — cent deuxième, 20, — cent troisième, 121, — cent quatrième, 251, 252, 261, — cent sixième, 280, — cent huitième, 188, 189, — cent neuvième, 209.
Demi-brigades légères. — Première, 124, 261, 262, 264, — troisième, 269, — sixième, 21, 29, 32, 65, — huitième, 279, — neuvième, 71, — dixième, 98, 102, 114, — onzième, 236, 238, 239, — quatorzième, 115, 196, 210, — dix-septième,

[1] Tous les corps étrangers sont désignés par un astérisque.

7, 251, 261, 262, 264, — dix-neuvième, 7, — vingt-quatrième, 14, — vingt-cinquième, 283, — vingt-septième, 120, 218, —— vingt-huitième, 31, — vingt-neuvième, 232.

DRAGONS. — Premier régiment, 65, — quatrième, 237, 238, — huitième, 65, —— neuvième, 285, 295, — dixième, 248, 249, 250, — onzième, 212, — treizième, 128, —— seizième, 230, 239, — * de Latour, 29, 30.

* GARDES-DU-CORPS du roi de Sardaigne, 29.

HUSSARDS. — Premier régiment, 248, 297, — deuxième, 128, —— cinquième, 216, 217, — huitième, 102, 103, 209, 212, — neuvième, 104, 105, 114, 209, 212, — douzième, 21, 33, 62, 297, — à pied, 254, 255, — * Blankenstein, 92, 232, — * hollandais, 230, —— — * piémontais, 237, 238.

LÉGIONS — suisse de * Bachmann, 124, 255, — * cisalpine, 46, — * italienne, 7, 34, 305, 307, 311, 321, 324, — * de Rohan, 34, — * polonaise, 194.

RÉGIMENT * Kayser, 126, — * Kinski, 29, — * Murray, 120, — * Toscana, 29, — — * Wallis, 29, — * Wischer, 120.

Marine française et étrangère [1].

Vaisseaux. — * Le Foudroyant, 146, — le Généreux, 136, 145, 146, — le Guillaume Tell, 136, 146, 153.

Frégates. — La Boudeuse, 139, 144, 148, — la Diane, 136, 149, 153, — la Justice, 136, 149, 153.

[1] Tous les vaisseaux étrangers sont désignés par un astérisque.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU TREIZIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Sallanche
Mt Blanc
Aoste
Chatillon
Pt St Bernard
Hopital
Moutiers
Lans le Bourg
Termignon
St André
Modane
Pt Mt Cenis
Exilles
Suse
Avigliana
Rivoli
Sangone R.
Bossolino
la Dora R.
Chivasso
Settimo
Torinese
TURIN
Mt Genevre
Briançon
Pignerol
Carignano
Raconigi
Mt Dauphin
Guillestre
Castel Delfino
le Pô Fl.
Savigliano
Saluzzo
Castigliole
Busca
Coni
Barcelonette
Fossano
Centallo
Limone
Ormea
Tende
Belveder
Tournefort
Entrevaux
Sospello
Breglio
Nice
Monaco
Villefranche
St Laurent du Var

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792[5] A 1815.

LIVRE SECOND.

SECONDE COALITION.

CHAPITRE XV.

SUITE DE L'ANNÉE 1800.

Commencement des opérations de l'armée de réserve; passage du mont Saint-Bernard; défense du fort de Bard; combats de la Chiusella et de Romano; passage du Tésin; les Français entrent à Milan; occupation de Lodi, de Pavie; capitulation du fort de Bard; passage du Pô; bataille de Montebello; bataille de Marengo; mort du général Desaix; convention d'Alexandrie, etc.

Tandis que le général Mélas réunissait tous ses efforts contre la faible armée que commandait Masséna dans la république 1800-an VIII. 15 juin. (26 prairial.) Italie.

[1] Journaux du temps, — Annual-Register, — Histoire de France, — Histoire des campagnes d'Italie, — Relation du général Berthier, — Campagne de 1800 par le général Bulow, — Précis militaire du général Mathieu Dumas, — Notes, Mémoires et autres Documens communiqués, etc.

1800-an VIII. Italie.

ligurienne, qu'il tenait ce général bloqué dans Gênes, et que déjà il se berçait du vain espoir de pénétrer dans le midi de la France, en écrasant le petit corps de Suchet sur la ligne du Var, l'armée de réserve, dont nous avons signalé l'existence, avait commencé ses opérations sous les ordres immédiats du général Berthier et sous la direction suprême du consul Bonaparte : elle avait ouvert cette mémorable campagne de trente jours qui allait rendre à la France, avec l'éclat de sa gloire militaire, toute son influence politique [1].

La création d'une armée de réserve avait été ordonnée par un arrêté des consuls, en date du 7 mars. Elle était destinée, ainsi que nous l'avons dit précédemment, à fournir des renforts tant à l'armée d'Italie qu'à celle du Rhin. On a vu que les immenses préparatifs faits par les alliés pour ouvrir la campagne, avaient forcé le gouvernement à envoyer au général Moreau les premières troupes rassemblées en exécution de l'arrêté des consuls ; mais, pour exécuter le plan conçu depuis par Bonaparte, de se porter en Italie à la tête d'une nouvelle armée, pendant que Moreau s'avancerait en Allemagne, il devint nécessaire de prendre de nouvelles mesures et de faire de nouveaux efforts, afin de donner à cette armée, qui devait garder sa dénomination première, une extension et une organisation nouvelle. C'est dans ce but que le premier consul, voulant mettre à profit l'élan belliqueux qui paraissait animer la nation, fit un appel à la jeunesse française, et l'invita à prendre les armes pour le suivre dans les champs d'Italie, où leurs aînés avaient déjà cueilli une moisson de lauriers si abondante. Tels étaient à cette époque l'enthousiasme que sut communiquer Bonaparte, et la confiance, inspirée par lui à la masse des ci-

(1) Nous avons cru devoir entrer ici dans quelques détails sur l'étonnante formation de l'armée de réserve, pour mettre nos lecteurs à même de mieux apprécier les grands résultats de la victoire remportée à Marengo par Bonaparte.

toyens, qu'il suffit de cet appel, pour déterminer une foule de jeunes gens à venir volontairement briguer l'honneur de servir sous ses ordres. L'espoir de voir la France heureuse et florissante après huit années de troubles et de déchirements avait réveillé dans tous les cœurs le noble sentiment du patriotisme. Vaincre et surmonter les derniers efforts de la coalition, obtenir enfin la paix, tels étaient les vœux, telle était la volonté, manifestés par les bons citoyens. Les défenseurs de la patrie accoururent de toutes parts, du moment que Bonaparte eut annoncé que cette guerre serait la dernière.

1800-an VIII. Italie.

L'organisation des jeunes volontaires qui se présentèrent pour faire partie de l'armée de réserve, fut confiée au général Mathieu Dumas. Cet officier distingué, membre du conseil des anciens en 1797, avait été proscrit au 18 fructidor, et n'était rentré en France qu'après la révolution du 18 brumaire. Il publia, pour la formation, la solde et la discipline de ces nouveaux corps, une instruction qui se terminait par ce passage : « L'esprit de toutes ces dispositions est de seconder le zèle des volontaires, d'en faciliter et d'en hâter les effets, de leur assurer tous les moyens de remplir honorablement leurs généreux engagemens, d'en fixer la valeur et le terme aux yeux de la nation attentive et reconnaissante, et de ne laisser de différence entre ces nouveaux défenseurs de la cause nationale et ceux qui les ont précédés au champ d'honneur, que l'avantage pour ceux-ci d'avoir cueilli les premiers lauriers et d'avoir donné, à leurs frais, l'exemple et le gage des succès [1]. »

Après avoir terminé la formation du contingent de la ville

[1] Le général Dumas, en envoyant cette instruction aux préfets des départemens, l'accompagna d'une lettre, dans laquelle il s'appliquait à démontrer que l'effort attendu de la nation par le premier consul serait vraisemblable-

1800-an VIII. Italie.

de Paris et des départemens voisins, le général Dumas se rendit à Dijon, où se trouvaient déjà les cadres de l'armée de réserve. Le général Berthier, nommé par Bonaparte commandant en chef de l'armée de réserve, se trouvait déjà à Dijon, et ce fut sous ses yeux et sous sa direction que le général Dumas acheva de s'acquitter des fonctions importantes qui lui étaient confiées. Bonaparte le récompensa du zèle et de l'activité qu'il venait de déployer en le nommant chef d'état-major de la seconde armée de réserve qui devait remplacer la première au camp de Dijon.

Tous les militaires rentrés dans leurs foyers depuis les dernières campagnes furent invités à venir reprendre leurs places sous les drapeaux de l'honneur et de la patrie; des troupes de l'armée de l'Ouest vinrent aussi se joindre aux nouvelles légions. Les généraux, officiers et soldats de l'armée d'Egypte qui se trouvaient de retour en France, furent également appelés à faire partie de l'armée de réserve, formée ainsi d'un grand nombre de vétérans et des jeunes citoyens dont le dévouement à la patrie était le plus vif et le plus absolu. Les réfugiés italiens, que le système de rigueur et de persécution des nouveaux dominateurs de l'Ausonie avait forcés de chercher un asile en France, formèrent une légion dont Bonaparte confia le commandement au général cisalpin Lecchi.

A l'époque du passage du Rhin par l'armée de Moreau, le 25 avril, l'armée de réserve n'était point encore complétement organisée, et le premier consul ne paraissait pas fixé

ment le dernier. « C'est une vérité généralement reconnue par tous les bons esprits, sentie par tous les Français, disait-il, que le gouvernement combat pour la paix, et non plus pour rallumer et nourrir le feu de la guerre. C'est pour terminer la révolution, pour assurer le repos des familles, l'existence civile, la véritable indépendance des citoyens; c'est enfin pour réaliser leur bonheur que le premier consul va tenter encore le sort des batailles. »

sur le plan des premières opérations. Toutefois il écrivait, le 22 avril, au général Berthier : « Je pense, d'après ce que l'on m'écrit des divers départemens, que, vers la fin du mois, vos quatorze demi-brigades seront recrutées et complétées, ce qui vous fera une quarantaine de mille hommes ; et s'il est vrai que vous ayez cinq mille Italiens, huit mille hommes des dépôts de l'armée d'Orient, cinq mille chevaux et deux mille d'artillerie, cela vous ferait soixante mille hommes. Qui vous empêcherait, même dans le cas où le général Moreau ne pourrait pas vous fournir de grands secours, d'agir indépendamment ? Le général Thureau, qui est à Briançon, pourrait aussi déboucher avec trois ou quatre mille hommes. » 1800-an VIII. Italie.

Deux jours après, 24 avril, annonçant au général Berthier les derniers combats entre les Autrichiens et l'armée française dans la Ligurie, ainsi que la séparation des deux ailes de cette même armée (la séparation de Masséna et de Suchet), Bonaparte raisonnait dans les suppositions que cet état de choses pouvait faire naître : si Masséna échouait dans l'entreprise de rétablir ses communications, ou il resterait à Gênes tant qu'il aurait des vivres (il en avait alors pour trente jours), ou il se porterait rapidement sur Acqui pour, de là, gagner les Alpes : ou bien il irait chercher du pain dans le duché de Parme, ou sur tout autre point de l'Italie. « Dans cet état de choses, disait toujours Bonaparte à Berthier, vous sentez combien il est nécessaire que l'armée de réserve donne, *à plein collier*, en Italie, indépendamment des opérations de l'armée du Rhin. »

Le premier consul indiquait ensuite les débouchés de l'armée de réserve, le Saint-Bernard et le Simplon, en discutant les avantages que l'un et l'autre présentaient.

Par le Saint-Bernard, on se trouvait beaucoup plus près du lac de Genève, et dès-lors les subsistances étaient plus

1800-an VIII Italie.

assurées. Il était nécessaire de connaître les chemins depuis Aoste jusqu'au Pô, et les Italiens réfugiés pouvaient donner les meilleurs renseignemens à cet égard.

En débouchant par le Simplon, on se trouvait tout à coup dans un beau et fertile pays. Rien n'était capable d'arrêter la marche des quarante mille hommes réunis sous les ordres de Berthier; et l'armée de Mélas, en supposant même qu'elle sortît victorieuse de la lutte engagée avec Masséna, ne pouvait soutenir le nouveau choc de troupes fraîches et bien disposées.

Bonaparte terminait ainsi: « Avant que votre armée soit arrivée à Genève et à Villeneuve, j'aurai des nouvelles positives de Masséna, qui me mettront à même de vous donner des instructions plus précises. Votre plus grand travail dans tout ceci sera d'assurer vos subsistances. »

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, l'armée de réserve, malgré les efforts du général Berthier et de son digne coopérateur, le général Mathieu Dumas, n'était pas aussi complétement organisée que Bonaparte le pensait. Les corps qu'on avait fait rester jusqu'alors dans les départemens, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi sur le rassemblement de Dijon, n'étaient point encore arrivés dans cette ville. Berthier informa le premier consul de cette circonstance par une lettre en date du 26 : « Je serais déjà à Genève, lui disait-il, si la formation de cette armée et tout ce qui tient essentiellement à son organisation me le permettaient ; mais elle est en retard de vingt jours. » Il proposait au consul de prendre un parti indépendant des événemens sur le Rhin et de ceux de l'aile droite de l'Italie (la garnison de Gênes), et l'engageait à donner au général Moreau l'ordre impératif de réunir, le 10 mai, à Lucerne un corps, de quinze mille hommes sous le commandement de Lecourbe, avec les approvisionnemens et tout ce qui était nécessaire pour passer le Saint-Gothard. Il insistait

surtout pour que le général Lecourbe fût employé à l'expédition d'Italie, en raison des connaissances qu'il avait des localités de la frontière des cantons italiens. 1800-an VIII Italie.

Bonaparte trouva les observations du général Berthier si judicieuses et si péremptoires, qu'il envoya au général Moreau l'ordre de détacher de l'armée du Rhin un corps de vingt-cinq mille hommes sous le commandement de Lecourbe, et de le diriger de suite vers le Saint-Gothard; mais Moreau, qui connaissait tout le mérite de Lecourbe, ne voulut point consentir à se séparer de cet habile lieutenant. Le ministre de la guerre, Carnot, se rendit lui-même au quartier-général de l'armée du Rhin pour négocier cette affaire avec le général en chef. Moreau menaça de donner sa démission si le consul insistait. Carnot ne put obtenir que le détachement des troupes du Rhin laissé en Helvétie sous les ordres du général Moncey. Cette obstination du général Moreau à ne point vouloir obtempérer aux désirs du premier consul pour assurer les succès de l'armée de réserve dont celui-ci se proposait de prendre la direction, a été regardée, avec raison, comme l'origine de la longue et funeste querelle qui divisa depuis ces deux rivaux célèbres.

L'armée de réserve devait se composer de sept divisions d'infanterie, dont les quatre premières, aux ordres des généraux Loison, Chambarlhac, Boudet et Watrin, étaient formées des troupes prêtes à marcher, et présentaient un total de vingt-huit à trente mille hommes. Deux régimens de troupes à cheval étaient attachés à chacune de ces divisions; la cinquième, aux ordres du général Chabran, formée des troupes de dépôt de l'armée d'Orient; la sixième formée des 19e. légère, 70e. et 72e. de ligne; et la septième (division), formée de la 17e. légère et de la légion italienne, avaient leurs bataillons disséminés dans plusieurs départemens. Elles venaient de recevoir l'ordre de se rendre à Dijon, et de suivre

1800-an VIII. Italie. le mouvement des quatre premières lorsqu'il serait commencé. Le général Dupont, chef de l'état-major-général, devait laisser son sous-chef, le général Viguolles, à Lyon pour veiller au rassemblement de ces trois dernières divisions. Une des causes du retard dont se plaignait le général Berthier, était la difficulté éprouvée pour le rassemblement du parc d'artillerie nécessaire à l'expédition, et surtout les travaux indispensables pour le transport de cette artillerie, destinée à passer les Alpes en suivant des chemins où l'audace des hommes n'avait jamais fait usage du canon. L'artillerie ne pouvait pas être transportée par des moyens ordinaires, et, pour effectuer une marche aussi nouvelle, il fallut recourir à des procédés qui n'avaient point encore été mis en usage. Toutefois les artilleurs français parvinrent à surmonter des obstacles qu'on avait désespéré de vaincre jusqu'alors. Le général Marmont, commandant l'artillerie de l'armée, réussit à former un équipage de campagne proportionné aux forces de chaque division : il organisa le grand parc d'artillerie, fit construire à Auxonne des affûts-traîneaux, et creuser des arbres en forme d'auges, afin d'y placer les canons et les obusiers, et de pouvoir les hisser jusqu'au sommet des montagnes par les sentiers les plus étroits et les plus escarpés; enfin, au 30 avril, l'actif Marmont avait rassemblé les approvisionnemens nécessaires aux premières opérations, en recueillant tout ce qui pouvait rester encore de matériel disséminé dans les places qui avaient servi de dépôt pour les armées de Suisse et d'Italie pendant les campagnes précédentes.

Le 30 avril, l'avant-garde de l'armée de réserve, formée de la division du général Watrin toute entière, se trouvait déjà à Villeneuve et à Saint-Maurice à la tête du lac de Genève. Le général Berthier fit bientôt suivre ce premier mouvement par les trois autres divisions prêtes à marcher;

et, le 5 mai, il se rendit de sa personne à Genève, afin d'établir sa ligne d'opération, dont cette ville était la base et le point central. L'extrémité droite de cette ligne était appuyée par un corps de trois à quatre mille hommes sous les ordres du général Thureau; elle s'étendait jusqu'au mont Cénis. L'extrémité gauche était formée par le détachement de l'armée du Rhin aux ordres du général Moncey, qui avait reçu de Berthier l'ordre de veiller sur les divers passages du pays des Grisons, et de conserver avec soin celui du Saint-Gothard.

1800-an VIII. Italie.

En attendant que toutes les divisions de l'armée fussent rassemblées à l'entrée du Valais et aux environs de Lausanne [1], sur les deux rives du lac de Genève, le général Berthier donna l'ordre au général Marescot, commandant le génie de l'armée, de faire la reconnaissance exacte de toute la partie des montagnes par lesquelles l'armée devait passer pour pénétrer en Italie. Ce général, l'un des plus habiles successeurs de Vauban, se fit aider, dans cette opération importante, par le général Mainoni, officier d'origine italienne, qui s'était occupé depuis long-temps et avec succès de la topographie des Hautes-Alpes. Les deux explorateurs adressèrent, au bout de quelques jours, au général Berthier un rapport, d'après lequel il ne restait plus, pour ainsi dire, qu'à se mettre en marche et à suivre la route qu'ils venaient de tracer avec autant de clarté que de promptitude.

[1] Le général Berthier alla dîner, le 11 mai, avec ses aides-de-camp et le général Dupont, chez M. Necker à Coppet. L'ex-ministre des finances s'informa, avec le plus vif empressement, des moindres détails des glorieuses campagnes de la révolution. Chaque trait d'héroïsme, chaque acte de dévouement semblait faire naître dans l'âme de l'illustre Génevois un mouvement d'orgueil, et le reporter à cette époque mémorable où il avait jugé le peuple français digne de la liberté; et, promenant des regards affectueux sur les officiers qui accompagnaient le général en chef de l'armée de réserve (les aides-de-camp Dutaillis, Bruyères, de Couchy, Arrighi et Morin), il leur dit: « Messieurs, vous êtes bien jeunes pour tant de gloire! »

1800-an VIII. Italie.

Tout était prêt; et le général Berthier n'osant rien entreprendre sans l'ordre exprès et direct du premier consul, lui écrivait, lettre sur lettre, pour hâter son arrivée, afin qu'il donnât lui-même le signal du mouvement à travers les Alpes. Bonaparte, tout entier au grand projet sur lequel ses idées étaient arrêtées, affectait de paraître occupé d'autres détails à Paris, afin d'augmenter encore la sécurité des Autrichiens, qui traitaient de fable tout ce que la renommée divulguait des futures opérations de l'armée de réserve, et qui ne voulaient voir encore, dans le grand rassemblement formé à Dijon, qu'une mesure pour leur donner le change, et les distraire du soin d'achever la conquête de l'Italie par l'occupation de Gênes.

Cependant, Moreau, pressé par le ministre Carnot, avait consenti à porter le corps du général Moncey jusqu'à quinze mille hommes pour effectuer le passage du Saint-Gothard. Bonaparte quitta Paris le 6 mai, et se rendit à Dijon pour passer en revue les bataillons qui s'y formaient, organiser l'état-major général et les premiers cadres d'une seconde armée de réserve, dont le commandement fut confié au général Brune. Il visita, en passant, les ateliers établis à Auxonne, et parut satisfait de l'ordre et de l'activité qui y régnaient. Le 8 mai, il était à Genève, et recevait du général Marescot tous les renseignemens que celui-ci était à même de lui donner d'après l'opération qu'il venait d'achever. Il l'interrogea spécialement sur le Saint-Bernard, le point le plus difficile de la route qu'il se proposait de faire suivre à ses troupes. Marescot fit connaître combien il était pénible de gravir la montagne jusqu'à l'hospice occupé, depuis deux mois, par un détachement de la brigade Mainoni. Il informa le consul que les Autrichiens occupaient eux-mêmes un autre poste peu éloigné de celui de l'hospice, mais qu'ils ne paraissaient pas avoir de grandes inquiétudes de ce côté, puisqu'ils n'avaient fait aucune tentative pour chasser les Fran-

çais du couvent. A toutes les questions que lui fit Bonaparte sur les localités, sur les craintes plus ou moins fondées que pouvaient inspirer les avalanches si redoutables sur ces monts élevés, Marescot répondit avec une clarté bien propre à satisfaire les vues du premier consul, qui finit l'entretien par cette dernière question : « Croyez-vous, enfin, que l'armée puisse tenter ce passage ? — Oui, général, répondit l'intrépide ingénieur, cela est possible aux soldats français. — Eh bien! reprit Bonaparte, partons donc, » et les ordres furent expédiés sur-le-champ pour que l'armée commençât son mouvement. 1800-an VIII. Italie.

Cependant, sur les observations du général Berthier, les troupes restèrent encore trois jours dans les cantonnemens où elles furent établies sur les rives du Léman, et ces trois jours furent employés à terminer entièrement l'organisation de l'armée, à former le corps de l'avant-garde, dont le commandement fut confié au général Lannes, et qui se porta au bourg de Martigny, à l'entrée de la vallée de la Drance. Bientôt toutes les divisions, l'artillerie, les approvisionnemens et les munitions furent rassemblés au pied du mont Saint-Bernard, afin que l'armée ne fût arrêtée par rien, aussitôt qu'arrivée sur le sommet de cette montagne, à l'hospice, elle en partirait pour descendre dans les plaines d'Italie. Ces divers rassemblemens se firent avec un ordre et une précision admirables. La correspondance de Bonaparte, ses ordres du jour, ceux du général Berthier, du chef de l'état-major général, Dupont, démontrent avec quelle sagacité le premier consul savait entrer jusque dans les moindres détails, prendre toutes les précautions que réclament et le salut des troupes et la célérité de leur marche à travers les contrées glacées qu'elles allaient franchir [1].

[1] Nous regrettons de ne pouvoir pas citer ici les extraits de cette correspondance active de Bonaparte. Ils prouveraient qu'à cette époque il n'était pas

1800-an VIII. Italie.

Bonaparte se rendit à Lausanne le 31 mai, et passa en revue les troupes qui filaient par Vevay et Villeneuve pour entrer dans le Valais. Le ministre Carnot vint joindre le premier consul dans cette ville (Lausanne), et lui rendit compte de sa mission auprès du général Moreau. Bonaparte apprit que le général Moncey, assez fort pour opérer un mouvement isolé, allait déboucher par le Saint-Gothard sur Bellinzona, tandis qu'un détachement, aux ordres du général Béthancourt, se porterait sur Domo d'Ossola, en tentant de pénétrer par le Simplon. A ce moment, toute l'armée était à même de commencer son mouvement. L'aile droite, aux ordres du général Thureau, pouvait s'avancer sur Exilles et Suse par le mont Genèvre et le mont Cénis. La division du général Chabran, forte de quatre à cinq mille hommes, était préparée à franchir le petit Saint-Bernard. Tout le reste de l'armée, dont la force pouvait s'élever à trente-cinq mille hommes, allait déboucher sur Aoste par le grand Saint-Bernard.

L'effectif total des troupes s'élevait à cinquante-huit ou soixante mille combattans. Cette masse occupait tout le pied des grandes Alpes, depuis les sources de l'Isère et de la Durance, jusqu'à celles du Rhin et du Rhône.

Le 16 mai, le général Berthier mit à l'ordre du jour de l'armée la proclamation suivante :

« Soldats !

« L'armée du Rhin remporte des victoires éclatantes ; celle d'Italie lutte contre un ennemi supérieur en nombre, et balance la victoire par des prodiges de valeur : c'est à vous, mes camarades, à rivaliser de gloire avec elle, et à reconquérir au-delà des Alpes ce beau théâtre de la bravoure française. Conscrits ! l'heure du combat est sonnée. Votre cœur

moins bon administrateur qu'excellent capitaine, et ils offriraient aux militaires des exemples aussi intéressans qu'instructifs des travaux que demandent de semblables opérations.

brûle d'égaler ces anciens soldats tant de fois vainqueurs. Vous apprendrez avec eux à supporter les privations, à braver les fatigues inséparables de la guerre. N'oubliez jamais que la victoire ne s'obtient que par la valeur et la discipline. Soldats! Bonaparte s'est rapproché de vous pour jouir de vos nouveaux triomphes. Vous lui prouverez que vous êtes toujours les braves qui se sont illustrés sous ses ordres. La France et l'humanité vous demandent la paix, et vous allez la conquérir.» 1800-an VIII. Italie.

Dès le 17, l'avant-garde, aux ordres du général Lannes, qui avait déjà pénétré dans l'étroite vallée de la Drance par le col Major jusqu'à Saint-Pierre, où finit le chemin praticable, commença à gravir le mont Saint-Bernard. Toutefois les troupes avaient éprouvé de grandes difficultés depuis Martigny jusqu'à Saint-Pierre : les chemins sont affreux et coupés en plusieurs endroits par des torrens ou des précipices sur lesquels étaient des ponts formés des tronçons d'arbres jetés d'une rive à l'autre. Les habitans de ces lieux sauvages, effrayés de voir des troupes sur ces mêmes rochers où les chasseurs de chamois ne se hasardent qu'en tremblant, avaient fui à l'approche des audacieux soldats français, et s'étaient retirés sur les sommets les plus escarpés de leurs montagnes. De là, contemplant le passage de l'armée, ils exprimaient leur étonnement par des cris et des exclamations auxquels les Français répondaient par des chants guerriers.

De Saint-Pierre au sommet du Saint-Bernard, on ne trouve plus qu'un étroit sentier où un seul homme peut passer de front. Ce sentier est bordé de rochers entassés les uns sur les autres d'une manière aussi pittoresque qu'effrayante. Le chamois et quelques oiseaux sont les seuls êtres vivans que l'on peut rencontrer dans ces contrées désertes. Le voyageur voit les nuages se former au-dessous de lui, et il n'est environné que de masses énormes de neige et de glaces qui se perdent dans les airs. Il entend au loin bruire les eaux de la

1800-an VIII. Italie.

Drance et de la Doria qui coulent dans les sinuosités de la montagne ; quelquefois le fracas des avalanches qui se précipitent dans les abîmes, vient le frapper d'épouvante. Tel est le chemin que devait franchir l'armée française sous la direction d'un autre Annibal.

L'opération la plus difficile dans ce passage mémorable était, ainsi que nous l'avons dit, le transport de l'artillerie. On avait déjà reconnu, dans le trajet de Martigny au village de Saint-Pierre, que les moyens ordinaires étaient insuffisans, et qu'il était impossible de se servir de chevaux ou de mulets de trait, en gravissant le Saint-Bernard par les sentiers étroits qui mènent à son sommet. Aussi le général Marmont avait-il fait démonter à Saint-Pierre tous les canons et obusiers, pour qu'ils fussent transportés, à l'aide des moyens préparés d'avance à Auxonne et à Dôle. Les munitions mêmes furent enlevées des caissons, et déposées dans de petites caisses de sapin portées à dos de mulet. Les caissons démontés, et rendus plus légers, étaient destinés à être portés par des chevaux. Les affûts, démontés pièce à pièce, et mis sur des traîneaux à roulettes; les canons et les obusiers, placés dans des troncs d'arbres creusés en forme d'auges, devaient être traînés par des paysans mis en réquisition à cet effet; mais, comme ces derniers étaient en nombre insuffisant, on vit les soldats, les officiers s'offrir avec un égal empressement pour cette honorable corvée. Cent hommes attelés à un câble traînaient ainsi, avec une ardeur et des peines incroyables, les pièces et leurs affûts. Les soldats de la vingt-quatrième demi-brigade légère, et ceux de la quatre-vingt-seizième de ligne se firent surtout remarquer par leur activité, leur adresse et leur intelligence dans cette opération difficile et périlleuse, d'où dépendait la conservation d'objets si précieux pour les succès futurs de l'armée. Malgré les obstacles qui se multipliaient, pour ainsi dire, à chaque pas, le passage

du Saint-Bernard s'effectua sans être signalé par aucun accident bien remarquable. On n'eut à regretter que la perte d'une pièce de 8, et de trois canonniers, qui, s'étant un peu écartés du chemin, furent emportés par une avalanche. Ce dernier événement ne put pas même distraire les soldats de l'attention qu'ils portaient à leurs travaux, et ils continuèrent leur marche sans paraître découragés. 1800-an VIII. Italie.

On mit deux jours à transporter ainsi l'artillerie, du village de Saint-Pierre à l'hospice, et de ce dernier lieu à Etroubles, village, situé sur le versant du Saint-Bernard, du côté du Piémont. Afin de stimuler l'ardeur des troupes, Bonaparte avait promis une prime de mille francs par canon amené avec son affût sur le sommet de la montagne. Lorsque, arrivés à Etroubles, il fut question de distribuer cette juste récompense du zèle et de la fatigue des soldats, tous, d'un commun accord, la refusèrent, montrant ainsi que la gloire et l'honneur d'avoir bien mérité de la patrie étaient le seul prix qu'ils enviassent.

Ce transport de l'artillerie avait été effectué par les troupes de la division Loison, qui formait avec celle du général Watrin le corps d'avant-garde aux ordres du général Lannes, et avait précédé le passage des troupes qui n'y étaient pas employées. Celles-ci suivirent à quelque distance, et gravirent l'étroit et glissant sentier qu'avaient frayé les hommes, les mulets, les chevaux, les traîneaux et les troncs d'arbres. Outre leurs armes, les munitions et les vivres pour cinq jours, chaque soldat de la division Watrin portait encore les vivres, les munitions, et les armes de la division Loison, et, malgré ce double fardeau, dont le poids était évalué à plus de soixante-dix livres, ils marchaient avec la même ardeur que s'ils n'eussent pas été surchargés, osant à peine prendre un moment de repos, pour ne point ralentir la rapidité d'un mouvement dont ils sentaient toute l'importance. Lorsque les

1800-an VIII. Italie.

obstacles se présentaient ; lorsque, engourdis par le froid, ou harassés de fatigue, les soldats sentaient que leur courage et leurs forces allaient les abandonner, ils demandaient qu'on battît la charge, et c'est au bruit du tambour, répété au loin par les échos des montagnes; c'est en s'excitant encore par les chants guerriers et républicains que les futurs vainqueurs de l'Italie, après six heures de la marche la plus laborieuse, arrivèrent enfin au premier terme de leurs efforts, à l'hospice du mont Saint-Bernard [1].

[1] L'hospice du mont Saint-Bernard, situé au point le plus élevé où l'homme ait osé porter sa demeure (7,540 pieds au-dessus du niveau de la mer), a été fondé, dans le dixième siècle, par un pieux Savoyard, nommé Bernard de Menthon, qui, par cet établissement, a rendu son nom cher à tous les philantropes. Les religieux qui l'habitent, séquestrés du reste des humains par un motif peut-être encore plus sublime que celui qui guide les autres cénobites, cherchent sans cesse à s'en rapprocher par les soins généreux qu'ils prodiguent aux voyageurs que la curiosité ou d'autres raisons amènent dans cette affreuse solitude. Nobles modèles de la tolérance chrétienne, ils accueillent avec le même empressement tous ceux qui se présentent, quels que soient leur rang, leur pays, leur croyance; mais ce n'est pas la seule hospitalité qu'ils donnent : les devoirs qu'ils se sont imposés, le but de leur institution est de servir de guides aux voyageurs égarés, de chercher ceux que le froid aurait saisis au milieu des neiges, ou que les avalanches auraient pu précipiter dans les fondrières. Matin et soir, des chiens, que les religieux entretiennent à cet effet, sortent du couvent, et vont à la découverte. Si, au milieu de leurs courses investigatrices, les cris ou les plaintes de quelque infortuné prêt à périr, viennent frapper leurs oreilles exercées, ces animaux accourent vers lui, le caressent, et semblent l'exhorter à prendre courage. Ils retournent ensuite en toute hâte à l'hospice. Leur air triste et inquiet indique aux religieux le péril du voyageur. On pend à leur cou un panier rempli d'alimens reconfortans, on les suit, et souvent on parvient à sauver d'une mort certaine le malheureux ou l'imprudent qui a cherché à se frayer un passage sur ce terrain aventureux. Lorsque l'atmosphère est chargée de nuages épais, que la neige tombe à gros flocons, les religieux sortent tous du couvent, et ces hommes intrépides parcourent les glaciers, accompagnés de leurs chiens, qui les ramènent sur le chemin couvert de neiges, lorsqu'ils s'en écartent. Ces merveilleux auxiliaires, doués de la faculté de sentir un corps humain à telle distance qu'il soit enseveli, en font connaître la présence par leurs hurlemens. Alors les religieux, qui tiennent de longues perches à la

D'après les ordres et les soins du premier consul, un soulagement inattendu devait surprendre les divisions françaises sur la cime du Saint-Bernard. A mesure qu'elles arrivaient à l'hospice, les troupes trouvaient des tables préparées et chargées de vivres. Bonaparte avait fait remettre aux religieux une assez forte somme, au moyen de laquelle ils avaient pu se procurer le pain, la viande et le vin nécessaires à cette étape improvisée. Les bons moines présidaient aux distributions avec une patience et une gaîté admirables. Le plateau sur lequel est bâti le couvent, offrit dans cette journée le spectacle le plus pittoresque. A côté des tables dressées autour du bâtiment, on voyait épars çà et là, des canons, des affûts, des caissons, des traîneaux, des brancards, des bagages, des munitions, des faisceaux d'armes, des mulets, des chevaux; et, au milieu de tout cet attirail de guerre, les soldats français buvant à la santé de leur général, du chef de la république, et jetant tour à tour des regards d'espérance sur l'Italie qu'ils allaient conquérir, et sur le sol de la patrie qui allait recevoir un nouveau lustre de leurs victoires.

1800-an VIII. Italie.

Après cette halte, qui avait lieu le 18 mai, les troupes se préparèrent à descendre le versant méridional du Saint-

main, s'en servent pour sonder le terrain; lorsqu'ils ont reconnu le corps, ils le dégagent des neiges qui le couvrent, et le transportent à l'hospice, où tous les secours lui sont prodigués pour le rappeler à la vie, s'il reste encore quelque espoir, et où il reçoit la sépulture, si la mort s'en est emparée. Aucune institution ne prouve mieux que celle de Bernard de Menthon combien la vertu et la religion peuvent donner de force et de courage. Le lieu qu'habitent ces religieux est l'éternel séjour des tempêtes, des frimas et des glaces. Pour y parvenir, on passe constamment, même en été, sur la neige, et il y gèle toujours. A peine y compte-t-on, dans l'année entière, dix jours purs et sereins; et, dans leur commerce avec les hommes, ces pieux cénobites sont presque toujours en présence d'êtres souffrans, mutilés; c'est souvent pour leur rendre les derniers et tristes devoirs de la sépulture qu'ils les abordent. Quels titres peuvent égaler ceux que les moines du Saint-Bernard acquièrent si justement aux récompenses célestes?

1800 an VIII. Italie.

Bernard. Cette marche offrit autant de difficultés que la première. Elle était moins fatigante en apparence, mais plus dangereuse en raison de l'extrême rapidité de la pente. Les neiges, qui commençaient à fondre, se crevassaient en s'affaissant, et le moindre faux pas pouvait entraîner dans des précipices les hommes et les chevaux. Ceux-ci surtout avaient la plus grande peine à se soutenir, et plusieurs périrent écrasés contre des rochers, ou ensevelis dans des fondrières de neige. Pour éviter les accidens dont quelques-uns d'entre eux devinrent les victimes, les soldats prirent le parti de se laisser glisser sur la neige jusqu'au bas de la pente. Les généraux, les officiers, et Bonaparte lui-même employèrent ce moyen de descendre plus vite et sans danger. Cette marche extraordinaire dura depuis une heure du matin jusqu'à neuf heures du soir; et l'armée se réunit autour du village d'Etroubles, près de la petite ville d'Aoste, où se trouvaient les avant-postes autrichiens. Les rayons du soleil commençaient à échauffer la terre, le jour était pur et serein. La terre avait repris sa verte parure; et l'œil, fatigué de la triste monotonie d'un sol couvert de neige et de glaces, pouvait alors se reposer plus agréablement sur les rians produits de la végétation printannière.

Ainsi fut opéré ce prodige des temps modernes, le passage d'une armée française à travers la chaîne la plus élevée des Alpes : il rendait moins merveilleux celui des Carthaginois conduits par Annibal sur le même terrain et presque dans les mêmes sentiers. En effet, le passage des troupes du premier consul présente encore quelque chose de plus extraordinaire. Le héros carthaginois, avec un attirail moins nombreux et moins embarrassant, perdit une partie de son armée, et Bonaparte n'eut à regretter que la perte de quelques soldats et de quelques transports. Au surplus, Annibal n'avait pénétré que par un point unique; et les troupes fran-

çaises, indépendamment de ce passage, en opérèrent plusieurs autres avec un égal succès. Tandis que le gros de l'armée de réserve gravissait le Saint-Bernard, le général Moncey, avec le corps détaché de l'armée du Rhin, débouchait du Saint-Gothard, et s'avançait sur Bellinzona. Une petite colonne de ce même corps, sous les ordres du général Béthencourt, traversait le Simplon, en surmontant des difficultés non moins grandes que celles qu'on avait éprouvées dans les autres passages [1]. Le général Chabran, avec sa division,

1800-an VIII. Italie.

[1] Nous croyons devoir présenter ici l'extrait du rapport fait, par M. l'adjudant-général Quatremère-Disjouval, au général en chef Berthier, sur ce passage remarquable :

« ..... C'est le 6 prairial que vous avez ordonné au général Béthencourt, chargé de conduire l'expédition par le Simplon, de commencer à en tenter le passage. La nature, pour ainsi dire aux ordres du premier consul, même sur les lieux où elle domine avec le plus d'empire, avait pris soin d'aplanir cette année, deux mois plus tôt qu'à l'ordinaire, un obstacle qui ajoute beaucoup aux difficultés de ces routes si étroites et si scabreuses. La neige était disparue de dessus les chemins ; mais sa chute en avalanches avait rompu les mêmes chemins en plusieurs endroits, et je me hâte de vous faire voir les Français placés, par un de ces éboulemens, dans l'une de ces situations les plus extraordinaires qu'on puisse concevoir.

« Le 8 prairial, le général Béthencourt arrive avec environ mille hommes, tant de combat que de suite, à l'un de ces points où le passage n'est obtenu que par des pièces de bois, dont une extrémité pose dans le rocher creusé, l'autre est supportée par une poutre en travers. Cette espèce de pont avait été emportée par un éclat de roche parti de la plus grande élévation, et qui avait tout entraîné dans un torrent roulant avec le plus horrible fracas. Le général Béthencourt avait vos ordres : il déclara que nul obstacle ne devait arrêter, et aussitôt il fut résolu d'employer le moyen suivant :

« Il ne restait, de tout ce que l'art avait ici tenté pour vaincre la nature, que la rangée de trous dans lesquels avait été engagée l'une des extrémités de chaque pièce de bois : un des soldats les plus hardis s'offre à mettre les deux pieds dans les deux premiers trous, puis à tendre une corde à hauteur d'homme, en marchant de cavité en cavité, et lorsqu'il est parvenu à fixer la corde jusqu'à l'autre extrémité de l'intervalle entièrement vide au-dessus de l'abîme, c'est le général Béthencourt qui donne l'exemple de passer ainsi suspendu par les bras à une corde même très-peu forte ; et c'est ainsi que près de mille Français ont franchi un intervalle d'en-

1800-an VIII. Italie. pénétrait dans la vallée d'Aoste par le petit Saint-Bernard; enfin cinq mille hommes conduits par le général Thureau étaient descendus du mont Cénis et du mont Genèvre pour se trouver en mesure de marcher sur Turin.

Les deux divisions d'avant-garde étaient à peine arrivées à Etroubles, que le général Lannes s'empressa de réunir et de diriger six bataillons et quelques pièces de campagne contre la petite ville d'Aoste, occupée par les Autrichiens. Il n'y

viron dix toises, chargés de leurs armes, chargés de leurs sacs. On les avait vus se servir de leurs baïonnettes, employer des crochets pour pouvoir gravir des montagnes, dont l'escarpement semblait avoir banni à jamais les humains. Je crois vous les présenter ici, citoyen général, luttant contre les plus affreux périls, dans une attitude nouvelle, suspendus entre le ciel et le plus effroyable abîme, par l'unique espoir de vaincre, par l'unique envie de vous obéir.

« Si quelque chose peut aider à concevoir quel a été le péril des hommes, c'est le sort des chiens. Cinq seulement suivaient la colonne. L'amour de leurs maîtres ne leur a pas permis, ici plus qu'ailleurs, de s'en séparer. Ces animaux dont l'histoire offre tant d'actions de morale et de courage plus ou moins touchantes, après avoir vu partir leurs maîtres pour placer leurs pieds dans les trous où des pieds d'hommes pouvaient seulement entrer; après les avoir vus se pendre à la corde que des mains d'hommes seules pouvaient encore saisir, se précipitent dans le gouffre comme d'un commun accord. Trois sont à l'instant entraînés pour jamais dans les flots du torrent qui coulait au fond du précipice; mais deux sont assez vigoureux pour lutter contre le torrent, pour se tirer de ses eaux écumantes, pour triompher des roches à pic qui les séparaient du chemin redevenu praticable, pour arriver enfin moins mouillés encore que meurtris jusqu'aux pieds de leurs maîtres.

« Je reviens à nos combattans : il est temps de vous rappeler, citoyen général, que c'étaient des détachemens de la quarante-quatrième et cent deuxième demi-brigade, auxquels se joignaient quelques compagnies de l'infanterie helvétienne. Les noms du général, des officiers de son état-major, tant français qu'helvétiens, qui ont donné l'exemple d'une telle audace, sont déjà gravés sur le roc qui leur avait refusé le passage. Ils trouveront là sans doute le plus beau temple de mémoire; mais ils y trouveront de plus cette force d'élan, qui leur a fait ensuite renverser, surprendre les postes autrichiens avec tant de bonheur; ceux-ci dormaient, pour ainsi dire, appuyés sur cette barrière. Avec quelle stupeur ils ont vu arriver les Français sur leur front, sur leur flanc, et descendre le Simplon, lorsqu'ils les croyaient loin de pouvoir le gravir, etc.

avait point de temps à perdre, et il devenait indispensable de faire des progrès rapides, avant que l'ennemi fût en mesure d'arrêter l'armée de réserve à l'entrée de la vallée. Les troupes qui défendaient Aoste s'étaient établies sur les hauteurs qui dominent cette ville : Lannes les fit attaquer à la baïonnette, tandis qu'un bataillon de la sixième légère tournait les hauteurs sur la droite. Les Autrichiens abandonnèrent Aoste, après avoir perdu un assez bon nombre d'hommes : leur commandant fut blessé grièvement dans cette affaire. Le 19 mai, les Français arrivèrent devant Chatillon, bourg défendu par quinze cents Croates, auxquels s'étaient joints les débris du détachement battu à Aoste. Quoiqu'il fût presque nuit, et que l'ennemi occupât, à l'embranchement de deux vallées, une position resserrée et bien appuyée à la gauche de la Doria, le général Lannes ordonna aux grenadiers d'un bataillon de la trente-deuxième demi-brigade [1] de s'avancer la baïonnette en avant. Repoussés d'abord par les grand'gardes ennemies, ces braves revinrent à la charge, soutenus par cent hussards du douzième régiment, à la tête desquels se mirent les généraux Watrin, Mainoni, et plusieurs officiers d'état-major. Cette seconde attaque eut un succès complet. L'ennemi fut déposté et prit la fuite, avec perte de trois cents prisonniers, cent hommes tués ou blessés, et trois pièces de canon. Les Français poursuivirent le reste des troupes jusque sous le fort de Bard. Ces deux affaires n'avaient coûté aux Français que la perte de quelques hommes : l'adjudant-général Noguès avait été blessé assez dangereusement dans la dernière.

1800-an VIII. Italie.

Bonaparte était resté quelques jours à Lausanne, et il y avait travaillé sans relâche (ainsi que le prouve sa correspondance) à régulariser les différens services, à accélérer les transports de l'artillerie, des munitions et des vivres. Il quitta cette

1 C'était un bataillon formé au dépôt de cette demi-brigade alors en Egypte.

1800-an VIII Italie.

ville le 19, pour joindre l'armée, et reçut au village de Martigny des dépêches du général Suchet, par lesquelles celui-ci, en lui rendant compte de la suite des événemens survenus depuis la séparation de l'aile droite d'avec la gauche de l'armée d'Italie, lui apprenait que le général Mélas, repoussé dans ses attaques sur la tête de pont du Var, et informé des premiers mouvemens de l'armée de réserve, s'était borné à détacher un corps de cinq mille hommes par le col de Tende, vers le Piémont, et se trouvait, le 14 mai, à Vintimiglia. Ces nouvelles étaient, sans doute, les plus favorables que le premier consul pût espérer dans la conjoncture présente. Après avoir passé le Saint-Bernard avec l'arrière-garde de l'armée, Bonaparte établit son quartier-général, le 21, dans la ville d'Aoste.

Cependant l'avant-garde française était arrêtée devant la ville et le château de Bard, situés sur le chemin qui conduit d'Aoste à Ivrée. Le général Berthier s'y était porté de sa personne pour reconnaître cet obstacle, qu'on ne croyait pas d'abord aussi difficile à surmonter. Le fort est construit sur un rocher de forme pyramidale, qui, se trouvant détaché et isolé sur la rive gauche de la Doria-Baltea, dont le cours, en cet endroit, est plus rapide et le lit plus profond, ferme la vallée d'Aoste, et présente une barrière formidable. Son tracé est irrégulier comme la coupe du terrain. Il a un bon revêtement et presque partout une double enceinte. Les batteries sont placées de manière à ne laisser, ni dans la petite ville, bâtie audessous et à l'extrémité du plateau au bord de la rivière, ni sur aucun des endroits qui paraissent accessibles, un point qui ne soit vu et ne puisse être atteint par l'artillerie : elles étaient alors garnies de vingt-deux pièces. Comme le fort est dominé, à la portée du fusil, par les pointes et les anfractuosités les plus avancées d'une montagne appelée Albaredo, d'où le rocher a été détaché, la garnison, forte d'environ

quatre cents hommes, était logée bien à couvert dans des casernes formant le terre-plein, et prenant jour par les créneaux dont le revêtement était percé. Ces casernes se trouvaient en outre blindées, chargées et recouvertes avec de larges pierres. 1800-an VIII. Italie.

Berthier avait ordonné au général Marescot de faire une reconnaissance exacte de la position; et ce chef du génie déclara que le fort ne pouvait être enlevé de vive force, si le commandant voulait opposer une résistance convenable.

Le général Lannes ayant fait replier les postes qui défendaient les hauteurs, Berthier ordonna que la ville fût attaquée: en conséquence le général Watrin s'avança à la tête de quatre compagnies de grenadiers et de deux autres de sapeurs. Les ponts-levis furent baissés, les portes brisées à coups de hache, les troupes ennemies chassées de la ville, poursuivies et forcées de se réfugier dans le fort qui, dès ce moment, fut bloqué étroitement. Les grenadiers français se logèrent dans les maisons les plus rapprochées du fort, d'où ils tiraient sur les embrasures et les créneaux. Berthier voulut, dès le même jour, essayer une attaque, qui fut repoussée avec perte. Cette tentative, qui permit de voir de plus près la force de l'obstacle et la nécessité de le surmonter, acheva de démontrer la justesse de l'observation faite par le général Marescot, quand il avait rapporté que la possession du fort dépendait de la plus ou moins grande fermeté du commandant autrichien. L'armée se trouvait dans une position fort critique. Resserrée dans un petit espace, elle ne vivait que des approvisionnemens si difficilement amassés au-delà du mont Saint-Bernard, et plus difficilement encore chariés en deçà. Aussi l'inquiétude et l'impatience du premier consul étaient-elles extrêmes. Il écrivait, de son quartier-général d'Aoste, lettre sur lettre au général Berthier; et celui-ci, n'osant plus hasarder une nouvelle attaque, mais voulant toutefois satisfaire Bonaparte, donna l'ordre de travailler sans délai à ouvrir un passage aux

1800-an VIII. Italie.

troupes à travers les rochers d'Albaredo, et dans une distance assez éloignée pour que les feux du fort ne pussent y porter empêchement. Quinze cents hommes furent employés à cette opération, et travaillèrent avec tant d'activité, qu'en moins de deux jours elle fut terminée. Des escaliers furent taillés dans les endroits où la pente était trop rapide : dans ceux où le sentier, étroit et fortement incliné, était bordé à droite et à gauche par des précipices, on éleva des murs en pierre sèche pour garantir des chutes ; là où les rochers se trouvaient séparés par des crevasses trop profondes, on jeta des ponts pour les réunir. L'avant-garde, les autres divisions, et même la cavalerie purent défiler par ce sentier périlleux, qui offrait de bien plus grandes difficultés que celles rencontrées au passage du Saint-Bernard. Toutefois, comme l'artillerie ne pouvait pas être transportée par cette voie nouvelle, les deux chefs de l'artillerie et du génie, Marmont et Marescot, étudièrent le terrain, et cherchèrent avec toute l'attention que réclamait impérieusement le succès de l'entreprise, les points les plus avantageux pour battre le fort et en éteindre les feux. Ils parvinrent avec des peines inouïes à faire placer quelques pièces qui dominaient le rocher, mais dont l'effet fut peu satisfaisant [1]. Le commandant du fort, sommé de se rendre, répondit en homme qui connaissait toute l'importance de son poste, et les moyens de défense qu'il avait à sa disposition.

Le retard éprouvé par l'armée française dans sa marche avait déterminé le premier consul à se rendre sur les lieux. Il

[1] Jusque-là une seule pièce de canon, placée dans le clocher de la petite ville de Bard, avait pu tirer sur le fort. Les canons qui venaient d'être mis en batterie sur les hauteurs y avaient été transportés avec des efforts extraordinaires. Des soldats avaient chargé sur leur dos des pièces de 4, et, marchant à travers les rochers du col de la Coul, étaient venus les placer dans les positions désignées par les généraux Marescot et Marmont. Si d'abord ces batteries ne produisirent pas l'effet qu'on en espérait, elles n'en furent pas moins d'une grande utilité pour la reddition postérieure du fort de Bard.

avait visité à différentes reprises les environs du fort et les travaux entrepris pour frayer le passage dont nous avons parlé plus haut [1], montrant en cette occasion la même opiniâtreté qu'il avait manifestée l'année précédente au siége de Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte voulut, contre l'opinion des généraux Berthier et Marescot, tenter de nouveau l'attaque de la première enceinte palissadée, l'escalade et l'assaut du corps de la place. Berthier ordonna, à cet effet, les dispositions nécessaires; et, dans la nuit du 23 au 24 mai, trois colonnes, de trois cents grenadiers chacune, se mirent en mouvement, soutenues par des réserves. Deux de ces colonnes, dirigées par le général Gobert et par le chef de brigade Dufour, partirent, la première, de la ville de Bard, la deuxième, du village de Donas, sur la route d'Ivrée; la troisième devait seulement faire une démonstration de passage sur la rive droite de la Doria pour attirer l'attention de la garnison. Les grenadiers s'avancèrent en silence, et arrivèrent, en sautant d'un rocher à l'autre, jusqu'aux palissades de la première enceinte, qui fut emportée sous une grêle de balles. L'ennemi fut chassé à la baïonnette des ouvrages avancés, et obligé de rentrer dans la place. Il fallut alors tenter d'abattre les ponts-levis, briser les portes, et appliquer les échelles qu'on avait apportées pour livrer l'assaut; mais les Autrichiens dirigèrent un feu très-vif de mousqueterie sur les assaillans, en même temps que les pièces qui battaient le pied

1800-an VIII. Italie.

[1] Il était monté à pied, avec le général Berthier, sur le sommet de la montagne d'Albaredo, pour avoir un coup d'œil complet de la position du château de Bard : fatigué de ce trajet pénible et accablé par la chaleur de la journée, il s'endormit sous un sapin; les deux divisions d'avant-garde défilaient en ce moment, et les soldats, pour ne point interrompre le sommeil du premier consul, marchèrent avec précaution et dans le plus grand silence, jetant un regard d'intérêt sur le chef qui partageait ainsi leurs fatigues, et dont ils savaient apprécier toute l'activité. Cette scène a été retracée par le pinceau de l'un de nos artistes célèbres.

1800-an VIII. Italie.

du rempart balayaient ce terrain. Des obus et des grenades lancés à la main, achevèrent de mettre le désordre dans les deux colonnes, et les forcèrent à la retraite. Les annales de la guerre offrent peu d'exemples d'une attaque aussi audacieusement conduite. Le général Loison, qui commandait les troupes françaises, fut renversé au pied du rempart par l'explosion d'une bombe, et le chef de brigade Dufour y fut blessé très-grièvement au moment où il faisait, avec ses grenadiers, de vains efforts pour abattre le pont-levis.

Bonaparte avait, en quelque sorte, prévu cette issue, si l'impétuosité de l'attaque n'intimidait point le commandant autrichien. Après avoir expliqué au général Loison, chargé, comme on vient de le voir, de conduire la principale attaque faite par les colonnes de Gobert et de Dufour, les mesures à prendre pour l'exécution de l'entreprise, le premier consul avait pris à part le général Marescot, et lui avait dit : « Cet officier n'entend pas ce qu'il a à faire, et l'assaut manquera. »

Quoiqu'un pareil échec eût dû convaincre que le commandant du fort était déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, Berthier fit sommer celui-ci pour la quatrième fois. La réponse ayant été négative, on ne songea plus qu'à employer les moyens ordinaires pour pousser le siége avec vigueur. Le général Chabran fut chargé de cette opération, et l'on choisit des positions plus convenables à l'effet de l'artillerie sur la place.

Cependant, le général Lannes, qui, dès le 20 mai, se trouvait, avec l'avant-garde, sur la route d'Ivrée, courait risque d'être attaqué sans avoir d'artillerie pour se défendre. Toute celle de l'armée se trouvait encombrée au-dessus du fort du Bard, et, jusqu'alors, on n'avait point pensé qu'il fût possible de la faire avancer avant d'être maître de ce fort qui fermait le seul passage praticable. Mais, dans une circonstance telle, le général Berthier prit une détermination

dont le désespoir et l'impérieuse nécessité pouvaient seuls justifier la témérité; secondé par la décision et l'intrépide activité du général Marmont, il osa entreprendre de faire passer les pièces eles caissons à travers la ville de Bard sous le feu du fort à demi-portée de fusil. On couvrit la route de fumier; on enveloppa les roues avec de la paille et du foin; les pièces furent traînées à la prolonge, chacune par cinquante hommes dévoués, dans le plus profond silence. On avait choisi les momens où la profonde obscurité de la nuit faisait espérer que le mouvement ne serait point aperçu; mais ces momens étaient toujours trop courts : la vigilance de l'ennemi, dont le tir était fixé et éprouvé sur les divers points du passage, et qui, d'ailleurs, pour éclairer la route, lançait incessamment des obus, des grenades et des pots à feu, rendit cette opération très-périlleuse. Plusieurs des braves employés à traîner les pièces et les caissons furent victimes de leur dévouement. Cependant, l'artillerie franchit le terrible défilé; l'armée se trouva en mesure de commencer ses succès; le fort de Bard fut laissé en arrière, et l'importance de son occupation ne fut plus regardée que comme secondaire.

1800-an VIII. Italie.

Aussitôt que le passage de l'artillerie fut effectué, Bonaparte donna au général Lannes l'ordre d'attaquer vigoureusement la ville et la citadelle d'Ivrée. Quatre mille Autrichiens qui défendaient ces deux postes, se hâtaient d'en réparer les fortifications et élevaient de nouvelles batteries lorsque l'avant-garde française les surprit dans ces travaux tardifs.

La place d'Ivrée est située dans une position assez avantageuse, entre deux collines, sur la rive gauche de la Doria-Baltea. Assiégée, en 1704, par le duc de Vendôme, elle résista, pendant dix jours, aux efforts d'un corps assez considérable de troupes, et ne se rendit alors que

1800-an VIII. Italie.

parce qu'elle fut écrasée sous le feu d'une artillerie formidable. Le général Lannes fit assaillir à la fois la ville et la citadelle. Les Autrichiens opposèrent, pendant deux jours, une résistance vigoureuse; mais, le 25 mai, un bataillon de la vingt-deuxième demi-brigade, conduit par le capitaine Cochet, aide-de-camp du général Malher, escalada la citadelle et s'en empara à la baïonnette. Les quinze pièces de canon qui se trouvaient dans ce fort, furent aussitôt dirigées sur la ville. Au même moment, le général Lannes ordonna, sur les trois portes de la ville, une attaque simultanée, qui fut exécutée par trois colonnes de grenadiers. Il se mit à la tête de la colonne de droite, et s'étant avancé sur la barrière, il y porta le premier coup de hache. Cette première colonne et les deux autres, conduites par les généraux Watrin et Malher, brisèrent les ponts-levis, enfoncèrent les portes à coups de canon et de hache, et se précipitèrent avec tant d'impétuosité dans l'intérieur de la ville, que les Autrichiens furent au moment d'être tous faits prisonniers; mais ils parvinrent à se retirer par le pont de la Chiusella, sur la route de Chivasso, après avoir perdu beaucoup d'hommes, d'artillerie, et laissé trois cents prisonniers au pouvoir du vainqueur. L'adjudant-général Hullin et le chef de la vingt-deuxième demi-brigade, Ferrat, s'étaient distingués particulièrement dans cette attaque. Le dernier paya de sa vie les lauriers qu'il venait de cueillir.

Ivrée pouvait être regardée comme la clef des plaines d'Italie, et dès-lors l'armée française n'avait plus d'autre obstacle à rencontrer jusqu'à Turin, qu'un corps d'ennemis assez nombreux pour lui tenir tête; mais le général Mélas s'occupait encore en ce moment de sa chimère favorite, l'envahissement des frontières de France. L'armée autrichienne se partageait entre le siége de Gênes et l'attaque de la ligne du Var, lorsqu'elle aurait dû se trouver réunie

pour s'opposer aux progrès de la nouvelle armée française qui s'avançait sur ses derrières. Les généraux Kaim et Haddick, envoyés par le général en chef ennemi vers la frontière du Piémont, se persuadaient encore que les troupes françaises, déjà débouchées, ne formaient qu'un corps de secours envoyé à Masséna. La prise d'Ivrée et les rapports qui leur parvinrent de toutes parts, dissipèrent à la fin leur illusion. Ils songèrent à couvrir la capitale du Piémont en rassemblant six mille hommes d'infanterie, des régimens de Kinski, Toscana, Wallis, les gardes-du-corps du roi de Sardaigne, et environ quatre mille chevaux, dont faisaient partie les dragons de Latour, trois régimens de hussards et quelques autres de grosse cavalerie. Ils placèrent ces troupes dans une bonne position sur la rive droite et en arrière du pont de la Chiusella.

1800-an VIII. Italie.

Le premier consul avait donné l'ordre au général Lannes de s'avancer rapidement sur Turin, immédiatement après la prise d'Ivrée. Le 26 mai, l'avant-garde se trouva en présence du corps autrichien : la division Boudet et deux régimens de troupes à cheval soutenaient les deux divisions d'avant-garde. La sixième demi-brigade légère commença l'action en attaquant et emportant le pont de la Chiusella; le chef de cette demi-brigade, Macon, voyant que le feu de quatre pièces d'artillerie placées à l'autre extrémité du pont arrêtait la tête de sa colonne, se précipita dans la rivière, fut suivi par sa troupe, et, sous un feu de mitraille très-meurtrier, il parvint à tourner le pont. Ce brillant fait d'armes décida le succès. Pendant ce temps, les autres troupes s'étaient avancées, avaient débouché du pont, et toutes ensemble se portèrent rapidement sur l'infanterie ennemie qui s'était formée sur les hauteurs de Romano. Le combat s'engagea de nouveau dans cette position, et les Autrichiens furent chargés avec tant d'impétuosité que, ne pou-

1800-an VIII. Italie.

vant résister au choc, ils se replièrent en désordre sur le village. Ils traversaient la plaine, lorsque le général Kaim, pour les rallier et les soutenir, fit déployer sa nombreuse cavalerie. Celle-ci chargea à son tour l'infanterie française, et réussit à la repousser au moment où elle allait s'emparer de l'artillerie de ses adversaires; mais le général Malher, arrivant alors avec sa demi-brigade, les vingt-deuxième et quarantième de ligne, arrêta cette cavalerie, repoussa jusqu'à trois charges successives, dans lesquelles les ennemis finirent par se rompre eux-mêmes; ce qui leur fit éprouver une perte considérable. En couvrant la retraite sur Chivasso, le seul régiment de Latour perdit plus de deux cents chevaux; le général comte Palfi, qui commandait ce corps de cavalerie, fut blessé mortellement, et mourut le lendemain à Chivasso où il fut conduit. Les Français eurent à regretter, de leur côté, les chefs de bataillon, Dumont, de la vingt-deuxième, et Larret de la sixième légère. Ce combat glorieux, prélude de victoires encore plus importantes, augmenta l'ardeur, déjà si vive qui animait toutes les troupes françaises. Il accrut aussi la confiance des jeunes conscrits qui remplissaient les différens cadres, en leur montrant qu'il devenait facile, avec du sang-froid et de la fermeté, d'arrêter en plaine les charges de cavalerie les plus redoutables; exemple important, surtout dans cette campagne, et contre un ennemi dont les forces en cavalerie étaient si considérables.

Tandis que le principal corps de l'armée de réserve se rassemblait à Ivrée, les autres parties de cette même armée avaient opéré, avec un égal succès, les divers mouvemens qui leur avaient été prescrits par le premier consul ou le général Berthier. Le corps de gauche, aux ordres du général Moncey, se trouvait, le 22 mai, à Bellinzona. La colonne détachée de ce corps sous les ordres du général Béthencourt, occupait Domo d'Ossola. L'aile droite, commandée par le

général Thureau, fut arrêtée d'abord dans sa marche par un détachement de troupes autrichiennes retranchées au village de Clavières, au-dessus du Pas-de-Suse, sur la route qui conduit à Briançon par le mont Genèvre; mais les retranchemens ennemis furent attaqués sur-le-champ par un bataillon de la vingt-huitième légère et cent cinquante hommes de la quinzième de ligne. Les Autrichiens, dépostés après une vive résistance, s'enfuirent précipitamment. Le général Thureau s'était avancé au soutien de son avant-garde avec trois compagnies de carabiniers, quatre de grenadiers, un obusier et deux pièces de huit. Tandis que les braves de la vingt-sixième et de la quinzième emportaient les hauteurs du village de Clavières, Thureau attaquait lui-même et enlevait de vive force le fort Saint-François qui commandait le village. Poursuivis sur la route de Suse, les Autrichiens y furent attaqués de nouveau sur le plateau de la Brunette où ils s'étaient ralliés. Cette position fut tournée par deux bataillons de la vingt-sixième demi-brigade. Enveloppés de toute part, et terrifiés par l'impétuosité des Français, les Autrichiens demandèrent à capituler. Quinze cents hommes se rendirent prisonniers. Une grande quantité d'armes, de munitions et d'approvisionnemens de toute espèce, accumulés à Clavières et à Suse, furent les suites de ce succès. Après cette utile diversion, le général Thureau avait pris position sur les hauteurs de Bossolino, entre Suse et Avigliana, menaçant la capitale du Piémont, et se tenant préparé, soit à opérer sa jonction avec le gros de l'armée, soit à se porter sur les derrières de l'ennemi.

1800-an VIII. Italie.

Par ces divers mouvemens, l'armée toute entière se trouvait au-delà des Alpes, et occupait une ligne qui s'étendait de Suse à Bellinzona. L'objet apparent du premier consul était d'assurer ses subsistances, et de s'emparer des places, des magasins et des principaux points, avant que le général

1800-an VIII. Italie.

Mélas eût le temps de rassembler ses troupes pour livrer bataille à l'armée française au débouché de la vallée d'Aoste. La marche du général Thureau dans la vallée de Suse secondait surtout ce premier dessein; mais Bonaparte avait aussi le projet de se porter rapidement sur Milan, autant pour y rétablir le gouvernement républicain, et disposer des ressources de la Cisalpine, que pour empêcher la réunion des corps autrichiens répandus dans la Haute Italie avec ceux que Mélas allait rassembler dans le Piémont.

La marche du général Moncey par le Saint-Gothard s'exécutait particulièrement dans ce dernier motif, et telle fut la rapidité de celle des divisions françaises, ou plutôt telle fut l'imprévoyance du général Mélas, que le vaste plan de Bonaparte reçut presque entièrement son exécution, avant que les Autrichiens eussent fait aucun mouvement utile pour l'empêcher. Bonaparte espérait par là pouvoir dégager Masséna s'il en était encore temps, et, dans tout état de cause, il se trouvait avoir une bonne base pour ses opérations, et était en mesure de couper la ligne de celles des Autrichiens, en se plaçant entre leur armée et les places de la Lombardie. La nouvelle de la prise de Gênes, qu'on allait bientôt apprendre, put seule engager le consul à modifier un plan dont le succès paraissait assuré.

Après le combat de la Chiusella, Bonaparte se rendit à Chivasso pour y passer en revue les troupes de l'avant-garde qui s'étaient si bien conduites dans cette affaire. Toujours habile à saisir l'à-propos du moment pour entretenir parmi ses troupes une émulation continuelle, le premier consul témoigna à la sixième demi-brigade légère sa satisfaction de la vigueur qu'elle avait montrée au passage de la Chiusella, loua les vingt-deuxième et quarantième demi-brigades, du sang-froid et de l'intrépidité qu'elles avaient montrés sur le champ de bataille de Romano, en repoussant les

charges de la nombreuse cavalerie ennemie, et ordonna au chef de brigade, Fournier[1], du douzième régiment de hussards, qui s'était surtout distingué au combat de Châtillon, d'annoncer aux braves qu'il commandait, que la cavalerie allait être réunie en corps, et qu'à la première bataille, il voulait qu'elle chargeât la cavalerie autrichienne pour rabaisser la morgue et les prétentions de cette troupe; enfin, il dit à la vingt-huitième de ligne : « Il y a deux ans, soldats, que vous vous battez dans les montagnes; souvent privés de tout, vous avez fait votre devoir sans murmurer : c'est la première qualité du vrai guerrier. Je sais encore qu'il vous était dû, il y a quelques jours, huit mois de paye, et que vous marchiez à l'ennemi sans proférer une seule plainte. Je récompenserai votre conduite, et, pour vous prouver ma satisfaction, je veux qu'à la première affaire vous marchiez en tête de l'avant-garde. » Ces paroles, ce moyen de stimuler le courage, produisirent un effet magique sur l'esprit du soldat : Bonaparte connaissait bien le caractère national. En effet, tous les corps de l'armée briguèrent l'honneur de marcher à l'avant-garde. On verra bientôt des preuves non équivoques de leur entier dévouement.

1800-an VIII. Italie.

Les généraux Kaim et Haddick, en se retirant, avaient détruit tous les ponts, et l'obligation de les rétablir avait seule occasioné le séjour momentané de l'avant-garde à Chivasso où l'on trouva au surplus des magasins. Le général Lannes prit ou détruisit en outre sur le Pô un grand nombre de barques chargées de vivres et de munitions; il menaçait d'entrer à Turin dont il n'était plus éloigné que d'une marche.

A la faveur de cette irruption, et pour renforcer la ligne déjà établie sur le Pô, le général Murat reçut l'ordre de se porter sur Santhia avec une avant-garde de quinze cents chevaux. Il y fut joint par les divisions Boudet et Loison, et

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, comte, etc.

1800-an VIII. Italie.

une partie de celle du général Monnier, et marcha sur Vercelli où il se présenta le 27 mai. La cavalerie ennemie, qui voulut défendre les bords de la Sesia, fut culbutée dans cette rivière, et perdit un certain nombre de chevaux. Les Français trouvèrent à Vercelli des magasins de riz, de blé et d'avoine. Les autres divisions de l'armée eurent ordre de suivre ce mouvement, à l'exception du corps du général Lannes, qui descendit la rive gauche du Pô, afin de menacer les places fortes du Piémont, et de flanquer en même temps la droite de l'armée. Le flanc gauche se trouvait éclairé jusqu'au pied des montagnes par la légion italienne sous les ordres du général Lecchi, qui avait quitté l'armée à Châtillon dans la vallée d'Aoste, le 21 mai, et s'était dirigée sur la haute vallée de la Sesia. Parti, le 27, de Riva, où il passa la rivière, Lecchi se porta, le 28, à Varallo. Le prince de Rohan, avec six cents hommes de sa légion, était en position devant ce poste important où le val de la Sesia cesse d'être praticable pour les voitures. La légion italienne attaqua aussitôt qu'elle fut à portée, enleva les retranchemens, prit deux pièces de canon et trois caissons, fit trois cents cinquante prisonniers, et força le prince de Rohan de se retirer en désordre jusque sur le lac d'Orta.

Cependant, le général Mélas accouru à Turin, reconnut, un peu trop tard, la nécessité de réunir ses troupes pour s'opposer aux progrès rapides de l'armée de réserve. Il envoya au général Ott l'ordre de lever le blocus de Gênes, et d'aller, à marches forcées, occuper Pavie; mais l'adversaire de Masséna, sur le point de triompher de la résistance de ce dernier, crut devoir retarder de quelques jours l'exécution d'un ordre d'où dépendait le salut de l'armée autrichienne, le sort de l'Italie et par suite celui de l'Europe. Tandis qu'il négociait le traité d'evacuation de Gênes, l'armée française passait le Tésin. Le général Laudon, seul con-

vaincu de l'urgence des circonstances, arriva, à marches forcées, des bords de l'Adda avec tout ce qu'il avait pu rassembler de troupes de toutes armes, principalement en cavalerie et en artillerie, et s'avança jusqu'au Tésin pour en défendre le passage; ces forces n'étaient point assez nombreuses pour arrêter la marche des troupes françaises de ce côté. Averti de l'approche du corps autrichien, le général Berthier ordonna au lieutenant-général Murat de s'avancer de Vercelli sur Novara où se trouvaient déjà les troupes légères du général Laudon; mais l'intention de celui-ci, en poussant des postes sur la rive droite du Tésin, était moins de s'y maintenir que de reconnaître la position des Français. Lorsqu'il eut appris que le général Murat s'avançait sur Novara, il replia ses avant-postes, retira le pont volant qu'il avait sur la rivière, et se retrancha dans une fort bonne position sur la rive gauche. Murat, entré, le 29 mai, à Novara, continua sa marche, et fit, le lendemain, ses dispositions pour passer le Tesin. Les Autrichiens, qui avaient beaucoup d'artillerie sur la rive gauche, dirigèrent une vive canonnade sur les premières troupes qui se présentèrent sur la rive opposée. Cette circonstance décida le général Murat à remettre au premier juin l'attaque qu'il avait dessein de faire ce jour même.

1800-an VIII. Italie.

Le passage du Tésin était une opération assez importante pour que le premier consul crût devoir y présider lui-même. Il vint donc, avec le général Berthier, augmenter, par sa présence, l'ardeur dont les troupes étaient déjà animées. En retirant leur pont volant sur la rive gauche, les Autrichiens avaient eu le soin de s'emparer de presque toutes les autres embarcations sur la rivière, et de les ranger de leur côté sous la protection de leur artillerie. Fort heureusement les habitans du village de Galiate avaient soustrait cinq à six bateaux qui servirent à jeter quelques compagnies de grenadiers et une

1800-an VIII. Italie.

pièce de canon dans une petite île, d'où leur feu prenait en flanc la ligne autrichienne. Tandis que la soixante-dixième demi-brigade attaquait le pont de Galiate, que l'ennemi défendait avec trois pièces de onze et deux obusiers, les grenadiers dont nous venons de parler, après avoir tiraillé pendant quelque temps, remontèrent dans leurs barques [1], abordèrent la rive gauche, chargèrent vigoureusement les Autrichiens, et les forcèrent d'évacuer la tête du pont.

La soixante-dixième demi-brigade ne trouvant plus d'obstacles, s'avança rapidement contre la position principale. Les Autrichiens se replièrent dans le village de Turbigo, où le général Laudon accourut avec un détachement de trois mille hommes. Ce secours rendit le combat plus vif, mais ne prolongea que de quelques heures la défense de la ligne ennemie. Le général Murat fit avancer l'adjudant-général Girard contre le pont en avant du village de Turbigo, afin d'empêcher la cavalerie autrichienne de déboucher sur l'infanterie française; en même temps le général Monnier eut ordre d'attaquer Turbigo, et le général Pino dut appuyer ce mouvement. Le général Laudon fut forcé d'évacuer ce village après avoir perdu quatre cents hommes mis hors de combat et douze cents prisonniers. Trois braves capitaines de la soixante-dixième, Voton, la Place et Lagret, furent tués dans cette action, où le capitaine Morin, aide-de-camp du général Dupont, eut le bras fracassé d'une balle.

L'attaque de la ligne du Tésin à Turbigo avait favorisé celle du général cisalpin, Lecchi, sur le fort d'Arona, où les postes ennemis que le même général avait devant lui furent se renfermer, en laissant libre le passage de la rivière, à

[1] Le chef de brigade Duroc, aide-de-camp du premier consul, s'étant embarqué avec trop de précipitation, tomba dans la rivière, et s'y serait noyé, sans le dévouement de quelques grenadiers, qui se jetèrent à la nage, et le ramenèrent sur la rive.

Sesto-Calende. Lecchi opéra dans cet endroit sa jonction avec la droite du corps du général Moncey, c'est-à-dire avec la colonne du général Bethencourt venant de Domo d'Ossola. Ces deux troupes réunies formèrent de suite le siége du fort d'Arona. Après avoir terminé cette opération, le général Lecchi devait continuer de manœuvrer dans le double but de flanquer la route de l'armée en menaçant le flanc droit de l'ennemi sur le Tésin, et de se lier le plus tôt possible avec le gros des troupes du général Moncey, qui se trouvait, comme nous l'avons déjà dit, à Bellinzona, à la tête du Lac-Majeur.

1800-an VIII. Italie.

Après la prise de Turbigo et de son pont, Murat exécuta un second passage à Buffalora sur la grande route de Milan, dans l'espoir d'atteindre au moins l'arrière-garde du général Laudon. Les Autrichiens évacuèrent Buffalora aussitôt qu'ils aperçurent les Français; et tandis que le général Murat, à la tête de sa cavalerie, s'avançait rapidement sur la route de Milan, le général Vignolles s'occupa d'assurer le passage des autres troupes, de faire réparer le pont-volant repris sur l'ennemi, et d'ordonner la construction de plusieurs autres moyens de passage. Ces diverses opérations furent terminées pendant la nuit, et, le 2 juin, au matin, les divisions Boudet, Loison et Victor passèrent le Tésin, et se portèrent sur la route de Milan. Ce dernier général avait suivi le général Laudon jusqu'aux portes de Milan, et n'avait pu réussir qu'à enlever quelques traîneurs. Les Autrichiens avaient commencé à évacuer cette ville dès la veille, et s'étaient contentés de laisser dans la citadelle une garnison de deux mille hommes sous les ordres du général Nicoletti. Les troupes françaises entrèrent dans la capitale de la Lombardie une heure après son entière évacuation par les Autrichiens. Le général Monnier fut chargé de l'investissement du château, et il fut convenu qu'aucun acte d'hostilité ne serait commis de part et d'autre sur la ville.

1800-an VIII. Italie.

Bonaparte, avec son état-major, entra le même jour à Milan, au milieu d'une population immense qui paraissait animée du plus vif enthousiasme, à en juger par l'énergie de ses acclamations. Le mouvement de l'armée de réserve sur la capitale de la Cisalpine avait été d'autant plus inattendu, que ce même peuple qui entourait le consul ne connaissait que, depuis vingt-quatre heures seulement, la présence des Français en Piémont. Cette circonstance, jointe à la haine que les Lombards avaient contre les Autrichiens, rendait plus universelle l'allégresse manifestée à la vue du conquérant de l'Italie, apparaissant tout à coup dans ces mêmes murs qui retentissaient encore, pour ainsi dire, du bruit de ses premiers exploits. Bonaparte s'empressa de proclamer sur-le-champ le rétablissement du gouvernement républicain; mais il exigea des principales autorités qu'il remit en place, une conduite sage et mesurée, et défendit surtout toute espèce de réaction. Il voulait trouver dans le pays des ressources en hommes et en argent, et ces deux objets ne pouvaient être obtenus que par le concours général des volontés, résultat de la confiance et de la sécurité de tous les citoyens. Bonaparte connaissait trop bien le parti démocratique, si sévèrement comprimé par les Autrichiens, pour ne pas craindre qu'il ne se laissât entraîner au désir de se venger, en s'étayant de l'appui des Français vainqueurs. Il exigea des évêques et des curés un serment de fidélité, leur ordonna de continuer le service divin et de rester dans la même communication avec le Saint-Siége, et dans la même soumission spirituelle qu'auparavant; et voulant que ses intentions fussent parfaitement connues de tous les citoyens, il publia une proclamation pleine de sagesse et de modération, dans laquelle il invitait le peuple cisalpin à l'oubli de toutes les querelles, de toutes les discussions politiques, afin qu'il n'existât dans la république qu'un seul désir, celui

de constituer un état libre et fort. Le consul terminait en disant qu'il ne reconnaîtrait pour amis véritables de la liberté que ceux qui sauraient *obéir aux lois, éteindre les haines et honorer le malheur*. Le commandement de la ville et la direction des affaires militaires furent confiés au général Vignolles, bien digne d'occuper un tel poste par ses talens, son activité et son caractère tout à la fois ferme et modéré.

1800-an VIII. Italie.

Un des principaux motifs de la haine que les habitans du Milanais portaient aux Autrichiens, était de les avoir traités en vaincus, en les surchargeant d'impôts et de contributions extraordinaires. Bonaparte qui trouvait dans les magasins, les établissemens publics et les hôpitaux un grand nombre d'objets abandonnés par l'ennemi dans sa retraite précipitée, et utiles à l'armée, défendit expressément aux généraux des différentes divisions de l'armée de faire aucune réquisition particulière sans en prévenir l'ordonnateur en chef, qui, dans ce cas, demeurait chargé d'indemniser les habitans; un commissaire des guerres nommé Violat, prévenu d'avoir détourné à son profit le prix de cinq bœufs qu'il avait requis arbitrairement, fut traduit devant un conseil de guerre.

Le premier consul désira également que le gouvernement provisoire qu'il venait d'établir, publiât une déclaration des principes politiques d'après lesquels la république cisalpine serait désormais administrée. Cette déclaration était ainsi conçue :

« L'administration provisoire de cette cité a la satisfaction de manifester à ses chers concitoyens les généreux sentimens du premier consul de la grande nation, l'invincible Bonaparte. Elle est autorisée à publier les articles suivans, qui doivent être inviolablement observés.

Art. 1er. La république cisalpine est réorganisée comme nation libre et indépendante.

1800. an VIII. Italie.

2. Le libre et public exercice de la religion catholique sera conservé dans le même état qu'à l'époque de la première conquête de l'Italie : en conséquence, toute espèce d'outrages ou d'insultes contre ladite religion, ses ministres, ses rites et ses symboles, est défendue, ainsi que tout acte qui tendrait à en empêcher ou troubler en aucune façon quelconque le plein et entier exercice. Les infractions à la présente défense seront punies des peines les plus rigoureuses, même de la peine capitale, sur le jugement des autorités compétentes.

3. Les propriétés de tous les citoyens indistinctement seront respectées.

4. Il est défeudu de faire usage d'aucune dénomination propre à rappeler des divisions de partis et de sentimens.

Dans les heureuses circonstances où ces maximes régulatrices sont proclamées, l'administration n'a pu voir sans peine que plusieurs personnes aient abandonné leur patrie. En conséquence, et de l'ordre exprès du premier consul, les citoyens absens sont invités à revenir dans leurs foyers aussi promptement que pourra le permettre l'éloignement où ils se trouveront au moment où la présente déclaration sera publiée. Sont formellement exceptés ceux qui, ayant pris les armes contre la république cisalpine, après le traité de Campo-Formio, doivent être considérés comme traîtres à leur patrie.

5. Toutes les lois promulguées depuis le jour de l'invasion des troupes autrichiennes jusqu'au retour des armées françaises devront être tenues pour nulles, comme rendues sans autorité légale dans un Etat reconnu libre et indépendant par une partie des puissances de l'Europe, et par l'empereur lui-même, dans ledit traité de Campo-Formio; sont levés tous séquestres apposés sur les biens possédés, soit en titre d'ancienne propriété, soit en vertu d'acquisition légitime, sous quelque prétexte et en quelque occasion que lesdits séquestres aient été ordonnés.

6. La circulation des cédules de la banque de Vienne répandues dans cet Etat est prohibée. En conséquence, elles ne pourront ni avoir cours dans les transactions particulières, ni être reçues dans les caisses publiques. 1800-an VIII. Italie.

L'administration provisoire est persuadée que tous les habitans de la République cisalpine jugeront, par ces dispositions préliminaires, que les armées françaises et le héros qui les conduit, n'ont d'autre but que de ramener la liberté et l'indépendance. Animés de la plus juste reconnaissance, ils doivent s'empresser de concourir de tous leurs moyens au succès des armes de leurs libérateurs, et au retour d'une paix qui, après la liberté reconquise, est le seul bien désirable.

Milan, à la maison commune, le 15 prairial an VIII (4 juin 1800).

L'administration provisoire : MARLIANI, SACCHI, GOFFREDO.

Bonaparte ne s'arrêta à Milan que le temps nécessaire pour réorganiser le gouvernement cisalpin et le mettre en activité : il devait, pour l'entier succès des opérations ultérieures, suivre le mouvement qu'il imprimait à son armée. De nombreuses reconnaissances furent envoyées dans toutes les directions. Celle vers le nord, dirigée par le général Lecchi sur la route du lac Majeur, trouva, le 4 juin, à Varese, les éclaireurs du général Moncey. Les divisions Boudet et Loison, en mouvement sur la route de Lodi, forcèrent les Autrichiens d'évacuer les postes de San-Giuliano et de Melegnano, où le corps qui occupait Milan, avant l'entrée des Français, s'était d'abord retiré. Le général Laudon ne resta même à Lodi que pour essayer d'évacuer les magasins qui s'y trouvaient; mais le lieutenant-général Duhesme, à la tête de l'avant-garde des deux divisions Boudet et Loison, ayant culbuté le détachement qui défendait les approches de la ville, chassa les Autrichiens,

1800-an VIII. Italie.

les poursuivit jusqu'à l'Adda, et s'empara ainsi de la plus grande partie des objets que l'ennemi n'eut pas le temps d'évacuer : ils consistaient en armes, munitions et objets d'habillement.

Nous avons laissé le général Lannes descendant par la rive gauche du Pô avec le corps d'avant-garde, après avoir quitté Chivasso. Tandis que le gros de l'armée traversait le Tésin et se répandait en Lombardie, Lannes avait repoussé tous les partis qui s'étaient présentés pour passer le fleuve. Le dernier mouvement opéré par les divisions Boudet et Loison, rendant nécessaire la concentration des forces autrichiennes, Casale, Mortara et Grupello furent occupés sans coup férir, et le général Lannes s'avança sans rencontrer d'obstacles jusqu'à Pavie. Telle avait été la sécurité des Autrichiens jusqu'à ce moment, que les fortifications de Pavie n'avaient pas même été réparées, et que cette ville, très-susceptible de défense, tomba, le 7 juin, au pouvoir des Français, avant que le corps détaché par le général Ott n'y fût parvenu. Les avantages de sa situation auraient dû cependant la faire considérer par les généraux autrichiens comme le point central et essentiel de leur grande base d'opérations. On trouva dans Pavie deux cents bouches à feu, et des magasins encore plus considérables qu'à Milan et à Lodi.

Le fort de Bard avait capitulé sur ces entrefaites. Nous avons dit que le général Chabran avait été chargé du soin de bloquer cette place après le départ de l'armée. Le commandant se crut enfin dans la nécessité de capituler. Les conditions qu'il proposait rendirent d'abord la convention difficile; mais, après plusieurs jours de pourparlers, la capitulation fut définitivement arrêtée : la garnison resta prisonnière de guerre. Les Français trouvèrent dans la place dix-huit pièces de canon en bon état, et une grande quantité de munitions. La division du général Chabran se porta sur-le-champ à Ivrée,

et sur la rive gauche du Pô, pour éclairer les mouvemens de l'ennemi sur la rive droite. La prise du fort de Bard rendait libre désormais la communication de l'armée avec la France par la vallée d'Aoste, qui conduit aux deux Saint-Bernard. 1800-an VIII. Italie.

Cependant le général Mélas se trouvait encore à Turin. Les causes de son séjour prolongé dans cette ville, qui ne pouvait plus servir de point de rassemblement à son armée, doivent être attribuées d'abord au manque de renseignemens sur la marche de l'armée française vers la Lombardie; en second lieu, à ce que le général autrichien, considérant la délivrance de Gênes comme l'unique but des efforts du premier consul, il ne supposait pas que les troupes conduites par celui-ci prissent une autre direction que celle de la plaine du Piémont; mais lorsque la nouvelle de la prise de Milan l'eut désabusé, Mélas reconnut tout ce que sa position avait de critique. En effet, indépendamment de la nécessité de rassembler ses troupes pour marcher au-devant de son nouvel adversaire, il fallait encore qu'il couvrît l'évacuation de Turin et des autres places du Piémont, menacées par la colonne du général Thureau, débouchant par la vallée de Suse, et sur le point de se lier avec la division Chabran, que la reddition du fort de Bard rendait disponible, comme on vient de le voir.

Mélas apprit la présence de Bonaparte à Milan en même temps que la convention qui mettait Gênes au pouvoir des Autrichiens. Cette dernière ville, à la possession de laquelle il avait attaché une si haute importance, ne lui était plus maintenant que d'une utilité médiocre, tandis que l'occupation de Milan par les Français coupait sa ligne d'opérations sur la rive gauche du Pô, et que son autre ligne sur la rive droite était menacée. Mais, sans se troubler à l'aspect du danger, le général autrichien évacua soudainement Turin, abandonna le Piémont, concentra ses troupes, aux-

1800-an VIII. Italie.

quelles il indiqua la place d'Alexandrie comme point de ralliement, et prit d'ailleurs toutes les autres mesures qui pouvaient lui conserver les points de Plaisance, Parme et Mantoue, dont la possession pouvait seule le maintenir dans la seconde ligne. En évacuant ainsi sans hésiter toutes les places du Piémont, dont les garnisons l'affaiblissaient sans aucun avantage, Mélas pensait avec raison que ces troupes seraient perdues pour lui, s'il était obligé de se retirer sous Mantoue, et qu'elles n'étaient pas nécessaires, s'il restait maître du pays entre le Pô et les Apennins. Il réunit donc au corps de troupes qu'il avait avec lui les garnisons de Turin, de Coni, de Tortone, de Ceva, etc., et marcha, dans la direction d'Alexandrie, au-devant de la colonne du général Elsnitz, qui venait lui-même à la rencontre de son général en chef, en descendant sur Asti par la vallée du Tanaro. On a vu, dans le volume précédent, que le général Suchet avait battu cette colonne autrichienne, le 5 juin, à la Pieva, et l'avait poursuivie jusqu'à la vue de Ceva. Après sa réunion avec la garnison de Gênes à Savone, Suchet était entré, par Montenotte et Millesimo, dans la vallée de la Bormida, et avait pris position à Acqui, où il se trouvait à la même hauteur, et seulement à une marche de distance de la droite du corps du général Elsnitz. Le général Ott ayant reçu l'ordre, comme nous l'avons dit, de s'avancer à marches forcées sur Pavie, avait débouché par la Bocchetta et Tortone, et, suivant la route de Plaisance, devait former l'avant-garde, et couvrir le ralliement de l'armée autrichienne.

Pendant que le général Mélas cherchait ainsi à réparer le temps précieux qu'il avait perdu à Turin, et faisait les dispositions les plus convenables pour sortir du mauvais pas où il se trouvait engagé, le premier consul, qui ignorait encore la convention de Gênes, se disposait à passer le Pô.

Cette opération, heureusement et promptement exécutée, coupait à l'armée autrichienne la seule communication qui lui restât avec l'Italie supérieure; elle donnait la facilité d'attaquer et de battre en détail ses divers corps et de les culbuter les uns sur les autres avant leur réunion : Bonaparte était trop habile pour manquer l'occasion d'obtenir tous ces avantages à la fois. 1800-an VIII. Italie.

Le 7 juin, jour même de l'occupation de Pavie par le général Lannes, le général Berthier donna l'ordre au général Murat de pousser vivement l'ennemi, de l'éloigner de la rive gauche, et de le contenir au-delà de l'Adda, afin d'ôter aux généraux Laudon et Wukassowich la possibilité de se réunir aux troupes autrichiennes qui se trouvaient déjà sur la rive droite du Pô, et de concourir par une diversion à la défense du passage.

En conséquence, le général Loison, après avoir passé l'Adda à Lodi, se porta sur Orzi Nuovi et Brescia, où se trouvait encore Laudon avec une forte arrière-garde. L'apparition des Français était si inattendue et leur attaque fut si prompte, que le général autrichien faillit à être fait prisonnier au milieu de son escorte, et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. D'un autre côté, le général Duhesme marcha sur Crema, dont il s'empara, et passa l'Oglio ponr se porter sur Cremone. Un fort détachement de troupes légères ennemies, qui fut rencontré près de Castel-Leone, voulut s'opposer à la marche de la colonne française : il fut défait, et Duhesme, en formant le blocus de la place de Pizzighittone, où les Autrichiens avaient jeté une garnison de onze cents hommes, s'empara de Cremone et des magasins, que l'ennemi n'eut pas le temps d'évacuer. Le lendemain 8 juin, une forte reconnaissance fut poussée de Cremone à Bozzolo sur les bords de l'Oglio; quelques barques furent arrêtées sur le Pô, et le général Duhesme les fit servir au passage, sur la rive droite, de quelques détachemens, qui attaquèrent plusieurs partis

1800-an VIII. Italie.

ennemis et les rejetèrent sur Guastalla. Le même jour, la légion cisalpine, sous les ordres du général Lecchi, s'avança sur l'Adda pour s'emparer de Lecco. Ayant trouvé le passage défendu par quelques chaloupes canonnières, Lecchi prit le parti de faire transporter des bateaux sur des voitures, et s'en servit pour faire traverser l'Adda par trois cents hommes, lesquels tournèrent le détachement ennemi qui défendait Lecco, tandis que lui-même faisait tirer sur les barques embossées pour la défense du passage. Les Autrichiens se défendirent quelque temps avec vigueur ; mais, attaqués par la colonne des trois cents hommes qui avaient passé sur l'autre rive, ils abandonnèrent le village, laissant quatre pièces de canon, deux barques canonnières, quelques vivres, des munitions de guerre et une vingtaine de prisonniers au pouvoir des Français. Lecchi les poursuivit jusqu'à Bergame, dont il s'empara.

Le résultat de tous ces mouvemens, de ces marches rapides, fut la retraite de l'ennemi au-delà de l'Oglio jusqu'au pied des montagnes ; la terreur des armes françaises pénétra jusque dans Mantoue, où l'on s'empressa de faire des préparatifs de défense. Cependant le général Loison, dont la division était réunie à Cremone, passa le Pô auprès de cette ville, et, remontant sur la rive droite, se dirigea sur Plaisance, où le général Murat marchait également avec la cavalerie et la division d'infanterie du général Boudet. Un détachement ennemi, qui avait pris position sur la route en avant de la tête de pont, fut facilement repoussé et obligé de rentrer dans les ouvrages. Les soldats français, emportés par leur ardeur, s'étant imprudemment avancés jusqu'au pied des retranchemens de la tête de pont, furent accueillis par le feu croisé de douze pièces d'artillerie : ne pouvant espérer d'emporter en plein jour des ouvrages ainsi défendus, ils rebroussèrent chemin. Murat fit reconnaître cette position, et en remit

l'attaque à la nuit suivante ; mais les Autrichiens évacuèrent ces ouvrages et coupèrent le pont. Pendant qu'on se canonnait sur les deux rives, Murat fit rassembler, au village de Nocetto au-dessous de Plaisance, une vingtaine de batcaux, où la neuvième et la cinquante-neuvième de ligne s'embarquèrent : elles parvinrent sans obstacle sur la rive droite. Cette avant-garde, commandée par le général Musnier, se porta d'abord un peu en avant sur la route de Cremone pour se lier avec la division Loison. Ayant eu avis par ses éclaireurs d'un convoi considérable qui marchait dans la direction de Parme sous l'escorte d'un faible détachement, Musnier envoya un bataillon à la poursuite de ce convoi, et marcha avec deux autres sur Plaisance pour commencer l'attaque, et battre les Autrichiens avant l'arrivée des renforts qui accouraient par la route de Stradella. Parvenu devant la porte de San-Lazzaro, le général Musnier rencontra deux escadrons ennemis, qui n'osèrent point le charger, et le laissèrent pénétrer dans la ville et s'emparer de la porte opposée. Dans ce moment, un régiment autrichien venant de Stradella se présentait devant la porte San-Lazzaro et fit ses efforts pour y pénétrer ; il aurait réussi, si le bataillon envoyé sur la route de Parme à la poursuite du convoi dont nous venons de parler et qui n'avait pu l'atteindre, ayant vu le régiment s'approcher de la ville et engager la fusillade, ne fût accouru pour soutenir les bataillons entrés dans la ville. Ce bataillon français assaillit le flanc droit du régiment autrichien et le maltraita tellement qu'il fut pris ou dispersé entièrement.

1800-an VIII. Italie.

Pendant ce premier combat, le général Murat, qui s'était aperçu que les Autrichiens avaient évacué leurs ouvrages et coupé le pont, avait effectué un second passage et venait de pénétrer dans Plaisance par un autre point. Les Autrichiens, se voyant attaqués de tous les côtés, se retirèrent dans la citadelle, où se trouvaient déjà toutes les adminis-

1800-an VIII. Italie.

trations militaires ; ce qui forma un encombrement inévitable. Murat se disposait à faire attaquer ce château, lorsqu'une nouvelle colonne autrichienne, forte de douze cents hommes, avec deux pièces de canon, arrivant de Parme en toute hâte, attaqua et culbuta les premiers postes français. L'alarme se répandit un instant dans la ville, et les Autrichiens renfermés dans le château, sur le point de se rendre au vainqueur, conçurent alors quelques espérances ; mais Murat s'empressa d'envoyer contre la colonne ennemie deux bataillons d'infanterie soutenus par un régiment de hussards. On se battit à l'entrée de la ville, et les Autrichiens qui s'étaient trop aventurés, furent presque tous tués ou faits prisonniers. Les deux pièces de canon restèrent au pouvoir des Français. Le général Murat, maître de Plaisance, détacha sur la route de Tortone une forte colonne, à l'effet de s'emparer d'un convoi de soixante pièces d'artillerie, qu'il savait être en marche sur ce point ; mais les différens combats livrés pour la possession de Plaisance avaient fait gagner du chemin à ce convoi, et il fut impossible de l'atteindre.

Le même jour où Murat entrait dans Plaisance, le général Lannes jeta sur la rive droite du Pô trois bataillons de la division Watrin, sous les ordres du général Mainoni, qui plaça sa troupe le long du fleuve, en s'appuyant aux digues et aux marais en arrière de San-Cipriano. Le général eut bientôt à se féliciter de cette précaution ; car à peine avait-il pris poste, qu'il fut attaqué par des forces bien supérieures aux siennes, et soutenues par six pièces d'artillerie légère. Une longue et vigoureuse résistance pouvait seule tirer les Français de ce pas difficile, en donnant au général Lannes le temps de faire soutenir son premier débarquement. Mainoni sut en effet se défendre assez long-temps pour voir arriver à son secours, au moment où son centre commençait à plier, un détachement de troupes fraîches, conduit par le général

de brigade Gency. Le combat se rétablit alors, et les Autrichiens furent repoussés avec perte de sept à huit cents hommes, et se retirèrent sur Stradella où les Français se gardèrent bien de les suivre, avant d'avoir protégé le passage des autres troupes du corps d'avant-garde; lorsque la division Watrin eût entièrement effectué le sien, le général Lannes lui donna l'ordre de se porter sur Stradella que l'ennemi avait déjà évacué pour se retirer sur Broni. Watrin atteignit l'arrière-garde autrichienne dans ce village, et lui fit perdre trois à quatre cents hommes. 1800-an VIII. Italie.

Bonaparte quitta Milan le 7 juin, après avoir fait de nouvelles dispositions pour l'organisation de son armée, et confié le commandement du blocus de la citadelle au général Vignolles, et il porta son quartier-général à Pavie. Le passage se trouvant désormais bien établi entre Belgiojoso et San-Cipriano, le premier consul traversa le Pô avec le général Berthier, ordonna au général Lannes de se lier par sa gauche avec le corps du général Murat, et se porta lui-même à Broni à la tête de l'avant-garde. Ce fut là qu'il connut la position où se trouvait l'armée autrichienne. Jusqu'alors il avait ignoré la reddition de Gênes, et l'honorable convention du général Masséna; mais des dépêches interceptées sur un courrier du général Mélas, et les rapports des prisonniers faits par le général Watrin à Broni, lui apprirent cet événement avec certitude. Il sut que le général Ott, parti de Gênes quelques jours après la signature du traité qui le rendait maître de cette ville, s'était porté rapidement sur Tortone, et que le régiment de Klebeck, défait à Plaisance, faisait partie de son avant-garde; que, prévenu par les Français sur le Pô, le général autrichien avait réuni son corps d'armée, et avait pris une bonne position au bourg de Casteggio et à Montebello sur deux lignes qui coupaient à un mille de distance la route de Tortone; mais, par la célérité que les Français

1800-an VIII. Italie.

avaient mise à passer le Pô, les deux corps du général Ott et du général en chef Mélas se trouvaient séparés et ne pouvaient plus agir de concert ; Mélas avait même perdu tous ses dépôts, et cet avantage était pour les Français une compensation de leur faiblesse numérique. Un nouveau danger menaçait d'ailleurs le général Mélas. Le général Suchet réuni à la garnison de Gênes, et posté à Acqui, était sur le point de tomber sur les flancs de ce corps d'armée autrichienne, ainsi que les nouvelles divisions françaises qui débouchaient des vallées des Alpes.

Mélas se trouvait donc dans la situation la plus embarrassante et la plus critique. Cependant il avait trois partis à prendre pour essayer de se tirer du mauvais pas où son obstination à ne pas croire à la marche rapide du premier consul l'avait engagé ; le premier consistait à se concentrer dans le Piémont et en Ligurie, à tenir fortement le camp retranché qu'avait occupé Moreau entre Alexandrie et Valence, et à temporiser, en laissant l'armée française s'étendre et s'affaiblir, jusqu'à ce qu'une seconde armée rassemblée et formée sous Mantoue, eût placé le premier consul dans une position non moins critique que celle où se trouvaient alors les Autrichiens ; le second parti était de traverser le Pô, de marcher sur les communications déjà trop étendues et trop excentriques de l'armée française, de culbuter les corps détachés à l'est de Milan, de réunir ses propres détachemens et de reprendre une vigoureuse offensive ; enfin (et ce fut le parti que prit le général en chef autrichien), il fallait se serrer en une seule masse, descendre la rive droite du Pô, et tenter l'effort le plus vigoureux pour rouvrir ses communications avec Mantoue.

Mais quel que fût le plan suivi par son adversaire, le premier consul ne pouvait pas différer de livrer bataille avant que la masse des troupes autrichiennes pût être réunie, et

que Mélas pût se servir avec avantage de son immense cavalerie. Les reconnaissances ordonnées après le passage du Pô, ayant éclairé Bonaparte sur la position et les forces du général autrichien, il se hâta de profiter de l'occasion qui lui était offerte d'attaquer ce corps ennemi séparément. Les corps des généraux Lannes, Murat et Victor se trouvant déjà sur la rive droite, Bonaparte put espérer que ces forces balanceraient suffisamment l'avantage qu'avait le général ennemi, de lui opposer l'élite de l'infanterie autrichienne, ces mêmes troupes que la campagne dans l'Apennin venait encore d'aguerrir puissamment. Sans attendre donc que le reste de l'armée eût achevé de traverser le Pô, le consul donna l'ordre d'attaquer pour le lendemain 9 juin, et fit la proclamation suivante : 1800-an VIII. Italie.

« Soldats :

« Un de nos départemens était au pouvoir de l'ennemi; la consternation était dans tout le midi de la France. La plus grande partie du territoire ligurien, le plus fidèle ami de la république, était envahie. La république cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal. Soldats ! vous marchez....., et déjà le territoire français est délivré ; la joie et l'espérance succèdent dans notre patrie à la crainte et à la consternation. Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes : il sera pour toujours delivré de ses plus cruels ennemis. Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine ; l'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'a regagner ses frontières ; vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve : le premier acte de la campagne est terminé ; des milliers d'hommes (vous l'entendez tous les jours), vous adressent des actes de reconnaissance.

« Mais aura-t-on donc impunément violé le territoire fran-

1800-an VIII. Italie. çais ? Laisserez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles ? Vous courez aux armes !... Eh bien ! marchons à sa rencontre, opposons-nous à sa retraite, arrachons-lui les lauriers dont elle s'est parée ; apprenons au monde que la malédiction du destin est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple. Le résultat de nos efforts sera, *gloire sans nuage et paix solide.* »

Cette proclamation fut lue à la tête des troupes rassemblées, et vint accroître l'impatience qu'elles avaient déjà de se mesurer avec l'ennemi.

Le 9 juin, l'avant-garde du général Lannes se mit en mouvement dès la pointe du jour pour se porter sur Casteggio. Le général Watrin, qui la commandait, se trouva à dix heures du matin en présence des avant-postes du corps d'armée du général Ott près de Santa-Giuletta. Il les poussa jusqu'à Rivetta, sur la route de Tortone, où commençait la ligne autrichienne. Le général Ott, plein de confiance dans la valeur des vieilles troupes qu'il avait sous ses ordres, les avait formées en avant de Casteggio, n'ayant à Montebello qu'une faible réserve. Les forces ennemies pouvaient monter à seize mille hommes, en y comprenant un détachement de quatre mille, récemment envoyé par le général Mélas quelques jours auparavant. Une artillerie nombreuse et bien servie était en batterie sur les hauteurs à droite de Casteggio.

Le général Watrin avait ordre d'engager le combat avec sa seule division. Il fit, en conséquence, déployer deux bataillons d'infanterie légère sur la droite, pour déborder l'artillerie ennemie, tandis que le troisième bataillon de la même demi-brigade légère (la soixantième), et les trois bataillons de la quarantième de ligne se formèrent sur la gauche, et s'avancèrent au pas de charge pour déposter les Autrichiens des hauteurs

où leur aile droite était appuyée. Les Français s'étant rendus maîtres de ces hauteurs après un combat opiniâtre, se préparaient à tourner le bourg de Casteggio, lorsqu'ils se virent débordés eux mêmes par une forte colonne ennemie. Le général Watrin, qui dirigeait la colonne du centre de sa division, et qui ne s'était ébranlé que lorsque la colonne de gauche se fut emparé des hauteurs, voyant celle-ci menacée, détacha un bataillon de la vingt-deuxième demi-brigade de ligne pour la soutenir; mais déjà l'ennemi reprenait les hauteurs, et le bataillon de la vingt-deuxième, pressé vigoureusement, eût été fait prisonnier, si la quarantième de ligne (de la colonne de gauche), se rejetant brusquement à gauche, ne l'eût pas dégagé. Le général Watrin fit avancer alors la vingt-huitième demi-brigade que commandait le brave Valhubert, pour renforcer les troupes engagées. Le combat devint très-vif; les Français repoussés deux fois des hauteurs, les réoccupèrent. Le chef de brigade Valhubert, les chefs de bataillon Taupin et Vivenat, les capitaines Tronchon, Bragairat et Roi, les lieutenans Lambinet et Peyrebelle se distinguèrent particulièrement en cette occasion, et furent blessés.

1800-an VIII. Italie.

Cependant les Autrichiens étaient restés maîtres du terrain, lorsque le général Watrin chargea avec le reste de ses troupes, et rejeta l'ennemi une troisième fois sur Casteggio.

Ce village se trouvait occupé par des renforts que venait d'envoyer le général Ott pour soutenir son aile droite. Ces troupes, derrière lesquelles se rallièrent celles que les Français avaient repoussées des hauteurs, s'avancèrent sur les bataillons du général Watrin, les chargèrent à la baïonnette et les mirent en désordre. La vingt-huitième demi-brigade chargée de soutenir la retraite, s'acquitta de cette mission avec la plus grande bravoure et le plus entier dévouement, afin de donner le temps aux autres troupes de se reformer.

Il était trois heures du soir, et la division Watrin, très-

1800-an VIII. Italie.

maltraitée, continuait, en désordre, son mouvement rétrograde, lorsque le général Lannes envoya au secours de cette aile gauche de son corps d'armée la division Chambarlhac arrivant à l'instant de Stradella. Le général Rivaud, qui conduisait la tête de cette nouvelle colonne, étonna les Autrichiens par la manœuvre la plus hardie, et leur arracha la victoire qu'ils se flattaient d'obtenir. Il n'avait avec lui que trois bataillons; et s'apercevant que l'ennemi s'abandonnait avec trop de sécurité à la poursuite de la division Watrin, il dispersa en tirailleurs, à droite et à gauche, deux de ces bataillons, et s'avança, au pas de charge, avec le troisième, formé en colonne et l'arme au bras. Les tirailleurs faisant un feu très-vif, et gagnant insensiblement du terrain, dérobaient la force et la profondeur de cette petite colonne qui semblait les soutenir, et dont les Autrichiens n'apercevaient que la tête. L'ennemi s'arrêta, les bataillons du général Watrin, cessant d'être poursuivis et se voyant secourus, reprirent de la confiance, et chargèrent avec d'autant plus d'impétuosité, qu'ils étaient furieux d'avoir été obligés de céder. Les Autrichiens furent dépostés successivement de toutes les hauteurs qu'ils tentèrent de défendre, et obligés de passer en désordre le torrent de Coppo, sur les rives duquel ils éprouvèrent une perte considérable. Ils se retirèrent sur les hauteurs de Montebello où le général Rivaud les poursuivit encore en leur enlevant le château de Dordone.

Pendant que l'aile gauche du corps français se trouvait ainsi engagée avec la droite du général Ott, le général Lannes conduisant la colonne du centre, s'était avancé par la grande route et directement sur Casteggio; sa droite était également engagée d'une manière sérieuse. Le général Ott faisait des efforts extraordinaires pour soutenir les troupes de sa gauche. Il avait rallié à plusieurs reprises son infanterie derrière l'artillerie tirant à mitraille; mais l'artillerie de la garde des

consuls répondant avec vigueur à ce feu, suivait constamment à trente pas de distance. Le village de Casteggio fut pris et repris plusieurs fois avec un égal acharnement. La cavalerie autrichienne formée à gauche du village et couverte par de fortes haies où l'on avait pratiqué des ouvertures, combattait avec avantage, par la facilité qu'elle avait de se rallier et de renouveler ses charges, au moyen de cette espèce de rempart où elle se retirait lorsqu'elle était poussée trop vivement par la cavalerie française. 1800-an VIII. Italie.

Cependant, après cinq heures de combat, le village de Casteggio resta aux Français : le général Ott rallia les troupes de sa première ligne dans la position de Montebello, où un nouveau combat, non moins opiniâtre que le premier, s'engagea bientôt.

Les troupes autrichiennes, ayant à cœur de soutenir les efforts de leur général, commençaient à prendre l'avantage: mais Bonaparte, qui venait d'arriver sur le champ de bataille, fit avancer une réserve de six bataillons, commandée par le général Victor; et cette troupe se porta au pas de charge sur le centre de l'ennemi. Ce puissant renfort changea la face du combat. L'élite des troupes autrichiennes défendit opiniâtrément un pont garni d'une artillerie formidable. Les soldats français s'élancèrent trois fois sous le feu de la mitraille, pour enlever les pièces à la baïonnette, et furent repoussés trois fois. Le général Gency, qui avait enfin réussi à faire plier la gauche des Autrichiens, passa le torrent au-dessous de Casteggio avec cinq bataillons et un régiment de hussards, tourna la batterie, et se réunit à l'attaque centrale; dans le même temps, le général Rivaud, qui n'avait cessé de combattre depuis la prise du château de Dordone, s'avança jusque dans le village de Montebello; le corps autrichien se trouvait ainsi presque enveloppé, et le général Ott se décida, un peu tardivement peut-être, à la retraite. Les Français

1800-an VIII. Italie. poursuivirent leurs adversaires jusqu'à Voghera, où le général ennemi ne s'arrêta qu'une heure pour continuer ensuite sa marche sur Tortone. Il jeta une garnison de deux mille hommes dans la citadelle de cette dernière ville, passa la Scrivia, et vint s'établir à San-Giuliano. La bataille de Montebello [1] avait duré depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et l'on y vit les jeunes conscrits rivaliser d'intrépidité avec les vieux soldats. La cavalerie française avait lutté glorieusement contre celle des Autrichiens, plus aguerrie et plus nombreuse; et l'artillerie, cette arme si perfectionnée depuis la guerre de la révolution, s'était surpassée elle-même par la justesse et la précision de ses manœuvres. Cette victoire était d'autant plus remarquable, qu'elle avait été remportée par des troupes presque toutes nouvellement exercées, sur les vieilles bandes autrichiennes. Celles-ci avaient perdu trois mille hommes tués sur les deux champs de bataille de Casteggio et de Montebello, cinq mille prisonniers, six pièces de canon et plusieurs drapeaux.

Cependant cette sanglante affaire n'était que le prélude d'une autre bataille non moins meurtrière et bien plus célèbre. En effet, le général Mélas n'eut pas plus tôt appris la défaite du général Ott, que, sans hésiter sur le parti qu'il avait à prendre avec un ennemi qui savait porter des coups aussi vigoureux, il se décida à tenter la chance d'un engagement général. Quelques historiens militaires ont blâmé le général en chef autrichien pour avoir pris cette résolution, qui, le détachant de sa base d'opérations, et ne lui laissant pas de moyens de retraite, en cas d'échec, compromettait, suivant eux, le salut de son armée et celui de l'Italie. Mais il nous semble que, raisonnant d'après l'événement, ils n'ont

[1] Ce nom est devenu le titre honorable de la famille du général Lannes, dont le fils aîné a été fait pair de France par le roi, en 1815.

pas assez fait d'attention aux ressources qui restaient encore à Mélas. En effet, il pouvait réunir encore quarante à cinquante mille combattans; sa cavalerie était bien plus nombreuse et mieux montée que celle des Français; enfin il avait beaucoup plus d'artillerie. Si le corps d'armée du général Ott avait disputé si long-temps la victoire à Casteggio et à Montebello, n'était-il pas permis au général Mélas d'espérer que la vieille infanterie autrichienne, fière encore des succès remportés dans la campagne précédente, et plus récemment encore éprouvée et aguerrie par les combats et les fatigues du siége de Gênes et de l'expédition du Var, le mettrait à même de sortir victorieux de la lutte générale qu'il allait engager? Vaincu, le général Mélas était obligé, à la vérité, d'évacuer l'Italie; mais, victorieux, il poussait devant lui les débris de l'armée de réserve, lui enlevait ses communications avec la France, et forçait le premier consul à capituler lui-même, pour échapper à une destruction peut-être inévitable. 1800-an VIII. Italie.

Le général Desaix, récemment débarqué à Toulon [1], vint joindre le premier consul à Stradella, et prit le commandement de deux divisions de l'armée, en qualité de lieutenant. Le 12 juin, Bonaparte porta son quartier-général de Stradella à Voghera, sur la route de Tortone, en avant de Montebello. Les divisions qui se trouvaient en ligne, et marchant à l'ennemi, pouvaient monter à trente mille hommes au plus. Dans la nuit du 12 au 13, elles s'établirent sur la Scrivia de la manière suivante :

Les deux divisions commandées par les généraux Watrin et Mainoni, sous la direction du lieutenant-général Lannes,

[1] Le général Desaix avait été retenu prisonnier à Livourne par l'amiral anglais (lord Keith), en revenant d'Egypte, après la signature du traité d'El-Arich.

1800-an VIII. Italie.

et formant la droite de l'armée, étaient à Castelnovo di Scrivia, et coupaient les communications avec Pavie.

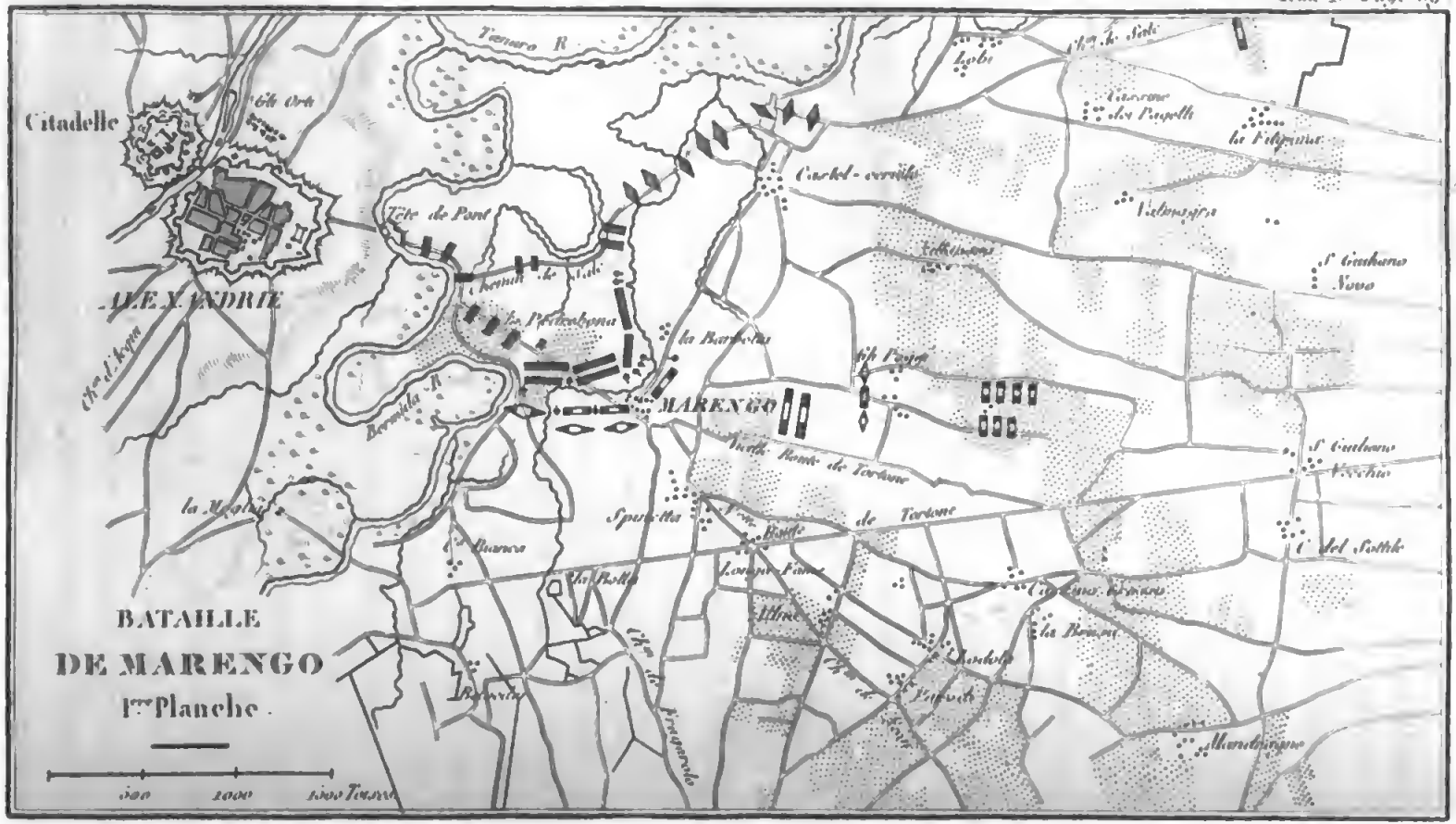
Le centre, commandé par Desaix, et composé des divisions Boudet et Monnier, se trouvait sur la grande route en avant de Ponte-Curone. Ce corps d'armée devait être renforcé par la division du général Lapoype, restée au-delà du Pô, et à laquelle on envoya l'ordre de marcher pour se mettre en ligne.

La cavalerie, commandée par Murat, avait pris position à gauche du corps de Desaix, entre Ponte-Curone et Tortone. Une avant-garde, forte de deux régimens de grosse cavalerie et d'un autre régiment de dragons sous les ordres du général de brigade Kellermann, était en avant de Tortone.

Enfin l'aile gauche, formée par les deux divisions Chambarlhac et Gardanne sous le commandement supérieur du lieutenant-général Victor, se trouvait également en avant de Tortone, et soutenait l'avant-garde commandée par le général de brigade Kellermann.

Le reste des troupes de l'armée de réserve, c'est-à-dire la moitié de cette même armée, ne pouvait pas concourir à une action générale, si elle avait lieu. En effet, le général Chabran, retenu quelque temps dans la vallée d'Aoste, pour réduire le fort de Bard, et le général Thureau, qui s'était avancé par la vallée de Suse sur Turin, où il tenait en échec la garnison autrichienne jetée par Mélas dans la citadelle de cette ville, se trouvaient l'un et l'autre éloignés du théâtre des opérations principales. Le corps du général Moncey occupait la Haute-Lombardie, entre l'Adda, le Tésin et le Pô; le général Vignolles bloquait le château de Milan, et contenait la nombreuse population de cette capitale avec des forces bien inférieures à celles de la garnison autrichienne; le lieutenant-général Duhesme, ayant sous ses ordres la division Loison et quelques détachemens de cavalerie légère, formant

PALATINA



BATAILLE
DE MARENGO
Ire Planche.

en tout un peu plus de six mille hommes, gardait la position de Cremone, bloquait la place de Pizzighittone et le château de Plaisance, et protégeait les derrières de l'armée contre les entreprises que pouvaient tenter les troupes autrichiennes qui se trouvaient encore dans le duché de Parme, la Toscane, le Mantouan et la marche d'Ancône. Cette précaution, prise par Bonaparte, de couvrir ainsi les derrières de l'armée, était indispensable. Le général Wukassowich, qui commandait à Mantoue, faisait, dans le pays qui avoisine cette place, des excursions continuelles; il réussit même à s'emparer de Cremone, dans un moment où Duhesme, occupé d'un autre côté, avait laissé cette ville sans défense; mais, bientôt attaqué par ce général, le gouverneur de Mantoue ne put se maintenir dans Cremone et se replia sur Bozzolo, où il repassa l'Oglio. 1800-an VIII. Italie.

Le général Mélas, informé par le général Ott que l'armée française se développait sur la Scrivia, ordonna à ce dernier de se rapprocher de lui, en passant la Bormida, et laissant une forte arrière-garde entre Spinetta et Marengo. Les Français passèrent la Scrivia dans la matinée du 13, et se formèrent dans la plaine de San-Giuliano. Le premier consul, étonné de ne pas voir l'ennemi en bataille dans cette même plaine, se persuada que le général Mélas opérait une marche de flanc, et, dans cette croyance, il se hâta de détacher le corps du général Desaix sur la gauche, à Rivalta, pour observer la route d'Acqui et la communication de Gênes, pendant qu'il se portait, de sa personne, à Castelnovo di Scrivia. De là il fit explorer par la cavalerie légère du général Murat, et lui-même parcourut avec ses guides, la plaine entre la Scrivia et la Bormida. Cette double reconnaissance le convainquit que le seul village de Marengo était occupé par une arrière-garde qu'on supposait pouvoir être de quatre à cinq mille hommes. Le général Gardanne reçut l'ordre d'at-

1800-an VIII. Italie.

taquer ce village, vers quatre heures du soir, avec une partie de sa division. Gardanne divisa sa troupe en deux colonnes : à la tête de la première, il attaqua de front, par la route de San-Guiliano, tandis que le colonel Dampierre (fils du brave général de ce nom, tué à la bataille d'Anzain devant Valenciennes, en 1793) pénétrait dans Marengo par le chemin de Spinetta. Ce village fut emporté après une médiocre résistance, et les Autrichiens furent suivis vivement jusqu'à leurs retranchemens sur la Bormida. Le général Gardanne devait, d'après l'ordre du consul, s'y jeter pêle-mêle avec l'ennemi, et brûler, s'il était possible, les ponts jetés sur la rivière. Mais l'obscurité qui commençait à régner, les détachemens restés en réserve dans la tête de pont, et le feu de trente pièces de canon placées dans les ouvrages, arrêtèrent la marche des Français, et favorisèrent la rentrée des Autrichiens, malgré tout le désordre de leur retraite. La division Gardanne prit position à la Cassine de Pedrebona, en avant de Marengo, et à égale distance de ce village et de la Bormida.

Ce qui venait de se passer, c'est-à-dire, le peu d'efforts que le général ennemi avait faits pour conserver le village de Marengo, confirma Bonaparte dans l'idée que Mélas voulait choisir, pour livrer ou recevoir bataille, un autre terrain que celui qu'avaient abandonné si facilement les troupes du général Ott, presque sous le feu des retranchemens qui lui permettaient d'en disputer la possession. On doit s'étonner de ce que, admettant même la supposition d'un mouvement de flanc, le premier consul n'ait point songé, dans cet état de choses, à concentrer les forces qu'il avait sous sa main, au lieu de maintenir les divisions dans leurs positions respectives, à de grandes distances les unes des autres, et à s'assurer d'abord des mouvemens qui se préparaient sur l'autre rive de la Bormida et au-delà du Tanaro. Cette imprévoyance, bien extra-

ordinaire de la part d'un général si habile, n'a pas pu être justifiée dans la relation que le général Berthier a donnée de la bataille de Marengo [1]. La division Chambarlhac s'avança seule sur Marengo pour soutenir la division Gardanne, et coopérer, le lendemain 14, à l'attaque des retranchemens, et occuper par suite la rive droite de la Bormida. Bonaparte retournait à son quartier-général de Voghera, où il devait recevoir les différens rapports qu'il attendait, lorsque, à son passage à Torre di Garafola, des avis transmis de Rivalta et des postes d'observation sur le Pô, lui firent pressentir que Mélas avait pris la résolution de livrer bataille, pour s'ouvrir un passage à travers l'armée française; il put connaître alors le motif qu'avait eu le général autrichien en ne cherchant point à disputer plus vivement le village de Marengo : celui, sans doute, de donner le change sur sa détermination. Le premier consul s'arrêta donc à la ferme de Garafola, et y passa la nuit à faire des dispositions que les circonstances rendaient déjà trop tardives. En effet, le corps le plus nombreux de l'armée française (celui que commandait Desaix) se trouvait détaché et hors de mesure; ce général avait déjà dirigé, de Rivalta sur Acqui, la division Boudet, pour essayer de se lier avec les troupes de Masséna et de Suchet, encore fortes de neuf à dix mille hommes, et les soutenir au besoin, dans la supposition où elles seraient attaquées par suite du mouvement de flanc présumé de l'armée autrichienne. La division Monnier (deuxième du corps de Desaix) avait été portée à Castelnovo, sur la droite de l'armée. Ces manœuvres dans des directions divergentes démontrent, d'une manière positive, que la brusque agression des Autrichiens était l'événement auquel Bonaparte était le moins préparé. Il se hâta donc de rappeler le général Desaix et ses deux divi-

1800-an VIII. Italie.

[1] Bonaparte fit, dit-on, recommencer, jusqu'à trois fois, cette relation, avant de permettre qu'elle fût rendue publique.

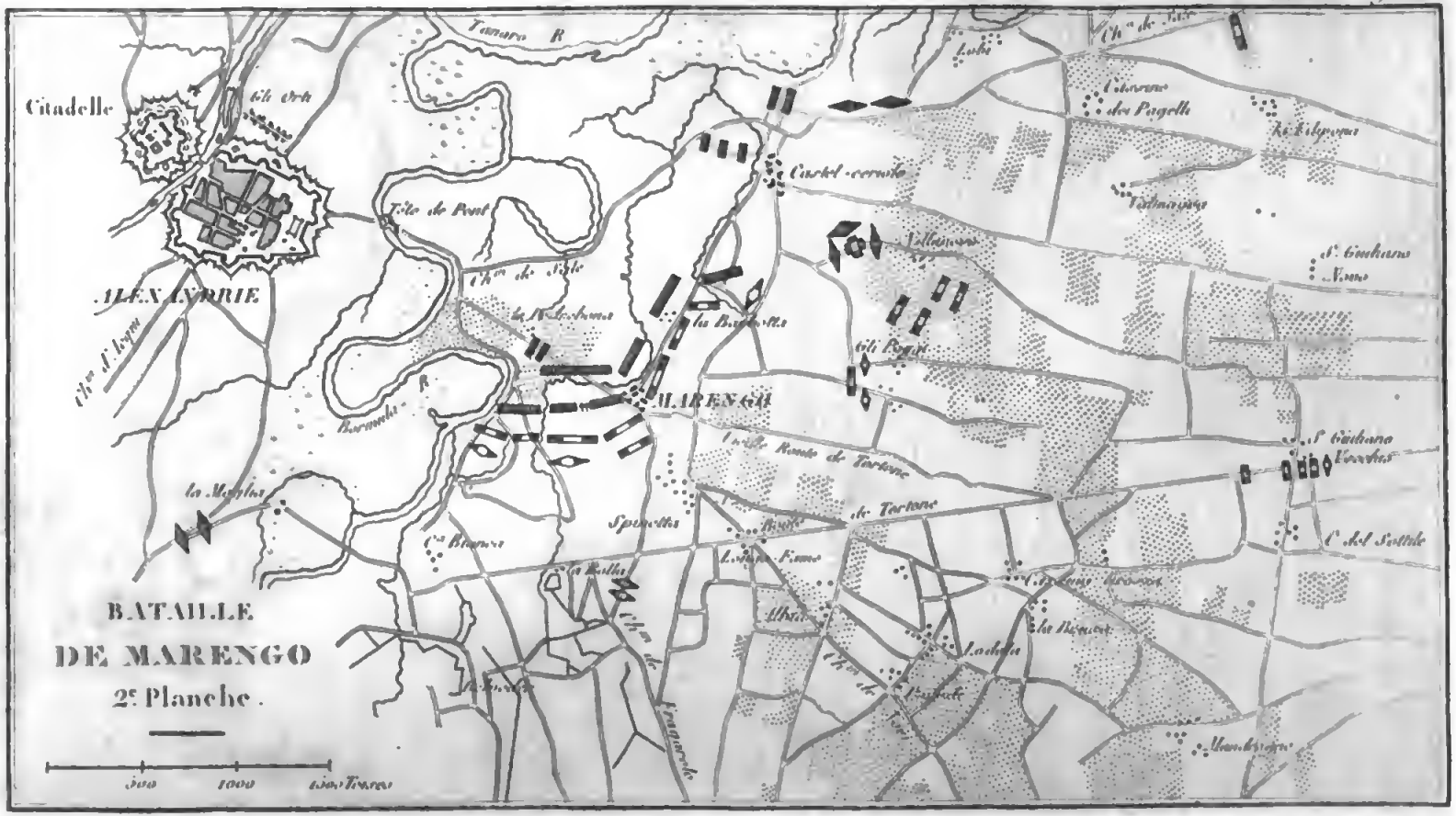
1800-an VIII. Italie.

sions ; mais, quelque célérité que ces troupes pussent mettre dans leur marche, elles ne pouvaient arriver sur le champ de bataille que dans l'après-midi.

Le corps du général Lannes se porta en avant de San-Giuliano, à droite de la grande route de Tortone, formant seconde ligne, à six cents toises à peu près du village de Marengo (il faut se rappeler que le corps du général Victor, c'est-à-dire les divisions Gardanne et Chambarlhac, étaient en première ligne), et la garde des consuls fut placée en réserve, en arrière des troupes du général Lannes, à une distance de cinq cents toises. La brigade de cavalerie aux ordres du général Kellermann, qui, la première, avait débouché dans la plaine, et quelques escadrons de hussards et de chasseurs, formaient la gauche et remplissaient les intervalles de l'infanterie du corps de Victor. Une seconde brigade de cavalerie, commandée par le général Champeaux, formait la droite et garnissait les intervalles de l'infanterie du général Lannes. Il était essentiel de couvrir le débouché important de Sale, village situé à l'extrême droite de la position générale, et d'observer l'ennemi sur ce point ; le général Murat y envoya, d'après l'ordre du premier consul, le douzième de hussards et le vingt-unième de chasseurs, sous les ordres du général de brigade Rivaud.

Toutes les troupes dont nous venons d'indiquer le placement, ne présentaient qu'un effectif de dix-huit à dix-neuf mille hommes d'infanterie, et d'à peu près deux mille cinq cents chevaux. L'ordre de bataille adopté par Bonaparte était celui qui convenait le mieux à la circonstance et au terrain sur lequel on se trouvait. Jusqu'à l'arrivée des réserves qu'on attendait, les divisions étaient disposées obliquement par échelons, la gauche en avant.

Cependant, le général Mélas avait achevé, dans la journée du 13 juin, et pendant le premier combat de Marengo, de


BATAILLE
DE MARENGO
2e Planche.
Citadelle
ALEXANDRIE
MARENGO
Tanaro R.
Tête de Pont
Bormida R.
Castel-ceriolo
Spinetta
la Barbotta
Gli Poggi
Vieille Route de Tortone
Route de Tortone
Ch.m de Sale
Ch.m de Fragarolo
Ch.m de Voci
Ch.m de Sale
Ch.m S. Aleppo
la Maglia
Cassine dei Pagelli
S. Giuliano Nuovo
S. Giuliano Vecchio
C. del Sottile
Lobi
Valmagna
Mandrogne
500
1000
1500 Toises

Digitized by Google

réunir les troupes des généraux Haddick, Kaim et Ott. Il passa le Tanaro le même jour, et l'armée bivouaqua en avant d'Alexandrie. Elle était forte de quarante mille hommes, dont six à sept mille de cavalerie; son artillerie était nombreuse, bien servie et bien attelée. 1800-an VIII. Italie.

Le 14 juin, à cinq heures du matin, cette armée commença à passer la Bormida sur trois points, et forma, en débouchant, trois colonnes. Celle de gauche, commandée par le général Elsnitz, composée de toute la cavalerie et de l'infanterie légère, se dirigea sur Castel-Ceriolo, par le chemin de Sale; les deux colonnes du centre et de la droite, composées des corps d'infanterie des généraux Haddick, Kaim, O'Reilly, et de la réserve de grenadiers aux ordres du général Ott, s'avancèrent par la route de Tortone, et par le chemin de Fragarolo, en remontant la Bormida.

A huit heures du matin, les têtes de ces deux dernières colonnes, précédées par une nombreuse artillerie, dont le feu couvrait le déploiement successif de leurs bataillons, attaquèrent la division Gardanne, postée, comme nous l'avons déjà dit, à la ferme et sur le ravin de Pedrebona, en avant du village de Marengo. Le général Melas voulait d'abord s'emparer de ce même village pour s'en faire un point d'appui. Quelle que fût la valeur des troupes de Gardanne, l'attaque formée contre elle était trop vive et trop bien soutenue pour que le général français pût conserver long-temps la position où il se trouvait. L'artillerie ennemie écrasa bientôt celle de la division française, et Gardanne allait être enveloppé, lorsque le général Victor fit avancer de Marengo une partie de la division Chambarlhac, pour le soutenir et faciliter son mouvement rétrograde. Les troupes de Gardanne vinrent s'appuyer un peu obliquement à la droite de celles de Chambarlhac, de manière à couvrir le village que nous venons de nommer.

1800-an VIII. Italie.

Le terrain s'élargissant devant elles, les colonnes autrichiennes se déployèrent sur deux lignes parallèlement à celle du général Victor. La première de ces lignes était commandée par le général Haddick, Melas se trouvait à la tête de la seconde; une réserve (le corps de grenadiers aux ordres du général Ott) fut formée un peu en arrière, sur la droite du village de Castel-Ceriolo.

Le général Victor avait formé sa ligne le long d'un ravin, qui le séparait de l'ennemi, et qui formait comme un demi-cercle autour de Marengo : Bonaparte envoya l'ordre de défendre ce village le plus long-temps qu'il serait possible. L'action s'engagea sur tout le front par une forte canonnade et par des pelotons de tirailleurs des deux côtés du ravin. L'ennemi manœuvra pour déborder la brigade de droite de la division Gardanne, commandée par le général Rivaud, qui s'était si bien distingué trois jours auparavant auprès de Casteggio [1]. Ce général, en voyant le mouvement des Autrichiens, se porta en avant et placa un bataillon de la quarante-troisième demi-brigade hors du village, en rase campagne, exposé à tout le feu de l'artillerie ennemie, parce qu'il se trouvait ainsi au véritable point d'attaque; le reste de la brigade soutenait ce bataillon, qui fut très-maltraité : trois mille grenadiers autrichiens s'avancèrent au pas de charge et furent repoussés par Rivaud, qui les contraignit à repasser le ravin; blessé d'un coup de biscaïen, ce général ne quitta point le champ de bataille et conserva le terrain qu'il occupait. Le corps entier du général Victor soutenait seul depuis deux heures les attaques réitérées de la première ligne autrichienne. La division Chambarlhac conservait sa position; mais les troupes du général Gardanne étaient rejetées dans

[1] Il ne faut point confondre ce général Rivaud avec celui du même nom qui commandait la brigade de cavalerie envoyée par Murat sur le village de Sale.

Marengo. La seconde ligne de l'ennemi s'était avancée pour soutenir la première, et se trouvait également engagée. Le combat était devenu terrible : on se fusillait, on se canonnait à mitraille sur toute la ligne du village de Marengo avec un égal acharnement et à quelques toises de distance. 1800-an VIII. Italie.

Cependant, le général Berthier étant venu reconnaître, au milieu du feu des tirailleurs, au commencement de l'action, la force de l'ennemi et la direction de ses colonnes, avait fait avancer sur la droite les deux divisions du général Lannes pour soutenir celles du général Victor ; mais celui-ci, forcé d'abandonner Marengo pris et repris plusieurs fois, venait de prendre en arrière de ce village, et toujours parallèlement au front de l'ennemi, une nouvelle ligne de bataille, à la droite de laquelle se formèrent les troupes du général Lannes. Sur ces entrefaites, la division du général Kaim, après avoir dépassé Marengo, s'était déployée à gauche le long du chemin qui conduit à Castel-Ceriolo, dans le dessein de déborder et de prendre en flanc la droite de la ligne française : le général Lannes achevait alors son mouvement. L'action s'engagea bientôt entre ces deux corps opposés : les troupes de Kaim étaient celles qui venaient d'emporter Marengo, et ce succès augmentant encore leur ardeur, elles chargèrent d'abord avec tant d'impétuosité, que leurs adversaires furent un moment ébranlés ; mais le général Lannes, bien secondé par le général Watriu, parvint à repousser cet effort ; les sixième légère, vingt-deuxième et quarantième de ligne, chargeant à leur tour, rejetèrent les Autrichiens au-delà du ruisseau de la Barbotta : la brigade de cavalerie du général Champeaux avait soutenu ce mouvement. En chargeant à la tête des premier et huitième de dragons, Champeaux reçut une blessure grave dont il mourut quelques jours après. Toutefois le général Lannes ne put poursuivre son

1800-an VIII. Italie.

succès, parce que le mouvement qu'il venait de faire l'avait séparé de sa gauche, et que les divisions du général Victor se seraient trouvées compromises, si la division Watrin eût continué à pousser l'ennemi qu'elles avaient devant elle.

Ce corps du général Victor était toujours aux prises avec l'ennemi : vers midi, son centre fut enfoncé, et, quoique la gauche fût soutenue vigoureusement par les charges réitérées que faisait le brave Kellermann à la tête de sa brigade, elle plia également. Alors le général Victor, après avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour résister au feu d'une artillerie formidable et au choc des masses qui l'attaquaient successivement, se vit contraint à une retraite précipitée. Poursuivies vivement et presque enveloppées, les deux divisions Chambarlhac et Gardanne durent traverser une plaine de deux lieues pour venir s'appuyer, vers San-Giuliano, aux troupes que Bonaparte avait en réserve.

Cette retraite des divisions du général Victor mettant à découvert le flanc gauche du corps du général Lannes, celui-ci se trouvait dans la même situation que le premier, et dans l'obligation de se retirer également. Quoiqu'il n'eût point d'artillerie avec lui, ce corps se replia avec ordre et par échelons sous le feu le plus meurtrier, repoussant constamment les charges de l'ennemi sans se laisser entamer.

Nous avons dit que toute la cavalerie et une grande partie de l'infanterie légère autrichienne, formant la colonne du général Elsnitz, s'était dirigée, après avoir passé la Bormida, sur Castel-Ceriolo. Elle avait tourné ce village, et, s'étant formée sur deux lignes, elle se porta sur les derrières des divisions françaises déjà repoussées.

De nouvelles dispositions prises par le premier consul allaient mettre un grand obstacle au succès complet dont se flattait déjà le général Mélas avec d'autant plus de raison,

que les troupes du général Elsnitz n'avaient point encore été engagées, et qu'elles lui paraissaient suffisantes pour culbuter l'aile droite de l'armée française, refusée jusqu'alors par son adversaire. 1800 an VIII. Italie.

Cette aile droite n'était formée, comme on l'a vu, en attendant l'arrivée des deux divisions du général Desaix, sur lesquelles Bonaparte comptait puissamment, que de la garde consulaire, consistante en deux escadrons et deux bataillons de vieux grenadiers. Bonaparte, voulant donner aux quatre divisions déjà repoussées le temps de se rallier, et aux divisions du général Desaix qu'il attendait impatiemment celui d'arriver, fit avancer, à trois cents toises de l'extrême droite, au milieu de la plaine, les deux bataillons de grenadiers dont nous venons de parler. Cette troupe forte de neuf cents hommes, formée en carré, n'ayant avec elle que sa faible artillerie [1], repoussa les charges multipliées de la nombreuse cavalerie du général Elsnitz, sans en être ébranlée, et parut, selon la belle expression du général Berthier, *une redoute de granit*, contre laquelle tous les efforts devaient être impuissans.

La constante intrépidité de ces neuf cents braves arrêta le mouvement de l'aile gauche des Autrichiens. Le général Elsnitz aurait pu négliger ce carré isolé, et continuer sa marche à travers la plaine; mais il s'opiniâtra à faire charger successivement une grande partie de ses escadrons, dont plusieurs furent rompus et éprouvèrent une perte considérable.

Pendant ce temps, une des divisions du général Desaix, celle de Monnier, rappelée pendant la nuit, comme nous

[1] Nous suivons la version du général Berthier, préférablement à celle du général Dumas, en cette circonstance. Le premier dit positivement que les grenadiers de la garde avaient leurs canons avec eux, le second avance qu'ils étaient sans artillerie : il nous semble qu'il convient de s'en rapporter au témoin oculaire.

1800-an VIII. Italie.

l'avons dit, de Castel-Novo di Scrivia, où Bonaparte avait d'abord jugé que sa présence pouvait être nécessaire, était arrivée sur la ligne. Le général Dupont, chef de l'état-major général, s'empressa de diriger cette division vers la droite du corps du général Lannes, qui, toujours poursuivi par le général Kaim, se trouvait déjà débordé. Le général Monnier, en faisant ce mouvement, se trouva un instant enveloppé par la cavalerie du général Elsnitz; mais, appuyé par le carré des grenadiers de la garde, il put atteindre le village de Castel-Ceriolo, où il jeta une de ses brigades aux ordres du général Carra-Saint-Cyr [1]. Il se retira ensuite en bon ordre, suivi par les deux bataillons de grenadiers de la garde, qui quittèrent alors leur poste de la plaine.

La présence de la division Monnier sur la ligne, ce premier gage qu'elle venait de donner de sa puissante coopération dans les nouveaux efforts du premier consul, par sa belle résistance dans la plaine et par l'occupation du village de Castel-Ceriolo; l'espoir de la très-prochaine arrivée du général Desaix avec la seconde division de son corps: toutes ces causes réunies, et surtout la possession de Castel-Ceriolo, offraient une chance plus favorable aux Français. Le village que nous venons de nommer, devenait l'appui et le pivot d'une nouvelle ligne de bataille, comme Marengo l'avait été pour la première.

Pour se rendre maître de Castel-Ceriolo, le général Carra-Saint-Cyr avait été obligé d'en débusquer l'infanterie légère de la colonne du général Elsnitz (les chasseurs tyroliens et ceux

[1] Il y a beaucoup d'inexactitude et de confusion dans la relation du général Berthier. Il donne au général Carra-Saint-Cyr, qu'il fait supposer present sur la ligne dès dix heures du matin, une division qui n'existait pas, et il ne dit pas un mot du général Monnier, sous les ordres duquel se trouvait le même Saint-Cyr. Celui-ci n'arriva sur le champ de bataille qu'au moment indiqué dans notre récit.

BATAILLE
DE MARENGO
3e Planche.
Citadelle
ALEXANDRIE
MARENGO
Tanaro R
Bermida R
la Moglia
la Barletta
Gli Poggi
Castel-ceriolo
Cassine dei Pagelli
la Filipina
Valmagra
S. Giuliano Nevo
Vieille Route de Tortone
Route de Tortone
Spinetta
Belvedere
Mandrogne
C. del Sottile

Digitized by Google

du loup), qui s'y était logée. N'ayant pu résister à l'attaque impétueuse de la brigade française, cette infanterie légère, après avoir abandonné le village, fit les plus grands efforts pour y rentrer ; mais le général Saint-Cyr s'y était établi de manière à s'y maintenir long-temps : il avait fait barricader toutes les avenues du village. Le général Elsnitz et les généraux sous ses ordres, témoins de la retraite des quatre divisions françaises des lieutenans-généraux Victor et Lannes à travers la plaine de Marengo couverte de leurs débris, ayant eux-mêmes poussé devant eux la seconde brigade de Monnier, et les deux bataillons de la garde consulaire, ne pouvaient plus douter du gain de la bataille ; et cette idée redoubla encore l'ardeur avec laquelle ils firent attaquer à plusieurs reprises, et toujours infructueusement, le village qui devenait ainsi, dans leur opinion, le dernier gage des succès de la journée. 1800-an VIII. Italie.

Il était cinq heures et demie du soir : Mélas, à la tête des troupes de sa droite, occupé exclusivement du soin d'atteindre et de déborder la gauche de l'armée française pour la rejeter sur le centre et lui couper la route de Tortone, avait manqué le moment opportun de faire agir la masse de cavalerie qui formait son aile gauche. A ce moment, des officiers envoyés au devant de la division que le général Desaix ramenait à marches forcées de Rivalta, vinrent dire au premier consul que la tête de cette colonne paraissait à la hauteur du village de San-Giuliano. Bonaparte, qui, jusqu'alors, avait mis tous ses soins à soutenir l'appui de sa droite, et à ralentir le mouvement de retraite par échelons, arrêta tout à fait ce mouvement, quand il sut que Desaix allait arriver sur la ligne avec la division Boudet.

Ici va commencer le second acte de la journée, ou pour mieux dire, la seconde bataille de Marengo.

En faisant former une nouvelle ligne de bataille dont les

1800-an VIII. Italie.

deux extrémités étaient, à droite le village de Castel-Ceriolo, à gauche celui de San-Giuliano, Bonaparte en parcourut le front : l'espoir et la confiance brillaient dans ses regards. « Français, s'écria-t-il, c'est avoir fait trop de pas en arrière, le moment est venu de marcher en avant. Souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. » Les cris : *vive Bonaparte ! vive le premier consul !* accueillirent cette courte mais entraînante harangue.

Les différens corps de l'armée étaient alors placés dans l'ordre suivant :

La brigade du général Carra-Saint-Cyr occupait toujours Castel-Ceriolo, en avant et à l'extrême droite de la ligne ; la seconde brigade de la division Monnier, et les grenadiers de la garde consulaire étaient placés diagonalement en arrière et sur la gauche de Castel-Ceriolo ;

Les deux divisions du général Lannes, diagonalement en arrière et sur la gauche des grenadiers de la garde ;

La division Boudet, à la tête de laquelle se trouvait le général Desaix, et qui n'avait point encore combattu, était en avant de San-Giuliano, placée de même en arrière et à gauche du corps du général Lannes.

Enfin, les deux divisions Gardanne et Chambarlhac (corps du général Victor), qui avaient été les plus maltraitées, étaient en arrière de la division Boudet, à la gauche de la grande route de Tortone près de San-Giuliano.

Toute la cavalerie, commandée par le lieutenant-général Murat, était en seconde ligne, formée en colonne et prête à déboucher par les intervalles des corps. La brigade du général Champeaux appuyait à la route de Tortone, celle du général Kellermann se trouvait au centre entre le corps de Lannes et la division Boudet.

Cependant les Autrichiens s'avançaient en bon ordre, et avec cette confiance que donne un premier succès. Une co-

lonne de cinq mille grenadiers, dirigée par le quartier-maître général de l'armée impériale, le général de Zach, arrivait par la grande route sur la division Boudet qui masquait San-Giuliano : cette colonne avait déjà dépassé Cassina-Grossa, et n'était plus qu'à demi-portée de la ligne française, quand celle-ci s'ébranla tout à la fois. Le général Desaix, à la tête de sa colonne d'attaque détachée de la ligne, la mena au pas de charge à la rencontre de la colonne autrichienne; une batterie de quinze pièces de canon, que le général Marmont dirigeait en personne, et qui précédait la division Boudet, ne fut démasquée qu'à demi-portée de fusil des rangs autrichiens. Un feu à mitraille, aussi vif qu'il était inattendu, arrêta la tête de la colonne ennemie. La neuvième demi-brigade légère commence alors l'attaque et est bientôt suivie des autres corps de la division. La fusillade s'engage; une légère élévation de terrain, couvert de vignes, dérobait au général Desaix une partie de la ligne ennemie : il s'y porte pour la découvrir, reçoit une balle au milieu de la poitrine, et tombe dans les bras du chef de brigade Lebrun [1], l'un des aides-de-camp de Bonaparte, qui se trouvait en ce moment auprès de lui. « Allez, dit Desaix expirant, au jeune officier qui le soutenait, allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. » La modestie du héros l'abusait à cette heure suprême : son nom sera répété dans les siècles à venir, comme ceux des illustres guerriers des temps anciens et modernes, et le souvenir de ses vertus ne s'effacera jamais de la mémoire des peuples civilisés. La mort du général Desaix, loin de porter le découragement dans l'âme de ses soldats, ne servit qu'à les exciter davantage. Guidés par le brave général Bou-

1800-an VIII. Italie.

[1] Fils de Lebrun, alors second consul de la république, et depuis archi-trésorier de l'empire français. Le jeune Lebrun est aujourd'hui lieutenant-général, duc de Plaisance, etc.

1800-an VIII. Italie.

det, ils se précipitèrent en furieux sur les grenadiers autrichiens.

Le combat continuait sans que la formidable colonne pût être rompue par le choc des troupes qui voulaient venger le trépas de leur illustre général; déjà même celles-ci commençaient à plier, lorsque la brigade Kellermann exécuta la charge la plus brillante et la plus heureuse. Le général Kellermann, auquel il convient d'accorder une très-grande part dans le succès de cette seconde bataille, voit de l'hésitation dans la troupe française, traverse un terrain embarrassé de vignes, déploie ses régimens parallèlement au front de l'ennemi, porte quelques escadrons en avant pour contenir un corps de cavalerie qui flanquait l'infanterie ennemie, et par un mouvement de conversion à gauche, il se jette sur le flanc de la colonne de grenadiers, y pénètre par les intervalles, et la met dans le plus grand désordre.

Le général de Zach voulant avoir l'honneur de porter le coup décisif, s'était trop avancé, et ayant dépassé de beaucoup le reste de la ligne autrichienne, il ne pouvait plus en être soutenu. D'ailleurs, à ce moment les autres divisions françaises, qui s'étaient également avancées sur l'ennemi, commençaient l'engagement, et le combat n'était pas moins vif au centre et à la droite que sur la gauche de la ligne des Français. Attaqués en tête par la division Boudet, en flanc par la cavalerie de Kellermann, les pelotons de grenadiers s'étaient serrés en masse; mais ils furent enveloppés et forcés de mettre bas les armes. Le général de Zach et ses cinq mille grenadiers se trouvèrent ainsi prisonniers.

Les troupes du général Lannes, celles du général Monnier, la garde consulaire et les autres brigades de cavalerie du général Murat, ne poussèrent pas avec moins de vigueur les troupes qu'elles avaient devant elles. Le général Carra-

Saint-Cyr avait détaché de Castel-Ceriolo des tirailleurs qui s'avancèrent, le long du ruisseau de la Barbotta et des marais, jusqu'auprès de Marengo. Les Autrichiens, malgré leur opiniâtre résistance sur les points où ils purent se rallier; malgré les charges de leur nombreuse cavalerie, furent forcés d'abandonner le terrain qu'ils avaient envahi depuis le matin, et les divisions françaises franchirent en trois quarts d'heure la plaine qu'ils avaient défendue pendant quatre heures.

1800-an VIII. Italie.

Le général Mélas, à l'aide de la cavalerie du général Elsnitz qui couvrait la retraite de sa gauche, parvint cependant à arrêter son infanterie au village de Marengo, dans lequel il jeta plusieurs bataillons, et la fit former, au-delà du ravin, dans la même position qu'elle avait occupée au commencement de l'action du matin.

La division Boudet et les corps des généraux Victor et Lannes attaquant le village de Marengo, ainsi que la ligne ennemie, les Autrichiens se défendirent avec la plus grande résolution; mais ils durent céder à l'ardeur et à l'impétuosité des assaillans : Marengo fut emporté. L'arrière-garde ennemie soutint vigoureusement les différentes charges de la brigade Kellermann et de la cavalerie de la garde, et se maintint dans la position de la Pedrebona, assez long-temps pour que les troupes autrichiennes pussent gagner les ponts de la Bormida. Le combat continua devant la Pedrebona et les retranchemens de la tête de pont, jusqu'à la nuit : il se termina vers dix heures, lorsque la division Gardanne eut repris ce même poste où elle avait été attaquée le matin. L'armée autrichienne passa la Bormida pendant la nuit pour aller occuper le camp d'Alexandrie. Les Français bivouaquèrent devant les retranchemens de la tête de pont.

La journée de Marengo avait coûté aux Autrichiens quatre mille cinq cents morts sur le champ de bataille, près de huit mille blessés, six à sept mille prisonniers, parmi lesquels se

1800-an VIII. Italie.

trouvait le chef d'état-major-général de Zach ; douze drapeaux et une trentaine de pièces d'artillerie. Les Français avaient eu deux mille hommes tués, trois mille six cents blessés et sept cents prisonniers [1].

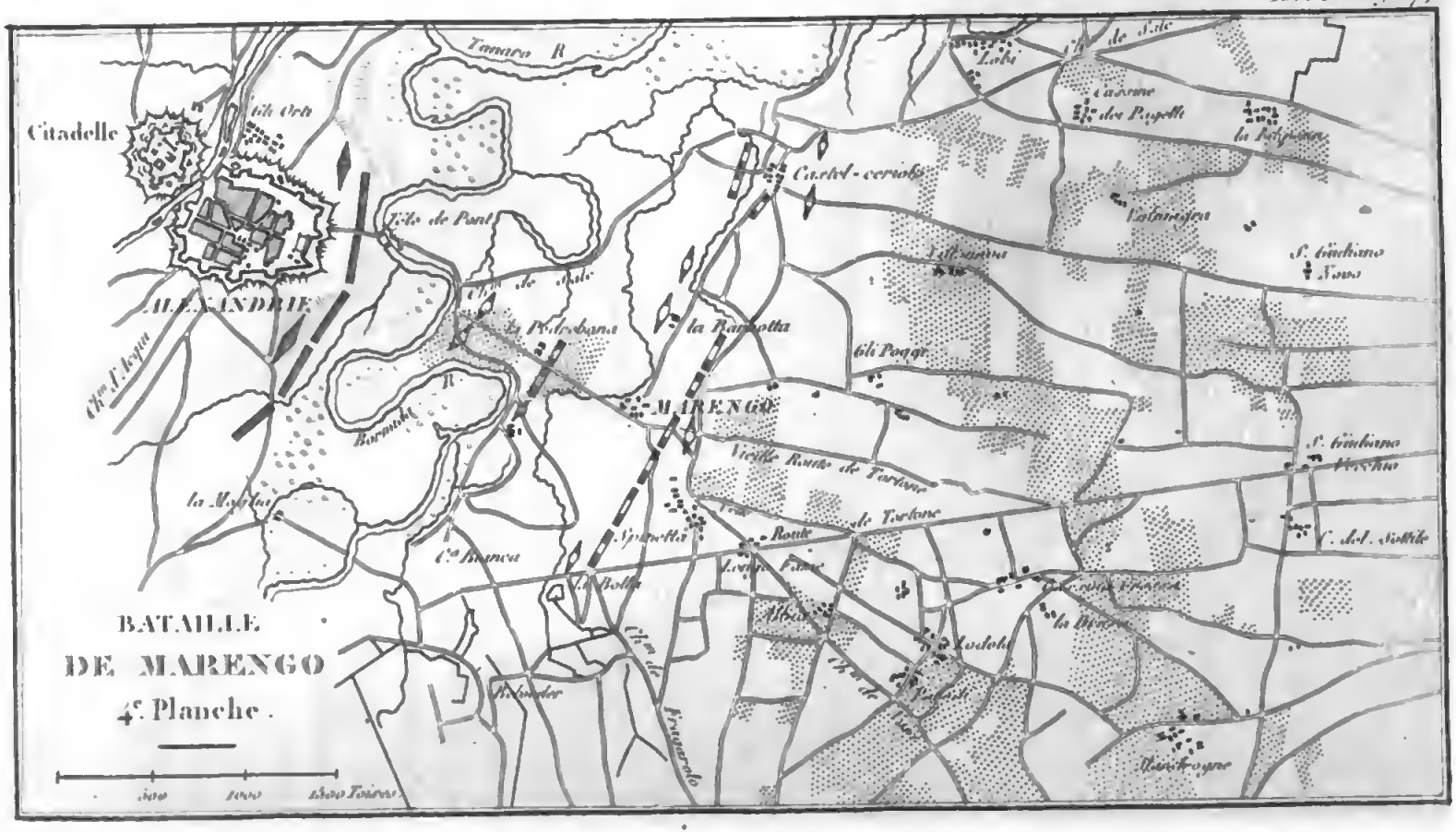
Bonaparte fit dans la nuit les dispositions nécessaires pour attaquer les retranchemens de la tête de pont, et forcer le passage de la Bormida. Le lendemain les troupes se mirent en mouvement à la pointe du jour, et déjà les tirailleurs avaient commencé à faire la fusillade avec les postes ennemis, lorsqu'un parlementaire se présenta et annonça que le général Mélas demandait à faire passer un officier supérieur de son état-major, chargé de proposer des arrangemens. Cette demande ayant été accordée, cet officier, le baron de Skal, fut conduit au quartier-général du premier consul. Le général en chef Berthier reçut de Bonaparte des pleins-pouvoirs pour traiter avec le général en chef autrichien, et se rendit à Alexandrie. La conférence ne fut pas aussi longue qu'on pouvait le supposer : au bout de quelques heures, Berthier revint présenter à l'acceptation du premier consul la capitulation dont nous donnons ici la copie :

[1] Nous ne pouvons pas nous refuser à citer quelques-uns des nombreux faits particuliers qui distinguèrent les guerriers français dans cette double bataille.

Le troisième bataillon de la quarante-quatrième demi-brigade, commandé par le chef Sandeur, était parti des environs du Simplon, à marches forcées, pour rejoindre son corps. Arrivé sur le champ de bataille de Marengo, au moment où l'armée française reprenait l'offensive, Sandeur, sans donner un moment de repos à sa troupe harassée d'une marche aussi longue, la conduit sur-le-champ à l'ennemi, et prend glorieusement part aux derniers combats qui décident la victoire.

Le lieutenant d'artillerie Conrad a la jambe emportée par un boulet ; des canonniers s'empressent autour de lui pour le secourir : « Retournez à vos pièces, dit-il à ses officieux soldats, et pointez un peu plus bas. »

Brulon, caporal de la vingt-huitième de ligne, à la tête de dix soldats, fit mettre bas les armes à deux compagnies d'infanterie ennemie.


BATAILLE
DE MARENGO
4e. Planche.
Citadelle
ALEXANDRIE
MARENGO
Tanaro R.
Castel-ceriolo
Lobi
Cassine dei Pagelli
la Pedrobana
la Barbotta
Gli Poggi
Vieille Route de Tortone
Route de Tortone
Spinetta
Lodola
S. Giuliano Nuovo
S. Giuliano Vecchio
C. del Sottile
Chm. de Frugarolo
Chm. de Sale
Chm. d'Acqui
Tête de Pont
Bormida R.
la Moglia
Cª Bianca
Rebuffer
Albera
Pedrelli
Hanchrogne
500
1000
1500 Toises

1800-an VIII. Italie.

Convention entre les généraux en chef des armées française et impériale, en Italie.

« Art. 1er. Il y aura armistice et suspension d'hostilités entre l'armée de S. M. I. et celle de la République française, en Italie, jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

« 2. L'armée de S. M. I. occupera tous les pays compris entre le Mincio, la Fossa-Maestra et le Pô, c'est-à-dire, Peschiera, Mantoue, Borgoforte, et depuis là, la rive gauche du Pô, et à la rive droite, la ville et la citadelle de Ferrare.

« 3. L'armée de S. M. I. occupera également la Toscane et Ancône.

« 4. L'armée française occupera les pays compris entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô.

« 5. Le pays entre la Chiesa et le Mincio ne sera occupé par aucune des deux armées. L'armée de S. M. I. pourra lever des vivres des pays qui faisaient partie du duché de Mantoue. L'armée française tirera des vivres des pays qui faisaient partie de la province de Brescia.

« 6. Les châteaux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Pizzighittone, d'Arona, de Plaisance, seront remis à l'armée française du 27 prairial au 1er. messidor (du 16 au 20 juin).

« 7. La place de Coni, les châteaux de Ceva, Savone, la ville de Gênes seront remis à l'armée française du 27 prairial au 5 messidor (du 16 au 24 juin).

« 8. Le fort d'Urbin sera remis le 7 messidor (26 juin).

« 9. L'artillerie des places sera classée de la manière suivante : 1°. toute l'artillerie des calibres et fonderies autrichiennes appartiendra à l'armée autrichienne ; 2°. celle des calibres et fonderies italiennes, piémontaises et françaises, ap-

1800-an VIII. Italie. partiendra à l'armée française [1]; 3°. les approvisionnemens de bouche seront partages au marché : moitié sera à la disposition du commissaire ordonnateur de l'armée française, et moitié à celle du commissaire ordonnateur de l'armée autrichienne.

« 10. Les garnisons sortiront avec les honneurs militaires, et se rendront avec armes et bagages, par le plus court chemin, à Mantoue.

« 11. L'armée autrichienne se rendra à Mantoue par Plaisance en trois colonnes : la première, du 27 prairial au 1er. messidor (du 16 au 20 juin); la seconde, du 1er. au 5 messidor (du 20 au 24 juin); la troisième, du 5 au 7 messidor (du 24 au 26 juin).

« 12. MM. le général de Saint-Jullien, de Schwertinck, de l'artillerie; Lebrun, du génie; Telsiegé, commissaire des vivres; et les citoyens Dejean, conseiller d'état, et Daru, inspecteur des revues; l'adjudant-général Léopold Stabenrath, et le chef de brigade d'artillerie Mossel, seront nommés commissaires à l'effet de pourvoir à l'exécution des articles de la présente convention, soit à la formation des inventaires, aux subsistances et aux transports, soit pour tout autre objet.

« 13. Aucun individu ne pourra être maltraité pour raison de services rendus à l'armée autrichienne, ou pour opinions politiques. Le général en chef de l'armée autrichienne fera relâcher les individus qui auraient été arrêtés dans la république cisalpine pour opinions politiques qui se trouveraient dans les forteresses sous son commandement.

« 14. Quelle que soit la réponse de Vienne, aucune des deux armées ne pourra attaquer l'autre qu'en se prévenant dix jours d'avance.

[1] Bonaparte se faisait justement restituer toute l'artillerie perdue dans la désastreuse campagne de 1799, qu'il réparait si glorieusement.

« 15. Pendant la suspension d'armes, aucune armée ne fera de détachemens pour l'armée d'Allemagne. 1800-an VIII. Italie.

Signé, ALEXANDRE BERTHIER.

MÉLAS, *général de cavalerie* [1].

Ainsi la victoire de Marengo restituait à la France une partie des conquêtes perdues, l'année précédente, par un concours extraordinaire de circonstances fatales.

Indépendamment des trophées conquis dans cette journée à jamais mémorable, où pendant quatorze heures les deux partis disputèrent si opiniâtrément l'avantage, Bonaparte, hors du champ de bataille, par l'ascendant de sa fortune, par la terreur qu'imprimaient l'activité de son génie, l'audace de ses manœuvres, le dévouement de ses soldats, obtenait un résultat bien plus glorieux, bien plus utile encore à la patrie, puisqu'il ne coûtait pas une seule goutte de sang : la restitution du Piémont, de la Ligurie, de la Lombardie, et la cession de douze places fortes pour la garantie de la convention conclue à Alexandrie. Ainsi s'accomplissait la prédiction du général Monnier aux braves de la garnison d'Ancône, lorsqu'il leur avait annoncé *qu'un jour les armées françaises mieux dirigées sauraient reconquérir l'Italie abandonnée* [2].

[1] Après la signature du traité, Bonaparte envoya complimenter le général Mélas par son aide-de-camp Lacuée, et celui-ci était chargé de présenter, au nom du premier consul, au commandant autrichien, un superbe sabre turc rapporté d'Egypte. M. de Mélas parut très-flatté de cette prévenance de son ennemi, et il dit à Lacuée : « Il me tarde que nous ayons la paix, à laquelle je vais contribuer de tous mes efforts, pour aller voir le général Bonaparte à Paris. Je le verrai, fût-il même en Egypte. »

[2] Narrateurs fidèles et jamais passionnés des faits, nous avons essayé de les retracer avec une exactitude rigoureuse; mais qu'il nous soit permis de céder à un écrivain étranger la noble tâche de peindre avec enthousiasme une des époques les plus remarquables de la gloire militaire de notre patrie. Les détracteurs de cette gloire ne recuseront peut-être pas le témoignage d'un militaire distingué, appelé à jouer, depuis, un rôle si important dans les dernières campagnes, et surtout à la bataille de Waterloo.

« Toute cette campagne, dit M. de Bulow, est *une suite de prodiges*;

1800-anVIII. Italie.

Rien n'étonna plus l'Europe attentive que la singulière convention d'Alexandrie qui terminait ainsi tout à coup cette grande lutte entre une armée aguerrie, couverte de lauriers si récens, et des troupes dont les trois cinquièmes avaient à peine un mois de campagne.

Tout en approuvant le motif qui avait engagé Mélas à livrer la bataille de Marengo, on concevait difficilement comment ce général s'était décidé tout à coup à céder à son adversaire ce qui avait coûté aux alliés quinze mois d'efforts et de combats. Retirée sur la rive gauche de la Bormida, l'armée autrichienne était encore numériquement supérieure à celle du premier consul, surtout en cavalerie et en artillerie : elle pouvait courir la chance d'une seconde bataille... Les hommes les moins prévenus contre le général Mélas, attribuèrent la conduite qu'il tint en cette circonstance à la terreur dont l'avait frappé la fortune du premier consul, et au souvenir

elle offre, dans son ensemble, le résultat de causes inconnues, j'oserai même dire *surnaturelles*. Où trouver *ailleurs* l'exemple d'une expédition militaire dans laquelle fut ponctuellement exécuté tout ce qui avait été résolu dans le cabinet ? La célérité avec laquelle furent opérées de si grandes choses, tient vraiment du *merveilleux*. Les opérations du premier consul commencèrent le 18 mai, elles étaient terminées le 15 juin.

« Bonaparte avait annoncé, dès l'hiver, qu'il arracherait l'Italie à un ennemi dont la corruption et l'impéritie du directoire avaient préparé les succès. Il fit tout ce qu'il avait promis ; il le fit en moins de temps qu'il ne semblait donné à un homme de le faire. Ce qui eût été ostentation chez tout autre, n'était chez lui que le résultat du sentiment de ses forces, et de l'immense ascendant de son génie sur celui de ses adversaires.

« On ne peut trop faire remarquer, pour l'instruction des chefs et du peuple, combien il est imprudent et funeste de dédaigner les menaces d'un ennemi puissant, parce qu'il veut employer des voies inconnues. L'homme médiocre regarde comme chimérique ce que l'homme supérieur regarde comme un moyen assuré de triomphe.

« Malheur à tout empire gouverné par ces êtres dégradés, en qui se rassemblent à la fois l'arrogance et la faiblesse ! Ils bravent leur ennemi, l'insultent,

des grands revers éprouvés sur ce même théâtre de guerre par les généraux Beaulieu, Wurmser et Alvinzi en 1796. Entraîné, peut-être malgré lui, par le torrent de l'opinion vulgaire, Mélas se résigna à reconnaître dans Bonaparte, *l'homme du destin*. 1800-an VIII. Italie.

Au reste, quelque surprenans que fussent les résultats positifs et immédiats de la bataille de Marengo, le résultat d'opinion en faveur du général victorieux allait être, en France comme au dehors; encore plus remarquable. Cet effet si prompt, si universel, tenait au personnage, à l'éclat de ses premières campagnes en Italie, à ses conceptions hardies, aux prestiges qui environnent toujours les hommes extraordinaires. Certainement Masséna avait, l'année précédente, sauvé la France à Zurich, comme Villars, sous Louis XIV,

l'irritent : il paraît et ils tombent à ses pieds. L'histoire ancienne nous en offre de mémorables exemples : Darius, enorgueilli de ses immenses richesses, de ses innombrables troupes, faisant de vains efforts pour résister au jeune Alexandre qu'il avait méprisé, tombant sous ses coups avec son vaste empire; Carthage, dominatrice des mers, qui croyait faire trembler Rome et que Rome anéantit.

« Je pourrais multiplier les citations; je passe rapidement à l'histoire moderne. Harold, retranché derrière l'Océan, bravait Guillaume-le Conquérant; Guillaume passe la mer, défait, tue Harold, et règne à sa place. L'empereur Ferdinand II affectait un insensé mépris pour Gustave-Adolphe, qu'il voyait séparé de lui par la Baltique et de vastes contrées : Gustave traverse cette mer, tombe sur l'Allemagne, donne partout la loi, et aurait été la dicter à Ferdinand consterné jusque dans Vienne, sans le coup imprévu qui termina ses jours.

« A ces faits dignes d'occuper fréquemment l'homme d'état et le guerrier, se vient joindre l'histoire de la campagne de 1800. Je ne puis m'en retracer *les merveilleuses circonstances*, sans me sentir ramené à une réflexion que j'ai déjà essayé d'exprimer. La superstition ni l'enthousiasme n'égarent point ma plume; mais il m'est impossible d'arrêter ma pensée sur un tel concours d'*événemens extraordinaires*, sans me persuader qu'il est des époques marquées par une Providence impénétrable, pour opérer de grands changemens sur la terre. Cette *campagne miraculeuse*, que je nommerai la campagne de Marengo, me semble devoir être mise au rang de ces immortelles époques. »

1800-an VIII. Egypte.

l'avait sauvée à Denain ; mais alors l'attention publique, l'intérêt général, n'avaient point été excités par les événemens, par les scènes et par les acteurs, aussi puissamment qu'ils l'étaient depuis l'établissement du gouvernement consulaire. L'ascendant que prit Bonaparte à cette époque mémorable, changea la politique européenne et la disposition des esprits en France. Sa renommée militaire l'avait conduit au poste éminent qu'il occupait : il trouva dans la victoire décisive qu'il venait de remporter, tout ce qui lui manquait encore de moyens pour s'affermir au dedans, et pour établir sa considération au dehors. C'est à Marengo qu'il fonda et prit sa place au rang des potentats. Dès ce jour, on commença à le respecter, et l'on se crut dans l'obligation de traiter avec le premier consul autrement qu'on n'avait fait avec le directoire de la république et ses généraux victorieux.

Bonaparte se rendit à Milan presque immédiatement après avoir ratifié la convention d'Alexandrie. Il fut reçu dans cette ville avec enthousiasme et avec une pompe qui rappelait les anciens triomphes des généraux romains : toute la population, les autorités civiles et militaires, tous les Français qui se trouvaient dans la ville, s'étaient réunis hors des murs, sur la route de Pavie, par laquelle arrivait le premier consul. Le conseiller d'état français Petiet, administrateur général de la Lombardie, et le général Vignolles, commandant supérieur de Milan, complimentèrent le vainqueur de Marengo, et le conduisirent au palais ducal au milieu des acclamations universelles et des expressions d'un enthousiasme qui tenait du délire. Il ne resta que peu de jours à Milan ; mais il ne voulut point quitter cette ville sans avoir réorganisé la république cisalpine, dont il avait été le premier fondateur. Après avoir donné des ordres pour que le corps de Desaix fût transporté au couvent du mont Saint-Bernard, où un monument devait être élevé à ce héros ; après avoir arrêté que les troupes

de l'armée de réserve et celle de l'ancienne armée d'Italie seraient réunies en un seul corps sous le nom d'armée d'Italie dont le général Masséna prendrait le commandement [1], le premier consul, accompagné du lieutenant-général Murat, du chef de brigade Duroc, et de plusieurs autres officiers généraux et supérieurs, partit pour Turin, où le général Berthier s'était déjà rendu pour organiser le gouvernement provisoire du Piémont. Les mêmes honneurs qui avaient signalé son entrée à Milan attendaient encore Bonaparte dans la capitale des états du roi sarde; mais il ne fit que traverser cette ville, et se déroba par la rapidité de sa marche aux hommages de ceux qui s'étaient portés en foule sur son passage. 1800-an VIII. Italie.

Bonaparte, parti de Milan le 28 juin, se trouvait le 30 à Lyon, et surprit, par sa prompte arrivée, les autorités et les habitans de cette grande cité; mais, en moins d'une heure, tout se trouva préparé pour donner une fête à celui qui venait de sauver la France. Accompagné du préfet Verninac, il voulut parcourir tous les quartiers qui avaient souffert pendant le siége que cette malheureuse ville avait soutenu en 1793. Arrivé sur la place Bellecour, que ses superbes bâtimens, abattus par le vandalisme révolutionnaire, rendaient naguère une des plus belles de l'Europe, le premier consul y trouva cinquante mille Lyonnais réunis pour célébrer, par une fête improvisée, la présence du héros réparateur dans leurs murs. Il fut si vivement ému des témoignages de confiance et d'affection qui lui étaient prodigués par cette population industrieuse, qu'il promit solennellement de faire re-

[1] Les débris de l'ancienne armée d'Italie avaient déjà repris possession de Gênes qu'ils avaient défendu avec tant de constance. C'est en vain que les Anglais voulurent mettre obstacle à la réoccupation de cette ville : la loyauté des Autrichiens déjoua toutes leurs intrigues, et le général Suchet y entra, le 22 juin, à la tête de ses troupes. Masséna s'y rendit lui-même le 24, vingt jours après en être sorti d'une manière si honorable.

1800-an VIII. Italie.

construire la place Bellecour, et de rendre à Lyon sa splendeur première. Le préfet Verninac lui apprit alors que les habitans avaient compté d'avance sur la promesse qu'il venait de faire. Tout étant déjà disposé, Bonaparte posa lui-même la première pierre de l'une des façades de la place. [1]

Le premier juillet à midi, il prit le chemin de la capitale, long-temps suivi des hommages des Lyonnais, qui regrettaient de n'avoir pu le posséder plus longtemps au milieu d'eux. Sur toute sa route jusqu'à Paris, le vainqueur de Marengo trouva les villes, les bourgs et les villages décorés d'arcs de triomphe, de berceaux de fleurs, ou d'autres monumens d'admiration et de reconnaissance. Les habitans s'empressaient sur son passage, et, la nuit comme le jour, il voyagea, pour ainsi dire, au milieu d'une haie formée par une population ivre de joie et d'espérance.

[1] Le préfet présenta au premier consul une médaille qui avait été dessinée, gravée et frappée dans la journée; elle offrait, d'un côté, l'effigie du héros, avec cette légende :

A BONAPARTE,
RÉÉDIFICATEUR DE LYON,
VERNINAC, PRÉFET,
AU NOM DES LYONNAIS RECONNAISSANS.

De l'autre côté était une couronne civique, au milieu de laquelle on lisait :

VAINQUEUR A MARENGO,
DEUX FOIS
CONQUÉRANT DE L'ITALIE,
IL POSAIT CETTE PIERRE
LE PREMIER MESSIDOR AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE,
PREMIER DE SON CONSULAT.

CHAPITRE XVI.

SUITE DE L'ANNÉE 1800.

Suite des opérations militaires en Allemagne ; combats autour de la ville d'Ulm ; passage du Danube par l'armée française ; bataille d'Hochstett ; retraite de l'armée autrichienne, etc. — Combat de Neuburg ; expédition du général Lecourbe dans le Voralberg et les Grisons ; prise de Feldkirch ; armistice conclu à Parsdorf, etc. — Siége et prise de Malte par les Anglais, etc. [1]

1800-an VIII. 28 juin. (7 messidor.) Allemagne.

Nous devons reprendre maintenant le récit des opérations militaires en Allemagne.

On a vu, dans le chapitre précédent, que le ministre de la guerre Carnot avait déterminé le général en chef Moreau, d'après les ordres du premier consul, à détacher de l'armée du Rhin un corps de douze mille hommes destiné à seconder, en Italie, les opérations de l'armée de réserve.

Ce fort détachement, commandé par le général Moncey, et composé presque en entier de vieilles troupes, avait été tiré de l'aile droite aux ordres du lieutenant-général Lecourbe, et faisait, dans l'armée du Rhin, un vide assez considérable pour ralentir les opérations que Moreau aurait pu entreprendre après le combat de Memmingen.

Le général Kray, renfermé dans le camp retranché d'Ulm, s'était vu forcé de renoncer à toute communication avec le corps de vingt mille hommes que le prince de Reuss commandait dans le Tyrol. Toutefois, sa nombreuse cavalerie, bien supérieure à celle des Français, permettait au général autrichien de s'étendre sur les deux rives du Danube, et

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués précédemment.

1800-an VIII. Allemagne.

facilitait le plan de défensive auquel il était réduit. On doit se rappeler que trois divisions ou corps de l'armée autrichienne (ceux des généraux Starray, Meerfeld et Giulay), n'avaient point pris part aux actions d'Engen, de Moeskirch, de Biberach et de Memmingen. Ces troupes libres de leurs mouvemens, avaient continué de manœuvrer dans la Haute-Souabe, et s'étaient étendues jusqu'au Mayn. Elles avaient été contenues par le corps aux ordres du général Sainte-Suzanne, composé des deux divisions Souham et Legrand, présentant ensemble un total d'à peu près seize mille hommes. Lorsque le général Kray eut donné l'ordre à ces différens corps de se rapprocher du gros de l'armée, les deux divisions françaises suivirent le mouvement et arrivèrent elles-mêmes sur la ligne. Nous avons dit que le 10 mai, veille du combat de Memmingen, le général Sainte-Suzanne, parvenu à la hauteur des troupes du général Saint-Cyr, s'était lié par sa droite avec ce dernier. Il avait pris ensuite position à Alt-Steüsslingen, s'appuyant au Danube, et formant de nouveau l'aile gauche de l'armée.

Le centre, toujours commandé par le général Saint-Cyr, et la réserve, de trois divisions, que Moreau continuait de diriger en personne, placés sur les deux rives de l'Iller, occupaient l'intervalle entre Memmingen et le confluent de l'Iller et du Danube, où le général Saint-Cyr appuyait sa gauche.

L'aile droite, aux ordres de Lecourbe, réduite à deux divisions, par suite du détachement envoyé en Italie, occupait Memmingen; la droite a Krumbach et la gauche à Amedingen. Le général Molitor commandait un petit corps de flanqueurs, que Lecourbe avait posté jusqu'à Kempten, à l'effet d'observer cet important débouché du Tyrol, et d'éclairer les mouvemens du prince de Reuss.

Telle était la position de l'armée française en Allemagne,

au 14 mai. A cette époque, pour essayer d'attirer le général Kray en dehors de son camp retranché, le général Moreau, qui venait de donner au général Lecourbe l'ordre de se mettre en mouvement, porta lui-même les trois divisions de la réserve sur la Gunz, tandis qu'une des divisions du centre occupait Weissenhorn. Le but de cette manœuvre était de faire croire que l'armée française allait envahir la Bavière, et d'engager, par conséquent, le général Kray à suivre la marche de ces troupes en descendant le Danube : dans le même temps, le général Sainte-Suzanne se rapprochait de la ville d'Ulm. Le 15, la division Legrand s'avançant par la route d'Erbach, attaqua les détachemens autrichiens qui occupaient des postes entre la Blau et le Danube, les fit replier, et occupa les bois de Pappelau et d'Ehrstetten. La division Souham s'établit dans la vallée de la Blau et étendit sa gauche jusqu'à Asch.

1800-an VIII. Allemagne.

Toutefois ces mouvemens de l'armée française ne firent pas prendre le change au général en chef autrichien. La position d'Ulm était trop importante, pour que Kray se décidât à la quitter sur de simples démonstrations ; au lieu donc de descendre le Danube, comme Moreau s'y attendait, il voulut profiter, au contraire, de l'occasion qui lui était offerte, d'attaquer avec quelque avantage l'aile gauche des Français, qui, par suite des mouvemens du centre et de la droite, ne pouvait plus être soutenue à temps, et fit marcher contre elle un corps considérable de troupes, commandé par l'archiduc Ferdinand.

Le 16 au matin, des colonnes de cavalerie ennemie attaquèrent brusquement les avant-postes de la division Legrand, et les culbutèrent jusque dans Erbach et Pappelau. D'autres colonnes d'infanterie, suivant le mouvement des troupes à cheval, attaquèrent également les autres postes de la ligne française, que sa trop grande étendue affaiblissait : le combat

1800 an VIII. Allemagne.

étant engagé depuis Erbach jusqu'à Asch, cette même ligne fut forcée. L'archiduc Ferdinand, voulant enlever au général Legrand son appui sur le Danube, fit des efforts vigoureux pour chasser les Français d'Erbach. Il y parvint, malgré la plus vive résistance, et contraignit cette division (celle de Legrand), à se retirer au-delà de Donaurieden et de Ringingen. Les troupes du général Souham, qui ne combattirent pas avec moins de résolution, dépostées de la vallée de la Blau et du village d'Asch, furent rejetées sur Sonderbuch. Le général Souham espérait rétablir le combat dans cette position; mais il se vit débordé par une colonne qui, suivant la vallée de la Blau, avait marché sur ses flancs, tandis qu'une autre colonne longeant les bois de Pappelau, le séparait de la division Legrand. Dans cette conjoncture, le général français ne dut songer qu'à continuer son mouvement rétrograde; ce qu'il fit en marchant vivement sur Blaubeuren, où il arriva avant les colonnes autrichiennes.

Le général Sainte-Suzanne voyant ses troupes débordées et presque enveloppées, et jugeant bien que le général Saint-Cyr, par suite du mouvement en avant que le centre avait opéré la veille au-delà de l'Iller, ne pouvait plus être en mesure de lui porter secours; Sainte-Suzanne, disons-nous, dans la situation critique où il se trouvait, prit sur-le-champ la détermination d'abandonner momentanément son appui à la rive gauche du Danube, et par cette manœuvre hardie, qui lui fait le plus grand honneur, il tira son corps d'armée du pas dangereux où les combinaisons du général Moreau l'avaient engagé. Le général Legrand eut ordre de se replier derrière Dischingen, et Sainte-Suzanne se mettant lui-même à la tête de la brigade Drouet qui défendait ce village contre l'attaque de quatre bataillons et de deux régimens de cavalerie ennemie, chargea ceux-ci avec tant de vigueur qu'il les culbuta, emporta à la baïonnette le village de Pfraünstetten,

et rétablit la communication avec la division du général Souham, dont la droite contenait par le feu de son artillerie, la colonne autrichienne qui s'était avancée en longeant le bois de Pappelau et avait d'abord percé le centre des Français. La réussite de ce mouvement du général Sainte-Suzanne, lui permit de resserrer sa ligne, et le combat se rétablit avec moins de désavantage. Il continuait depuis quelque temps avec des succès variés, lorsqu'on entendit une forte canonnade sur les bords du Danube. C'était le général Saint-Cyr qui, ayant soupçonné, encore à temps, la situation critique où devait se trouver l'aile gauche française, par suite du mouvement offensif des Autrichiens par leur droite, s'était hâté de repasser l'Iller et de porter rapidement son artillerie et ses troupes sur le Danube.

1800-an VIII. Allemagne.

Au moment où l'archiduc Ferdinand avait attaqué le corps de Sainte-Suzanne, Saint-Cyr était déjà sur la rive droite de l'Iller, pour remplir, d'après les dispositions de Moreau, l'intervalle entre le Danube et la réserve de l'armée française, portée par le général en chef sur la Gunz. Comme il avait devant lui le corps du général Giulay, Saint-Cyr avait manœuvré avec précaution ; ce qui lui permit d'être informé de l'entreprise faite sur l'aile gauche. C'est alors que ce général habile et expérimenté avait jugé du danger où se trouvait Sainte-Suzanne, et s'était empressé de voler à son secours. La canonnade dirigée sur la gauche des troupes de l'archiduc Ferdinand, en ranimant le courage des deux divisions françaises, devait nécessairement surprendre le prince. En effet, ne pouvant pas connaître encore la force du corps qui venait prendre part à l'action, l'archiduc craignit de voir sa retraite coupée, et se détermina à regagner promptement le camp retranché d'Ulm, après un engagement de douze heures, dont il s'était promis une issue plus satisfaisante. Le général Sainte-Suzanne fit suivre vivement les arrière-

1800-an VIII Allemagne.

gardes autrichiennes, et reprit les positions qu'il avait perdues dans la journée. Cette entreprise du général Kray, et le combat sérieux qui en avait été la suite, éclairèrent Moreau sur la ferme résolution prise par son adversaire, de ne point abandonner la forte position où il avait concentré ses troupes, et d'y recevoir le choc de l'armée française. Le général français devant s'attacher dès-lors à bien connaître cette même position, fit passer la rivière de Blau au corps du général Sainte-Suzanne, et relever celui-ci dans la position d'Erbach et de Pappelau par les troupes du général Saint-Cyr; deux divisions de la réserve (celles des généraux Richepanse et Leclerc), repassèrent l'Iller à l'effet d'appuyer le corps du centre, et poussèrent leurs avant-postes jusqu'à Goklingen, sur le Danube, à une lieue environ de la ville d'Ulm. La division Delmas (troisième du corps de réserve), resta au-delà de l'Iller, appuyant sa gauche à cette rivière un peu en avant de Freudenek, et étendant sa droite jusqu'à Marbach. Le corps du général Lecourbe se rapprocha également du Danube, et se lia avec la troisième division de réserve. Par ce nouveau mouvement, l'armée française se trouvait partagée par le Danube; cinq divisions étaient sur la rive gauche, et cinq autres sur la rive droite.

L'armée autrichienne était, au contraire, presque en entier sur la rive gauche. Plusieurs renforts successifs avaient déjà réparé ses pertes éprouvées depuis l'ouverture de la campagne; et le général Kray, qui en attendait encore d'autres, était dans une grande sécurité. Il profita du mouvement de flanc que l'armée française venait d'opérer, pour porter en avant les troupes qu'il avait sur la rive droite, c'est-à-dire, l'infanterie du général Giulay à Gunzburg, et quelques escadrons de cavalerie légère à Mindelheim et aux environs; du reste, il ne changea rien à la position des autres corps de l'armée devant Ulm.

Moreau employa la journée du 19 mai à faire reconnaître et à examiner par lui-même tous les moyens défensifs du général autrichien, et il jugea qu'il serait imprudent de chercher à forcer celui-ci dans la position formidable où il persistait à se maintenir. Après avoir discuté plusieurs projets, le général de l'armée française revint à celui qu'il avait déjà tenté, c'est-à-dire, à manœuvrer sur le Lech, menacer la Bavière d'une invasion, et contraindre ainsi le général Kray à le suivre pour défendre la route qui pouvait conduire les Français aux portes de la capitale des états héréditaires. Dans un rapport adressé au gouvernement consulaire, Moreau explique ainsi ce dernier plan : « voyant que l'armée autrichienne était inébranlable dans son camp d'Ulm, d'où elle pouvait jeter des détachemens sur les deux rives du Danube et nous empêcher par conséquent de faire aucun progrès essentiel en Allemagne; ne voulant point engager d'action à Blaubeuren dans la crainte que l'ennemi ne profitât de mes mouvemens pour se porter sur Memmingen, s'ouvrir une communication avec le Tyrol, et envoyer un corps en Italie, je me déterminai à faire manœuver le général Lecourbe sur le Lech, espérant, par là, forcer le général Kray à courir au secours de la Bavière. » 1800-an VIII. Allemagne.

Conformément à son plan, le général Moreau fit repasser sur la rive droite du Danube les divisions qu'il avait portées sur la gauche. Le général Sainte-Suzanne traversa de nouveau la Blau pour reprendre sa première position d'Erbach et de Pappelau. Saint-Cyr repassa le pont d'Erbach, les divisions de réserve se portèrent au-delà de l'Iller, et le corps de Lecourbe passa la Gunz, appuyant sa droite à cette rivière.

Le 21 mai, l'armée continua de s'avancer par sa droite vers les frontières de la Bavière, sans toutefois cesser d'observer les Autrichiens devant Ulm. La gauche des troupes de Lecourbe marcha vers la Mindel, et descendit en suivant le

1800-an VIII. Allemagne. cours de cette rivière ; le corps de réserve se plaça entre la Gunz et la Mindel ; le centre prit position entre Weissenhorn et la Gunz, en laissant une division et quelques escadrons devant Ulm, à l'embouchure de l'Iller ; enfin l'aile gauche, après avoir aussi passé sur la rive droite du Danube, appuya sa droite à l'Iller, et étendit sa gauche parallèlement au Danube pour couvrir sa ligne d'opérations.

Cependant le général Kray avait fait observer ce dernier mouvement des Français. Le 23, l'avant-garde du corps de Lecourbe attaqua sur les bords de la Kamlach et fit replier la gauche des troupes du général Starray. Le général Giulay, de son côté, parti de Gunzburg, attaqua par leur flanc et dispersa la cinquante-quatrième demi-brigade de ligne et le huitième de chasseurs, appartenant l'un et l'autre au corps de réserve. Pour connaître positivement l'objet de la marche opérée par les Français, le général en chef autrichien fit attaquer le corps du général Sainte-Suzanne : imaginant avec raison que Moreau ne manquerait pas d'accourir en toute hâte au secours de son aile gauche, si le mouvement sur la Bavière n'était qu'une feinte.

Douze mille hommes aux ordres de l'archiduc Ferdinand furent chargés de cette expédition importante, et s'avancèrent le 24 sur deux colonnes : la première, composée d'infanterie et de cavalerie, se porta sur Erbach ; la seconde remonta le Danube, repoussa les avant-postes français en s'emparant des ponts de Donaurieden et d'OEpfingen.

Dans la nouvelle position occupée par le général Sainte-Suzanne, les deux divisions de son corps d'armée se trouvaient séparées par un assez grand intervalle : les troupes du général Souham étaient à Delmensingen et autour de ce village; celles de Legrand à Achstetten entre les deux ponts d'OEpfingen et de Donaurieden. La réserve, formée d'une demi-brigade et de trois régimens de cavalerie sous les ordres du

général Colaud, était placée en arrière et à égale distance des deux divisions. 1800-an VIII. Allemagne.

La première colonne de l'archiduc Ferdinand, protégée par le feu de onze pièces d'artillerie, déboucha dans la plaine d'Erbach, attaqua Delmensingen et força Souham à quitter ce village; toutefois en se retirant, le général français fit un changement de front en arrière à gauche, appuyant sa droite au Danube en avant du village de Donaustetten, et se maintint dans cette position. La seconde colonne ennemie attaquait en même temps les troupes du général Legrand à Achstetten, mais sans autre succès que celui d'avoir fait replier les avant-postes de cette division.

Après avoir vu les troupes combattre quelque temps dans les positions que nous venons d'indiquer, le général Sainte-Suzanne se crut assez fort pour reprendre l'offensive, et fit marcher à cet effet le général Colaud sur Delmensingen : la division Souham suivit ce mouvement. Le village que nous venons de nommer fut attaqué si vivement, qu'il fut emporté d'abord, et que les Autrichiens, trop pressés pour pouvoir se retirer par le pont d'Erbach, remontèrent le Danube jusqu'à Donaurieden, non sans éprouver une perte assez considérable par les charges réitérées des régimens de cavalerie que conduisait le général Colaud. Le général Legrand battit également la colonne qui lui était opposée, et la rejeta sur le pont d'Œpfingen, qu'elle repassa précipitamment. Les Français reprirent leurs premières positions sur les bords du fleuve.

Cette action vive et sanglante, dans laquelle quatre cents Autrichiens furent faits prisonniers, n'eut aucun résultat pour ces derniers, et ne ralentit point le mouvement du général Moreau, qui établit successivement son quartier-général à Memmingen et à Babenhausen. Le général Lecourbe, après s'être emparé de Mindelheim, passa le Lech, et s'avança

1800-an VIII. Allemagne.

avec son avant-garde forte d'environ trois mille hommes sur Augsburg, où il entra dans la nuit du 27 au 28 mai. Le régiment des hussards de Blankenstein, qui l'occupait, n'opposa qu'une faible résistance. Lecourbe, indépendamment des ressources considérables qu'il trouva dans cette ville opulente, lui imposa une contribution extraordinaire.

L'armée française avait alors sa droite appuyée au Lech, à Augsburg et à Landsberg, et sa gauche à l'Iller, ayant une division de l'autre côté de cette rivière. A cette époque, les lieutenans-généraux Gouvion-Saint-Cyr et Bruneteau-Sainte-Suzanne quittèrent l'armée : le premier, par raison de santé, et le second, pour aller organiser un corps de réserve qui se rassemblait à Mayence. Le général Richepanse remplaça le général Sainte-Suzanne dans le commandement de l'aile gauche, et le général Grenier prit le commandement du centre en l'absence du général Saint-Cyr.

L'occupation d'Augsburg par les Français ne changea rien à la détermination prise par le général Kray de rester dans son camp retranché d'Ulm ; il écrivit au conseil aulique : « en considérant la position déjà trop étendue qu'occupe l'armée ennemie devant Ulm, je ne puis croire que le général Moreau ait voulu sérieusement porter ses troupes en Bavière; et je pense que l'objet de cette excursion est sans doute, et tout au plus, de lever quelques contributions, etc. » Dans cette persuasion, le général en chef autrichien se contenta de renforcer sur la Mindel les troupes du général Starray, auquel il donna l'ordre d'inquiéter les flancs des Français en poussant des partis jusqu'aux portes d'Augsburg. Il détacha également le général Meerfeld avec quelques escadrons pour renforcer le cordon de troupes établi sur la frontière de la Bavière, et destiné à empêcher les progrès des Français au-delà du Lech. En même temps deux corps de partisans sous les ordres des généraux Walmoden et Mier attaquaient fréquemment

divers points de la ligne d'opérations, et surprenaient parfois les détachemens français qui n'étaient point sur leurs gardes. C'est ainsi que, le 25 mai, le poste de Donaueschingen fut enlevé en partie avec l'officier qui le commandait, par le capitaine Mier, qui poursuivit le reste du détachement jusqu'à Schaffhausen. Quelques jours après, ces deux chefs de partisans réunis firent une incursion dans la vallée de la Kintzig, et chassèrent tous les postes français jusque sous le canon de Kehl : ces courses hardies sur les derrières de l'armée française sémèrent l'alarme dans le pays ; le bruit se répandit jusqu'à Strasbourg que l'armée du Rhin était coupée et qu'une colonne ennemie avait paru sur les bords de ce dernier fleuve ; mais quelques troupes que l'on fit sortir à la hâte de Kehl et des postes voisins eurent bientôt repoussé les partisans ennemis, et paralysèrent l'effet des bruits mensongers que les ennemis de la république s'empressaient de faire circuler.

1800-an VIII. Allemagne.

Moreau jugeant que le général Kray n'avait pas pris le change, et qu'il ne parviendrait pas à tirer ce prudent adversaire de la position, pour ainsi dire, inexpugnable où il se tenait renfermé, résolut de passer le Danube au-dessus d'Ulm, afin d'isoler l'armée autrichienne, et de la couper des magasins dont elle tirait ses approvisionnemens. Le 3 juin, le corps du général Lecourbe eut ordre d'évacuer Augsburg et Landsberg, et de reprendre sa position précédente entre la Gunz et et la Kamlach, en occupant Mindelheim et en laissant une arrière-garde dans la direction d'Augsburg et de Burgaw, pour observer ces débouchés ; le corps du centre appuya à gauche et vint se placer entre Ober-Roth et Illeraicheim ; les divisions de réserve eurent ordre d'évacuer leur position pour venir remplir les intervalles entre le centre et l'aile droite.

Mais pendant que ce nouveau mouvement s'exécutait, le général Kray formait lui-même le dessein de frapper un

1800-an VIII. Allemagne.

coup vigoureux en se portant sur le flanc gauche et sur les derrières de l'armée française. A cet effet, il dirigea les troupes de sa droite, sous le commandement de l'archiduc Ferdinand, sur la rive gauche de l'Iller. Ces troupes s'étendirent, en suivant le cours des deux rivières, la Riss et la Rotam, dans les directions de Biberach et d'Ochsenhausen pour envelopper l'aile gauche des Francais. L'archiduc Ferdinand pouvait avoir avec lui environ vingt-cinq mille hommes, qui, divisés en cinq colonnes, rompirent la ligne française, la débordèrent et s'avancèrent jusque sur la Roth près de Guttenzell. Le général Richepanse qui avait succédé à Sainte-Suzanne, comme nous l'avons dit plus haut, malgré la grande disproportion de ses forces, défendit les hauteurs qui se trouvent entre la Roth et l'Iller avec tant de résolution, qu'il donna le temps au général Grenier de lui envoyer le secours dont il avait le plus pressant besoin. Averti du danger que couraient les divisions de l'aile gauche par la canonnade qui se rapprochait de l'Iller, Grenier envoya en toute hâte une de ses divisions sous les ordres du général Ney. Cette dernière troupe débouchant par le pont de Kellmünz, que Richepanse avait fait garder pour s'assurer de ce point de retraite, vint se réunir à la brigade du général Sahuc qui defendait le village de Siningen. Le combat se rétablit de ce côté, et Ney se précipitant avec son intrépidité ordinaire sur les Autrichiens, les culbuta et les poursuivit la baïonnette aux reins jusque dans Dietenheim. Toutefois, le centre de l'ennemi continuait de s'avancer, et l'une des colonnes était sur le point de déboucher de Kirchberg avec du canon, pour s'emparer du pont de Kellmünz. Le général Grenier, qui avait suivi la division envoyée par lui au secours de l'aile gauche, s'aperçut du danger que couraient les trois divisions françaises par cette manœuvre de l'ennemi; et il ordonna sur-le-champ au général Ney de retrograder sur Kirchberg et d'attaquer le flanc

de la colonne autrichienne, qui n'était plus qu'à demi-lieue du pont dont nous venons de parler. Ney se mit à la tête des grenadiers de la quarante-huitième demi-brigade, gravit avec eux sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, sans laisser tirer un seul coup de fusil, le plateau où la colonne s'était arrêtée et venait de se déployer pour repousser cette attaque. Les Autrichiens furent enfoncés à la baïonnette, chassés de la position, et culbutés dans un ravin, où ils abandonnèrent leur artillerie, leurs caissons et douze cents prisonniers : le reste se sauva à travers les bois.

1800-an VIII. Allemagne.

Ce succès de la division Ney ayant dégagé le général Richepanse, celui-ci put reprendre l'offensive : il repoussa les autres colonnes ennemies et leur fit cinq à six cents prisonniers, parmi lesquels se trouva le général Sporck.

Le général Kray avait voulu tenter de rétablir ses communications avec le prince de Reuss dans le Tyrol et mettre par ce moyen l'armée française dans une situation critique ; mais, voyant son entreprise échouée par la manœuvre hardie que le général Ney venait d'exécuter, il se hâta de rappeler les troupes qu'il avait engagées, et celles-ci se retirèrent pendant la nuit sur la rive gauche du Danube, dont elles rompirent les ponts.

Toutefois, l'avantage qui venait d'être remporté par l'aile gauche et une division du centre de l'armée française, se trouvait balancé par l'échec que l'aile droite avait éprouvé dans la même journée.

Nous avons dit qu'en quittant les bords du Lech pour se rapprocher du centre de l'armée, le général Lecourbe avait laissé une arrière-garde pour observer les débouchés d'Augsburg. Cette troupe occupait le bourg de Schwabmünchen sur la route de Mindelheim à trois lieues d'Augsburg : elle y fut attaquée par la cavalerie des généraux Meerfeld et Lichtenstein, chargés par le général Starray d'enlever ce poste. Cette

1800-an VIII. Allemagne. expédition fut conduite avec tant de secret, de précision et de rapidité, que les deux mille Français qui composaient l'arrière-garde de Lecourbe furent surpris et taillés en pièces : cinq cents d'entre eux parvinrent néanmoins, avec la plus grande difficulté et toujours combattant, à se retirer à Turkheim, favorisés par les bois où ils s'étaient jetés en s'échappant de Schwabmünchen.

Les événemens du 5 juin affermirent le général Moreau dans sa résolution de passer sur la rive gauche du Danube au-dessus d'Ulm : il était convaincu qu'une armée qui avait pu tenter un effort aussi vigoureux ne se laisserait point forcer dans la position avantageuse qu'elle occupait ; d'autres causes l'engageaient d'ailleurs à ne pas rester lui-même plus long-temps dans sa position devant Ulm ; l'armée française commençait à manquer de subsistances. Depuis qu'elle se trouvait sur le Danube, elle avait épuisé toutes les ressources que ses victoires et l'occupation du pays, à partir du Rhin, lui avaient procurées. L'armée autrichienne était, au contraire, dans une grande abondance, et les magasins d'Ulm étaient journellement approvisionnés par les convois qui y affluaient du Haut-Palatinat, de la Souabe, de la Bavière, de la Bohême et des autres états héréditaires [1]. Passer le Danube entre Ulm et l'embouchure du Lech, pour isoler l'armée ennemie de ses magasins de Donauwerth et de Ratisbonne, couper sa ligne d'opérations, la forcer à abandonner sa position retranchée, à combattre sur un terrain à chances égales, ou à faire une retraite excentrique, en livrant la Bavière au vainqueur : tel était le plan du général Moreau ;

[1] La manœuvre par laquelle le général Moreau allait enfin forcer le général Kray à quitter son camp retranché d'Ulm, a paru si belle au général de Bulow, que, dans son enthousiasme, cet écrivain militaire appelle le plan du général français, *l'un des plus grands et des plus admirables dont l'histoire des guerres modernes fasse mention.*

plan audacieux, que l'urgence des circonstances et l'extrême ardeur des troupes françaises commandaient et justifiaient; mais ce grand mouvement exigeait, dans son exécution, deux opérations préparatoires. Il fallait d'abord le masquer par un corps qui restât devant Ulm, et Moreau y employa les trois divisions de réserve; en second lieu, il fallait chasser des rives du Lech les troupes des généraux Starray et Giulay, ainsi que le corps bavarois posté sur cette même rivière. Le général Lecourbe, chargé de cette expédition, s'avança le 10 mai vers le Lech, sur trois colonnes : celle du centre attaqua le même jour, poussa les avant-postes que le général Meerfeld avait sur la Wertach, et s'étendit jusqu'à Landsberg; celle de droite marcha sur Schongau, et celle de gauche marcha directement sur Augsburg. La brigade du général Molitor, détachée à Kempten, flanqua ces trois colonnes, en s'avançant sur Nessel-Wangen. Elle rencontra et battit deux détachemens du corps du prince de Reuss, commandés par le général Gruner et le prince de Waldeck, et qui perdirent quelques centaines de prisonniers, dont le jeune de Tolly faisait partie. Ces troupes autrichiennes étaient envoyées par le prince de Reuss sur les derrières de l'aile droite française pour l'inquiéter et la harceler.

1800-an VIII. Allemagne.

Tous les rapports recueillis à Buchloe, dont le général Lecourbe s'était rendu maître, et où il avait passé la nuit du 10 au 11 juin, s'accordaient sur ce point, que tous les ponts sur le Lech avaient été rompus. Cette rivière, d'ailleurs grossie par la fonte des neiges dans le Tyrol, n'était guéable en aucun endroit, et avait débordé presque partout. Les trois colonnes n'en continuèrent pas moins leur marche, et arrivèrent le 12 sur la rive gauche. Tous les points où le passage aurait pu s'opérer étaient défendus par des postes retranchés avec de l'artillerie; le village de Schongau, situé sur une hauteur qui domine la rive droite, fut emporté après un

1800-an VIII. Allemagne. engagement très-vif, dans lequel le jeune prince de Lichstenstein fut blessé et fait prisonnier. Le pont fut rétabli sur-le-champ, et la colonne de droite des troupes de Lecourbe y passa : les soldats de la colonne du centre traversèrent la rivière à Kauferingen un peu au-dessous de Landsberg ; enfin l'avant-garde de la colonne de gauche passa également le Lech sur une poutrelle d'un pont rompu à Lechhausen près d'Augsburg, sous un feu terrible d'artillerie à mitraille et de mousqueterie. Les compagnies de carabiniers de la dixième demi-brigade d'infanterie légère, parvenues ainsi sur l'autre rive, dépostèrent les Autrichiens et leur enlevèrent deux pièces de canon. On rétablit le pont, et la colonne entière put passer à son tour. Le général Meerfeld, se voyant menacé dans Augsburg, évacua cette ville, fit couper le pont de Friedberg, et se retira le 13 à Aichach sur la Paar, où il attendit les troupes du général Starray, et les renforts que le général Kray pouvait envoyer d'Ulm.

Le même jour du passage du Lech par l'aile droite de l'armée, Moreau rapprocha du Danube son aile gauche, son centre et sa réserve, pour masquer le mouvement du général Lecourbe ; lui-même quitta son quartier-général de Memmingen et se porta plus près d'Ulm : au moment où Lecourbe entrait à Augsburg, tous les postes des Autrichiens étaient attaqués sur la ligne. Le général Richepanse, sur la rive gauche de l'Iller, emporta, après un combat opiniâtre, le village de Burgrieden, que défendait en personne l'archiduc Ferdinand avec des troupes d'élite.

Les Autrichiens eurent dans cette affaire quatre cents hommes tués et six cents prisonniers. Les deux divisions du centre, commandées par le général Grenier, débouchèrent, celle de droite par Bèttelshausen, Bettenberg sur Iller-Berg, celle de gauche par la vallée de l'Iller sur Illerdissen et Wullenstetten. Cette dernière, ayant à manœuvrer dans une

plaine assez vaste, était soutenue par une brigade de cavalerie. L'ennemi, fort de cinq bataillons, de dix escadrons et six bouches à feu, fut repoussé avec perte de quelques centaines d'hommes tués ou faits prisonniers; le général Ney battit un fort détachement ennemi entre Osterberg et Babenhausen. Enfin les deux divisions Leclerc et Decaen (de la réserve) attaquèrent et repoussèrent jusqu'à Burgau, le 14 mai, les postes que le général Starray avait sur la Mindel; mais le 15 le général Kray ayant fait passer des renforts aux généraux Giulay et Starray, ceux-ci reprirent leurs positions, et les divisions françaises se replièrent à Roggenburg et à Weissenhorn. 1800-an VIII. Allemagne.

Le général Moreau, par sa présence sur l'Iller et par les mouvemens qu'on vient de voir, refusant lentement sa gauche et portant en avant et par échelons son centre et sa droite, sans donner à croire qu'il voulait descendre le Danube, augmentait la confiance de son adversaire, et donnait à l'aile droite française le temps de se rapprocher du fleuve. Il se trouvait en mesure de faire serrer ses troupes en masse pour appuyer le général Lecourbe, se rendre entièrement maître de la rive droite et exécuter de vive force le passage qu'il méditait.

Le 16 juin, Lecourbe, auquel Moreau venait d'envoyer un renfort de cinq bataillons et de cinq régimens de troupes à cheval, après avoir laissé des détachemens à Landsberg, à Augsburg, et un petit corps d'observation entre cette dernière ville et Wertingen, se porta sur la Zusam, où il prit position. Le général Richepanse passa l'Iller au pont de Brandenburg, laissant des détachemens pour contenir les troupes légères de l'archiduc Ferdinand, qui s'étaient répandues sur les derrières de l'armée jusqu'a Biberach et Ochausenhsen. Le général Grenier se porta avec le centre sur Gunzburg, où il força les troupes du général Giulay de se replier. Les trois

1800-an VIII Allemagne.

divisions de réserve s'avancèrent entre la Kamlach et la Mindel à l'effet de se lier avec les troupes de l'aile droite. Du côté du Tyrol, le général Molitor avec sa brigade d'infanterie, et le général Nansouty avec quelques escadrons de cavalerie, étaient chargés d'observer les mouvemens que pourrait tenter le prince de Reuss.

L'armée française, dans sa position, menaçait par sa droite le point de Dillingen et par sa gauche celui de Gunzburg. L'armée autrichienne était ainsi distribuée sur la rive gauche : un corps de flanqueurs commandé par le prince de Hohenlohe vers Riedlingen ; le corps principal sous les ordres directs du général Kray dans le camp retranché d'Ulm, une partie du corps de Starray à Dillingen ; un quatrième corps, commandé par le général Nauendorf, à Donauwerth.

Toutes ses dispositions étant faites, Moreau fit attaquer sérieusement tout ce qui restait sur la rive droite des troupes de Starray et le corps de Giulay : celui-ci à Gunzburg par le général Grenier, qui s'étendit jusqu'à Burgau, et les troupes de Starray par les divisions de réserve et l'avant garde du général Lecourbe entre Burgau et Dillingen. Les deux généraux autrichiens furent forcés de repasser le Danube, et prirent position sur la rive gauche, le général Giulay entre Albeck et Riedhausen, et Starray derrière la Brentz, en s'appuyant à Gundelfingen.

Le 17 juin, Moreau fit reconnaître les bords du Danube et réunir tous les matériaux nécessaires au passage de ce fleuve. Le général Kray avait fait détruire tous les ponts jusqu'à Donauwerth : les Français n'avaient ni pontons ni barques, et l'on eut beaucoup de peine à rassembler les madriers indispensables pour en établir. Les reconnaissances dirigées par le général Puthod apprirent que les ponts de Blindheim et de Gremheim etaient les plus faciles à réparer, et l'on résolut d'effectuer le passage sur ces deux points. En consé-

quence, le général en chef fit appuyer à droite les divisions du centre : elle se portèrent d'Ichenhausen et Burgau sur Aislingen, pour faire une démonstration de passage qui facilitât celui que l'aile droite allait opérer. 1800-an VIII. Allemagne.

Le 18, le général Lecourbe fit une fausse attaque sur Lauingen et Dillingen ; et, la nuit suivante, il porta les divisions Montrichard et Gudin, ainsi que la réserve de cavalerie du général d'Hautpoult, en arrière des bois qui bordent le Danube, vis-à-vis Blindheim et Gremheim. Pour remédier au manque de barques nécessaires au passage des premières troupes, Lecourbe forma une compagnie de quatre-vingt-dix soldats nageurs, dont il confia le commandement au capitaine de Gromety, adjudant-major à la quatre-vingt-quatorzième demi-brigade.

Le lendemain (19) à la pointe du jour, les Français démasquèrent, vis-à-vis Gremheim, une batterie de quelques pièces, à l'effet d'éloigner un peu de l'autre rive les postes ennemis qui s'y trouvaient ; mais ceux-ci ripostèrent par un feu très-vif, sous lequel l'intrépide de Gromety et ses nageurs traversèrent le fleuve. Deux nacelles dirigées par deux sapeurs du génie portaient leurs habits et leurs armes [1] : arrivés à la rive gauche, ces braves, sans s'inquiéter de leurs vêtemens, ne saisissent que leurs fusils et se précipitent à la baïonnette sur le premier poste ennemi, qui fut fait prisonnier. Un plus fort détachement qui se trouvait en arrière, est attaqué avec la même intrépidité : les soldats autrichiens ne pouvant résister à ce choc, se replient derrière Gremheim, où se trouvaient deux compagnies d'infanterie : les nageurs, maîtres du village, marchent sur ces troupes ; ils sont arrêtés un moment

[1] Un officier d'état-major, nommé Quenot, intrépide nageur, avait été enlever ces nacelles sur la rive gauche, sous un feu de mousqueterie dirigé sur lui presque à bout portant ; il les ramena sur la rive droite, n'ayant reçu qu'une légère blessure au pied.

1800-an VIII. Allemagne. par un parti de cavalerie, qu'ils forcent à rétrograder en s'embusquant derrière des haies et faisant feu sur lui. Pendant ce temps, un hussard du huitième régiment, d'ordonnance auprès du général Puthod, ayant passé le Danube dans une des nacelles qui avaient servi à porter les armes, paraît sur un cheval trouvé dans Gremheim, et commande *en avant*; l'ennemi, s'imaginant, à la vue du hussard qui se multiplie à ses yeux troublés, que le pont est rétabli, fait sa retraite en désordre.

Pendant que les nageurs s'avançaient à la poursuite des postes autrichiens, et en attendant qu'on réparât le pont, chaque nacelle transportait un ou deux chasseurs de la dixième d'infanterie légère. Renforcé ainsi de quelques hommes, le capitaine de Gromety ne balança point à marcher sur une batterie de deux pièces de canon placée à la hauteur de Blindheim. Elle fut enlevée, et les pièces, tournées contre les Autrichiens, furent servies par quelques canonniers qui traversèrent le fleuve au moyen de plusieurs échelles placées sur les piles du pont de Blindheim. Les sapeurs et les grenadiers suivirent les canonniers : le pont fut réparé et les deux villages furent bientôt occupés par la brigade du général Puthod.

Cette attaque ayant répandu l'alarme sur toute la ligne ennemie, et les généraux autrichiens connaissant alors le véritable point de passage, les troupes qui se trouvaient à Dillingen et à Donauwerth accoururent en toute hâte. De son côté, le général Lecourbe s'était empressé de faire occuper le village de Schowuingen sur la route de Donauwerth, afin d'empêcher la réunion des corps autrichiens, qui ne pouvaient point tarder à paraître, et qui auraient eu le temps d'accabler ce qui était déjà sur la rive gauche, avant que le reste des troupes de l'aile droite n'eût achevé le passage. Le corps ennemi venant de Donauwerth sous les ordres du général

Devaux se présenta en effet devant Schowningen au nombre de quatre mille fantassins et de quatre cents chevaux, avec six pièces de canon. Malgré leur infériorité les Français défendirent ce poste avec la plus grande résolution et s'y maintinrent ; il fut pris et repris plusieurs fois : l'adjudant-général Mangin, qui y commandait, se distingua d'une manière particulière dans une dernière charge, qui lui assura la possession du village. Toutefois l'ennemi, renouvelant ses attaques avec une vigueur nouvelle, il était à craindre que le détachement français ne fût enfin forcé à la retraite, lorsque le général Lecourbe accourut lui-même au secours de l'adjudant-général Mangin avec deux escadrons de carabiniers et et un peloton de hussards du huitième régiment, qui lui servit d'escorte. Cette cavalerie, dirigée par Lecourbe, chargea avec un succès tel, que l'affaire fut décidée. Le corps du général Devaux fut culbuté ; un régiment wurtembergeois s'étant formé en carré pour recevoir le choc des carabiniers, fut enfoncé, le drapeau pris au milieu du carré, ainsi que le colonel. Deux mille cinq cents hommes mirent bas les armes, et tout ce qui put échapper à cette déroute se retira à Donauwerth dans le plus grand désordre. Le capitaine Gramelot, du premier régiment des carabiniers, fut blessé glorieusement dans cette charge, ainsi que l'adjudant-général Mangin, dont la belle résistance n'avait pas peu contribué au succès de l'action.

1800-an VIII. Allemagne.

Pendant que ceci se passait du côté de Donauwerth, les divisions Montrichard et Gudin, qui avaient traversé le fleuve, s'étaient portées sur la gauche vers Dillingen ; mais leur avant-garde eut bientôt rencontré le corps de troupes qui accourait du village que nous venons de nommer. Les deux divisions françaises éprouvant beaucoup de difficulté pour déboucher du village de Blindheim, soutinrent d'abord le choc des Autrichiens avec désavantage ; mais un heureux effort du

1800-an VIII Allemagne.

général Montrichard ébranla l'ennemi : déjà même celui-ci se retirait en bon ordre sur Dillingen. Son infanterie couverte par des bouquets de bois, longeait le Danube, et était flanquée sur la droite par une nombreuse cavalerie ; un escadron de hussards du neuvième régiment, et la trente-septième demi-brigade suivaient l'ennemi sur les bords du fleuve, quand l'actif général Lecourbe parut sur la droite des Autrichiens, avec la cavalerie qui venait de combattre avec tant de succès à Schwouingen. Il était suivi par le deuxième régiment des carabiniers, celui des cuirassiers, et les autres escadrons du neuvième de hussards. Les cuirassiers reçurent ordre de traverser au galop le village de Schertzen, tandis que les autres régimens s'avançaient entre Hochstett et Dillingen pour couper la ligne autrichienne. Ce dernier mouvement fut opéré avec tant de précision et d'intrépidité, que la cavalerie autrichienne culbutée et dispersée, laissa trois mille hommes d'infanterie à découvert. Ceux-ci cherchèrent d'abord à se jeter dans des fossés et des vergers en avant de Dillingen ; mais les cuirassiers les chargeant au galop, traversèrent la colonne et séparèrent dix-huit cents hommes, qui furent obligés de mettre bas les armes. Le reste des troupes fut poursuivi jusqu'à Gundelfingen, et le passage de l'aile droite française s'acheva tranquillement.

Sur ces entrefaites, le général Kray, informé de ce qui se passait, avait détaché de son camp sous Ulm, la plus grande partie de sa cavalerie, sous les ordres du général Klinglin, et toute son artillerie légère pour soutenir son infanterie déjà en mouvement, par la proximité où il se trouvait du lieu de l'action. A cinq heures du soir, ces renforts réunis aux débris des troupes déjà battues à Hochstett et à Dillingen, se formèrent dans la plaine entre la Brenz et le Danube, sur deux lignes assez étendues ; l'artillerie placée au centre, cou-

vrait la grande route et devait soutenir les mouvemens que la cavalerie autrichienne formant la principale force des lignes, allait faire. Le général Lecourbe avait alors dépassé Lauingen, et se trouvait en position devant cette petite ville pour protéger le rétablissement de son pont, ainsi que celui de Dillingen, destinés, l'un et l'autre, au passage des trois divisions de la réserve française.

1800-an VIII. Allemagne.

La première ligne autrichienne s'ébranla aussitôt et chargeant tout ensemble, elle fit d'abord plier la brigade de carabiniers et le neuvième de hussards qui s'étaient avancés à sa rencontre; mais ces trois régimens s'étant ralliés derrière le régiment des cuirassiers [1], qui fit bonne contenance, revinrent promptement à la charge, et ramenèrent à leur tour la ligne ennemie: la seconde ligne s'avança pour soutenir la première, chargea les quatre régimens français en les débordant, en raison de l'étendue de son front, et les força de céder le terrain. Comme les cavaliers s'abandonnaient un peu trop, le neuvième régiment de hussards, resté en arrière, saisit ce moment pour charger en flanc les escadrons ennemis désunis; et ce mouvement arrêtant la poursuite de ceux-ci, les autres régimens français chargèrent à leur tour, et rejetèrent la seconde ligne autrichienne sur la position précédente.

Pendant ce combat, le rétablissement des ponts de Lauingen et de Dillingen s'était achevé: les divisions Decaen et Leclerc ayant passé le Danube, s'étaient placées en position entre ces deux points. Le général Moreau, qui avait passé lui-même au pont de Lauingen, vint reconnaître la position des Autrichiens, et vit qu'il était urgent de pousser leur cavalerie au-delà de la Brenz, avant la fin de la journée, afin de prévenir l'arrivée du gros de l'armée autrichienne, que le

[1] Il n'y avait alors qu'un régiment de cette dénomination dans la cavalerie française: nous avons déjà dit qu'il portait le n°. 8 dans l'ordre des régimens.

1800-an VIII. Allemagne.

général Kray pouvait déployer le lendemain sur un terrain avantageux. En conséquence, il dirigea une partie de la division Decaen sur Gundelfingen, où les Autrichiens avaient appuyé leur ligne et où ils se renforçaient incessamment, et il se porta avec la réserve de cavalerie, sur le point où se trouvaient les troupes de l'aile droite formant alors l'avant-garde de l'armée française.

Il était huit heures du soir, lorsque ces dispositions furent achevées. La réserve de cavalerie conduite par Moreau étant réunie à celle du général Lecourbe, le général en chef la fit avancer par échelons, soutenue en flancs par l'artillerie légère, et l'attaque commença avec vigueur.

Les cavaliers français ayant abordé franchement les Autrichiens, ceux-ci resserrèrent leur ligne pour recevoir le choc. Le combat s'engagea sur tous les points, et se prolongea fort avant dans la nuit avec des succès variés. Plusieurs charges entamées et soutenues avec une égale intrépidité, prouvèrent à l'ennemi que si sa cavalerie l'avait souvent emporté sur celle des Français, celle-ci était désormais en mesure de ne lui céder en rien. Les généraux Moreau et Lecourbe chargèrent eux-mêmes plusieurs fois à la tête de ces braves troupes au plus fort de l'action. Enfin, vers onze heures du soir, l'infanterie ennemie, qui servait d'appui à l'aide droite de la cavalerie, ayant été repoussée par les troupes de la division Decaen, et le village de Gundelfingen étant emporté à la baïonnette par la trente-septième demi-brigade, la cavalerie autrichienne, toujours pressée vivement par celle des Français, repassa la Brenz assez en désordre. Cette affaire opiniâtre et sanglante fit le plus grand honneur à la cavalerie française, qui fonda dès-lors la juste réputation dont elle a joui par la suite, et qu'elle n'a point démentie toutes les fois qu'elle a été conduite par des généraux habiles et expérimentés.

« Ainsi, dit un de nos plus judicieux écrivains militaires [1], se termina cette longue bataille, où plutôt cette suite de grands combats dans un espace de sept à huit lieues, sur la rive gauche du Danube, dans les plaines d'Hochstett. C'est une circonstance digne de remarque, qu'à la même époque (à trois jours seulement de différence, du 16 au 19 juin), Moreau, qui aurait pu recevoir à Hochstett la nouvelle de la bataille de Marengo, remportait sur le Danube, et par la même manœuvre, un avantage pareil à celui que Bonaparte remportait sur le Pô. L'un et l'autre fleuve avaient été franchis de vive force, à deux marches au-dessous du point central ou les armées autrichiennes se trouvaient rassemblées, celle de Mélas, à Alexandrie, celle de Kray, à Ulm. Leurs lignes d'opérations en Allemagne, comme en Italie, furent coupées perpendiculairement, et de manière que les armées opposées se trouvèrent dans des positions réciproquement inverses. Les trophées des combats d'Hochstett, sur le champ de bataille, ne furent pas moindres pour les Français, que ceux de Marengo, puisque cinq mille prisonniers, vingt pièces de canon, plusieurs drapeaux et étendards restèrent entre leurs mains : mais ce succès, qui entraîna bientôt après l'évacuation de toute la Souabe, de la Franconie et de la Bavière, n'eut cependant pas, pour les armes de l'empire, des conséquences immédiates aussi funestes que celles de la bataille de Marengo. »

1800-an VIII. Allemagne.

Ajoutons encore, avec le même auteur, que le général Moreau venait de venger, par un combat où la cavalerie avait joué un si beau rôle, l'affront fait aux armes françaises, en 1704, sur le même terrain, lorsque les maréchaux de Tallard et de Marsin sacrifièrent, par leur impéritie, la cavalerie de leur armée, et donnèrent un nouveau lustre à la

[1] Le lieutenant-général M. Dumas.

1800-an VIII. Allemagne. gloire militaire du prince Eugène et du duc de Marlborough : toutefois les généraux autrichiens ne commirent point la faute de laisser envelopper leur infanterie à Gundelfingen, comme avaient fait les deux maréchaux à Blindheim.

L'armée française acheva de passer le Danube dans la nuit du 19 au 20, à l'exception de l'aile gauche aux ordres du général Richepanse qui resta sur l'Iller pour observer Ulm. Nous avons dit que le général Grenier avait reçu l'ordre de faire une démonstration de passage à Gunzburg : il tenta vainement d'enlever le pont déjà coupé de cette ville ; le général Giulay en fit incendier les arches qui restaient, malgré les efforts de plusieurs soldats français qui s'étaient jetés à la nage pour éteindre l'embrasement sous le feu même des Autrichiens. Grenier laissa alors une de ses divisions devant Gunzburg, pour se lier et soutenir au besoin les divisions du général Richepanse, et avec les deux autres du centre, il descendit jusqu'au pont de Lauingen; mais quelque célérité qu'il mit dans sa marche, il ne put entrer en ligne sur la rive gauche que dans la journée du 20.

L'armée française avait alors sa droite sur le Haut-Egg, vers Dischingen, avec un corps en avant de la Wernitz, dans la belle position de Schellenberg, dont le général Leval s'était emparé, son centre alors formé par la réserve à Ballhausen et sur la Brenz, la gauche formée par les deux divisions du général Grenier, également sur la Brenz, s'appuyant à Gundelfingen. Les dispositions prises par le général Moreau indiquent assez l'incertitude où il était si le général en chef autrichien lui livrerait bataille pour le rejeter sur la rive droite du Danube, ou s'il quitterait (Kray) sa position pour faire par sa gauche une retraite excentrique déjà fort difficile. En rendant compte de la bataille d'Hochstett, au ministre de la guerre Carnot, Moreau lui écrivait, le 22 juin : « M. de Kray vient de quitter Ulm,

et marche, dit-on, pour nous combattre ; nous comptons lui éviter la moitié du chemin. » En effet, la veille le général Richepanse avait annoncé à Moreau que le général autrichien rappelait toutes les troupes qu'il avait encore sur la rive droite, et que ses dispositions annonçaient qu'il allait quitter son camp retranché d'Ulm. Moreau donna l'ordre au général Richepanse de s'approcher le plus près possible d'Ulm, et d'épier tous les mouvemens que pourrait faire le général Kray. Richepanse établit sa droite à Oberfalheim, sa gauche, à Unterkirchberg, observant les ponts de Leipheim et Gunzburg, et occupant sur la rive gauche de l'Iller, Wiblingen et Delmensingen. En même temps la division Ney eut ordre de rejoindre le général Grenier qui put ainsi s'étendre de Gundelfingen à Sachsenhausen, ayant à sa disposition la réserve de cavalerie pour soutenir la partie de sa ligne qui traversait la plaine du Danube.

1800-an VIII. Allemagne.

Le 22 juin, Moreau eut connaissance des premiers mouvemens de retraite opérés par l'ennemi. En portant, le 19, sa cavalerie sur la Brenz pour soutenir son aile droite, le général Kray, avec les troupes qui lui restaient, avait quitté le camp retranché d'Ulm. Après avoir formé la garnison de cette place et pourvu à son approvisionnement, il avait été camper à trois lieues en avant de la place, entre Albeck et l'abbaye d'Elchingen. Marchant ensuite par son flanc gauche, il vint précipitamment passer le Danube, au-dessous de l'embouchure du Lech, afin de rallier le corps du général Meerfeld, qui occupait Augsburg, et de couvrir la Bavière en rétablissant ses communications. Quelque difficile que fût ce mouvement demi-circulaire autour de l'armée française, occupant la rive gauche, jusqu'au-dessous de Donauwerth, il fut cependant exécuté avec assez de précision et de rapidité pour que, le 23 au soir, tout le gros de l'armée autrichienne eût atteint Nordlingen. L'arrière-garde était formée par la ca-

1800-an VIII. Allemagne.

valerie, qui, après le combat sur la Brenz, avait reçu ordre de prendre cette même direction.

Cependant, Moreau, informé par le général Richepanse, de l'entière évacuation du camp retranché d'Ulm, et soupçonnant avec raison la retraite excentrique de l'armée autrichienne, résolut de mettre ses troupes en mouvement pour suivre son adversaire. Mais des torrens de pluie qui ne cessèrent point de tomber pendant toute la journée du 22, ayant défoncé les chemins de manière à rendre le passage de l'artillerie impraticable, il fallut attendre au lendemain. Le général Lecourbe se porta, avec ses deux divisions, sur Neresheim; les divisions de réserve ou du centre, s'avancèrent dans la même direction par la route de Nattheim; elles furent suivies par les trois divisions du général Grenier, dont la marche était couverte par un corps de flanqueurs sur la route de Heidenheim.

Le général Lecourbe atteignit l'arrière-garde ennemie auprès de Neresheim, à une heure après-midi; mais la nombreuse cavalerie qui la formait, combattit avec quelqu'avantage. Les troupes légères françaises furent repoussées dans plusieurs charges. Cependant, à trois heures du soir, les carabiniers firent plier plusieurs escadrons ennemis, et leur firent des prisonniers. Cet engagement se prolongea jusqu'à neuf heures du soir, et les troupes françaises parvinrent jusqu'à moitié chemin de Neresheim à Nordlingen, où le général Kray s'était arrêté. Il s'engagea une canonnade qui n'empêcha point les troupes de Lecourbe de déboucher des bois et de prendre position. Les divisions françaises du corps de réserve étaient alors arrivées à Omersheim, et le général Grenier occupait les hauteurs de Riffingen, observant le débouché de Sauffringen.

Le lendemain 24, le général Kray, après avoir fait filer pendant la nuit son infanterie sur Monheim, voyant que son

arrière-garde était pressée si vivement, envoya un parlementaire au général Moreau, pour lui annoncer la nouvelle qu'il venait de recevoir de l'armistice conclu en Italie entre le premier consul et le général Mélas. Il proposait en même temps une suspension d'armes qui, disait-il, rendrait plus faciles les arrangemens à prendre par les deux gouvernemens. Cette proposition étonna beaucoup Moreau ; car il ignorait encore et la bataille de Marengo et ses brillans résultats. Kray, pour ne pas rendre le général français trop exigeant, s'était bien gardé de donner dans sa dépêche aucun détail des événemens mémorables qui avaient amené la suspension d'armes en Italie. Moreau n'accueillit point la proposition qui lui était faite ; il pensa que son adversaire ne cherchait qu'à gagner du temps pour continuer avec plus de sûreté son mouvement de retraite, s'établir en Bavière, et rétablir ses communications avec le corps du prince de Reuss dans le Tyrol. Le général français s'attendait d'ailleurs à recevoir d'un moment à l'autre des nouvelles de France, qui l'instruiraient du véritable état des choses, et le guideraient dans ses démarches ultérieures. 1800-an VIII. Allemagne.

Comme l'armée ennemie avait gagné une marche, et que les troupes françaises se trouvaient dans un pays dont toutes les ressources étaient épuisées; Moreau jugea qu'il lui convenait mieux de chercher à [illegible]enir le général Kray, en Bavière, que de s'attacher à [illegible]ivre dans sa retraite. En conséquence, il donna l'ordre au général Decaen, dont la division était la plus forte de l'armée, de se porter, à marches forcées, sur Munich, en traversant le Danube à Dillingen, passant par Wertingen, Augsburg et Daschau, et de prendre un point d'appui sur l'Iser, afin d'obliger l'armée autrichienne à se retirer jusque sur l'Inn. Cette division marcha avec une telle rapidité, qu'elle fit quarante lieues en trois jours. Parti de Dillingen, le 25, le général Decaen entra à Munich, le 28, après avoir battu le général Meerfeld dans

1800 an VIII. Allemagne.

trois engagemens successifs. L'arrivée des Français dans la capitale de la Bavière frappa les habitans du plus grand étonnement : l'électeur et sa cour eurent à peine le temps de sortir de la ville, pour gagner, avec les troupes du général Meerfeld [1], les bords de l'Iser.

Le 25 juin, Moreau établit sa droite à Delsingen, éclairant la route de Nordlingen à Donauwerth, son centre sur la route de Neresheim à Nordlingen, et sa gauche à Trohettelfingen, observant la route de Boffingen. Ce même jour, le général Leval fit capituler le château de Harburg, dont la garnison se rendit prisonnière.

L'armée française continua à suivre le mouvement de retraite des Autrichiens. Ceux-ci ayant voulu faire quelque résistance à OEttingen, le général Grenier leur prit quatre cents chevaux et une soixantaine de voitures, qui formaient la queue d'une forte colonne d'équipages. Jugeant que la retraite de l'armée ennemie était bien décidée sur Neuburg ou sur Ingolstadt, et craignant que la division Decaen ne fût compromise si le général Kray venait prendre position sur la rive droite du Lech, Moreau ordonna, le 26, au général Lecourbe de passer le Danube à Donauwerth, et de se porter rapidement sur Rhain au-delà du Lech, et de faire tête aux Autrichiens s'ils débouchaient par le pont de Neuburg. Pour appuyer ce mouvement, le général en chef marcha lui-même sur le Lech avec le reste des troupes qui étaient encore sur la rive gauche du Danube.

Ce dernier mouvement allait amener de nouveaux combats et de nouveaux succès; mais nous devons parler maintenant des résultats de l'abandon du camp retranché d'Ulm. Le général Richepanse, d'après les instructions du général Moreau, avait rétabli le pont de Gunzburg, et s'était établi sur la

[1] Une partie de ces troupes étaient de la Bavière même, et formaient le contingent de l'électeur.

rive gauche du Danube, en formant l'investissement de la place d'Ulm. Les troupes avaient la position suivante : la brigade du général Walther entre la Blau et le village d'Iungingen ; celle du général Saluce avait sa droite au village que nous venons de nommer, et sa gauche au Danube, en avant de Thalfingen ; la brigade Levasseur, la droite à Gundelfingen et la gauche vers Marbach ; celle du général Drouet, la droite à Marbach et la gauche à Gocklingen. Le chef d'escadron Evers était, avec quelque cavalerie, entre Tofflingen et le Danube. 1800 an VIII. Allemagne.

Sur ces entrefaites, des renforts étaient en marche pour se rendre des bords du Rhin à l'armée française. Le général Sainte-Suzanne se préparait, avec le corps d'observation qu'il avait été chargé d'organiser à Mayence, à traverser la Franconie pour s'approcher du Danube. Le général Klein, sorti de Kehl avec une colonne mobile, rétablissait les communications que les partisans avaient interceptées dans le Brisgaw et la Souabe inférieure.

Combat de Neuburg ; expédition du général Lecourbe dans le Voralberg et les Grisons ; prise de Feldkirch ; armistice conclu à Parsdorf, etc., etc. [1] — Le général Lecourbe, arrivé, dans la soirée du 26 juin, à Rhain, après avoir chassé un bataillon ennemi qui gardait ce poste important, apprit que le général Kray avait passé le Danube à Neuburg, la veille, avec un corps de vingt-cinq mille hommes, et qu'il avait laissé une arrière-garde sur la rive gauche, en prenant une bonne position à une lieue en avant de cette petite ville, sur la route qui, dans cet endroit, n'est qu'à trois cents toises du Danube. 15 juillet. (26 messidor)

Les deux divisions Gudin et Montrichard se mirent en

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

1800 an VIII. Allemagne.

marche, le 27 au matin, pour attaquer le corps autrichien, qui avait devant lui des hauteurs boisées et séparées par un ruisseau encaissé, dont l'escarpement, plus rapide du côté du fleuve, appuyait parfaitement l'aile droite. Le général Montrichard, se portant directement sur Neuburg, rencontra le premier les avant-postes ennemis au village de Strass. Les Autrichiens, surpris par cette agression, se replièrent sur les hauteurs d'Unterhausen, où était déjà établi le gros de leurs troupes : Montrichard fit ses dispositions pour les y attaquer. Le général Espagne s'avança avec trois bataillons vers le plateau d'Unterhausen, en envoyant un autre bataillon sur Rosenfeld à droite, pour tourner la première position : la dixième légère, disposée en tirailleurs, couvrit cette attaque. Le général Schinner était en réserve avec le neuvième régiment de hussards et le sixième de cavalerie.

La position d'Unterhausen fut enlevée, et le général Espagne parvint sur le revers des hauteurs à la vue de Neuburg; mais le bataillon envoyé sur Rosenfeld ayant été vivement repoussé, l'ennemi qui le poursuivait, déborda le reste de la brigade. Espagne, attaqué par des forces supérieures, se retira, pour se défendre, sur les hauteurs qu'il venait d'emporter. Ce fut en vain que le général Schinner s'avança pour le soutenir; ces deux généraux furent blessés. Ainsi débordé par sa droite, canonné à sa gauche par des batteries placées sur la rive gauche du Danube, le général Montrichard fut forcé de repasser le ravin et de se retirer au village d'Oberhausen.

Cependant le général Moreau, prévoyant que le général Lecourbe aurait besoin de forces plus considérables que celles qu'il avait à sa disposition, venait de lui envoyer une des divisions de réserve (celle du général Grandjean), pour appuyer le mouvement des deux divisions Montrichard et Gudin : cette dernière avait marché sur Poëtmes, où elle avait eu

un engagement assez vif avec la cavalerie autrichienne, à la suite duquel le général Puthod s'était établi à Eschling. Lecourbe accourut bientôt à Oberhausen avec la division Grandjean, et rétablit le combat. Il fut formé trois colonnes d'attaque : la première, dirigée par l'adjudant-général Coehorn, se porta sur la gauche d'Unterhausen, qu'elle tourna ; la seconde, conduite par le capitaine du génie Rogniat [1], marcha directement sur le plateau, tandis que l'adjudant-général Perrin, avec la troisième, dut se porter sur la gauche, pour attaquer la droite de l'ennemi. On se battit avec le plus grand acharnement. Les colonnes françaises s'étaient d'abord avancées l'arme au bras, sans tirer un seul coup de fusil, malgré le feu très-vif de huit pièces d'artillerie. La quatorzième demi-brigade légère et la quarante-sixième de ligne se trouvèrent bientôt engagées avec la cavalerie ennemie, sans se laisser entamer par les charges vigoureuses de celle-ci. Toutes les troupes étaient mêlées autour d'Unterhausen, et le combat se prolongea jusqu'à dix heures du soir. Les munitions étant épuisées de part et d'autre, on se battit à l'arme blanche ou à coups de crosse de fusil. C'est là que périt un guerrier bien recommandable, et l'un de ceux qui honorent le plus cette époque par ses vertus militaires et privées, l'intrépide Latour d'Auvergne de Corret [2].

1800-an VIII. Allemagne.

Ce digne Français, ce véritable preux, capitaine d'infan-

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, inspecteur-général du corps royal du génie, etc., etc.

[2] L'armée porta pendant trois jours le deuil du grenadier Latour d'Auvergne, et la perte de ce brave fit presque oublier le succès de la journée. Personne ne méritait mieux que lui ces témoignages remarquables du regret public. « Les braves l'ont nommé le plus brave, disait le ministre de la guerre Carnot dans un rapport adressé au premier consul, avant la mort de ce héros. Modeste autant qu'intrépide, il ne se montra jamais avide que de gloire. Il a refusé tous les grades, et c'est lui qui, simple capitaine, commandait, dans l'armée des Pyrénées Occi-

1800-an VIII Allemagne.

terie en 1789, avait refusé, dans les premières campagnes des Pyrénées Occidentales, tous les grades supérieurs qui lui avaient été offerts, et auxquels ses talens, sa bravoure et son dévouement lui donnaient les plus grands droits. Chargé souvent de commandemens importans, il était toujours resté capitaine. Après la paix conclue avec l'Espagne, Latour d'Auvergne, croyant avoir acquitté sa dette envers la patrie, s'était modestement confondu parmi les citoyens sans exiger aucune récompense de ses brillans services. Voué à l'étude dans son obscure retraite, il entendit encore une fois la voix de cette même patrie, qui réclamait les derniers efforts de ses généreux enfans pour obtenir la paix générale; il n'hésita point, et, reprenant ses armes, il se présenta comme simple soldat dans les rangs de la quarante-sixième demi-brigade, où son ancien régiment avait été incorporé. Le premier

dentales, cette colonne infernale qui fit tant de mal aux Espagnols. La paix l'amène à Paris. Il apprend que le fils d'un de ses amis est appelé au service par la loi sur la première réquisition (loi de 1793), et que le père est inconsolable de cette séparation. Latour d'Auvergne vole aussitôt à l'armée, remplace le fils de son ami, et, pendant deux campagnes, le sac sur le dos, toujours au premier rang, il est à toutes les affaires et anime les grenadiers par ses discours et par ses exemples. Pauvre, mais fier, il refuse le don d'une terre que lui offrait un prince de Bouillon, le chef de sa famille. Parlant toutes les langues, son érudition égalait sa bravoure, et on lui doit l'ouvrage intitulé : *les Origines gauloises*. Tant de vertus, ajoute le ministre en terminant son rapport, appartiennent à l'histoire; mais il appartient au premier consul de la devancer. »

Bonaparte donna à Latour d'Auvergne le titre de *premier grenadier de la république*, et lui décerna un sabre d'honneur. Cette décoration n'ajouta rien au dévouement, et redoubla la modestie de celui qui la portait. « Il n'est aucun des grenadiers mes camarades, écrivait-il à un ami, qui ne mérite cette arme autant que moi. Allons! il faudra la montrer de près à l'ennemi. A mon âge (il avait 52 ans), la mort la plus désirable est celle d'un grenadier sur le champ de bataille, et je la trouverai, je l'espère. » Son vœu fut exaucé. Après sa mort, les grenadiers de la quarante-sixième proclamèrent pour son successeur dans le beau titre de *premier grenadier de France*, leur capitaine Cambronne, devenu depuis si célèbre, et dont la bravoure et le caractère ont tant de rapport avec les

consul l'avait nommé le premier grenadier de France, au commencement de la campagne, en lui envoyant un sabre d'honneur. Grenadier dans la première compagnie de la quarante-sixième, commandée par le capitaine Cambronne [1], Latour d'Auvergne, en repoussant une charge de hulans, eut le cœur atteint d'un coup de lance, qui lui traversa le corps de part en part. 1800-an VIII. Allemagne.

Le chef de brigade Fortin fut également tué, et plusieurs officiers recommandables blessés. Le général Dessolles, chef de l'état-major de l'armée, dans son rapport au ministre de la guerre, donna de justes éloges aux généraux Espagne et Schinner, aux adjudans-généraux Coehorn et Perrin, aux capitaines Rogniat et Noizet, aux lieutenans Schutz et Josselin, et à un grand nombre d'autres officiers dont la liste

vertus de son prédécesseur. Les consuls de la république ordonnèrent que le nom de Latour d'Auvergne serait toujours inscrit en tête du contrôle de la compagnie de grenadiers dont il faisait partie. Avant la nouvelle organisation de l'armée en 1814, et son licenciement en 1815, le sergent-major de la compagnie commençait l'appel des grenadiers par le nom de Latour d'Auvergne. Le plus ancien des grenadiers répondait : *présent.* « Ce même soldat avait le privilége de porter constamment le cœur du héros enfermé dans une boîte de vermeil.

On éleva sur la hauteur d'Oberhausen, au lieu même où Latour d'Auvergne avait succombé, un monument simple comme le héros qu'on voulait honorer. Au moment où son corps, couvert de branches de chêne et de laurier, fut déposé dans la fosse préparée pour le recevoir, un grenadier le tourna dans la direction de Neuburg, en disant : « Il faut le placer dans la tombe, comme il était de son vivant, faisant face à l'ennemi. »

Ce monument, consacré aux vertus et au courage, fut mis (pour emprunter les expressions du général Dessolles dans son ordre du jour) sous la sauvegarde des braves de tous les pays. Il subsiste encore aujourd'hui révéré par les habitans d'Oberhausen, qui le désignent aux voyageurs sous la dénomination de *Tombeau du brave.*

Le roi a fait remettre le cœur de Latour d'Auvergne à sa famille.

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp, etc., assez connu d'ailleurs par sa belle conduite et son noble caractère.

1800-an VIII. Allemagne. serait trop longue à présenter. Les Autrichiens, indépendamment d'une perte considérable en morts et en blessés, laissèrent huit cents prisonniers entre les mains des vainqueurs, qui occupèrent Unterhausen.

Le général Kray, se voyant devancé sur le Lech par les troupes françaises, et apprenant que le général Decaen venait de s'emparer de Munich après avoir battu le général Meerfeld, évacua Neuburg pendant la nuit du 27 au 28, repassa le Danube avec toutes ses troupes, descendit à Ingolstadt, et se dirigea sur Landshut.

Il ne restait plus de troupes françaises en Souabe que les deux divisions du général Richepanse, employées à faire le blocus de la ville d'Ulm. Le reste de l'armée entra en Bavière, à l'exception des trois petits corps détachés sous les ordres des généraux Molitor, Nansouty et Laval, qui couvraient les derrières de l'armée, en observant les trois principaux débouchés du Tyrol et du Voralberg, savoir : celui du Rheinthal, par Bregentz; celui de la vallée de l'Iller, par Kempten et Immenstadt, et celui de la vallée du Lech, par Schongau et Fuessen.

D'après les derniers mouvemens opérés par l'ennemi, Moreau se détermina à prendre position sur la rivière de Paar; manœuvrant par sa gauche sur Ingolstadt et par sa droite sur Munich pour appuyer la division Decaen. Le général Ney passa le Danube avec sa division composée d'infanterie légère et de cavalerie, pour observer et resserrer la place d'Ingolstadt. Le corps du général Lecourbe reprit sa place à l'aile droite et manœuvra en se rapprochant du Tyrol. Le corps du général Grenier était placé à Aichach et Pfaffenhoffen. Le général Decaen passant l'Iser, dut manœuvrer sur le flanc gauche de l'ennemi, pendant que la division Leclerc s'avançait sur Freysingen. Moreau établit son quartier-géné-

ral à Augsburg, où se trouvaient aussi le grand parc d'artillerie et la réserve de cavalerie. 1800-an VIII. Allemagne.

Cependant, le général Kray étant arrivé sur l'Iser, ne put s'y établir de manière à se lier avec le corps du prince de Reuss, tandis que le général Lecourbe se portait avec dix-huit bataillons vers le Tyrol, pour y resserrer le prince de Reuss et s'ouvrir une communication avec l'armée d'Italie par le Voralberg et le pays des Grisons. Le général Leclerc, après avoir occupé Freysingen, se porta sur Landshut pour y attaquer l'avant-garde de l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Ferdinand. Leclerc avait divisé ses troupes en trois colonnes : celle du centre, aux ordres du général Heudelet, se dirigea par la route de Neustadt sur le faubourg de Landshut : huit pièces de canon devaient soutenir cette attaque principale. Les colonnes de droite et de gauche, commandées par les généraux Desperrières et Bastoul, s'avancèrent à la hauteur du général Heudelet. L'action s'engagea vers deux heures après midi : le général Heudelet aborda brusquement un corps de quatre mille hommes d'infanterie, et l'enfonça : les deux autres colonnes attaquant en même temps les deux flancs de cette ligne, les Français pénétrèrent dans le faubourg et s'avancèrent, malgré un feu très-violent d'artillerie, sur un pont qui sert de communication entre le faubourg situé sur la rive gauche de l'Iser et la ville bâtie dans une île. Le général Bastoul, arrivé le premier avec une compagnie de grenadiers de la cinquante-troisième demi-brigade, fit les plus grands efforts pour enfoncer la porte qui se trouvait à l'extrémité du pont : les grenadiers finirent par la briser à coups de hache et sous le feu le plus meurtrier des ennemis qui la défendaient. Poussés vivement dans la ville, les Autrichiens n'eurent point le temps de rompre le pont qui communique avec la rive droite, ils se retirèrent en désordre, et furent poursuivis sur la rive droite jusqu'à la nuit. Le chef d'escadron Chouart, du

1800-an VIII. Allemagne.

dixième de chasseurs, culbuta quelques détachemens qui voulurent se rallier au débouché d'un défilé, et prit deux pièces de canon. Le chef de brigade du même régiment, Ordeuer, sabra trois cents hussards du régiment de Wischer, et leur fit quatre-vingt prisonniers. Le résultat de cette action fut la possession de Landshut, six cents prisonniers, au nombre desquels était le colonnel Rubnitz, deux pièces de canon et cent cinquante chevaux. L'ennemi y avait perdu six à sept cents hommes.

Pendant ces mouvemens de l'armée française, le corps du général Richepanse continuait à resserrer la place d'Ulm. La garnison, qui n'avait fait encore aucune tentative offensive, opéra une sortie, dans la nuit du 7 au 8 juillet, en remontant la petite rivière de Blau. Le chef de brigade Montbrun, qui commandait dans cette partie, replia ses postes jusqu'à la hauteur d'une batterie de deux pièces d'artillerie qu'il avait fait établir sur la rive droite, et, faisant inquiéter la colonne ennemie par deux compagnies de la vingt-septième légère, dispersée en tirailleurs, il la chargea bientôt avec deux escadrons du premier et vingtième de chasseurs, la culbuta, la força à rentrer dans la place avec perte d'un certain nombre de tués et de cent cinquante prisonniers du régiment de Murray.

Les Français, maîtres du cours de l'Iser, continuèrent à s'avancer dans la direction de Ratisbonne, tandis que le général Kray, se retirant en bon ordre à travers la plaine qui se trouve entre l'Iser et l'Inn, cherchait à prendre sa ligne de défense de Braunau à Kuffstein. C'était en effet la position la plus favorable pour défendre l'entrée des états héréditaires de l'empereur. Le général autrichien plaça ses troupes de la manière suivante : le gros de l'armée s'établit entre Ampfing et Muhldorf sur la route qui conduit de Munich à Braunau, la réserve à Braunau, le corps du général Meerfeld

formant l'aile gauche le long de l'Inn vers Kuffstein, et éclairant toute cette partie. Le corps du prince de Condé, qui arrivait en ligne, reçut l'ordre d'occupper Rosenheim et Waserburg, afin de lier la gauche de l'armée avec la droite du corps du prince de Reuss sur les frontières du Tyrol. 1800-an VIII. Allemagne.

On a vu plus haut qu'un chef de partisans autrichiens, le comte de Mier, avait inquiété les derrières de l'armée française pendant qu'elle était arrêtée devant Ulm. Chassé de la vallée de la Kintzig par le général Klein, Mier s'etait rapproché de l'armée autrichienne et continuait ses excursions sur la rive gauche du Danube. Il résolut de surprendre le détachement français qui gardait Donauwerth et surveillait la construction des travaux que Moreau avait ordonnés sur la belle position du Schellenberg. En conséquence il s'approcha de la ville que nous venons de nommer, dans la nuit du 5 au 6 juillet, avec un bataillon de chasseurs et un régiment de hullans, et le matin il y entra brusquement après en avoir brisé les portes. Trois compagnies de la cent troisième demi-brigade et une compagnie de sapeurs, ayant vainement essayé de se défendre, furent faites prisonnières ainsi que le commandant de la place. Mier s'empara de tous les bagages, détruisit les magasins et les établissemens que l'armée avait dans Donauwerth, et fit raser par les travailleurs eux-mêmes les retranchemens que l'on construisait sur Schellenberg. Ce coup de main hardi, que le commandant français aurait pu paralyser en se tenant sur ses gardes, comme il devait le faire, fut le seul événement remarquable qui eut lieu sur la rive gauche du Danube et en Bavière, jusqu'à l'armistice dont nous parlerons bientôt.

Pendant que les généraux Moreau et Kray s'observaient dans leurs positions respectives sur l'Iser et sur l'Iun, attendant l'issue des pourparlers entre leurs gouvernemens, le général Lecourbe exécutait l'opération qui lui était confiée.

1800-an VIII. Allemagne.

Après avoir passé le Lech à Landsberg, il dirigea ses troupes sur Mindelheim et Memmingen, d'où il devait s'avancer vers les Grisons et le Voralberg. Afin de partager l'attention de l'ennemi et de lui donner le change sur le véritable point d'attaque, qui était Feldkirch, il forma trois colonnes, auxquelles se réunirent les détachemens des généraux Molitor, Laval et Nansouty. La première, forte de huit bataillons, fut dirigée de Mindelheim par Kauffbeuren, sur Fuessen et Reuti, sur le haut Lech, afin de donner de l'inquiétude au prince de Reuss pour sa retraite par la vallée de l'Inn; la deuxième colonne, forte seulement de cinq bataillons, conduite par le général Laval, devait être employée à l'attaque d'Immenstadt, pour seconder celle de Reuti et menacer ensuite Feldkirch, sur la route de Dornbirn; enfin, la troisième colonne, dont le général Molitor prit le commandement, fut dirigée sur Bregentz et Feldkirch; le général Lecourbe, avec une réserve d'infanterie et sa cavalerie, partit lui-même de Memmingen le 11 juillet et prit la même direction, à l'effet de soutenir le général Molitor dans l'opération principale dont il était chargé.

Le général Gudin commença son mouvement le 10, et repoussa les avant-postes du prince Hohenlohe, qui occupait Fuessen avec un corps de quatre mille et quelques hommes. Le gros de ces troupes était en position devant la ville entre le Lech, le lac d'Opfen et la petite rivière de Vils. Une première attaque fut sans résultat, et le général français dut remettre au lendemain une nouvelle tentative. Il partagea ses troupes en trois colonnes : celle de droite, dont il se réserva la direction, remonta la rive droite du Lech; celle du centre, conduite par le général Puthod, devait se porter sur la chaussée qui mène à Reuti; le général Nansouty, à la tête de la colonne de gauche, se porta, de Weiheim sur Ammergau et Etal, pour tenir en échec les renforts ennemis qui pourraient déboucher par les défilés de l'Ammer et de l'Oisach.

Le 11 au matin, ces colonnes se mirent en mouvement. Celle de droite rencontra deux bataillons et 300 chevaux ennemis à Valhaupten et les poussa sur Fuessen, que les Français occupèrent après que le prince de Reuss eut jugé convenable de replier ses troupes sur Reuti. 1800-an VIII. Allemagne.

De nouveaux obstacles encore plus difficiles à vaincre attendaient les Français au-dessus de Fuessen. La route passe entre deux montagnes escarpées que couvraient plusieurs bataillons, et les Autrichiens y avaient élevé des retranchemens garnis d'artillerie. Le premier de ces retranchemens était au lieu appelé *Knie-pass* (passe du genou) : c'était une ligne flanquée de redoutes; le second, en remontant le Lech, est un fort nommé Ehrenberg. D'autres retranchemens se trouvaient encore au-dessus. Le général Gudin ne crut pas devoir sacrifier des soldats pour forcer ce défilé, d'autant mieux que le but qu'on se proposait, celui de retenir le prince de Reuss à Reuti, était atteint. La colonne du général Nansouty avait rencontré à Saulgrueb quelques détachemens ennemis, qu'elle culbuta et poursuivit jusqu'à Etal, après leur avoir fait cent cinquante prisonniers.

Le général Laval chargé d'attaquer Immenstadt, trouva ce poste évacué par le général Mercantin, que le prince de Reuss venait d'attirer à lui pour renforcer les troupes qui défendaient Reuti. Laval, conformément aux instructions qu'il avait reçues du général Lecourbe, se dirigea avec les cinq bataillons sur Staufen, pénétra, par Krumbach et Huttezau, dans la forêt de Bregentz, suivit la vallée de la Bregentz, remonta ensuite ce torrent en passant par Schwarzenberg et Mellau, jusqu'au pied des montagnes du Voralberg; et s'avança par la petite vallée de l'Argenbach jusqu'à Damils, d'où il pouvait descendre par la vallée de Montafou, sur les derrières de Feldkirch, et couper la retraite aux troupes qui occupaient cette ville.

1800-an VIII. Allemagne.

Cette marche audacieuse eut tout le succès que s'en était promis l'habile général qui l'avait tracée. Le général Laval dispersa ou tint en échec plusieurs milliers de paysans insurgés dans le Voralberg, ainsi que la légion suisse de Bachmann.

Le général Molitor, chargé de la principale attaque sur Feldkirch, avait à exécuter une opération difficile : le général Lecourbe se rendit auprès de lui, dans la nuit du 12 au 13 juillet, et n'eut qu'à se louer des dispositions déjà faites. Afin de séparer les généraux Auffenberg et Jellachich, et les forcer à évacuer en même temps le pays des Grisons et le Voralberg, Molitor avait partagé ses six bataillons en trois colonnes. Celle de droite, formée de deux bataillons de la quatre-vingt-quinzième demi-brigade sous les ordres de l'adjudant général Dormenan, se dirigea par le mont Kunkel sur Reichenau. Elle y rencontra un bataillon ennemi qui défendit d'abord avec résolution le pont jeté sur le Rhin : forcé de céder, cette troupe se rallia au-delà du fleuve pour opposer une nouvelle résistance, mais elle fut culbutée. Dormenan eut le bras cassé d'un coup de biscaïen, dans cette affaire.

Ce passage, qui coûta aux Français plusieurs morts et beaucoup de blessés, eût été effectué avec plus de facilité, si le général Jardon, qui commandait la colonne du centre, et qui ne devait passer le Rhin qu'après la colonne de droite, n'eût pas précipité cette opération, et par conséquent jeté l'alarme dans tous les postes de la rive droite. Cette colonne du centre, composée de deux bataillons des première légère et de la quatre-vingt-troisième de ligne, avait passé le Rhin au gué, entre Asmoos et Frilsen, long-temps avant le moment indiqué et convenu. Elle fut obligée d'attendre sur la rive droite, afin de se mettre en communication avec la colonne de droite.

Le général Jardon devait, après avoir passé le Rhin, por-

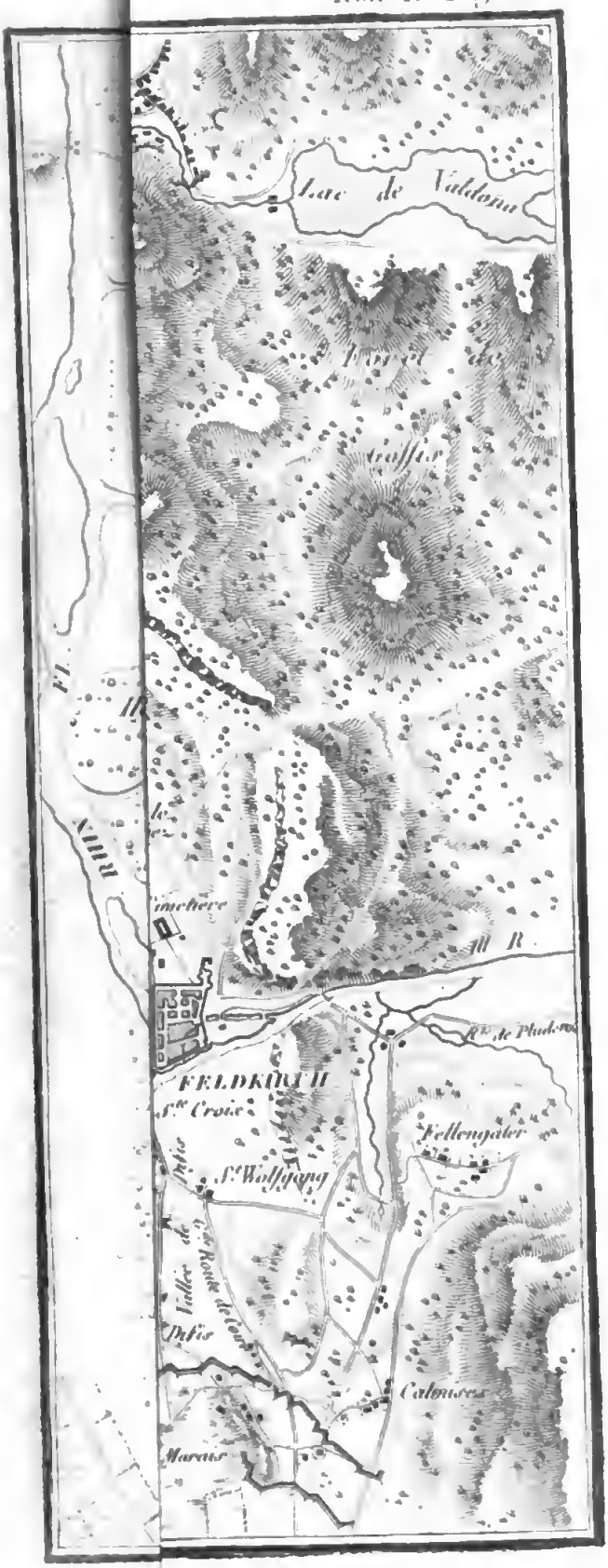
ter une partie de ses troupes sur Coire, et l'autre sur Feldkirch; la circonstance que nous venons de rapporter retarda sa marche. Toutefois, quoique vivement attaqué, il se maintint sur la rive droite et repoussa les détachemens qui l'avaient arrêté dans les deux directions indiquées. Le général Auffenberg se trouvant isolé par le mouvement des troupes de Molitor, évacua tout à fait la vallée des Grisons et se retira à Martinsbruck sur l'Inn. Malgré la blessure grave qu'il venait de recevoir, l'adjudant-général Dormenan conduisit sa colonne à Coire, dont il s'empara. 1800-an VIII Allemagne.

La troisième et principale colonne conduite par le général Molitor en personne, et composée de deux bataillons des quatre-vingt-troisième et trente-sixième demi-brigades, s'était mise en marche de Bregentz sur Feldkirch, soutenue par le général Lecourbe avec la réserve et l'artillerie. Le général Jellachich, qui commandait dans cette partie, avait sous ses ordres sept bataillons de troupes autrichiennes, deux légions de Suisses émigrés, et une partie des milices du Voralberg, pour défendre la même position qui avait résisté deux ans auparavant à tous les efforts de Masséna et du corps de grenadiers conduit par le général Oudinot. Malgré la grande infériorité de ses forces, Molitor n'hésita point à attaquer sur-le-champ. Il déposta d'abord une avant garde qui garnissait la première ligne de retranchemens entre Hohen-Embs et le Rhin, à trois lieues de distance de Feldkirch. Les Autrichiens furent poussés jusqu'à Gotzis, une lieue plus avant. Mais en continuant de s'avancer, les Français rencontrèrent des obstacles plus formidables que les premiers. Le village de Gotzis est situé derrière des hauteurs qui ferment obliquement la vallée, et sur lesquelles l'ennemi avait élevé des retranchemens que des marécages rendaient difficiles à aborder. Cette position fut attaquée et défendue avec opiniâtreté; toutefois les Français ayant emporté à la baïonnette

1800-an VIII. Allemagne.

les principales redoutes, le reste des retranchemens fut abandonné par les Autrichiens, qui se retirèrent précipitamment jusque sous le canon de Feldkirch, où ils furent poursuivis. Le combat recommença plus vivement encore dans cette dernière position. Les ouvrages qui défendaient Feldkirch étaient bien armés, et l'ennemi qui s'y était rallié, s'y défendit vaillamment. L'action dura jusqu'à dix heures du soir, les braves soldats de Molitor excités par leurs premiers succès, s'opiniâtrant à forcer ces derniers retranchemens. Parmi ceux qui se distinguèrent en cette occasion, nous devons citer une compagnie toute entière de la quatre-vingt-troisième demi-brigade, commandée par le capitaine Poussin. Ce digne officier avait inspiré à sa troupe une ardeur telle que pendant plus de six heures, elle soutint tout le feu d'un bataillon du régiment autrichien Kayser, qui défendait un ouvrage armé de quatre pièces d'artillerie. Quand la nuit eut mis fin au combat, Poussin, chargé par le général Molitor de faire l'arrière-garde des troupes qui allaient bivouaquer à quelque distance de la place, s'acquitta glorieusement de cette mission, et contint l'ennemi qui, voulait inquiéter ce mouvement rétrograde. La belle conduite du capitaine Poussin lui valut un sabre d'honneur que lui décerna le premier consul.

Le général Molitor se proposait de réattaquer le lendemain avec une nouvelle vigueur; mais le général Jellachich ayant éprouvé dans les combats de la veille une perte assez grande, et ne se trouvant, pour défendre un poste d'un développement aussi considérable, que trois mille huit cents hommes, jugea convenable, quoiqu'il fût encore supérieur en forces à son adversaire, d'évacuer Feldkirch pendant la nuit: la nouvelle qu'il reçut de l'approche de la colonne du général Laval, sur le point de descendre par la vallée de Montafou, fut une des causes qui lui firent prendre ce parti.


Lac de Valdona
Forêt de
Gaffis
RHIN
FL.
Cimetière
Ill R.
Rte de Pludern
FELDKIRCH
Ste Croix
Fellengater
St Wolfgang
Vallée de Gaffis
Route de Coire
Calmises
Marais

Les Autrichiens se retirèrent donc sur Pludenz sans être poursuivis, et les Français occupèrent Feldkirch et son camp retranché qu'ils trouvèrent dans le meilleur état de défense. 1800-an VIII. Allemagne.

Ainsi, par cette brillante opération, si savamment combinée, où les soldats avaient déployé autant de valeur et de constance que les chefs de talens et d'audace, les Français se trouvaient maîtres de tout le Voralberg, de la vallée des Grisons; ils avaient fait treize cents prisonniers et pris un certain nombre de pièces d'artillerie. La général Dessolles cita avec éloges, dans son rapport, les généraux Gudin, Molitor, Laval, Puthod, Nansouty et Jardon; les chefs de brigade Gallois, Heidel et Lochet; l'adjudant-général Dormenan; les officiers supérieurs le Gallier, Devillers, Fridolsheim; les capitaines Poussin, Oudot et Jacquet.

Sur ces entrefaites, le général Sainte-Suzanne s'était avancé avec le corps d'observation formé à Mayence, vers la Franconie. Le 3 juillet, il avait forcé le passage de la Nidda et culbuté les partis autrichiens qui voulaient s'y opposer. Le 11, il passa le Mayn sur deux ponts qu'il fit établir, l'un à la hauteur de Nidderath, au-dessous de Francfort, l'autre au-dessus de la même ville, vis-à-vis Offenbach. Le lendemain il fut attaqué dans la position qu'il avait prise entre New-Wissemburg et Hanau. Les avant-postes français s'étant laissé surprendre, se replièrent en désordre; mais ayant promptement rallié ses troupes, Sainte-Suzanne culbuta les assaillans, et leur fit quelques centaines de prisonniers, la plupart du régiment de Beaulieu, dont le major fut tué. Les Autrichiens perdirent dans cette affaire huit cents hommes tués ou blessés, restés sur le champ de bataille.

Le général Kray renouvela, le 13 juillet, la proposition d'un armistice entre les deux armées. Moreau qui connaissait enfin les intentions de son gouvernement, ne crut pas devoir s'y

1800-an VIII. Italie.

refuser, et il chargea le général Lahorie [1] d'entrer en négociation avec le général autrichien. Pendant les pourparlers, les hostilités cessèrent sur tout le front de la ligne en avant de l'Iser ; mais sur la gauche, il y eut un engagement où les Français obtinrent l'avantage. Dans la nuit du 15 au 16 juillet, la garnison d'Ingolstadt ayant fait une sortie, fit replier les avant-postes français jusqu'à Ettenheim. Le général Ney, qui commandait dans cette partie, accourut promptement au secours de ses postes avec quelques escadrons des treizième de dragons, huitième de chasseurs et deuxième de hussards, tomba sur les Autrichiens, et enleva le village de Germersheim où ils s'étaient retranchés. Chassé de ce poste, l'ennemi se retira sur les hauteurs de Wedstetten et d'Oberhaunsthal où il fut joint par un renfort de quatre bataillons et de six pièces d'artillerie. Ney, à la tête de sa cavalerie, se jeta sans balancer sur ces troupes plus nombreuses que les siennes, les enfonça et les poursuivit jusque sous le canon d'Ingolstadt, en leur prenant trois pièces de canon et leurs caissons, et six cents prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-colonel.

Ce dernier combat avait lieu le jour même de la conclusion de l'armistice entre les deux armées. Les conditions en avaient été arrêtées à Parsdorf, le 15 juillet, par le général-major comte de Dietrichstein au nom du général Kray, et le général de brigade Victor Fannan-Lahorie, au nom du général Moreau. Comme cette convention d'armistice désigne les positions occupées par les deux armées, française et autrichienne, à la fin de cette première partie de la campagne de 1800, nous croyons devoir la citer en entier, ainsi que

[1] Compromis depuis dans l'affaire de Pichegru en 1804, l'un des auteurs de la conspiration connue sous le nom de Mallet, en 1812, et fusillé à Paris le 29 octobre de la même année.

nous l'avons fait pour l'armistice conclu en Italie avec le général Mélas ; il était ainsi conçu : 1800-an VIII. Allemagne.

Art. 1er. Il y aura armistice et suspension des hostilités entre l'armée de S. M. I. et de ses alliés en Allemagne, dans la Suisse, le Tyrol et les Grisons, et l'armée française dans les mêmes pays. La reprise des hostilités devra être annoncée respectivement douze jours d'avance.

2. L'armée française occupera tout le pays qui est compris dans la ligne de démarcation suivante : cette ligne s'étend depuis Balzers dans les Grisons, sur la rive droite du Rhin, jusqu'aux sources de l'Inn, dont elle comprend toute la vallée; de là aux sources du Lech, par le revers des montagnes du Voralberg jusqu'à Reuti, le long de la rive gauche du Lech. L'armée autrichienne restera en possession de tous les passages qui conduisent à la rive droite du Lech ; elle forme une ligne qui comprend Reuti, s'étend au-delà du Seebach près de Breitenwang, le long de la rive septentrionale du lac dont sort le Seebach, s'élève sur la gauche dans le Lechthal jusqu'à la source de l'Ammer ; de là, par les frontières du comté de Werdenfels jusqu'à la Loisach, elle s'étend sur la rive gauche de cette rivière jusqu'au Kochel-Sée, qu'elle traverse jusqu'au Walchen-Sée, où elle coupe le lac de ce nom, et se prolonge le long de la rive septentrionale de la Jachnei jusqu'à son embouchure dans l'Iser, et, traversant cette rivière, elle se dirige vers Reitham sur le Tegern-Sée, au-delà de la Mangnald, près Gmünd, et, sur la rive gauche de celle-ci, au-delà de la Falley ; de là elle prend sa direction par Ober-Laus, Reifing, Elkhofen, Grafing, Ilking, Ebersperg, Malskirchen, Hohenlinden, Krainacker, Weting-Reting, Haidperg, Isen, Genzing, Zuphtenbach, le long de l'Iser [1], jusqu'à Fürden et Lendorf, où elle se porte

[1] Cette rivière n'est pas celle qui passe à Munich, mais celle qui prend sa source hentinden, et se jette dans l'Inn au-dessus de Mulhdorf.

1800-an VIII. Allemagne. vers la source de la Vils, qu'elle suit jusqu'à son embouchure dans le Danube, et ensuite sur la rive droite de la Vils jusqu'à Vilsbiburg, et, au-delà de cette rivière, jusqu'à Binabibourg, où elle suit le cours de la Bina jusqu'à Dornaich, elle la coupe près de Seemanshausen, s'étend vers la source du Kolbach, en suit la rive gauche jusqu'à son embouchure dans la Vils, et, se portant sur la gauche vers la Vils, se prolonge jusqu'à son embouchure dans le Danube. La même ligne s'étend sur la rive droite du Danube jusqu'à Kehlheim, où elle passe le fleuve et se prolonge sur la rive droite de l'Altmühl jusqu'à Pappenheim: elle se dirige ensuite par la ville de Weissenburg vers la Rednitz, dont elle longe la rive gauche jusqu'au point où elle se jette dans le Mayn; elle suit de là la rive gauche de cette dernière rivière jusqu'à son embouchure. La ligne de démarcation sur la rive droite du Mayn, entre cette rivière et Dusseldorf, ne s'étendra plus vers Mayence jusqu'à la Nidda: dans le cas où les troupes françaises auraient fait, dans l'intervalle, des progrès de ce côté, elles conserveront, ou reprendront la même ligne qu'elles occupent aujourd'hui 15 juillet.

3. L'armée impériale occupera de nouveau la Haute et Basse Engadin, c'est-à-dire, la partie des Grisons, dont les rivières se jettent dans l'Inn, et de la vallée de Sainte-Marie dans l'Adige. La ligne de démarcation française s'étendra depuis Balzers, jusqu'au lac de Como, par Coire, Tossana, Splugen, Chiavenna, y compris le Luciensteg. La partie des Grisons, située entre cette ligne et l'Engadin, sera évacuée par les deux parties. Ce pays conservera la forme de gouvernement actuel.

4. Les places qui sont dans la ligne de démarcation, telles que Ulm, Ingolstadt, Philipsbourg, et lesquelles sont occupées par les Impériaux, resteront, sous tous les rapports, dans l'état où elles auront été trouvées par les commissaires

nommés à cet effet par les généraux en chef; la garnison n'en sera pas augmentée, et elles ne troubleront point la navigation sur les rivières et le passage sur les grandes routes. Le territoire de ces places fortes s'étend jusqu'à deux mille toises des fortifications; elles s'approvisionneront tous les dix jours, et, pour ce qui regarde cet approvisionnement déterminé, elles ne seront pas censées comprises dans les pays occupés par l'armée française, laquelle, de son côté, ne pourra pas non plus empêcher le transport des munitions dans lesdites places.

1800-an VIII. Allemagne.

5. Le général commandant l'armée impériale est autorisé à envoyer dans chacune de ces places une personne chargée d'informer les commandans de la conduite qu'ils auront à tenir.

6. Il n'y aura pas de pont sur les rivières qui séparent les deux armées, à moins que ces rivières ne soient coupées par la ligne de démarcation, et alors les ponts ne pourront être établis que derrière cette ligne, sans préjudice cependant des dispositions qui pourront être faites à l'avenir pour l'utilité des armées ou du commerce. Les chefs respectifs s'entendront sur cet article.

7. Partout où les rivières navigables séparent les deux armées, la navigation sera libre pour elles et pour les habitans. La même chose aura lieu pour les grandes routes comprises dans la ligne de démarcation, et cela pendant le temps de l'armistice.

8. Les territoires de l'Empire et des Etats autrichiens qui se trouvent dans la ligne de démarcation de l'armée française, sont sous la sauvegarde de la loyauté et de la bonne foi; les propriétés et les gouvernemens actuels seront respectés, et aucun des habitans de ces contrées ne pourra être inquiété, soit pour services rendus à l'armée impériale, soit pour opinions politiques, soit pour avoir pris une part effective à la guerre.

9.

1800-an VIII. Allemagne. 9. La présente convention sera expédiée avec le plus de célérité possible.

10. Les avant-postes des deux armées ne communiqueront point entre eux.

La publication de cet armistice répandit une joie égale parmi les deux nations belligérantes. Des deux côtés on était fatigué de la guerre, des deux côtés on désirait ardemment la paix. Le chef du gouvernement français, habile à se rendre les circonstances favorables, n'avait pas manqué de profiter de cette disposition des esprits, et s'était de plus en plus concilié l'opinion publique, en démontrant, par ses démarches, qu'il partageait les vœux de tous les Français, et désirait lui-même sincèrement la cessation définitive des hostilités. Quoique l'Autriche fût loin de se montrer aussi sincère dans ses dispositions pacifiques, elle avait paru se rendre au vœu général de ses peuples, et ceux-ci, en voyant les armées suspendre tout à coup les hostilités, ne doutèrent point que l'armistice de Parsdorf ne fût suivi d'un traité de paix définitif. La France partagea le même espoir; mais il ne devait pas se réaliser encore.

1800-an VIII. 5 septembre. (18 fructidor.) Méditerranée. *Siége et prise de Malte par les Anglais* [1]. — Lorsque Bonaparte, allant à la conquête de l'Egypte, avait enlevé l'île de Malte à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, il suivit trop aveuglément les instructions du directoire, pour espérer lui-même que la république française pût conserver longtemps cette possession isolée, et désormais en butte aux attaques continuelles des Anglais, maîtres de la Méditerranée. Il avait déjà trop d'expérience pour ne pas prévoir que la dissolution subite de l'Ordre au gouvernement duquel les Maltais étaient habitués, et qui faisait la force morale de ce poste important, en entraînerait tôt ou tard la perte. Mais,

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens. — Voir la carte placée dans le tome IX, page 11.

trop occupé du plan gigantesque qu'il allait mettre à exécution, et dont l'occupation de Malte n'était à ses yeux qu'un accessoire médiocre; pressé d'ailleurs d'arriver sur les côtes d'Egypte avant l'escadre anglaise, Bonaparte ne pensa point à éclairer le directoire sur ses véritables intérêts, et se contenta de prendre à la hâte des mesures bien insuffisantes pour la sûreté d'une conquête qui lui avait coûté peu d'efforts. 1800-an VIII. Méditerranée.

Si ce général eût pris sur lui de transiger avec l'ordre de Malte, et se fût fait une loi de respecter ses propriétés et son existence politique; si, en obtenant la faculté d'établir une garnison dans la place et les forts de cette île, il n'eût introduit dans les institutions d'autres changemens que ceux que les circonstances rendaient nécessaires, il courait la chance avantageuse de rencontrer dans les Maltais des alliés fidèles: au lieu qu'en agissant autrement, il s'exposait imprudemment au danger d'isoler une poignée de soldats au milieu d'une population ennemie, qui devait saisir avec empressement la première occasion de secouer le nouveau joug qu'on lui imposait.

Les événemens ne tardèrent point à justifier ce raisonnement. On a vu, dans le neuvième volume, qu'en quittant Malte pour continuer sa marche vers les côtes d'Egypte, Bonaparte avait laissé dans cette île une garnison de quatre mille hommes, qui devait être renforcée par des troupes envoyées d'Italie, et faisant partie d'une seconde expédition qui se préparait à Toulon : ce renfort ne put parvenir à sa destination, à cause de l'interruption subite des communications. Le général Vaubois, chargé du commandement de Malte, ne pouvait que très-difficilement, avec les faibles moyens mis à sa disposition, se défendre contre les entreprises du dehors. Il fallait qu'avec quatre mille hommes, mal pourvus de vivres et de munitions, il tînt tête à l'ennemi qui viendrait l'attaquer par mer; et si, d'après toutes les probabilités, la population maltaise se déclarait contre lui,

1800-an VIII. Méditerranée. il n'avait d'autre parti à prendre que de se renfermer dans la cité la Valette, et de s'y maintenir, aussi long-temps que possible, contre les entreprises du dehors et de l'intérieur. Quatre mille hommes, quelque valeureux et dévoués qu'on les supposât, étaient en effet insuffisans pour contenir une population de cent mille ames, déjà mal disposée, et pour repousser les tentatives des Anglais et de leurs alliés les Portugais et les Napolitains, qu'on devait s'attendre à voir arriver incessamment devant l'île. La situation du général Vaubois et de sa troupe à Malte était donc fort embarrassante, même dans les premiers temps de l'occupation, et ce ne fut que par une continuité d'actes de valeur, de constance et de dévouement, que les Français purent se maintenir plus de deux ans sur un rocher stérile, privés de tout secours et pressés par la faim, encore plus que par les armes de leurs ennemis.

Un mois s'était à peine écoulé depuis le départ de Bonaparte et de l'escadre française, que déjà le général Vaubois put s'apercevoir du funeste effet produit par l'établissement forcé du régime républicain dans l'île : la masse du peuple se voyait avec regret séparée des hommes qu'elle regardait depuis long-temps comme ses protecteurs naturels. Les nobles indigènes et les prêtres, ennemis déclarés des Français dans tous les lieux où ceux-ci portaient leurs armes, avaient chaudement embrassé la cause des chevaliers, et par leurs discours ils exaspérèrent encore les regrets et le mécontentement du peuple. Ayant perdu eux-mêmes leurs droits et leurs priviléges, et ne voyant devant eux qu'un avenir humiliant et malheureux, ils ne songèrent qu'à la vengeance et aux moyens de l'exercer avec le moins de danger possible pour leur sûreté. Les prêtres surtout, que leur ministère mettait plus immédiatement en contact avec le peuple, se chargèrent du soin d'exciter les haines et de fomenter la sédition. Ces

deux classes d'habitans réunis par le même intérêt, formèrent bientôt une ligne redoutable et préparèrent les voies aux ennemis du dehors. 1800-an VIII. Méditerranée.

Pendant les deux premiers mois de l'invasion de l'Egypte, et tant que la fortune de Bonaparte ne reçut point d'échec, les conspirateurs maltais n'osèrent point sortir de l'obscurité qui les enveloppait. D'ailleurs, les vigoureuses mesures de police et de surveillance établies par le général Vaubois, retenaient encore sous le joug d'une obéissance forcée et dans la crainte ces agitateurs, inhabiles aux démarches hardies et décisives. Mais lorsque la nouvelle du désastre d'Aboukir parvint à Malte, lorsqu'on y fut assuré que l'armée navale française presque toute entière avait été détruite par celle de l'amiral Nelson, les fermens d'une insurrection générale commencèrent à se manifester. Une première émeute n'eut pas de suite, parce qu'elle manquait d'ensemble, et les insurgés, battus ou dispersés sur plusieurs points, furent contraints de mettre bas les armes; mais cet essai fit apercevoir aux Français le danger auquel désormais ils allaient être exposés. Menacées dans tous les postes qui n'étaient point retranchés, les troupes se rapprochèrent de la place, et ne sortirent plus qu'avec précaution de leurs cantonnemens.

La perte de l'escadre française à Aboukir était en effet un coup terrible porté aux Français qui occupaient Malte, et devait accélérer leur expulsion de cette île. Ils n'avaient plus l'espoir d'être protégés par des forces navales, et leur salut ne dépendait plus à l'avenir que de leurs propres efforts. L'Angleterre restait libre d'employer tous ses moyens pour enlever Malte à ses nouveaux possesseurs, et pour s'emparer d'un poste qui lui assurait irrévocablement l'empire de la Méditerranée.

Les contre-amiraux Villeneuve et Decrès avaient ramené à Malte les tristes débris de l'escadre française, consistant en

1800-an VIII Méditerranée. un vaisseau et deux frégates [1], *le Guillaume Tell*, *la Diane* et *la Justice*, lorsque quelques vaisseaux portugais sous les ordres de l'amiral marquis de Nizza, se présentèrent devant le port. Cette apparition augmenta les embarras de la situation des Français. Déjà la cour de Naples avait fait défendre à ses sujets de terre ferme et de la Sicile toute communication avec Malte. Cette circonstance avait empêché le général Vaubois de pouvoir faire aucun approvisionnement, et de remplacer ses consommations journalières : il commençait à éprouver la disette de vivres, et l'ordre le plus sévère devenait indispensable pour ménager les munitions qui restaient encore. La place de Malte fut déclarée en état de siége, et le général fit faire les recherches les plus exactes des vivres qui pouvaient se trouver en magasin chez les particuliers.

A quelque temps de là, l'escadre anglaise de Nelson vint joindre la division portugaise, et, bientôt après, deux frégates napolitaines augmentèrent encore la ligne de blocus. Les Anglais mirent à terre un corps de douze cents hommes pour soutenir les insurgés, et exciter à la révolte ceux des habitans qui ne s'étaient point encore déclarés. Un convoi napolitain, venu de Sicile sous la protection des deux frégates dont nous venons de parler, apporta aux Maltais révoltés des armes, des munitions, et des vivres en abondance : ces secours déterminèrent une insurrection générale. Les paysans, levés en masse, furent organisés en compagnies, en bataillons, en régimens, commandés par des officiers anglais et portugais. Bientôt assez nombreux pour braver ouvertement les Français, ils s'approchèrent de la place et obligèrent le général Vaubois de faire rentrer dans les murs toutes les troupes de la garnison. En investissant la cité la Valette, les insurgés établirent leur quartier-général à la cité vieille, où le drapeau napolitain

[1] Le vaisseau *le Généreux*, commandé par le brave capitaine Lejoille, s'était rendu dans l'Adriatique.

fut arboré. Les maladies et les assassinats partiels auxquels les soldats français avaient été exposés jusqu'alors dans l'intérieur de l'île, avaient tellement affaibli la garnison, qu'elle ne comptait pas plus de deux mille deux cents hommes en état de combattre : aussi, sans les équipages des bâtimens ramenés d'Aboukir, il eût fallu renoncer à défendre les forts. Le contre-amiral Decrès fut chargé du commandement des marins mis à terre pour renforcer la garnison, et le contre-amiral Villeneuve conserva le commandement des bâtimens de guerre qui se trouvaient alors renfermés dans le port des galères.

1800-an VIII. Méditerranée.

Le général Vaubois fit toutes les dispositions nécessaires pour une résistance vigoureuse et prolongée. On répara avec soin toutes les fortifications ; tous les mendians, les hommes devenus suspects, les bouches inutiles, furent expulsés de la place. Le général fit mettre en réquisition le plomb qui pouvait se trouver chez les habitans, pour le convertir en balles, et il fit prendre dans les magasins des marchands les étoffes propres à l'habillement des troupes. Des chaloupes furent envoyées le long de la côte et à l'île de Goze pour entretenir les communications avec les garnisons françaises des autres forts et leur faire passer des secours ; des bâtimens légers furent expédiés en France, en Italie, en Corse et sur les côtes de Barbarie pour faire connaître la situation de la garnison de Malte, réclamer des secours, et ramener des munitions et des vivres.

Dès les premiers jours du blocus, les amiraux anglais et portugais avaient envoyé au général Vaubois une sommation pour qu'on eût à leur livrer la place, les vaisseaux de guerre français et les bâtimens qui avaient appartenu à l'ordre. Ils offraient un pardon généreux à ceux des habitans qui avaient embrassé la cause des Français ; Vaubois répondit en ces termes aux propositions qui lui étaient faites : « Vous avez sans doute oublié que des Français sont dans la place. Le

1800-an VIII. Méditerranée. sort des habitans ne vous regarde point. Quant à votre sommation, les soldats français ne sont point habitués à ce style. »

Cependant, malgré tous les soins et la vigilance du général français, il faillit être surpris au moment où il s'y attendait le moins. Les habitans de la ville étaient parvenus à se concerter avec les insurgés, qui occupaient, comme nous l'avons dit, la cité vieille. D'après le plan arrêté entre eux, les premiers devaient surprendre un poste français sur le rempart du fort Manoel, situé dans une île à l'ouest de la cité la Valette, faciliter l'escalade à ceux du dehors, et tous ensemble égorger la garnison. Ce complot, quoique découvert et dénoncé au général Vauhois par un Grec qui en surprit le secret, fut cependant sur le point d'être exécuté dans la nuit du 19 janvier 1799, et le hasard seul en empêcha le succès. Le révélateur n'ayant pas pu désigner précisément l'endroit où l'escalade devait avoir lieu, Vauhois avait redoublé de précaution et fait multiplier les rondes et les patrouilles. Vers neuf heures du soir, un officier à la tête d'un petit détachement de huit hommes, rentrant dans le fort Manoel à la suite d'une exploration au dehors, aperçut au pied du rempart, près de la porte Marsa-Muciette, un groupe d'hommes armés qui lui parurent étrangers à la garnison. Bien qu'il fût de beaucoup inférieur en force à ce rassemblement, il ne balança point à marcher dessus. Il avait fait à peine quelques pas lorsqu'il se vit entouré par les Maltais, qui se présentèrent de différens côtés. Ce brave, sans se déconcerter, exhorte sa petite troupe à tenir ferme, et charge ses nombreux adversaires avec une telle impétuosité, qu'il les met en fuite et leur fait dix prisonniers.

Dans le même moment, on entendait une salve d'artillerie que le général Vaubois venait d'ordonner en réjouissance de l'arrivée d'un bâtiment génois, qui avait apporté des vivres et des nouvelles de France. Cette détonation fit croire aux

insurgés du dehors que les conjurés étaient maîtres de la ville et donnaient le signal convenu ; ils s'avancèrent alors en masse et à découvert jusqu'au pied des remparts ; mais les Français, déjà sur leurs gardes, les écrasèrent par la mitraille et un feu de mousqueterie à bout portant. Cet événement répandit la terreur parmi les Maltais et ranima la confiance de la garnison, qui fut encore encouragée par l'arrivée d'une goëlette venant d'Ancône, et de la frégate *la Boudeuse*, partie de Toulon, amenant, l'une et l'autre, des approvisionnemens en vivres et en munitions. 1800-an VIII. Méditerranée.

Pendant les neuf mois qui suivirent cette tentative infructueuse de la part des assiégeans, le général Vaubois parvint, à force de courage, de constance et de dévouement, à contenir les efforts des habitans de l'île et des alliés sur la mer. Les ressources en munitions et en vivres s'épuisant journellement, et le nombre des défenseurs de Malte diminuant progressivement, le général avait fait partir de temps à autre pour France et pour des pays amis, des émissaires à l'effet de réclamer des secours ; le commissaire du gouvernement Regnaud (de Saint-Jean d'Angeli[1]) se rendit lui-même auprès du directoire pour exposer la situation de Malte. Presque tous les bâtimens expédiés furent enlevés par les croisières.

Toutefois, au milieu des privations et des dangers de toute espèce, les Français ne se laissaient point abattre. Une discipline sévère régnait parmi les troupes ; un seul sentiment animait les soldats et les officiers, celui de défendre jusqu'à la dernière extrémité une possession dont ils sentaient toute l'importance, en même temps qu'ils reconnaissaient la difficulté de recevoir des renforts de France en raison de la déplorable situation de la marine nationale et des résultats de la guerre sur le continent, où la république

[1] Mort à Paris, le 11 mars 1819, quelques heures après son retour dans sa patrie, dont un long exil l'avait séparé.

1800-an VIII. Méditerranée. avait déjà perdu ses conquêtes, et voyait ses frontières menacées.

Nous avons dit que le général Vaubois avait fait sortir de la place les bouches inutiles, et s'était emparé des magasins établis pour la subsistance de la ville. Les habitans eurent ordre de faire eux-mêmes leur pain, et d'acheter au comptant de l'administration militaire le grain qui leur était nécessaire. Par ce moyen, on se procura quelques rentrées, qui servirent à l'entretien de l'hôpital et aux dépenses de l'arsenal. Mais cette ressource étant épuisée, et la pénurie d'argent ne se faisant pas moins sentir que celle des vivres, Vaubois fut obligé de recourir à un emprunt forcé. Il fit accepter aux propriétaires et aux particuliers des obligations au nom du gouvernement français payables à la paix générale : par cette mesure adroite, les plus riches habitans de Malte se trouvèrent intéressés à concourir de bonne foi à la défense de la place. La dette générale de la garnison montait, il est vrai, à une somme très-considérable ; mais le général offrait aux prêteurs pour plus de deux millions de biens nationaux à vendre si les Français parvenaient à rester maîtres de l'île.

Le produit de cette opération financière servit pendant quelques mois à mettre au courant la solde entière de la garnison ; mais d'autres besoins se firent sentir : les habits des soldats tombaient en lambeaux. C'est alors que Vaubois se servit des cotonnades et autres étoffes qu'il avait déjà fait mettre en réquisition, pour remplacer le drap qui manquait entièrement. L'infanterie de ligne fut habillée en cotonnade blanche, l'infanterie légère en rouge ; l'artillerie eut des vêtemens de couleur brune, et les marins des vestes et pantalons rayés. Les officiers furent vêtus en étoffes de soie et camelots de couleur.

Durant l'hiver de 1798 à 1799, le scorbut avait fait de grands ravages. Afin d'y remédier, le général Vaubois n'igno-

rant pas que l'usage des viandes salées contribue beaucoup à la propagation de cette maladie, encouragea les troupes à la culture des végétaux. Il n'y eut d'abord que quelques canonniers qui s'en occupèrent ; mais leurs premiers essais ayant été récompensés par des bénéfices extraordinaires, ils trouvèrent bientôt de nombreux imitateurs. Les soldats étaient d'ailleurs intéressés à cette culture, pour leur propre conservation. Au bout de quelques mois, les fossés transformés en jardins potagers ne suffisaient plus à cet empressement général. On vit les soldats se donner des peines incroyables pour rapporter des terres dans les endroits où il n'y en avait point. Mais le soin de créer ainsi des terrains productifs, ne présentait pas encore la plus grande difficulté à vaincre : afin de fertiliser ce terrain dans un pays où la chaleur est excessive, il fallait l'arroser, et l'on était obligé d'aller puiser l'eau dans des citernes quelquefois à de grandes distances, et toujours avec des fatigues extrêmes. C'est surtout dans cette occasion que la nécessité développa le génie des soldats français. Ils inventèrent des machines hydrauliques aussi simples qu'ingénieuses, au moyen desquelles ils faisaient descendre ou monter l'eau dans les fossés ou sur les remparts, qui dans certaines parties avaient jusqu'à quatre-vingt pieds d'élévation. Le climat étant très-favorable à la végétation, les légumes et les plantes potagères se multiplièrent très-rapidement : l'aridité seule pouvait s'opposer à leur récolte ; mais en se procurant l'eau indispensable, les soldats avaient trouvé le moyen de se pourvoir abondamment de végétaux nourrissaus, dont la culture avait le double avantage d'entretenir la santé, et d'assurer des alimeus plus agréables et moins échauffans que ceux qu'on avait tirés jusqu'alors des magasins.

1800-an VIII Méditerranée.

L'éducation des lapins fut encore pour les Français renfermés dans la place de Malte, d'un grand secours. A la vérité, les soldats s'exposaient aux plus grands dangers pour

1800-an VIII Méditerranée.

aller ramasser l'herbe destinée à la nourriture de ces animaux; mais ceux-ci qui se multiplièrent extraordinairement, devinrent, ainsi que les poules, une ressource bien précieuse pour des hommes qui, pendant près de deux ans, furent privés de viande de boucherie, même dans les hôpitaux où le bouillon pour les convalescens se faisait avec de la viande de cheval. Les soins donnés aux malades, malgré la faiblesse des ressources en médicamens et en vivres réparateurs, contribuèrent à les rétablir promptement, et à diminuer le nombre des morts pendant la première année du siége. Les marchés de la ville étaient approvisionnés en poulets, lapins, œufs, chiens, chats, rats, légumes; les marins y apportaient aussi les coquillages et le poisson qu'ils pouvaient prendre dans le port, et principalement dans la cale ou petit port des galères. La vente de ces denrées procurait de l'argent aux soldats et les mettait dans l'aisance.

Tout en donnant ses soins au bien-être physique de ses soldats, le général Vaubois crut devoir s'occuper aussi de soutenir leur moral au milieu des ennuis inséparables de leur position dans une place assiégée depuis si long-temps, et où les événemens militaires n'étaient pas assez fréquens pour causer une distraction suffisante. Le gouverneur de Malte autorisa donc la formation d'une troupe de comédiens, et protégea l'établissement d'un spectacle qui devait servir à charmer la monotonie de l'existence des officiers et des soldats, et les lier par de plus douces habitudes aux habitans de la ville, distraits eux-mêmes de leurs soucis par cette mesure bienfaisante. Un musicien, que ses charmantes compositions ont rendu depuis si célèbre en France, Nicolo Isouard [1], cheva-

[1] Nous avons saisi avec empressement l'occasion de payer ce tribut à la mémoire d'un artiste distingué, enlevé trop tôt aux beaux arts et à ses amis, au nombre desquels nous nous honorions d'être. Nicolo est mort à Paris au commencement de l'année 1818, à l'âge de quarante-trois ans.

lier servant de l'ordre de Malte, né dans cette île, mais Français d'origine et d'opinion, fut placé à la tête de cet établissement. Il était attaché au général Vaubois en qualité de secrétaire interprète, et il composa pendant le siége plusieurs opéras qui obtinrent un grand succès. Le général Vaubois établit également des écoles d'écriture, de calcul, de dessin, de danse, et des salles d'escrime : en un mot, il ne négligea rien de ce qui pouvait charmer les privations, et entretenir l'esprit et le corps dans une activité salutaire. Cette industrieuse prévoyance ne prenait rien sur les autres détails administratifs et militaires dans lesquels le gouverneur de Malte entrait avec autant de vigilance que de sagacité.

1800-an VIII. Méditerranée.

La pénurie des vivres augmentant sans cesse, il fallut diminuer progressivement le nombre des consommateurs dans la place. De quarante-cinq mille habitans qui s'y trouvaient renfermés au commencement du blocus, il n'en restait plus guère que neuf mille, vers la fin de l'année 1799, en y comprenant encore les autorités administratives et les personnes attachées au service de la place.

La garnison, d'ailleurs peu inquiétée par les forces qui la tenaient bloquée, au milieu des privations de tout genre, ne perdait rien de sa constance et de son dévouement. Ce dernier sentiment, dont elle regrettait de ne pas donner des preuves plus fréquentes, augmenta encore, s'il était possible, en apprenant la révolution qui avait placé Bonaparte à la tête du gouvernement de la France. Jusqu'à cette époque, les assiégeans avaient cherché à effrayer cette même garnison par des sommations ou des communications qui renfermaient le récit des revers éprouvés en Italie et en Allemagne par les armées françaises ; ils avaient même défiguré l'événement du 18 brumaire, et s'étaient bien gardés de laisser transpirer la nouvelle du choix de Bonaparte pour premier consul, parce qu'ils en craignaient l'effet sur l'esprit des

1800-an VIII. Méditerranée. soldats et des officiers pleins de confiance dans la fortune du vainqueur de l'Italie et de l'Egypte. On était donc à Malte dans une ignorance complète de ce qui s'était passé en Europe, depuis les nouvelles apportées par la frégate *la Boudeuse*, vers le mois de février 1799, lorsqu'en janvier 1800, un aviso réussit à tromper la vigilance des croisières, et vint dissiper toutes les incertitudes en entrant dans le port. Sur ce bâtiment était le capitaine d'état-major Saint-Remi [1], porteur des dépêches du gouvernement consulaire, et des papiers publics depuis le 18 brumaire (9 novembre) jusque vers le milieu de décembre. Ces nouvelles causèrent une joie universelle parmi les Français qui se trouvaient à Malte. La constitution de l'an VIII fut reçue avec acclamation : les troupes, persuadées que le premier consul ferait tout ce qui dépendrait de lui pour les secourir, jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de Malte, plutôt que de se rendre aux ennemis de la France.

Ce serment aurait été accompli, si les Français n'eussent eu à repousser que les attaques combinées, et jusqu'alors infructueuses des assiégeans par terre et par mer. Mais l'ennemi le plus redoutable, le seul qu'il ne fût point en leur pouvoir de vaincre, était le manque de vivres et de munitions, dont ils étaient incessamment menacés. Nous verrons en effet que ces deux causes purent seules triompher de la persévérance de Vaubois et de ses troupes, et les forcer de violer un serment prononcé dans un moment d'enthousiasme et de délire, et qu'ils ne pouvaient plus tenir.

Repoussés dans leurs attaques, les assiégeans avaient renouvelé plusieurs fois leurs sommations. Vaubois répondit à celle que Nelson lui envoya le 1er novembre 1799 : « Jaloux de mériter l'estime de votre nation, comme vous recherchez celle de la nôtre, nous sommes résolus de défendre cette for-

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

teresse jusqu'à l'extrémité. Quant à l'intérêt que vous prenez aux rebelles de la campagne, leur conduite parjure les mène à leur perte; c'est tout ce qu'ils peuvent attendre de leurs projets insensés. Nous les plaignons sincèrement d'être les dupes des conseils de quelques ambitieux, et nous sommes disposés à repousser leurs efforts avec tout le courage dont des gens d'honneur peuvent être susceptibles. » Trois autres sommations furent faites à divers intervalles sans obtenir plus de succès. Irrités de ces refus constans, les assiégeans résolurent de tenter un dernier effort pour emporter la place d'assaut. Le 16 février 1800 [1], les insurgés maltais, encouragés et soutenus par des détachemens de troupes anglaises et napolitaines, attaquèrent la place du côté de la mer. Ils s'avancèrent jusqu'au pied des remparts avec des barques, et tentèrent d'escalader le mur d'enceinte du côté de Bourmala. Cette attaque était protégée par le feu des bâtimens anglais, portugais et napolitains qui formaient la ligne de blocus, à l'effet d'appeler l'attention de la garnison sur plusieurs points à la fois; mais les Français ne prirent point le change. Au moment où l'ennemi s'élança de ses barques pour appuyer ses échelles et tenter l'assaut, un feu de mitraille bien dirigé les repoussa et les renversa dans la mer où la plupart se noyèrent.

1800-an VIII. Méditerranée.

Deux jours après cette dernière entreprise, une nouvelle bien affligeante vint éprouver d'une manière plus forte la constance des braves défenseurs de Malte. Le contre-amiral Perrée avait appareillé de Toulon, au commencement de février de cette année, avec une division composée du vaisseau de guerre *le Généreux*, un des bâtimens échappés au désastre d'Aboukir, de trois corvettes, et de plusieurs bâtimens de transport, ayant à bord trois mille hommes de troupes et une quantité de vivres et de munitions de guerre. Arrivé,

[1] Le général Mathieu Dumas place cette action au 16 février 1799: c'est une erreur de date.

1800-an VIII. Méditerranée. le 18 février, jusqu'à la hauteur de Malte sans avoir rencontré de navires ennemis, il aperçut la frégate anglaise *le Succès*, faisant partie de la ligne de blocus, et manœuvra pour la capturer. Un cutter qui accompagnait la frégate, força de voiles pour prévenir l'amiral Nelson qui montait *le Foudroyant* [1], et croisait au vent de l'île. L'amiral anglais se rapprocha et laissa arriver sur le convoi français avec des forces supérieures. Le combat s'engagea à la vue de Malte; le contre-amiral se défendit en désespéré et fut blessé mortellement [2]. L'heureux Nelson réussit à s'emparer du *Généreux* qui lui avait échappé à Aboukir : le convoi se dispersa; quelques transports furent pris par l'escadre de l'amiral Keith; et de cette division, les trois corvettes seules rentrèrent dans le port de Toulon.

Ce funeste événement, dont les Français de Malte avaient été, pour ainsi dire, les malheureux témoins, fit prendre au général Vaubois la résolution d'envoyer le contre-amiral Decrès sur le vaisseau *le Guillaume-Tell*, pour annoncer au premier consul que la place ne pouvait pas tenir au delà du mois de juin. Decrès tenta, en vain, de traverser la croisière ennemie : son vaisseau, le dernier qui restât de la flotte d'Egypte, eut le même sort que les autres. Nelson s'empressa de faire connaître ce nouveau revers à la garnison, en envoyant une cinquième sommation qui n'eut pas plus de succès que les précédentes.

Les munitions, les moyens de subsistance, et jusqu'aux

[1] Vaisseau de guerre français et l'un des plus beaux de notre ancienne marine: les Anglais l'avaient pris à Toulon en 1793.

[2] Blessé d'abord à l'œil gauche par un éclat de bois, Perrée dit à ceux qui l'entouraient : « Ce n'est rien, mes amis, continuons notre besogne. » Resté sur le banc de quart, il ordonnait une manœuvre, quand un boulet lui emporta la cuisse droite; il tomba sans connaissance, et expira quelques momens après. La perte de ce brave officier fut vivement sentie par tous les marins français, les Anglais eux-mêmes avaient su apprécier son courage et son habileté.

médicamens pour les malades, s'épuisaient de plus en plus dans Malte; les soldats touchaient au moment des plus grandes privations. Une poule se vendait soixante francs, un lapin douze francs, un œuf jusqu'à vingt sous, une laitue dix-huit sous, un rat quarante sous, et le poisson jusqu'à six francs la livre. Les chaleurs et la disette multiplièrent bientôt les maladies. Le typhus, qui prit naissance dans les hôpitaux, enleva cent vingt, cent trente hommes par jour. La garnison était diminuée de près de moitié au commencement de juillet. Instruit de l'extrémité où les Français se trouvaient réduits, Nelson envoya au général Vaubois une sixième sommation, par laquelle il le menaçait du refus d'une capitulation honorable, si la garnison ne se rendait pas avant l'arrivée d'une flotte russe qu'il disait à Messine. « La valeur de la garnison, répondit le général Vaubois, est celle de républicains, aussi remplis de l'amour de leur devoir que de courage. Cette place est en trop bon état, et je suis moi-même trop jaloux de bien servir mon pays et de conserver mon honneur, pour écouter vos propositions. Quelques ennemis qui se présentent, nous les combattrons avec vigueur, et nous les forcerons, ainsi que tous ceux qui viendraient après, à nous craindre et à nous estimer. »

1800-an VIII. Méditerranée.

Les commandans ennemis firent à Vaubois l'injure de le croire susceptible d'être séduit. Le marquis de Nizza (Nelson eût rougi de faire une pareille démarche) demanda une entrevue au général français : celui-ci consentit à le recevoir au fort Manoel; mais en voyant paraître l'amiral portugais, les soldats de la garnison, ne pouvant contenir leur indignation, s'écrièrent : « Non, non, nous voulons conserver Malte à la république : nous périrons tous sur les remparts avant de capituler! Osez venir nous attaquer! » Ce fut en vain que le général Vaubois voulut faire cesser ces clameurs universelles. Il fut impossible au marquis d'expliquer le motif de sa

1800-an VIII. Méditerranée.

présence, et il se retira bien convaincu qu'avec de tels hommes on ne pouvait pas espérer de faire rendre la place avant la dernière extrémité.

Cependant la détresse des Français était presque à son comble. Vaubois, pour ménager encore le peu de ressources qui lui restait, se vit forcé d'ordonner une dernière expulsion des habitans que la famine effrayait le plus.

Des neuf mille habitans qui étaient encore dans la place, deux mille sept cents furent mis hors des portes : le général anglais Graham [1] défendit à ses avant-postes de les laisser passer. C'est en vain qu'ils implorèrent l'intercession de leurs compatriotes mêlés parmi les Anglais : ces derniers firent feu sur eux pour les forcer à rétrograder. Ces malheureuses victimes des fureurs de la guerre, passèrent deux jours au pied des remparts dans la plus affreuse situation, réduits à mourir de faim ou à périr sous le feu des soldats ennemis. Vaubois en eut pitié, leur fit ouvrir les portes, et les Français toujours humains, toujours généreux, s'empressèrent de partager avec eux leurs faibles portions d'alimens.

Dès le commencement du blocus, le général Vaubois avait réduit au tiers la ration des vivres : par une nouvelle réduction, on put atteindre le mois d'août; mais à cette époque, la garnison et les habitans commencèrent à éprouver les horreurs de la famine. Toutes les bêtes de somme avaient été consommées : les chiens, les chats, les poules, les lapins avaient cessé d'être une ressource, puisqu'il n'était plus possible de les nourrir eux-mêmes. Le bois manquait totalement : Vaubois avait été réduit à faire dépecer la frégate *la Boudeuse*. Les citernes étaient à sec; les maladies augmentaient et prenaient le plus effrayant caractère; il n'y avait plus de pain

[1] C'est le même qui a écrit l'histoire des campagnes de 1796 à 1799, et dont nous avons fait remarquer la véracité. On doit le reconnaître à ce nouveau trait de bienveillance et de générosité.

à espérer après le 2 septembre. La ville présentait l'aspect le plus lugubre, on ne voyait de tous côtés que des morts ou des mourans. Vaubois, réduit à capituler incessamment, voulut au moins soustraire à l'ennemi les deux frégates *la Diane* et *la Justice*, il les fit appareiller et sortir du port dans l'espoir qu'elles pourraient échapper à la croisière. La première fut prise ; la seconde, que l'obscurité déroba à la vue des bâtimens ennemis, parvint à s'échapper et à gagner les côtes de France.

1800-an VIII. Méditerranée.

Le 3 septembre, le général Vaubois ayant épuisé toutes ses ressources, ne voulut cependant pas entrer en négociation avec l'ennemi sans avoir pris l'avis d'un conseil de guerre. Tous les officiers décidèrent, à l'unanimité, qu'une prompte capitulation était le seul moyen d'arracher la garnison à une destruction certaine. En conséquence, et dès le lendemain 4, le général Vaubois envoya un parlementaire au général anglais Pigot. Il lui écrivait en ces termes :

« Par votre lettre, du 17 juillet dernier, vous me proposez, monsieur, d'envoyer à la Valette un officier de marque pour traiter ; l'honneur me permet de le recevoir, si vous persistez à ce qu'il se présente. Je vous garantis qu'il sera reçu et respecté comme doit l'être un officier revêtu du caractère qu'il aura. Entrant dans ce moment en négociation pour capituler, je vous préviens que je viens de donner des ordres pour qu'on cesse toute hostilité ; j'espère que vous voudrez bien en donner de semblables. »

Cette proposition d'un général qui s'était défendu avec une opiniâtreté si honorable, fut acceptée avec empressement, et les généraux ennemis envoyèrent le capitaine de vaisseau anglais Martin, pour s'entendre avec le général Vaubois. Les deux partis furent bientôt d'accord, et, le 5 septembre, le général Vaubois et le contre-amiral Villeneuve d'une part,

1800-an VIII Méditerranée. le major-général Pigot, et le capitaine de vaisseau Martin de l'autre, arrêtèrent ce qui suit :

Art. 1er. Aussitôt que la capitulation sera signée, les forts Riccazoli et Tigné seront livrés aux troupes de S. M. Britannique, et les vaisseaux pourront entrer dans le port. La porte nationale sera occupée par une garde composée de Français et d'Anglais, en nombre égal, jusqu'à ce que les vaisseaux soient prêts à recevoir le premier embarquement : alors toute la garnison défilera avec les honneurs de la guerre jusqu'à la marine, où elle déposera ses armes. Ceux qui ne pourront faire partie du premier embarquement occuperont l'île et le fort Manoel, ayant une garde armée pour empêcher que qui que ce soit se répande dans la campagne. La garnison sera considérée comme prisonnière de guerre, et ne pourra servir contre S. M. Britannique jusqu'à l'échange, de quoi les officiers respectifs donneront leurs paroles d'honneur. Toute l'artillerie, les munitions et magasins publics de toutes espèces, seront délivrés aux officiers préposés à cet effet, ainsi que les inventaires des papiers publics.

2. Le général de brigade Chanez, commandant la place et les forts ; le général de brigade d'Hennezel, commandant l'artillerie et le génie, les officiers de terre et de mer, les employés quelconques de la marine, le citoyen Pierre-Alphonse Guys, commissaire-général des relations commerciales de la république française en Syrie et en Palestine, accidentellement à Malte avec sa famille; les employés civils et militaires, les ordonnateurs et commissaires des guerre et de la marine, les administrateurs civils, les membres quelconques des autorités constituées emporteront leurs armes, leurs effets personnels et leurs propriétés de quelque nature qu'elles soient. Les sous-officiers de terre et de mer conserveront leurs sabres.

3. Sont regardés comme faisant partie de la garnison tous

ceux de quelque nation que ce soit, qui ont porté les armes au service de la république pendant le siége. 1800-an VIII. Méditerranée.

4. La division sera embarquée aux frais de S. M. Britannique ; chaque militaire ou employé recevra, pendant la traversée, les rations telles qu'elles sont attribuées à chaque grade, suivant les lois et réglemens français. Les officiers membres d'administration civile, qui passent en France, jouiront du même traitement eux et leur famille, en les assimilant à des grades militaires correspondant à l'élévation de leurs fonctions. (Les Anglais n'accordèrent cet article que conformément aux usages de leur marine, qui n'attribue que la même ration à tous les individus de quelque grade et condition qu'ils soient.)

5. Il sera fourni le nombre nécessaire de chariots et de chaloupes pour transporter et mettre à bord les effets personnels des généraux, de leurs aides-de-camp, des ordonnateurs et commissaires, des chefs de corps, des officiers, du citoyen Guys, des administrateurs civils et militaires de terre et de mer, ainsi que les papiers des conseils d'administration des corps, ceux des commissaires des guerres de terre et de mer, du payeur de la division, et des autres employés d'administrations civiles et militaires. Ces effets et papiers ne pourront être assujettis à aucune recherche ni inspection, sous la garantie que donnent les généraux stipulans qu'ils ne contiendront aucune propriété publique ni particulière.

6. Les malades transportables seront embarqués avec la division et pourvus des vivres, médicamens, coffres de chirurgie, effets et officiers de santé nécessaires à leur traitement pendant la traversée ; ceux qui ne seront pas transportables seront traités comme il convient ; le général en chef laissant à Malte un médecin et un chirurgien au service de France qui en prendront soin. Il leur sera fourni des logemens *gratis*

1800-an VIII. Méditerranée. s'ils sortent de l'hôpital, et ils seront renvoyés en France dès que leur état le permettra, avec tout ce qui leur appartient et de la même manière que la garnison. Les généraux en chef de terre et de mer en évacuant Malte, les confient à la loyauté et à l'humanité de M. le général anglais.

7. Tous les individus de quelque nation qu'ils soient, habitans de l'île de Malte ou autres, ne pourront être ni troublés, ni inquiétés, ni molestés pour leurs opinions politiques, ni pour tous les faits qui ont eu lieu pendant que Malte a été au pouvoir du gouvernement français. Cette disposition s'applique principalement dans tout son entier à ceux qui ont pris les armes ou qui ont rempli des emplois civils, administratifs ou militaires. Ils ne pourront être recherchés en rien, encore moins poursuivis pour les faits de leur gestion.

8. Les Français qui habitaient Malte, de quelque état qu'ils soient, qui voudront suivre l'armée française et se rendre en France avec leurs propriétés, en auront la liberté. Ceux qui ont des meubles ou immeubles dont la vente ne peut se faire de suite, et qui seront dans l'intention de venir habiter la France, auront le mois à dater du jour de la signature de la présente capitulation, pour vendre leurs propriétés foncières ou mobilières. Ces propriétés seront respectées. Ils pourront agir par eux-mêmes s'ils restent, ou par procureurs fondés s'ils suivent la division. Lorsqu'ils auront fini leurs affaires dans le temps convenu, il leur sera fourni des passeports pour venir en France, transportant ou faisant passer sur des bâtimens les meubles qui pourraient leur rester, ainsi que leurs capitaux en argent ou lettres de change, suivant leur commodité.

9 Aussitôt la capitulation signée, M. le général anglais laissera entièrement à la disposition du général commandant les troupes françaises de faire partir une felouque avec l'équi-

page nécessaire, et un officier chargé de porter la capitulation au gouvernement français. Il lui sera donné le sauf-conduit nécessaire. 1800-an VIII. Méditerranée.

10. Les articles de la capitulation signés, il sera livré à M. le général anglais, la porte dite des *Bombes*, qui sera occupée par une garde d'égale force d'Anglais et de Français. Il sera consigné à ces gardes de ne laisser pénétrer dans la ville ni soldats des troupes assiégeantes, ni habitans de l'île quels qu'ils soient, jusqu'à ce que les troupes françaises soient embarquées et hors de vue du port. A mesure que l'embarquement s'exécutera, les troupes anglaises occuperont les portes par lesquelles on pourrait entrer dans la place.

11. Toutes aliénations et ventes des meubles et immeubles quelconques pour le gouvernement français, pendant le temps qu'il a resté en possession de Malte, et toutes transactions entre particuliers seront maintenues inviolables.

12. Les agens des puissances alliées qui se trouveront dans la Valette lors de la reddition de la place, ne seront inquiétés en rien, et leurs personnes et leurs propriétés seront garanties par la présente capitulation.

13. Le général en chef et les autres généraux seront embarqués avec leurs aides-de-camp, les officiers attachés à eux, ainsi que les ordonnateurs et leurs suites sans séparations respectives.

14. Les prisonniers faits pendant le siége, y compris le vaisseau *le Guillaume - Tell* et la frégate *la Diane*, seront rendus et traités comme la garnison; il en sera de même de l'équipage de *la Justice*, si elle était prise en se rendant dans un des ports de la république.

15. Tout ce qui est au service de la république ne sera sujet à aucun acte de représailles de quelque nature que ce puisse être, et sous quelque prétexte que ce soit.

1800-an VIII. Méditerranée.

16. S'il survient quelques difficultés sur les termes et conditions de la capitulation, elles seront interprétées dans le sens le plus favorable à la garnison. »

La capitulation de Malte, dit M. le lieutenant-général Dumas, fut pour la France le fruit le plus amer de la défaite de sa flotte à Aboukir. Elle ne perdit pas seulement les avantages d'un beau port protégé par une forteresse inexpugnable au centre de la Méditerranée, d'un appui pour ses croisières sur le passage le plus fréquenté, d'un refuge pour sa marine militaire et marchande; mais elle dut gémir, elle devra regretter long-temps que cette funeste conquête, passant sous la domination des Anglais, ait détruit sa prépondérance, la sécurité de son commerce, et, par conséquent, les élémens de sa puissance maritime dans les mers du Levant.

CHAPITRE XVIII.

SUITE DE L'ANNÉE 1800.

Situation des puissances belligérantes après l'armistice de Parsdorf; prolongation de cet armistice; ouverture d'un congrès à Lunéville; démarches hostiles des Napolitains; insurrection de la Toscane; occupation de Florence, etc.; dénonciation de l'armistice, etc., etc. — Ouverture de la campagne dite d'hiver, en Allemagne, par l'armée aux ordres de Moreau; combat d'Ampfing; bataille de Hohenlinden; passage de l'Inn; armistice de Steyer, etc. — Opérations de l'armée dite gallo-batave en Allemagne; occupation des villes d'Aschaffenburg, Schweinfurt et Wurtzburg; combats de Burg-Eberach, de Nurenberg, de Neukirchen, etc.; cessation des hostilités, etc., etc. — Opérations militaires dans le pays des Grisons et le Tyrol; passage du Spugen par l'armée aux ordres du général Macdonald; attaque du mont Tonal; combats de Zernetz, de Sah-Martinsbruk, etc., etc. [1].

L'armistice de Parsdorf semblait promettre à l'Europe la paix, que la convention d'Alexandrie avait permis d'espérer; et les peuples, fatigués d'une guerre de neuf ans, soupiraient plus que jamais après un repos que l'épuisement général rendait bien nécessaire. Jamais les circonstances n'avaient été plus favorables pour amener une prompte conclusion; la France victorieuse ne la désirait pas moins que l'Autriche vaincue, et les démarches de Bonaparte démontraient assez qu'il bornait son ambition à devenir le pacificateur du pays qui l'avait appelé à la suprême magistrature, en mettant un terme à la guerre excitée par les intérêts révolutionnaires. Mais le cabinet de Vienne, quoique empressé de remédier aux suites fâcheuses d'une lutte dans laquelle l'Autriche avait été si maltraitée à plusieurs reprises, se trouvait lié par ses engagemens avec l'Angleterre, et comptait encore trop sur

1800-an IX. 29 novembre. (5 frimaire.)

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués précédemment.

1800-an IX. les ressources et les intrigues de cette puissance, pour se déterminer franchement à abandonner la partie, sans essayer de reprendre l'avantage.

D'un autre côté, le cabinet de Saint-James redoublait d'efforts pour fixer l'indécision de son alliée, et faire recommencer la guerre. Il trouvait dans la continuation des hostilités la garantie de sa prépondérance et du monopole du commerce du monde; il sentait que l'état de guerre pouvait seul empêcher la France de rétablir sa marine, et de demander, de concert avec la Hollande, l'Espagne et les autres puissances du continent, l'affranchissement des mers. Enfin, le fils de Chatam, l'orgueilleux Pitt, ne voyait dans la paix avec la France qu'un aveu fait par tous les souverains de leur impuissance pour détruire les résultats de la révolution de 1789, pour arrêter le cours des succès de la république sous le gouvernement consulaire, l'activité de son industrie et l'infaillible développement de sa puissance; et, conséquemment, sans se laisser éblouir ou intimider par l'éclat des victoires remportées récemment sur les alliés, ce ministre, inébranlable dans ses desseins, s'occupait avec une nouvelle ardeur du soin de renouer les fils de la coalition près de se dissoudre.

Cependant l'armée autrichienne, découragée par des revers multipliés, menaçait de ne vouloir plus combattre pour une querelle dont elle avait perdu de vue le but et les résultats possibles. Epuisés par les charges d'une guerre poussée avec une vigueur inconnue jusqu'alors, les peuples des Etats héréditaires supportaient avec peine les obligations militaires qui leur étaient imposées. La présence des Français sur les bords de l'Inn avait répandu l'alarme jusque dans Vienne, et la nation autrichienne, naturellement tranquille, s'était laissé entraîner à des manifestations séditieuses, qui pouvaient faire craindre une prochaine insurrection.

Dans cet état de choses, la cour d'Autriche se vit comme forcée d'écouter les propositions du premier consul, malgré le traité de subsides conclu avec l'Angleterre, et qui lui interdisait la faculté de faire une paix séparée jusqu'au 28 février 1801. Ainsi, moins pour procéder franchement à la conclusion de la paix, que pour gagner du temps, le cabinet de Vienne se décida à envoyer à Paris le comte de Saint-Julien. Cet officier-général, dont la mission fut d'abord couverte du voile du mystère, était porteur d'une lettre autographe de l'empereur François, en réponse à celle que le premier consul avait écrite lui-même après la convention d'Alexandrie. Le but apparent du voyage de l'agent autrichien était de régler les conditions d'un armistice général; mais le comte était muni de tous les pouvoirs nécessaires pour entrer en négociations avec Bonaparte. Les préliminaires proposés par celui-ci étaient : 1°. l'occupation, par les Français, de toutes les forteresses de l'Italie occidentale, en commençant par Mantoue; 2°. la reconnaissance des républiques cisalpine et ligurienne; 3°. enfin, l'indépendance de la Toscane, sauf la compensation réglée pour le grand-duc Ferdinand. 1800-an IX.

Ces propositions avaient été d'abord communiquées, par le ministre autrichien baron de Thugut, à lord Minto, ambassadeur de la Grande-Bretagne à Vienne, et il avait été convenu qu'elles seraient rejetées comme étant contraires aux intérêts respectifs des deux puissances. Cependant, la situation des affaires de l'Autriche étant devenue telle, qu'il semblait presque impossible que cette puissance pût continuer la guerre avec espoir de succès, le cabinet de Londres crut devoir approuver la mission du général Saint-Julien, en déclarant que l'Angleterre consentait à prendre part aux négociations entamées, et qu'elle enverrait des plénipotentiaires, pour, de concert avec celui de l'empereur, traiter avec le premier consul, aussitôt que ce dernier aurait fait

1800-an IX. connaître qu'il agréait cette proposition. Cette concession du ministère britannique n'avait point d'autre motif que celui d'entamer les négociations, et d'amener l'Autriche à les rompre elle-même.

Le baron de Thugut, dans une dépêche adressée, le 11 août 1800, à M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures de France, annonça, d'une manière officielle, la détermination de la cour de Londres, et cette nouvelle, accréditée par les trois gouvernemens, fit une grande sensation en Europe. Tous les regards se tournèrent sur la ville où le ministre autrichien proposait d'envoyer les plénipotentiaires respectifs, et l'on attendait, avec une vive impatience, le résultat des conférences qui devaient avoir lieu à Schelestadt ou Lunéville : l'un ou l'autre de ces deux endroits était désigné au choix ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que les trois puissances étaient encore trop peu disposées à s'entendre pour assurer les bases d'une paix durable.

Enflé par les derniers succès remportés, poussé par cet instinct de domination qui devait prendre de si grands développemens par la suite, affermi dans sa haine contre l'Angleterre, Bonaparte oubliait déjà qu'il avait proposé la paix au cabinet de Saint-James, et qu'il se fût cru heureux de l'obtenir alors qu'il fit cette première démarche. Ses prétentions étaient singulièrement haussées depuis la victoire de Marengo. Il consentait volontiers à faire une paix séparée avec l'Autriche ; mais c'était pour être plus à même d'employer les moyens immenses de la république contre la Grande-Bretagne seule. Déjà il nourrissait dans sa pensée le projet gigantesque d'une descente en Angleterre ; projet dont les préparatifs menaçans devaient inspirer, deux ans plus tard, tant de terreur aux trois royaumes, et qui n'échoua, au moment de son exécution, que par l'intervention de cette même Autriche, replacée sous l'influence de la politique anglaise.

Cependant les préliminaires de la paix avec l'Autriche avaient été signés à Paris le 28 juillet, six jours après l'arrivée du comte de Saint-Julien dans cette capitale; ils étaient basés sur l'ancien traité de Campo-Formio. Mais la déclaration faite par l'Angleterre de prendre part aux négociations, ayant changé les intentions du cabinet autrichien, l'empereur François II refusa de ratifier ces préliminaires, et le comte de Saint-Julien fut même disgracié pour les avoir signés, sous le prétexte que les pouvoirs qui lui avaient été donnés ne s'étendaient pas jusque-là. 1800-an IX.

Bonaparte se voyant frustré dans son espoir de faire une paix séparée avec l'Autriche, et ne voulant point se démentir aux yeux de l'Europe, en refusant l'intervention de l'Angleterre dans les négociations pour une paix générale, répondit à la note de lord Minto, communiquée par le baron de Thugut, en chargeant M. Otto, commissaire français à Londres pour l'échange des prisonniers, de remettre une note par laquelle le consul proposait au cabinet de Saint-James un armistice naval entre les deux puissances. Cette proposition à laquelle le ministère anglais ne s'attendait point, bien qu'elle fût d'ailleurs très-naturelle, embarrassa beaucoup lord Grenville, ministre des affaires étrangères. Puisque l'Angleterre voulait prendre part aux négociations pour la paix, il convenait sans doute qu'elle se plaçât dans la même position que son alliée, et qu'elle consentît à un armistice sur mer, comme il en existait un sur terre entre la France et l'Autriche. Mais le ministère britannique prévoyant qu'en faisant cette proposition, Bonaparte avait pour but d'assimiler les places de Malte et d'Alexandrie à celles d'Ulm et d'Ingolstadt pour les conserver; le ministère, disons-nous, ne donna point dans ce piége. Après avoir cherché à gagner du temps par des délais, il finit par déclarer que les circonstances où se trouvait l'Angleterre n'étaient point les mêmes que celles où

1800-an IX. s'était placée l'Autriche. La proposition d'armistice fut donc rejetée, et lord Grenville s'en référant à la note de lord Minto, demanda des passeports pour Thomas Grenville son frère, désigné par le roi, comme plénipotentiaire de l'Angleterre au congrès qui devait se réunir à Lunéville.

Ce refus fait par le gouvernement britannique de consentir à un armistice naval contraria singulièrement les vues de Bonaparte. M. Otto eut ordre de déclarer à son tour, que l'armistice sur mer était la condition *sine quâ non* de l'admission du plénipotentiaire anglais. Le 11 septembre, jour de la reprise des hostilités en Italie et en Allemagne, fut fixé comme terme fatal après lequel l'admission ne pourrait plus avoir lieu.

D'après une autre note qui fut remise par M. Otto le 5 septembre, Bonaparte demandait la libre navigation des bâtimens de guerre et de commerce, et l'admission des neutres dans les ports de Belle-Isle (sur les côtes de France), de Malte et d'Alexandrie. Cette note était présentée comme l'*ultimatum* du gouvernement français. Bien qu'une pareille demande fût évidemment contraire aux vues du cabinet de Saint-James, l'imminence des dangers dont l'Autriche était menacée par la reprise des hostilités sur le continent, détermina le ministère à faire quelques concessions en faveur de l'alliée de la Grande-Bretagne. Sans faire entièrement droit aux demandes exprimées dans la note du commissaire français, lord Grenville répondit que S. M. britannique consentirait à mettre Malte et les ports d'Egypte sur le pied des places d'Allemagne comprises dans la ligne de démarcation; que le blocus des ports de France, tels que Brest, Rochefort, Toulon et autres, serait levé, et la libre navigation garantie aux vaisseaux marchands; mais qu'aucun bâtiment de guerre ne pourrait, jusqu'à la reprise des hostilités, faire de mouvemens ni changer de station. Le principal motif de Bona-

parte, en proposant l'armistice naval, était bien évidemment d'avoir la facilité de porter des secours, d'une part, à Malte, étroitement resserrée par les Anglais, de l'autre, à l'armée d'Egypte, menacée par les forces britanniques et ottomanes réunies : aussi se refusa-t-il obstinément à admettre les modifications présentées par le ministre anglais. La seule restriction à laquelle il voulut bien consentir, fut que les vaisseaux de ligne resteraient dans les ports de France ; mais il insista pour que les frégates pussent naviguer librement, et il demanda que six bâtimens de ce rang, expédiés pour l'Egypte, eussent la faculté de porter à Alexandrie des troupes de renfort et des munitions de guerre et de bouche. Il nous semble que cette insistance de Bonaparte répond victorieusement à l'inculpation qui lui a été faite, d'avoir lâchement abandonné l'armée d'Orient à sa propre défense, sans s'occuper des moyens de lui faire passer des secours. 1800-an IX.

Pendant la durée des négociations, qu'on s'efforça, de part et d'autre, de dérober à la curiosité publique, les armemens continuèrent avec la plus grande activité. L'Autriche ordonna une levée en masse en Hongrie ; la frontière de l'Autriche supérieure, sur la rive droite de l'Inn, se couvrit de retranchemens depuis Kuffstein jusqu'à Passau ; de nombreux renforts furent dirigés sur l'armée, et des corps de réserve s'organisèrent sur les derrières. Les Anglais augmentèrent leurs forces navales, et plusieurs expéditions maritimes furent tentées sur les côtes de l'Océan et de la Méditerranée. On doit croire que le gouvernement français ne resta point en arrière, et qu'il dut s'occuper de maintenir la supériorité de ses armes. Un corps de quinze mille hommes, détaché de la seconde armée de réserve rassemblée à Dijon, fut dirigé sur la Suisse, sous les ordres du général Macdonald. Il devait lier entre elles les deux armées d'Italie et d'Allemagne, et, suivant les circonstances, prêter secours à l'une ou à l'autre. L'armée

1800-an IX. d'Italie, commandée par le général Brune, qui avait remplacé Masséna extrêmement fatigué par les dernières campagnes, reçut des renforts en cavalerie et en artillerie, et l'on organisait pour elle, dans l'arsenal de Turin, un grand équipage de siége. Mais l'attention du premier consul se porta particulièrement sur l'armée d'Allemagne, que sa position sur les bords de l'Inn, destinait à frapper les coups les plus décisifs. Cette armée, portée au complet par de nouvelles levées, se trouva bientôt dans le meilleur état possible. Le général Moreau et son chef d'état-major Dessolles secondèrent puissamment les vues du premier consul, en portant l'organisation de cette armée, son instruction, sa discipline, au plus grand point de perfectionnement possible. L'habillement et l'armement des troupes furent renouvelés ou réparés; l'artillerie sous la direction de l'habile général Eblé fut refondue en partie et considérablement augmentée dans les arsenaux d'Augsburg et de Munich. Un corps d'armée de quinze à vingt mille hommes, composé de troupes françaises et hollandaises, et commandé par le général Augereau, campa sur les bords du Mayn, pour faire face au corps de troupes autrichiennes aux ordres du général Simbschen. Ce corps, organisé avec rapidité, devait former l'aile gauche de la grande armée d'Allemagne : il gardait l'extrémité de la ligne de démarcation, qui, traversant la Franconie, la Bavière, le Tyrol, le Voralberg, la Valteline et l'Italie occidentale, appuyait son extrême droite aux frontières de Toscane.

Ainsi, le fameux axiome : *Si vis pacem, para bellum*, avait reçu son application en ces circonstances. La France avait en ligne, au mois de septembre, plus de deux cent mille hommes d'excellentes troupes; et Bonaparte, qui savait les apprécier, demeurait ferme dans ses prétentions, assuré qu'un tel appareil ferait réfléchir ses ennemis sur leurs refus. Toutefois, bien qu'il eût déclaré que les hostilités recom-

menceraient immédiatement après le rejet de son *ultimatum*, 1800-an IX.
il attendit encore quelque temps, dans l'espoir que les négociations pourraient se renouer.

De son côté, le gouvernement autrichien, fort de l'appui et de la fermeté du cabinet de Saint-James, redoublait d'activité pour se montrer aux yeux du consul et de la France dans une attitude imposante. En même temps qu'il augmentait ses forces, il avait apporté de grands changemens dans l'organisation de ses armées. Il crut de sa politique de faire peser sur les commandans en chef de ses armées la responsabilité des événemens de la dernière campagne. Le général Mélas fut remplacé, dans le commandement de l'armée d'Italie, par le général comte de Bellegarde. Le général Kray, malgré sa belle défensive et les preuves qu'il avait données de ses talens sur le Danube, eut ordre de remettre le commandement provisoire de l'armée d'Allemagne au feld-maréchal comte de Kollowrath, et de se retirer dans ses terres en Hongrie. Plus heureux cependant que son collègue, quoique moins digne d'intérêt, Mélas obtint un commandement dans la Haute-Allemagne. Trente autres officiers-généraux, parmi lesquels se trouvaient le prince de Reuss, le prince de Lorraine, Nauendorf, Ott, Elsnitz et Schmidt, qui tous s'étaient distingués dans les dernières campagnes, furent rappelés avec éclat. Le comte de Saint-Jullien, auquel on fit un crime de la signature des préliminaires, fut arrêté et conduit dans la forteresse de Carlstadt en Croatie, comme ayant excédé ses pouvoirs et compromis le gouvernement.

La réponse de l'empereur à la proposition que lui fit renouveler Bonaparte de traiter séparément avec la France ne se fit point attendre long-temps. Il fut arrêté en principe, dans le conseil aulique, que l'Autriche ne traiterait point séparément de la paix générale, et qu'on négocierait seulement les conditions d'un nouvel armistice continental indé-

1800-an IX. finiment prolongé. En persistant à demander l'admission des plénipotentiaires anglais au congrès de Lunéville, la cour de Vienne espérait que la complication des intérêts, et les difficultés qu'il était facile de prévoir, prolongeraient les négociations jusqu'à l'expiration du terme de ses engagemens avec cette puissance. Elle trouvait en outre, en gagnant ainsi du temps, l'avantage d'employer les subsides fournis par l'Angleterre au rétablissement de ses armées, et dès-lors sa politique devenait indépendante. La réponse de l'empereur fût conforme à ces dispositions. Ce monarque annonça en même temps à ses sujets qu'il allait prendre lui-même le commandement de son armée d'Allemagne. Cette résolution ranima tout à coup l'enthousiasme des habitans de Vienne, et leur inspira une ardeur nouvelle, qui se communiqua, avec une rapidité électrique, aux divers Etats héréditaires. L'archiduc palatin de Hongrie se rendit dans ce royaume, afin d'y régulariser la grande insurrection en masse; enfin, pour achever de rendre la confiance aux peuples de la monarchie, l'archiduc Charles reçut l'invitation d'accompagner l'empereur son frère à l'armée; mais, retenu en Bohême par sa mauvaise santé, le prince ne put se rendre à cette invitation, et s'occupa seulement avec activité d'organiser une levée de soixante mille hommes, votée, sur sa demande, par les états de ce royaume.

François II, accompagné de l'un de ses frères, l'archiduc Jean, partit de Vienne le 6 septembre, et arriva, le lendemain, au quartier-général d'Alt-OEtting sur l'Inn, où il précéda de quelques heures le courrier français porteur de la réponse, ou *ultimatum*. Il parcourut aussitôt la ligne occupée par son armée, et sa présence produisit un grand effet sur les troupes, dont elle releva le courage, en étouffant les semences de division qui germaient parmi elles.

Dans un tel état de choses, on s'attendait de part et d'autre

à voir recommencer les hostilités. Le premier consul n'avait autorisé le général Moreau à continuer l'armistice après le 10 septembre, jour de son expiration, que dans le cas où l'empereur aurait accepté les préliminaires signés à Paris par le comte de Saint-Jullien. Toutefois, sur les observations du comte de Lehrbach, chargé des pouvoirs de l'empereur, et peut-être aussi d'après la communication qui lui fut faite confidentiellement des propositions du monarque autrichien, dans sa réponse, Moreau prit sur lui de prolonger l'armistice jusqu'au 17 septembre, espace de temps strictement nécessaire pour le retour du courrier. 1800-an IX.

Le premier consul approuva ce délai, et, en même temps qu'il répondait à la dépêche du comte de Lehrbach, il donna, par le télégraphe, l'ordre à Moreau d'insister sur l'alternative de la ratification des préliminaires, ou de la reprise immédiate des hostilités, l'autorisant toutefois à consentir un nouvel armistice d'un mois, si l'empereur livrait comme places de sûreté Philipsburg, Ulm et Ingolstadt. Moreau communiqua cet ordre au comte de Lehrbach, et lui envoya le général Lahorie, chargé de ses instructions à cet égard. Le moment était urgent, et l'Autriche, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, accéda, sans trop de difficultés, à la demande de Bonaparte. Par une nouvelle convention, arrêtée à Hohenlinden, l'armistice fut prolongé de quarante-cinq jours, à dater du 30 septembre, et rendu commun à l'armée d'Italie, ainsi qu'aux divers corps qui se trouvaient en Allemagne. D'après cette convention, l'armée autrichienne dut occuper les deux rives de l'Inn, et le général Moreau ramena ses troupes sur l'Iser. Les deux armées devaient se tenir réciproquement à une distance de trois mille toises de la rive opposée et des places qui l'avoisinent, ne laissant sur la ligne de démarcation qu'une simple chaîne d'avant-postes.

La nouvelle de la prolongation de l'armistice fut portée à

1800-an IX. Vienne par l'empereur lui-même, qui se hâta de retourner dans cette capitale, après avoir laissé à l'archiduc Jean le commandement de l'armée. Le monarque fut accueilli par ses sujets avec les mêmes démonstrations d'allégresse et d'enthousiasme, que s'il eût remporté une victoire signalée. C'était pour la cour de Vienne une preuve non équivoque du désir que le peuple avait de voir conclure la paix. Les préparatifs pour la guerre ne se continuèrent pas moins avec la même activité qu'auparavant. Le prince Charles, malgré le mauvais état de sa santé, fut nommé par son frère généralissime des armées autrichiennes, et reçut, des propres mains de l'impératrice, un casque enrichi de pierreries. Tout semblait donc annoncer, de la part du gouvernement autrichien, l'intention de continuer la guerre. Cependant, par suite d'une intrigue de cour, le baron de Thugut, le plus zélé partisan du système anglais, fut remplacé dans le ministère par le comte de Cobentzel, signataire du traité de Campo-Formio. La cour de Vienne, espérant par ce moyen donner le change aux peuples des Etats héréditaires, réorganiser et recruter ses armées pendant la prolongation de l'armistice, ne balança point à envoyer le même comte de Cobentzel au congrès de Lunéville pour renouer les négociations.

La convention d'Hohenlinden, c'est-à-dire, la prolongation de l'armistice, fut annoncée officiellement à la France le jour anniversaire de la fondation de la république, premier vendémiaire de l'an IX (22 septembre 1800), et cette publication eut lieu avec toute la solennité qui signalait encore, à cette époque, les fêtes républicaines.

Le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte, frère du premier consul, prononça, à cette occasion, un discours, dans lequel, en laissant encore espérer une trêve maritime, il donnait à entendre que la paix continentale était sur le

point de se conclure. Voici un passage assez remarquable de ce discours : « Si les deux gouvernemens (la France et l'Angleterre) ne s'accordaient point sur les conditions de la trêve, alors la France et S. M. l'empereur traiteront séparément pour une paix particulière, sur les bases des préliminaires arrêtés et déjà signés le 28 juillet ; et si le parti de l'Angleterre parvenait, ce que l'on ne saurait présumer, à influencer le ministère autrichien, les troupes de la république ne redouteront ni la neige, ni la rigueur des saisons, et pousseront la guerre, pendant l'hiver, à toute outrance, plutôt que de laisser le temps aux ennemis de la France de former de nouvelles armées. Ainsi, les principes du gouvernement sont : une extrême modération dans les conditions, vigueur et ferme résolution de pacifier promptement le continent. Telle est la volonté du peuple français, telle est la politique de son gouvernement. » 1800-an IX.

Mais, tandis que les puissances belligérantes manifestaient ainsi les dispositions les plus pacifiques, et cherchaient à fasciner l'opinion des peuples de l'Europe sur leurs intentions secrètes, des troubles, suscités sourdement par l'Angleterre et par l'Autriche, dévoilaient aux gens sensés le machiavélisme de ces deux nations, ou plutôt de leur gouvernement. La cour de Naples, placée plus que jamais sous l'influence britannique, faisait, au milieu de la paix, des levées extraordinaires, prenait l'attitude la plus hostile, et déjà un corps de douze mille hommes s'était avancé sur le Tronto, entre l'Abruzze supérieure et la Marche d'Ancône. Un autre corps de troupes de la même nation, sous les ordres du comte Roger de Damas, émigré français que nous avons déjà signalé, pénétrait en même temps dans l'Etat romain, secondé par les intrigues que le célèbre cardinal Ruffo ourdissait au sein même de la capitale du monde chrétien.

Dans le Piémont, des bandes d'insurgés harcelaient conti-

1800-an IX. nuellement et inquiétaient les corps français qui s'y trouvaient cantonnés. Le prétexte de ces révoltes était la réunion du Novarrais à la république cisalpine. Les Piémontais, disait-on, se flattant de l'espoir de voir leur pays constitué en république, éprouvaient la plus grande peine d'un démembrement qui leur inspirait de vives alarmes sur leur existence politique. Des députations se rendirent à Turin auprès du général Jourdan, gouverneur civil et militaire du Piémont. Ce fonctionnaire, qui s'était fait estimer dans ce pays par sa conduite prudente et modérée, en flattant l'amour-propre et cherchant à exciter le patriotisme des habitans, réussit à calmer les esprits de ceux qui étaient de bonne foi; mais il ne put anéantir les fermens de l'insurrection, et malheureusement il n'était pas en son pouvoir de réaliser l'espoir des Piémontais.

La Toscane était devenue le théâtre de scènes encore plus déplorables. Cet Etat se trouvait, par la convention d'Alexandrie, placé au-delà de la ligne de démarcation. Le grand-duc, en abandonnant ses Etats, avait établi une régence, et le marquis de Sommariva était chargé du commandement militaire. Ce général, qui n'avait à sa disposition qu'un faible corps de troupes autrichiennes, insuffisant, selon lui, pour garnir les frontières, prit ce prétexte pour faire des levées dans le duché, chargea des officiers autrichiens de l'organisation de ces troupes irrégulières, et leur fit occuper des postes sur la ligne de démarcation, en présence de ceux des Français. Les Autrichiens persuadèrent facilement aux paysans toscans, déjà prévenus défavorablement contre les Français, qu'il était de leur intérêt d'agir hostilement contre les troupes républicaines, et celles-ci ne tardèrent pas à éprouver les effets de ces insinuations perfides. Le général Monnier, commandant à Bologne, et le général Dupont, commandant l'aile droite de l'armée d'Italie, firent à ce sujet

des représentations au marquis de Sommariva, et n'obtinrent aucune satisfaction. Il fallut donc employer la force pour faire cesser ce désordre, et plusieurs bandes de ces paysans furent attaquées et dispersées par les troupes du général Dupont. En même temps, le général en chef Brune somma directement le marquis de Sommariva de dissoudre l'insurrection, et déclara que si, dans un délai déterminé, les corps nouvellement levés n'étaient pas tous licenciés, il se verrait forcé de faire entrer les troupes françaises en Toscane, et d'occuper militairement ce pays. 1800-an IX.

Cette sommation resta sans réponse, et les insurgés toscans, excités par les prédications fanatiques des prêtres et les exhortations des nobles, continuèrent les hostilités. Le général Dupont, voulant alors ôter à l'ennemi le temps de se fortifier dans les gorges, passa rapidement l'Apennin à la tête d'une forte colonne, et vint occuper Florence le 15 octobre, pendant que le général Monnier, avec une autre colonne, s'avançait à marches forcées sur Arezzo, et que le général Clément, parti de Lucques, se portait sur Livourne. Ces mouvemens s'opérèrent presque sans obstacle. Les insurgés toscans, épouvantés à la vue des colonnes françaises, se débandèrent de toutes parts. La colonne du général Monnier, composée de deux demi-brigades d'infanterie et d'un régiment de chasseurs, eut seule à combattre contre les Arétins et deux bataillons toscans, qui gardaient le passage de la Chiana. Ces troupes furent culbutées, et se retirèrent en désordre dans la ville d'Arezzo, aux portes de laquelle Monnier arriva le 18 octobre.

Cette place était comme le quartier-général de l'insurrection toscane, et ceux qui l'occupaient faisaient mine de vouloir se défendre avec vigueur. Le général français résolut de brusquer l'attaque; après avoir fait canonner la ville et le château d'Arezzo, il fit apporter des fascines auprès des por-

1800-an IX. tes, y fit mettre le feu, tandis que les troupes menaçaient d'escalader les murailles. Le général Carra Saint-Cyr, chargé de cette attaque, s'en acquitta avec une intrépidité qui glaça d'épouvante les défenseurs d'Arezzo. Malgré une grêle de mitraille, de grenades et de pierres que les assiégés dirigeaient sur les assaillans, les grenadiers français placèrent les fascines et incendièrent les portes : celles-ci étant doublées en fer et terrassées, il devenait impossible de les forcer ; le général Monnier crut devoir différer jusqu'au lendemain de livrer l'assaut qui seul pouvait mettre la ville en son pouvoir. Le 19, à 5 heures du matin, deux colonnes conduites par le chef de brigade Gérard, et le chef de bataillon Lusignan, s'avancèrent jusqu'au pied des murs, les escaladèrent, s'emparèrent des portes ; et les Français s'étant répandus ensuite dans la ville, firent un carnage affreux des troupes toscanes et des habitans, dans les rues, dans les maisons crénelées, et dans tous les lieux où ces derniers furent trouvés les armes à la main. Un certain nombre parvinrent cependant à s'échapper par des souterrains, dont l'entrée était inconnue aux Français. D'autres se réfugièrent dans le château et furent contraints de se rendre à discrétion. Le général Monnier ordonna la démolition de tous les ouvrages de la place.

La prise d'Arezzo et le châtiment infligé à cette ville, rétablirent la tranquillité dans le reste de la Toscane. Les habitans effrayés du sort réservé à ceux de leurs compatriotes qui seraient pris les armes à la main, rentrèrent dans leurs foyers en gémissant d'avoir attiré sur eux un joug qui ne leur eût peut-être point été imposé sans leur révolte. Le général Dupont déclara que la Toscane resterait occupée par les troupes françaises, en donnant au marquis de Sommariva l'assurance que cet événement n'altérait en rien l'armistice ; que l'occupation du grand-duché ayant été provoquée par la conduite hostile des Toscans, et la mauvaise foi de la régence, cette mesure

ne devait causer aucun ombrage à la cour de Vienne. Le général Sommariva crut devoir dans ces circonstances évacuer la Toscane ; et il se retira, avec les troupes autrichiennes, dans le Ferrarais, en traversant la ligne des postes français. D'après les instructions du premier consul, le général Dupont ordonna la confiscation, au profit de la république, de toutes les marchandises appartenant aux puissances en guerre avec la France. Quarante-six bâtimens anglais qui se trouvaient dans le port de Livourne furent saisis par les Français, qui y trouvèrent sept cent mille quintaux de froment ou de seigle, et quatre-vingt-dix mille quintaux de légumes secs, ressources précieuses pour une armée qui se préparait à entrer en campagne. 1800-an IX.

La prolongation de l'armistice n'allégeait point la malheureuse condition des pays occupés par les armées françaises. Celle du général Moreau, qui était la plus nombreuse, dévorait la substance des contrées situées entre le cours du Rhin et celui de l'Inn, et malgré le maintien d'une discipline sévère, plongeait les habitans dans la misère la plus grande. La Franconie, la Souabe et la Bavière avaient fourni depuis un an plus de deux millions de contributions ; des requisitions exorbitantes étaient journellement frappées, et le peuple accablé ne recevait aucune consolation d'un gouvernement sourd aux plaintes qui lui étaient adressées journellement. Cette situation violente et vraiment déplorable, devait naturellement relâcher les liens de la confédération germanique : la plupart des princes qui la composaient, se voyant sans espoir et sans appui, méconnaissant le pacte qui les attachait au souverain de l'Autriche comme empereur d'Allemagne, recherchèrent l'alliance de la France, et, sans attendre l'issue des négociations de Lunéville, traitèrent séparément avec elle.

L'influence du premier consul s'étendait ainsi de jour

1800-an IX. en jour. Un grand et utile rapprochement qu'il opérait alors avec l'une des premières puissances de l'Europe, allait encore donner plus de poids à ses prétentions politiques. Instruit des causes de la mésintelligence qui régnait entre les cours d'Angleterre, d'Autriche et de Russie, Bonaparte ne négligea point l'occasion de détacher tout à fait cette dernière de la coalition. Le czar Paul Ier sollicitait depuis plus d'un an le cabinet de Saint-James de consentir à l'échange des prisonniers russes faits en Hollande lors de l'expédition du Helder, et qui se trouvaient disséminés en France. Le refus constant de l'Angleterre de permettre l'échange des Russes contre un pareil nombre de prisonniers français détenus en Angleterre, mit le comble au mécontentement de l'empereur de Russie. Bonaparte connaissait le caractère bizarre de ce prince et en tira parti. Il fit rassembler dans les départemens du Nord les neuf à dix mille Russes prisonniers en France, les fit habiller à neuf avec l'uniforme des corps auxquels ils appartenaient, les équipa, les arma et les renvoya sans échange à leur souverain.

Un procédé aussi généreux ne pouvait manquer de réussir auprès de Paul Ier, déjà séduit par la réputation militaire de Bonaparte, et satisfait de voir enlever une seconde fois à la maison d'Autriche les provinces d'Italie, qui n'avaient été reconquises, selon lui, que par les armes russes et surtout par le génie de Soworow. La politique de ce prince était en harmonie avec son caractère. Il se rapprocha de la France dont il s'était montré jusqu'alors l'ennemi le plus acharné, et prêta l'oreille aux propositions que lui fit faire le premier consul. Ce changement amena bientôt entre la France et la Russie, une alliance dont nous parlerons par la suite.

Nous avons dit que la cour de Vienne avait chargé le comte de Cobentzel de ses pouvoirs pour le congrès de Lunéville. Le premier consul avait donné les siens à Joseph Bonaparte

son frère, en lui adjoignant le sieur Laforêt, employé distingué du ministère des relations extérieures. Arrivé le premier à Lunéville, le ministre autrichien fut reçu avec les honneurs dus à son rang, par le général Clarke, que le consul avait nommé commandant du département de la Meurthe et de la place de Lunéville. Quelques jours, après M. de Cobentzel fut invité à se rendre à Paris, et rencontra en route Joseph Bonaparte, qui rétrograda pour l'accompagner dans cette capitale. 1800-an IX.

En attirant ainsi le plénipotentiaire de l'empereur auprès de lui, Bonaparte avait espéré traiter bien plus facilement de cette paix séparée, à laquelle il tendait depuis la convention d'Alexandrie; mais telles n'étaient point les instructions du comte de Cobentzel, et ce ministre, en faisant le voyage de Paris, ne pouvait pas avoir d'autre but que celui de gagner du temps et de prolonger l'armistice. En effet, après quelques conférences sans resultat, le plénipotentiaire de l'Autriche, ainsi que ceux du premier consul, partirent pour Lunéville, où le congrès s'ouvrit le 9 novembre (18 brumaire), jour anniversaire de la chute du gouvernement directorial, et de l'élévation de Bonaparte à la dignité de premier magistrat de la république.

Ce congrès de Lunéville, sur lequel reposaient tant d'espérances, devait être et fut en effet sans résultat. Le gouvernement français, persistant à refuser l'admission d'un plénipotentiaire anglais, si préalablement l'armistice naval n'était point consenti, les négociations se bornèrent à l'échange des pouvoirs respectifs, à de vaines formalités, à des protestations insignifiantes. Les quarante-cinq jours, fixés par la convention d'Hohenlinden, expirèrent sur ses entrefaites, et Bonaparte fit expédier, aux généraux en chef des armées de la république, l'ordre de dénoncer l'armistice et de commencer les hostilités le 26 novembre.

1800-an IX. Nous avons dit plus haut qu'un corps de 15,000 hommes, détaché de la seconde armée de réserve formée à Dijon, s'était avancé vers la Suisse, pour lier entre elles les deux armées d'Italie et d'Allemagne. Il était commandé par le général Macdonald, et le général Mathieu Dumas en dirigeait l'état-major. Au commencement de septembre, et à l'époque où l'armistice de Parsdorf touchait à son terme, la première division avait traversé la Suisse sous les ordres du général Rey, et avait occupé le Voralberg et le pays des Grisons. A la fin du même mois, les autres troupes de ce corps, qui prit alors la dénomination d'armée des Grisons, s'avancèrent par Genève, Pontarlier, Berne, Zurich, Saint-Gall et Wallenstadt, et prirent position, le long de la ligne de démarcation, sur les sommets du Tyrol allemand. Le général Macdonald se préparait à attaquer le 27 septembre, lorsque la convention arrêtée à Hohenliden l'obligea de se retirer en arrière de la ligne, à cause de la rareté des subsistances dans un pays déjà pauvre par lui-même, et ruiné dans les précédentes campagnes.

L'armée des Grisons, dont la force effective ne s'élevait pas au-delà de quatorze mille hommes, était cependant partagée en quatre divisions, qui devaient servir de cadre aux renforts fournis postérieurement par le camp de Dijon. La première de ces divisions occupait Feldkirch et la vallée de Montafou; la seconde, Raperschwyl; la troisième, Bischofzell, la quatrième, Saint-Gall, où Macdonald établit son quartier-général. Ces troupes devaient assurer le flanc droit et les derrières de l'armée de Moreau dans la vallée de l'Inn, pendant que ce général forcerait la ligne de cette rivière et de la Salzach. Pour mieux remplir cette mission, Macdonald se rendit à Augsburg, à l'effet de concerter avec Moreau les opérations ultérieures.

En couvrant le flanc droit de l'armée de Moreau, au moyen du corps de Macdonald, le premier consul avait pensé

qu'il n'était pas moins nécessaire d'assurer son flanc gauche au-delà du Danube, et d'empêcher la diversion que pourrait opérer un corps d'armée, qui, débouchant par les deux grandes routes de Bohême, se porterait sur Ratisbonne et Nurenberg : aussi, pour parer d'abord à cet inconvénient, Bonaparte, au renouvellement de l'armistice, avait-il exigé la cession des places d'Ulm et d'Ingolstadt, qui auraient servi de point d'appui aux troupes autrichiennes, dans la diversion en question. Déjà les fortifications de ces deux places étaient rasées, et, pour plus grande sécurité, un nouveau corps de troupes, sous la dénomination d'armée gallo-batave, avait été formé. 1800-an IX.

[1] Forte de dix-sept mille hommes, environ, cette armée, commandée par le général Augerean, se trouvait en cantonnement, à la fin d'août, dans le pays de Limburg, entre la Lahn et la Nidda. Quelques jours avant l'expiration de l'armistice de Parsdorf, le général Augereau s'était déjà mis en mouvement pour repousser les levées mayençaises, soldées par l'Angleterre, commandées par le baron d'Albini, et soutenues par le corps autrichien du général Simbschen. Les Gallo-Bataves avaient passé la Nidda, et la division aux ordres du général Barbot avait relevé à Francfort la division Souham, formant l'extrême gauche du corps de Sainte-Suzanne, qui s'était concentré dans la Haute-Souabe, à l'effet d'opérer sa jonction avec le gros des troupes de Moreau, en se rapprochant du Danube.

Ce mouvement de l'armée gallo-batave engagea le baron d'Albini à évacuer Aschaffenburg, où les Français entrèrent le 11 septembre. Augereau porta de suite son avant-garde par delà la forêt de Spessart à Lohr, Trieffenstein et à Miltenberg ; il poussa des postes jusqu'à Gemunden et Sall-Munster, et plaça sa cavalerie aux deux côtés de la grande route

[1] Voir la carte placée tome VI, page 1.

1800-an IX. de Fulde, autour de Gelnhausen. Dans cette position avantageuse, il s'appuyait, par sa droite, au plateau de Vagelsberg, gardait les principaux débouchés de la vallée du Mayn, et touchait, par la gauche, à la ligne de neutralité tenue par les troupes prussiennes. Augereau allait également commencer les hostilités au moment où la supension d'armes fut renouvelée à Hohenlinden: l'armée gallo-batave reprit alors ses cantonnemens sur la Nidda. Telles étaient, à la reprise des hostilités, les positions des armées françaises (on connaît celles des armées de Moreau et de Brune).

La grande querelle entre la république et les puissances coalisées contre cette dernière, allait enfin se décider. L'Autriche, principal champion de cette lutte des rois avec le consul, avait [illegible] des efforts si prodigieux, grâce à l'or de l'Angleterre, qu'en moins de trois mois elle avait réparé toutes ses pertes, et se trouvait en mesure de disputer la victoire. Ses forces étaient distribuées de la manière suivante : l'armée d'Italie, forte de quatre-vingt mille hommes, y compris une cavalerie non moins belle que celle des campagnes précédentes, était cantonnée dans le Mantouan et le Ferrarais, sous les ordres du feld-maréchal comte de Bellegarde. Un corps de vingt-cinq mille hommes défendait le Tyrol, sous les ordres du général Hiller, lequel, indépendamment de ces troupes réglées, avait appelé aux armes la jeunesse tyrolienne, milice qui lui donnait une excellente infanterie légère; car on connaît l'adresse et l'agilité de ces montagnards.

L'armée impériale d'Allemagne était commandée par un des frères de François II, le jeune archiduc Jean, auquel on avait donné pour mentor et conseiller le vieux général Lauer. Forte de cent trente mille hommes, en y comprenant le corps bavarois à la solde de l'Angleterre, et le faible corps aux ordres du prince de Condé (composé de Français émigrés, de Suisses et d'autres troupes étrangères), cette armée

Digitized by Google

Schrobenhausen
Pfaffenhofen
Prombach
Gilon R.
Amper R.
Dachau
Braunau
Pruk
VIERTL
MUNICH
Lauffen
Wolfertshausen
Lac de Wurm
Salzburg
Weilheim
Reichenhall
Lojsach R.
Murnau
Lac de Kochel
Jachnei R.
Lac de Walchen

occupait, depuis Kuffstein jusqu'à Passau, la ligne de la rivière d'Inn. Un corps de vingt mille hommes, détaché vers le Danube, sous les ordres du général Klenau, garnissait les postes de la ligne de démarcation, sur l'Alt-Muhl, la Vils et la Rednitz, jusqu'à la ligne de neutralité. Ce corps, qui devait être renforcé par les levées faites en Bohême, formait l'aile droite de l'archiduc Jean, et était opposé au corps du général Sainte-Suzanne, dont on connaîtra bientôt la position. Enfin, le général Simbschen, avec un corps de sept à huit mille hommes, soutenait les troupes mayençaises du baron d'Albini, et devait s'opposer avec elles aux entreprises de l'armée gallo-batave, en conservant, autant que possible, ses communications avec le corps du général Klenau. 1800-an IX.

Ouverture de la campagne dite d'hiver, en Allemagne, par l'armée aux ordres de Moreau; combat d'Ampfing; bataille de Hohenlinden; passage de l'Inn; armistice de Steyer, etc. [1] — Au moment où l'ordre de dénoncer l'armistice de Hohenlinden parvint au quartier-général de l'armée française dite du Rhin, le général Moreau se trouvait à Paris, où l'avaient appelé des affaires particulières. Ce fut donc le général Dessolles, chef de l'état-major général de cette même armée, qui annonça aux généraux autrichiens la reprise des hostilités, le 12 novembre, et qui donna les premiers ordres de mouvement; mais le général Moreau ne pouvait point tarder à se rendre sur le théâtre où sa réputation militaire devait briller d'un nouvel éclat. Il arriva le 22 novembre au quartier-général d'Augsburg, lorsque l'armée était déjà en mouvement pour attaquer l'ennemi. 25 décembre. (4 nivose.) Allemagne.

[1] Journaux du temps et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

1800-an IX. Allemagne.

L'armée française, toujours divisée en quatre corps principaux, était placée de la manière suivante :

Le corps du général Lecourbe (aile droite) bordait les montagnes du Voralberg et du Tyrol pour en observer les débouchés, et s'étendait depuis Feldkirch jusqu'à la rive gauche de l'Iser. Lecourbe avait déjà poussé une forte avant-garde, et lui avait fait prendre position en avant d'Helfendorf, sur la route de Rosenheim.

Le centre de l'armée, formé des trois divisions les plus nombreuses, s'étendait des deux côtés d'Ebersperg sur la chaussée de Munich à Wasserburg : Moreau s'était réservé le commandement spécial de ce corps.

L'aile gauche, ou corps du général Grenier, avait sa droite à Hohenlinden, sur la route de Muhldorf, et sa gauche s'étendait jusqu'à Horlkofen, tenant en observation toute la vallée de l'Issen. Sur son flanc et un peu en avant de sa gauche, Grenier avait détaché une avant-garde, qui prit poste à Vilzbiburg, afin de couvrir les routes d'OEtting et d'Eggenfelden à Landshut. Cette avant-garde était sous les ordres du chef de brigade Durosnel [1].

Le corps du général Sainte-Suzanne, composé de trois divisions, avait pris position entre l'Alt-Muhl et le Danube. Une division devait rester sur ce dernier fleuve, pour observer les mouvemens du corps du général Klenau, et établir, autant que possible, la communication de l'armée avec les troupes gallo-bataves du général Augereau.

L'archiduc Jean reçut la dénonciation de l'armistice à son quartier-général de Wels, et s'empressa de donner des ordres pour rapprocher les troupes autrichiennes de la rive droite de l'Inn, en ayant soin de renforcer ses têtes de pont et ses avant-postes sur la ligne de démarcation; mais ces

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

divers mouvemens se firent avec une telle lenteur, qu'ils ne furent point achevés avant le 28 novembre. Les généraux alléguèrent pour leur justification la difficulté des chemins, abîmés par les longues pluies qui eurent lieu vers la fin du mois, et qui rendirent les communications transversales presque impraticables, surtout dans la direction de Muhldorf et d'Alt-OEtting, au-dessus du confluent de l'Inn, de l'Alza et de la Salzach. Les Français avaient dû rencontrer des obstacles, et pourtant ils les avaient franchis avec une rapidité qui démontre le nonchalance des généraux autrichiens.

1800. Allemagne.

Le parti le plus sage à prendre par le général ennemi eut été de se tenir sur une stricte défensive dans les positions avantageuses que ses troupes occupaient sur les bords de l'Inn, parce que les mouvemens ordonnés avaient une trop grande étendue pour qu'on pût espérer de la précision dans leur exécution; mais l'archiduc Jean, que sa jeunesse et son inexpérience rendaient naturellement présomptueux, se crut appelé à jouer le rôle de sauveur de la monarchie autrichienne et de libérateur de l'Allemagne. Voulant imiter ces grands mouvemens et ces marches hardies par lesquels les Français avaient si souvent déconcerté les plans des généraux autrichiens, ce prince, et son conseiller Lauer, avaient formé le projet d'envelopper l'armée de Moreau, en l'attaquant avec le gros de leurs troupes, entre l'Inn et l'Iser, pendant que le général Kienmayer manœuvrerait pour lui couper sa retraite sur Munich, et que le général Hiller s'avancerait sur Augsburg, en débouchant du Tyrol par la vallée du Lech.

Cependant le général Moreau avait déjà, dès le 28, fait replier les avant-postes de l'ennemi dans toutes les directions. Le général Lecourbe occupa Rosenheim par une avant-garde; le général Decaen, dont la division faisait partie du corps du centre, s'avança sur les bords de l'Inn, à peu près à

1809. Liv. IX. Allemagne.

moitié chemin de Rosenheim à Wasserburg, où le général Richepanse avait reçu l'ordre de se porter : ces mouvemens s'opérèrent sans beaucoup de résistance de la part de l'ennemi. Les Autrichiens, occupés de leur grand mouvement sur Munich, ne s'opposèrent que faiblement à des manœuvres qui semblaient favoriser leur dessein. Le général Richepanse eut seul à combattre pour occuper Wasserburg : il força la tête de pont, culbuta les troupes qui la défendaient, ainsi que la ville, et s'empara de toute l'artillerie.

Le 29, le général Grenier eut ordre de porter deux de ses divisions sur les hauteurs d'Ampfing, en ayant soin d'échelonner ses brigades des deux côtés de la route de Muhldorf, de manière à occuper dans cette direction, à droite et à gauche, les points les plus avantageux entre l'Inn et l'Issen. Le général Ney, qui commandait une de ces divisions de l'aile gauche, opéra son mouvement sans rencontrer d'obstacles, et vint prendre position presque sur les bords de l'Inn; mais l'autre division, commandée par le général Legrand, qui devait déboucher par le vallon de l'Issen, fut obligée de combattre un fort détachement posté dans le village de Dorfen : après un engagement assez meurtrier, le village fut emporté à la baïonnette. Le général Legrand allait continuer son mouvement, lorsque les Autrichiens, renforcés et soutenus par des troupes fraîches, revinrent à la charge, repoussèrent la division jusque dans Dorfen, où elle réussit toutefois à se maintenir. L'ennemi avait d'autant plus à cœur de défendre l'entrée des défilés de l'Issen, qu'il devait se lier par là avec le corps qui était alors en marche sur Landshut : cette rencontre empêcha la division Legrand d'arriver à la position de Rottenkirch, où elle devait se mettre en ligne avec la division Ney. Le général Grenier crut devoir porter sur la ligne une brigade de sa réserve, commandée par le général Harty. Une des divisions du centre (celle du général Grand-

Jean) reçut de Moreau l'ordre de quitter la position qu'elle avait en arrière de Hag, pour se porter en avant sur la route de Mulhdorf. Le but du général en chef français était d'éloigner les Autrichiens du Tyrol, et de les attirer dans les terrains coupés qui se trouvent entre l'Inn et l'Iser, afin de pouvoir leur livrer une bataille décisive sur ce point. 1800-an 12. Allemagne.

Sur ces entrefaites, le général Kienmayer, en exécution du grand plan arrêté par l'archiduc, s'avançait sur Landshut.

Il attaqua, le 30 novembre, la petite avant-garde française, postée à Vilzbiburg, sous les ordres du chef de brigade Durosnel. Celui-ci, presque enveloppé par des forces considérables, se replia jusqu'au pont de Landshut, seul point de retraite qui lui restât pour rejoindre la division Legrand, dont il faisait partie. Poursuivi vivement par l'ennemi, et jugeant combien il était important de l'arrêter dans sa marche, Durosnel se retrancha au pont qu'il venait d'atteindre, et y fit une longue résistance; mais il dut céder, enfin, aux attaques réitérées et au nombre de ses adversaires.

Le général Legrand, menacé fortement dans Dorfen par suite de ce premier mouvement des Autrichiens, fit demander des renforts au général Grenier, qui lui envoya une brigade pour l'aider à se maintenir dans son poste, et couvrir sa retraite, s'il était forcé de l'abandonner.

Aussitôt que l'archiduc Jean fut informé que les premières colonnes du général Kienmayer étaient arrivées à Landshut, il passa l'Inn à Muhldorf, et déploya ses troupes dans la plaine d'Ampfing. Le 1er. décembre, à la pointe du jour, des avant-gardes se présentèrent sur tout le front de la position occupée par le centre et la gauche des Français, et cherchèrent à s'emparer des bois qui se trouvent entre Aschau et Lauterbach; le village d'Aschau fut même attaqué par une colonne qui avait débouché par Krayburg: toutefois elle fut

1800-an IX. Allemagne. repoussée par le général Desperrières, dont la brigade se trouvait sur ce point.

Le général Ney, assailli dans la position qu'il occupait, par un corps considérable, fut d'abord obligé de céder du terrain; mais, ayant concentré ses troupes et rallié ses tirailleurs, il reprit l'offensive, chargea l'ennemi avec son impétuosité ordinaire, et le repoussa à plus d'une demi-lieue au-delà du premier point d'attaque. Peut-être eût-il réussi à se maintenir, si les Autrichiens, continuant à filer par le vallon de l'Issen, n'eussent point forcé le général Harty à se replier, en menaçant de le déborder par ses ailes. Ney, privé de cet appui, fit sa retraite en bon ordre, et ne s'arrêta que lorsque le général Grenier eut envoyé à son secours la dernière brigade de sa réserve. L'engagement durait depuis cinq heures avec un égal acharnement, sans que les Français eussent laissé rompre un seul point d'une ligne qui avait trois mille toises d'étendue. Mais, ayant appris que l'armée autrichienne avait passé l'Inn, et que son aile gauche était en danger d'être tournée par la marche oblique du général Kienmayer avec son corps de douze mille hommes sur la grande route de Munich, Moreau sentit qu'il serait téméraire de prolonger la lutte étant dans une pareille position, et il ordonna, en conséquence, au général Grenier de replier ses troupes, et lui envoya la division Grandjean pour soutenir ce mouvement.

Il était temps de prendre ce parti; car la colonne ennemie qui avait débouché par Krayburg, en réattaquant le général Desperrières, venait de le forcer à abandonner Aschau; déjà même cette colonne se portait rapidement sur le défilé par lequel le général Ney pouvait effectuer sa retraite, et menaçait de la couper. La charge d'un régiment de dragons français arrêta fort heureusement les Autrichiens, malgré le feu de leur artillerie, au moment où ils cherchaient à s'emparer du défilé, et permit aux généraux Ney et Harty de s'établir

sur les hauteurs de Hag. Le général Grandjean prit position en avant sur la hauteur de Ramsau; le général Legrand, qui avait résisté à toutes les attaques dirigées contre lui, se trouvait encore à Dorfen, qu'il abandonna le lendemain. Cette journée du 1er. octobre avait été entièrement à l'avantage des Autrichiens: aussi leur inspira-t-elle une confiance qu'il faut regarder comme l'une des principales causes des revers qu'ils allaient essuyer. Le jeune archiduc cédant avec trop de facilité à un mouvement d'orgueil que l'expérience du vieux Lauer aurait dû réprimer dans son pupille, se croyait déjà vainqueur, et au moins l'égal de son illustre frère le prince Charles. Ses troupes elles-mêmes, en raison de l'étendue de la ligne de bataille, de la présence de l'archiduc et de tout son état-major, se persuadaient qu'elles venaient de repousser non pas trois divisions, mais bien la presque totalité de l'armée française. Cette erreur s'accrut encore le lendemain, lorsqu'elles virent les Français continuer leur mouvement rétrograde. L'archiduc Jean ne se doutait point que Moreau cherchait à l'attirer sur un terrain que ce général avait reconnu propre à être le théâtre d'une bataille générale et décisive. Les mouvemens ordonnés depuis le 28 novembre l'avaient été dans ce but, et les événemens allaient prouver que les combinaisons du général français étaient bien plus sages et plus précises que celles dont l'archiduc et ses conseillers se promettaient de si grands résultats.

1800-an IX. Allemagne.

Le terrain qui se trouve entre l'Inn et l'Iser, et dont le village de Hohenlinden pouvait être regardé comme le point central, était le plus avantageux et le plus favorable que Moreau pût choisir pour combattre un ennemi supérieur en cavalerie. Le sol est coupé, accidenté dans tous les sens par des vallons, des ruisseaux, des bois épais et des hauteurs escarpées. L'ennemi ne pouvait arriver sur les Français que par des chemins de traverse pratiqués pour le charriage des

1800-an IX. Allemagne.

coupes de bois, et rendus impraticables par les pluies d'automne. C'était une grande imprudence de la part du général en chef autrichien, que d'accepter une bataille sur un terrain ainsi configuré : aussi, dit-on, que le général Lauer, connaissant les talens et l'expérience de Moreau, se méfia du mouvement rétrograde opéré par l'armée française, et fit tous ses efforts pour empêcher l'archiduc de la poursuivre dans ce pays inextricable. Mais la plupart des autres généraux autrichiens, qui partageaient la confiance du prince, lui représentèrent que ce serait une grande faute de ne pas tirer parti de ce qu'ils appelaient une première victoire. Les avis du général Lauer ne furent point écoutés, et il fut décidé que l'armée impériale attaquerait le lendemain.

Lorsque l'archiduc délibérait ainsi pendant une partie de la journée du 2 sur ce qu'il aurait à faire, le général Moreau avait fait des dispositions qui devaient assurer le succès de sa manœuvre. Le corps du général Grenier, fort de plus de vingt mille hommes, appuyait sa droite à Hohenlinden, et sa gauche à Horlkofen, poste qui couvrait son flanc et d'où il pouvait observer les débouchés de l'Issen et de Leudorf. Cette position était parfaitement masquée, et les abords étaient, presque sur tous les points, d'une grande difficulté; le général Grenier avait ordre de se borner à s'y maintenir jusqu'au moment où le général en chef l'avertirait de prendre l'offensive.

La division du corps du centre, commandée par le général Grouchy, forte de dix mille hommes, appuyait sa gauche à Hohenlinden, et s'étendait, en coupant la chaussée et refusant un peu sa droite, le long du bois, dans une grande clairière qui se trouve à la sortie du défilé presque en face de la maison de poste.

La réserve de cavalerie, placée en arrière d'Hohenlinden, devait être en entier à la disposition du général Grenier;

mais Moreau informé, comme nous l'avons déjà dit, que le corps du général Kienmayer, débouchant de la vallée de l'Issen, menaçait la communication avec Munich, avait envoyé la première brigade de cette réserve, avec quatre compagnies d'infanterie, sous les ordres du général Espagne, prendre poste à Erding sur le chemin qui conduit d'Hohenlinden à Freysing, pour éclairer et couvrir encore mieux l'aile gauche. 1800-an IX. Allemagne.

Le général Richepanse, commandant la seconde division du centre, reçut l'ordre de quitter Wasserburg et de se replier sur Ebersperg en arrière d'Hohenlinden; et le général Decaen dut porter la sienne, qui était la troisième du corps du centre, sur Zornotting. Ces deux divisions formaient, avec la brigade de cavalerie du général Walther (deuxième de la division de réserve), une masse de dix-sept mille hommes, placée à une lieue et demie du point central d'Hohenlinden.

Le général Lecourbe, ayant également reçu l'ordre de quitter les bords de l'Inn, remonta la petite rivière de la Mangfahl jusqu'au grand coude qu'elle forme vers le chemin de Miespach, et vint prendre position à Helfendorf. Il dut appuyer un peu à gauche, afin d'être en mesure de soutenir la division Richepanse et Decaen. A cet effet, il porta une division au petit village de Pframering, entre Helfersdorf et Zornotting.

Le général Sainte-Suzanne s'était mis en marche sur Landshut, où il devait se rendre, d'après les instructions du général Moreau; mais, apprenant qu'il avait été prévenu par le général Kienmayer, il avait changé de direction, et s'était porté sur Freysing. Il reçut en route un ordre du général en chef, qui lui prescrivait de presser sa marche, afin d'arriver dans le dernier endroit que nous venons de nommer avant le 3 décembre, et de s'opposer aux progrès du général Kienmayer, qui déjà avait dépassé Landshut.

1800-an IX. Allemagne. Toutes les dispositions que nous venons de retracer étaient exécutées le 2 au soir.

Pendant ce temps, le gros de l'armée autrichienne, entièrement passé à la rive gauche de l'Inn, s'était porté, par suite des mouvemens du 1er. décembre, en avant de Hag sur la chaussée qui conduit de Muhldorf à Hohenlinden, poussant devant lui, sans la presser trop vivement, la division du général Grandjean, qui formait l'arrière-garde du corps du général Grenier. Celui-ci eut ordre de se mettre en ligne avec la division du général Grouchy, et renforça ainsi le corps du centre.

Il était évident que l'intention du général en chef autrichien, en portant le corps de Kienmayer sur Munich, était de tenter un grand effort sur la gauche de l'armée française, qu'il espérait pouvoir tourner par cette manœuvre excentrique. Le général Moreau, qui avait parfaitement étudié le terrain, et qui savait par conséquent que les troupes qu'il avait devant lui ne pouvaient s'avancer que par la chaussée et les chemins étroits qui traversent les bois de Hohenlinden, mit à profit cette circonstance avantageuse, en faisant un mouvement qui devait, selon toutes les apparences, lui assurer un succès décisif. Le général Richepanse, posté, comme on vient de le voir à Ebersperg, reçut l'ordre de se mettre en marche, le 3 décembre avant le jour, sur le hameau de Saint-Christophe en longeant les bois pour arriver au village de Matenbott, y prendre position et tomber sur les derrières de l'ennemi aussitôt que ses dernières troupes seraient engagées dans le défilé. Le mouvement du général Richepanse devait être appuyé par la division Decaen, qui reçut ordre de quitter Zornotting et de prendre cette même direction de Matenbott, en laissant toutefois un bataillon à Ebersperg pour observer la chaussée de Wasserburg conjointement avec les troupes du général Lecourbe. Celui-ci venait

de recevoir l'ordre de s'avancer de Pframering sur Ebersperg, afin de prendre en flanc les colonnes ennemies qui tenteraient de pénétrer de ce côté. 1800-an IX. Allemagne.

Le même jour (3 décembre), à sept heures du matin, les troupes autrichiennes se mirent en mouvement. Fières encore des succès obtenus l'avant-veille, elles s'avançaient avec une pleine et entière confiance dans les résultats de leur attaque imprudente. Au lieu de s'éclairer par des détachemens jetés en avant et sur ses flancs, la colonne du centre, formée d'un corps de troupes autrichiennes et du corps bavarois, se dirigeait en masse sur Hohenlinden par la chaussée, l'infanterie en tête, suivie immédiatement du grand parc d'artillerie, et toute la réserve de cavalerie fermant la marche; une colonne s'avançait à droite sur Burgrhain; une troisième à gauche sur Alpaching et Saint-Christophe. Comme nous venons de le dire, aucune troupe légère ne se trouvait dans l'intervalle de ces trois colonnes, qui opéraient ainsi leur mouvement séparé et sans pouvoir s'appuyer réciproquement.

Pendant ce mouvement, la colonne qui avait occupé Dorfen après la retraite du général Legrand, devait s'avancer sur Schwaben pour entrer dans la plaine qui environne le village d'Anzing sur la chaussée de Munich entre cette ville et le village d'Hohenlinden : ce terrain était indiqué par l'archiduc Jean, comme point de réunion de toutes ses colonnes.

Les colonnes autrichiennes ne rencontrèrent d'abord d'autres obstacles que ceux qui provenaient du mauvais état des chemins dégradés par la saison; mais la neige tombant alors en abondance, et poussée par le vent dans le visage des soldats, dut retarder leur marche et rendre incertaine la direction des colonnes de droite et de gauche qui ne suivaient pas la chaussée. A huit heures du matin, la colonne du centre

1800 an IX. Allemagne. déboucha de la forêt et attaqua les avant-postes de la division Grandjean sur la chaussée. Moreau, dès la pointe du jour, s'était porté sur le front de sa ligne, et venait de donner l'ordre au général Grandjeau de ne résister que faiblement afin d'augmenter la confiance de l'ennemi. En conséquence, les avant-postes cédèrent aux premiers coups de fusil, et la division se replia un peu en arrière de la droite du général Grouchy, qui dut alors se défendre contre les Autrichiens, dans la position qu'il occupait le long du bois, s'étendant à gauche de la grande route jusqu'auprès d'Indingen. L'archiduc Jean persuadé qu'il n'avait réellement affaire qu'à une arrière-garde, chercha dès ce moment à profiter de la supériorité de ses forces sur ce point d'attaque, pour déborder la droite de tout ce qu'il apercevait de la ligne de bataille des Français. Mais comme le déploiement des troupes ne pouvait se faire promptement, la route se trouva bientôt encombrée par l'arrivée successive des grenadiers hongrois et du corps bavarois pressés par le parc d'artillerie engagé dans ce long défilé, où il n'existait point d'issue à droite ni à gauche. L'archiduc fit donc attaquer sur-le-champ les Français, pour ouvrir un débouché à cette masse qui se serrait de plus en plus.

La cent-huitième demi-brigade était rangée en bataille faisant face à l'ennemi. Elle soutint long-temps et avec une grande vigueur les efforts faits contre elle; mais huit bataillons hongrois ayant filé à travers les bois pour la tourner sur la droite, cette demi-brigade dut céder un peu de terrain : son chef, Marcognet [1], fut blessé grièvement et fait prisonnier.

Le général Grandjean s'apercevant que la ligne faiblissait sur ce point, se porta avec la quarante-sixième demi-brigade, qui jusque-là avait été exposée à un feu d'artillerie très-vif,

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

au secours de la cent-huitième, à l'instant où les grenadiers hongrois débouchaient des bois et se formaient dans l'éclairci. Le général Grouchy accouru lui-même de ce côté, se mit à la tête de quelques compagnies que Grandjean conduisait au devant des bataillons ennemis pour arrêter leurs progrès. Cette attaque fut si impétueuse que les Hongrois culbutés se rejetèrent dans le bois. A ce moment, un bataillon de la cinquante-septième pénétrait dans le taillis qui devint le théâtre de plusieurs combats partiels, parce que les rangs étant rompus sur ce terrain, on était forcé de se battre pour ainsi dire corps à corps. Les autres bataillons des divisions Grouchy et Grandjean s'étant avancés au soutien des premiers engagés, l'avantage demeura aux Français; ils firent un grand nombre de prisonniers, au nombre desquels se trouvait le général Spannochi qui commandait les huit bataillons hongrois. Les Autrichiens qui avaient attaqué la cent-huitième, furent chargés par un régiment de chasseurs et deux escadrons de cavalerie qui leur enlevèrent cinq pièces de canon.

1800 au 1x Allemagne

Vers le même temps la droite des Autrichiens débouchait sur la division Ney par les hauteurs de Kraïnen, engageant une légère fusillade qui ne fut point soutenue. Le général Moreau s'apercevant que cette attaque n'avait pas un caractère décidé, jugea qu'il fallait fixer l'attention de l'ennemi, et l'empêcher de découvrir le mouvement essentiel qu'opérait alors le général Richepanse sur Matenbott. En conséquence, il ordonna au général Grenier de prendre lui-même l'offensive contre la droite des Autrichiens. Le général Ney se mettant en communication avec les troupes du général Grouchy, marcha vivement contre les troupes ennemies qui cherchaient toujours à déboucher des bois, et cette charge fut si bien conduite, qu'en un moment plus de mille prisonniers e huit à dix pièces de canon se trouvèrent au pouvoir des Français. Le général Grouchy, de son côté,

1800-an IX. Allemagne. attaquait avec la même vigueur pour refouler dans le défilé les bataillons qui s'efforçaient de déboucher. Il tardait à Moreau d'apprendre que la division Richepanse avait atteint le but qui lui était indiqué.

Ce dernier général parti d'Ebersperg dans la nuit, était arrivé à sept heures du matin au hameau de Saint-Christophe, et avait continué sa marche à travers les bois par des chemins affreux, que les guides eux-mêmes ne pouvaient plus reconnaître, à cause de la neige qui les recouvrait et qui tombait encore en abondance. Le premier régiment de chasseurs à cheval, suivi des huitième et quarante-huitième demi-brigades, rencontra à une certaine distance de Saint-Christophe, la colonne de gauche des Autrichiens qui s'avançait par le vallon d'Alpachiug. Une vive fusillade s'engagea d'abord entre les deux troupes; mais l'ennemi chercha à gagner le flanc des Français, afin de les couper vers leur centre. Le général Drouet, à la tête de sa brigade, fit de vains efforts pour s'opposer à cette manœuvre, et se trouva séparé des troupes qui étaient devant lui. Le général Richepanse averti de la présence de l'ennemi, par le bruit de la fusillade, accourut en toute hâte; mais, voyant qu'il allait perdre un temps précieux en cherchant à rétablir la communication entre ses deux brigades, il ordonna au général Drouet de tenir tête à la colonne autrichienne et de l'occuper fortement, jusqu'à ce que le général Decaen, déjà en marche d'Ebersperg, avec sa division, arrivât pour le dégager: quant à lui (Richepanse), pénétré de toute l'importance de sa prompte arrivée à Matenbott, il continua sa marche sur ce village avec les troupes qui étaient en avant. Cette belle et subite détermination, justement admirée par tous les militaires, peut être regardée comme la cause décisive de la victoire de Hohenlinden.

En effet, Richepanse atteignit sans obstacle le but indi-

qué : Matenbott n'était point encore occupé. Situé sur une colline, à la lisière du bois et à portée de fusil de la grande route, ce village avait été négligé par l'ennemi, et quelques piquets du régiment de Nassau, cuirassiers, se trouvaient seulement aux environs. Richepanse les fit charger par le premier régiment de chasseurs, et apprit qu'ils appartenaient à la grande réserve de cavalerie qui, venant de Hag, marchait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à la suite de l'artillerie, et était sur le point de s'engager à son tour dans le funeste défilé. A mesure que les troupes débouchaient de Matenbott, le général français les mettait en bataille parallèlement à la grande route. Il plaça au centre de sa ligne, sur son front, six pièces d'artillerie, qu'il avait amenées avec lui, non sans des peines incroyables. La huitième demi-brigade formait la droite, la brigade de cavalerie du général Walther le centre, et la quarante-huitième la gauche. Huit escadrons autrichiens vinrent bientôt se former en bataille de l'autre côté de la route. Huit pièces d'artillerie, répondant vivement à celle des Français, protégeaient le déploiement de cette troupe. Le général français, ayant trop peu de troupes avec lui, sentit combien il était nécessaire de dérober cette infériorité de forces à l'ennemi, et, pour l'étonner d'abord par une attaque franche, il ordonna au premier régiment de chasseurs de charger vigoureusement la ligne autrichienne, pendant que la quarante-huitième achevait de se former; mais, attaqué lui-même en flanc au moment où il abordait l'ennemi, par un escadron que cachait un pli du terrain, ce régiment fut obligé de rétrograder, et de venir se reformer à la droite de la huitième demi-brigade. Les Autrichiens profitèrent de cet échec pour étendre leur ligne, à l'effet d'envelopper leurs adversaires. L'instant était éminemment critique; les troupes françaises, déjà presque débordées, allaient perdre l'occasion la plus décisive : Riche-

1800-an IX. Allemagne.

1800 an IX. Allemagne.

panse le sentit, et, sans s'embarrasser de la position où pouvait se trouver le général Drouet, il n'hésite point à se jeter dans le défilé, pour porter le désordre sur les derrières de l'ennemi : nouveau trait de présence d'esprit et de courage ! Cette manœuvre fut exécutée avec la plus grande rapidité. Le général Walther, à la tête de ses escadrons, soutenus par la huitième demi-brigade, s'avança sur la droite pour contenir la cavalerie ennemie qu'il avait devant lui, tandis que, sur la gauche, le général Richepanse, avec la quarante-huitième, se portait sur la forêt d'Hohenlinden.

Sur ces entrefaites, la canonnade de Matenbott avait attiré l'attention du général ennemi, qui suivait et couvrait le parc d'artillerie avec une réserve de grenadiers hongrois ; et les Français, au moment de pénétrer dans la forêt, reçurent le feu de trois pièces, que ce même général venait de faire mettre en batterie au débouché, en les soutenant lui-même avec ses grenadiers. La troupe de Richepanse continuait à s'avancer sous la mitraille et sous le feu des nombreux tirailleurs répandus dans le bois aux deux côtés de la route, lorsque trois bataillons de grenadiers hongrois, formés en colonne serrée, se présentent sur le chemin pour disputer le passage. Dans ce moment décisif, Richepanse, en se tournant vers les braves qui le suivent, s'écrie : « Grenadiers de la quarante-huitième ! que dites-vous de ces hommes-là ? — Général, ils sont morts. » En prononçant ces mots, les grenadiers croisent la baïonnette, et se précipitent sur la colonne ennemie. Le choc est terrible : la résistance des Hongrois est presque égale à l'impétuosité des assaillans ; mais les premiers sont bientôt culbutés, et, l'impulsion une fois donnée, aucune des colonnes qui se présentent successivement ne peut arrêter la marche foudroyante des Français.

Ce beau fait d'armes avait lieu au moment même où le général Ney enfonçait, à la sortie du défilé vers Hohenlinden,

les troupes autrichiennes qui faisaient de vains efforts pour déboucher. C'est alors que la belle combinaison du général en chef français parut dans tout son éclat, ainsi que l'admirable exécution de ses ordres par deux des plus illustres généraux de la république. La grande masse autrichienne, pressée en tête dans le défilé par l'intrépide Ney, refoulée en queue par l'audacieux Richepanse, tourbillonna long-temps sur elle-même, rompit enfin ses rangs, et se jeta en désordre à droite et à gauche dans la forêt. Poursuivis vivement, les fuyards rencontrent partout la mort, et ceux qui veulent l'éviter n'ont plus d'autre parti à prendre que de mettre bas les armes, et de se rendre à discrétion. La chaussée, tout à l'heure couverte des vieilles bandes autrichiennes, n'offre plus que des cadavres amoncelés, des chevaux sans conducteurs, des charriots, des caissons renversés : quatre-vingt-sept pièces de canon deviennent le trophée de cette victoire, qui n'est pas moins le résultat de la science stratégique, que celui de la bravoure. Les troupes de Ney et de Richepanse se sont jointes au milieu de cette scène de carnage et de désordre, et leurs cris d'allégresse en apprenant leur réunion aux vaincus dispersés augmentent encore, s'il est possible, la terreur de ces derniers.

1800-an IX. Allemagne.

Ney se chargea du soin de ramasser les prisonniers, tandis que Richepanse revint sur ses pas pour soutenir ou dégager le général Walther, toujours aux prises avec la cavalerie autrichienne, à l'entrée du défilé : il le rencontra blessé grièvement, et porté sur un brancard par ses dignes soldats. Le général Drouet, dégagé par le général Decaen, avait rejoint le général Walther, et l'avait puissamment aidé à obtenir un succès que celui-ci payait de son sang. Le général Richepanse, après avoir disposé son infanterie sur la lisière du bois, aux deux côtés de la chaussée, déboucha avec la cavalerie, auprès de Matenbott, chargea et poursuivit celle des Autrichiens,

1800-an IX. Allemagne.

qui ne fit plus devant lui qu'une retraite précipitée jusqu'à Hag.

Maintenant nous devons raconter comment le général Drouet avait échappé aux forces supérieures qui le tenaient en échec vers Saint-Christophe. Sa brigade, pressée vivement par la colonne du général Riesch, était postée sur un plateau très-étroit, qui ne lui permettait point de se développer; cependant elle soutint l'attaque sans se laisser entamer. Une fusillade assez vive, entendue sur la droite, fit penser au général Drouet que la division Decaen arrivait à son secours. Cette nouvelle, communiquée aux soldats, redoubla leur ardeur : ils reprirent l'offensive, et tombèrent impétueusement sur la droite de l'ennemi, déjà attaqué sur son flanc gauche par le chef de brigade Lafond, qui venait d'arriver en effet avec l'avant-garde du général Decaen. Le général Riesch opposa vainement sa réserve à cette dernière attaque : le gros de la colonne française, arrivant au soutien de son avant-garde, attira bientôt toute l'attention de la colonne autrichienne. Le général Drouet, libre alors de continuer son chemin, obliqua à gauche, et força de marche pour joindre le général Richepanse. Le général Decaen ordonna au général Kniasewitz de se porter, avec sa légion polonaise, par la gauche et l'intérieur du bois, entre Matenbott et Hohenlinden, à l'effet de tomber sur le flanc droit de la colonne de Riesch, de combattre fortement, pour l'arrêter et le contenir, et se porta avec le reste de sa division vers la chaussée, où il se réunit au général Grouchy, qu'il soutint dans son attaque contre la droite des Autrichiens.

Il était deux heures après midi. La bataille était bien certainement gagnée, puisque le centre des Autrichiens, qui faisait leur principale force, se trouvait détruit; mais la droite et la gauche combattaient encore avec opiniâtreté : par suite des mauvaises dispositions du général en chef autrichien,

ses ailes se trouvaient avancées à plus deux lieues de distance en-deçà et au-delà de la chaussée : l'épaisseur de la forêt d'Hohenlinden avait empêché le bruit du canon de parvenir jusqu'à ces troupes, de sorte qu'au milieu du désordre, qui avait été le résultat de la belle manœuvre ordonnée par Moreau, l'archiduc n'ayant pas eu le temps de faire avertir les généraux qui commandaient les autres colonnes, ceux-ci s'obstinaient à exécuter les instructions qu'ils avaient reçues : à l'aide de la supériorité de leur nombre et de l'avantage du terrain, ils se maintenaient dans leurs positions, et l'aile droite autrichienne s'efforçait même de déborder la gauche des Français. 1800-an IX. Allemagne.

Deux divisions d'infanterie (celles des généraux Legrand et Bastoul), la réserve de cavalerie du général d'Hautpoult, et une brigade de réserve de la division Ney, réunies sous les ordres du général Grenier, étaient aux prises avec les corps des généraux Kienmayer et Baillet-Latour, qui avaient débouché par Dorfen et le village d'Issen. Nous avons dit que Grenier avait d'abord eu l'ordre de se tenir sur la défensive, mais qu'ensuite Moreau lui avait fait dire d'attaquer vivement les troupes qu'il avait devant lui. Les positions de l'ennemi furent prises et reprises plusieurs fois ; les Autrichiens se battaient en désespérés, et les Français en gens qui se croyaient sûrs de la victoire. Les quarante-deuxième et cinquante-unième demi-brigades soutinrent, sans s'ébranler, les charges réitérées de la cavalerie autrichienne ; enfin, la droite du général Legrand réussit à jeter dans les défilés de Lendorf les troupes qu'elle avait devant elle, tandis que le général Bonnet, avec une brigade de la division Bastoul, pénétrait dans Issen, enlevait six pièces de canon, et faisait quinze cents prisonniers.

Le général Grenier se disposait à poursuivre cet avantage, lorsque l'ennemi menaça fortement la seconde brigade de la

1800-an IX. Allemagne. division Bastoul, et la brigade de réserve de la division Ney. Grenier fit avancer alors le général d'Hautpoult avec trois régimens de cavalerie, soutenus par un bataillon de grenadiers. Le général Bastoul, en apercevant ce renfort, forme ses colonnes d'attaque, et marche sur la ligne que l'ennemi venait de former en avant du bois, sur les hauteurs de Detting. Cette attaque fut protégée par celle la brigade du général Bonnet, qui, renforcée elle-même par celle de cavalerie du général Fauconnet, fit un mouvement décisif sur la droite de la position des Autrichiens, pendant que la gauche était débordée par la brigade de réserve aux ordres du général Joba. L'ennemi ne put résister à cet effort combiné; il se retira en désordre, abandonnant plusieurs pièces de canon et un grand nombre de prisonniers. Le général Bastoul avait été blessé grièvement dans cette charge, qui fut la dernière de la journée. Le général Grandjean, que Moreau avait détaché de son centre pour renforcer son aile gauche, trouva le général Grenier maître du champ de bataille, et l'ennemi fuyant dispersé à travers les bois.

Pendant que ces événemens se passaient à l'aile gauche, le général Decaen avait combattu à la fois les troupes du général Riesch, et les débris de la grande colonne du centre qui cherchaient à s'y réunir, ou à gagner la route de Wasserburg. Le général Kniasewitz, laissé en observation avec ses Polonais, après que le général Drouet eut été dégagé auprès de Saint-Christophe, fut attaqué avec vigueur par le général Riesch, et lui disputa le passage pendant toute la journée. Cependant, les braves Polonais, fatigués d'une lutte aussi inégale, commençaient à faiblir vers le soir, et le général ennemi se flattait déjà de pouvoir continuer sa marche vers Hohenlinden, lorsqu'il fut attaqué par de nouvelles troupes. C'était la brigade du général Durutte, qui venait de faire mettre bas les armes à neuf cents Autrichiens.

Ce petit corps ennemi, isolé par suite du grand mouvement opéré dans le défilé, avait cherché à gagner Wasserburg; mais l'adjudant-major de la quatorzième légère, Connil, à la tête de deux compagnies, s'était porté rapidement sur lui et l'avait sommé de se rendre. Entendant la fusillade du côté d'Alpaching, le général Durutte se porta rapidement sur ce point, prit en flanc la colonne du général Riesch, le décida à la retraite, et dégagea ainsi le général Kniasewitz et sa vaillante légion. La division Decaen avait fait dans cette journée plus de trois mille prisonniers, au nombre desquels se trouvaient cinquante officiers.

1800-an IX. Allemagne.

Telle fut la fin d'une des batailles les plus mémorables de cette guerre de la révolution, si féconde en prodiges, et qui fit faire tant de progrès à l'art militaire. « Elle fut complétement gagnée, dit un judicieux historien[1], par l'exécution la plus rigoureuse et la plus littérale du plan prémédité : exemple bien rare dans les fastes de la guerre! » Les résultats immédiats de la victoire furent cent pièces de canon, onze mille prisonniers, dont deux cent quatre-vingts officiers, parmi lesquels étaient les généraux bavarois Deroi et Spanocchi. Le succès était si complet, que, sans l'état affreux des chemins et l'extrême brièveté des jours, au mois de décembre, les résultats eussent été bien plus grands. Encore quelques heures de jour, et l'armée victorieuse eût pu continuer de poursuivre les vaincus : les Autrichiens n'auraient pas pu sauver une pièce de canon. Mais au moment où tous les corps désunis et rompus fuyaient à travers les bois, dans tout le désordre d'une déroute complète, la nuit, avancée encore par la chute de la neige, commençait à étendre ses voiles, et força les Français d'abandonner une poursuite qui aurait pu devenir aventureuse.

[1] Le lieutenant-général M. Dumas.

1800-an IX. Allemagne.

Indépendamment des onze mille prisonniers restés entre les mains des Français, plus de six mille morts étaient étendus sur le champ de bataille. Dans la nuit, un grand nombre de soldats egares, prêts à perir de froid et de faim, jetèrent leurs armes, et vinrent aux bivouacs des vainqueurs en implorant leur commisération. La journée de Hohenlinden ne coûta pas aux Français plus de deux mille cinq cents hommes tués ou blessés. Généraux, officiers, soldats, tout le monde avait fait son devoir; tous s'étaient couverts d'une gloire éclatante. On entendit des blessés rappelant encore leurs forces, s'écrier : « Il ne faut pas mourir aujourd'hui, pour voir la fin d'une si belle journée. »

Le courage et l'intrépidité des troupes avaient, sans aucun doute, puissamment contribué au succès; mais il convient de payer à Moreau le tribut d'éloges qui lui est du. Jamais ce général n'avait donné des preuves aussi brillantes de son habileté, de sa présence d'esprit, de son sang-froid; mais, toujours modeste, il ne répondit aux félicitations de ses généraux, qu'en leur attribuant tout l'honneur du succès. Il les chargea de témoigner sa satisfaction aux troupes qui avaient si bien secondé leurs dignes chefs, et répéta plusieurs fois que l'armée devait la victoire à l'intrépidité du général Richepanse, aux belles manœuvres du général Grenier, à la brillante conduite des généraux Ney, Grouchy, Grandjean, Decaen, Bastoul, Bonnet, Walther, et à l'inébranlable constance du général Kniasewitz, dont les troupes combattaient pour la première fois sous ses yeux. De tous les généraux sur lesquels Moreau se plaisait à faire rejaillir ainsi une partie de sa propre gloire, le général Richepanse était celui qui méritait en effet d'être nommé le premier, puisqu'il avait décidé la victoire, en prenant deux fois une résolution vigoureuse dans des circonstances qui auraient altéré le sang-froid d'un général ordinaire. « Mes amis,

s'écria Moreau, dans l'effusion modérée de sa joie, vous avez conquis la paix; oui, c'est la paix que nous venons de conclure aux champs de Hohenlinden! » Si ce bienfait ne fut pas le résultat immédiat de la bataille, on peut dire au moins qu'en portant à l'Autriche un coup aussi terrible et aussi décisif, Moreau en fut réellement le préparateur. 1800-an IX. Allemagne.

La retraite du gros de l'armée autrichienne se fit dans tout le désordre qui signale une grande catastrophe; les corps ne purent se rallier que le lendemain en reprenant sur la rive droite de l'Inn les positions qu'ils auraient dû quitter ou plus tôt ou plus tard. Ce désordre était tel, que toutes les armes étaient mêlées, les corps confondus; qu'il fallut plus de deux jours pour rallier les fuyards et reformer les corps désorganisés. La réserve de cavalerie qui avait combattu à Matenbott contre la brigade du général Walther, avait seule montré quelque résolution dans cette épouvantable déroute, en tenant assez longtemps en avant du village de Hag pour couvrir le désordre de la retraite, et rallier les débris de la colonne du centre. Ces troupes repassèrent l'Inn à Krayburg et à Muhldorf. Les troupes de la colonne de gauche ou corps du général Riesch, vaincues par la division Decaen, atteignirent la tête du pont de Wasserburg, où elles se défendirent assez vivement contre les bataillons de cette même division, qui seuls poursuivirent l'ennemi malgré l'obscurité de la nuit. Les troupes de l'aile droite (les deux corps des généraux Kienmayer et Baillet-Latour) furent protégées dans leur retraite par la cavalerie du général Meceri, qui soutint assez heureusement une attaque de nuit dirigée contre lui par le général Espagne, porté, comme on l'a vu, avec sa brigade de cavalerie, à l'extrême gauche de la ligne française près du village d'Erding. La résistance de ce corps de cavalerie autrichienne permit à l'infanterie de continuer sa retraite en assez bon ordre par la vallée de l'Issen, et de se réunir aux autres

1800-an IX. Allemagne.

corps de l'armée en passant l'Inn sur les ponts de Muhldorf et d'OEtting.

L'armée française, après avoir bivouaqué sur le champ de bataille, marcha en avant; le lendemain 4 décembre, Moreau porta son quartier général d'Anzing à Hag. Toute la journée fut employée à balayer la rive gauche de l'Inn, et à resserrer l'ennemi dans ses têtes de ponts. Le 5, Moreau fit prendre à ses divisions, en deçà et au delà de l'Inn, les positions suivantes :

L'aile droite, ou corps du général Lecourbe, qui n'avait pas été engagée dans la journée du 3, et s'était conséquemment bornée à couvrir le flanc droit et une partie des derrières du corps du centre, s'avança sur Rosenheim, dont le pont venait d'être incendié par l'ennemi, et occupa ce village. Lecourbe poussa ensuite sur sa droite plusieurs reconnaissances, qui s'avancèrent jusqu'à deux lieues de Kuffstein en remontant la rive gauche de l'Inn, tandis que d'autres patrouilles éclairaient le cours de cette même rivière en descendant sur la gauche.

La division du général Decaen en position sur la route de Wasserburg, resserrait étroitement la tête de pont gardée par le général Riesch; la division Grouchy, échelonnée sur la route de Hag, observait Krayburg et couvrait le défilé d'Aschau; la division Richepanse était en avant de Romering, occupant par une avant-garde le village d'Ampfing.

A l'aile gauche, la division Legrand, après avoir passé l'Issen, avait pris position entre les villages de Liebpruck et de Sieg. La brigade du général Bonnet se trouvait en réserve sur les hauteurs de Schwindeck. Deux divisions, détachées du corps du général Sainte-Suzanne, sous les ordres du général Colaud, étaient venues prendre position à Erding, après avoir repoussé de Freysing l'avant-garde du général Kienmayer, et ce corps s'était mis en communication avec

celui du général Grenier. Le général d'Hautpoult était à Hohenlinden avec la réserve de cavalerie. 1800-an IX. Allemagne.

L'archiduc Jean avait fait prendre à ses troupes des positions à peu près parallèles à celles des Français Le corps de réserve, ainsi que la cavalerie, occupaient Hohenwarth entre l'Alza et la Salzach; les troupes du général Baillet-Latour furent placées au village d'Obing sur la route de Wasserburg à Salzburg, à moitié chemin de la première de ces villes au village d'Altenmarkt sur l'Alza. La division du général Riesch s'établit à Stefanskirchen et Hartmanshof sur le chemin de Rosenheim à Altenmarkt; le corps du général Kienmayer fut placé en avant et dans les retranchemens de Muhldorf. Toutes les têtes de pont et les autres retranchemens sur la rive droite furent occupés fortement et garnis de tout ce qui pouvait servir à leur défense. La cavalerie du général Meceri, qui avait été engagée la dernière avec la brigade du général Espagne, s'étant trouvée le 4 débordée par la division Legrand, fut obligée d'obliquer à droite pour se retirer par Neumarkt et Eggenfelden jusqu'à Prombach, où elle prit position sur la route de Landshut à Passau.

Le général Moreau, pour tirer de la victoire d'Hohenlinden tout le parti possible, n'avait plus qu'à envahir la Haute-Autriche, et à marcher rapidement sur Vienne, afin d'y dicter la paix, comme le fit depuis son rival de gloire dans des circonstances à peu près semblables. Mais cette entreprise, dont Moreau sentait toute l'utilité sans avoir peut-être la résolution nécessaire pour l'exécuter, présentait de nombreux obstacles. En quittant la Bavière pour envahir la Haute-Autriche, il fallait franchir les barrières formées par la nature et par l'art sur les rivières de l'Inn, de l'Alza et de la Salzach. Cette partie des frontières de l'Autriche était regardée par les hommes de guerre comme presque inaccessible [1]. Toutefois, plein

[1] Turenne, dans ses Mémoires, considère l'Inn comme une des lignes les

1800-an IX. Allemagne.

de confiance dans les excellentes troupes qu'il avait sous ses ordres, dans l'expérience et le dévouement de ses lieutenans, Moreau, après y avoir mûrement réfléchi, se détermina à tenter cette invasion difficile. Son projet était de pénétrer dans la Haute-Autriche par l'Innvierll en portant avec rapidité le gros de son armée sur Salzburg. Par cette manœuvre il prenait le Tyrol à revers, séparait de la grande armée d'Allemagne le corps engagé dans la haute vallée de l'Inn au-dessus de Kuffstein, menaçait les communications de l'Autriche avec l'Italie, enlevait au général Bellegarde, en cas de revers, toute possibilité de se retirer ailleurs que dans la Hongrie, et devenait ainsi, par un seul mouvement, maître de l'Autriche et de la capitale des états héréditaires.

Le général en chef autrichien pouvait, à la vérité, s'opposer à cette invasion, en portant la majeure partie de son armée sur sa gauche au pied des montagnes, et en ne laissant sur le Bas-Inn que les forces nécessaires pour garder les têtes de pont de Muhldorf et de Krayburg, et la forteresse de Braunau. Mais, outre que l'inexpérience du jeune archiduc ne lui permettait peut-être pas de pressentir le dessein de son habile adversaire, Moreau, pour mieux lui en dérober la connaissance, recourut à un stratagème qui devait entretenir la confiance de celui-ci, et l'empêcher d'aviser au seul moyen qui lui restât pour mettre les états de son frère à l'abri des insultes de l'armée victorieuse. Moreau porta donc une très-forte masse sur le Bas-Inn, afin de persuader à l'archiduc que son intention était de manœuvrer désormais dans cette direction. Le centre et l'aile droite de l'armée parurent appuyer de ce côté en descendant un peu le long de la rivière, manœuvre qui leur donnait en même temps la faculté de

plus redoutables. Ses eaux tortueuses lui ont creusé un lit profond, et sa rive droite est presque partout bordée par une chaîne de rochers, qui, partant des Alpes, ne se termine qu'à l'embouchure de la rivière.

resserrer de plus en plus les Autrichiens dans leurs positions; et, pour achever de donner le change à l'archiduc, Moreau fit rassembler à la hâte toutes les embarcations qui se trouvaient sur l'Iser à Munich et dans les environs, mit en réquisition tous les chevaux de luxe des seigneurs bavarois, et les employa à faire transporter les bateaux sur des charriots, par la route d'Erding. [1800-an IX. Allemagne.

Mais tandis que ces préparatifs ostensibles faisaient croire en effet aux Autrichiens que Moreau avait l'intention positive de forcer le passage de l'Inn inférieur, le général Lecourbe faisait secrètement tous les apprêts de l'opération véritable. Cet habile lieutenant du général en chef avait reconnu lui-même l'Inn supérieur, et venait de décider que le point le plus favorable pour passer cette rivière, était vis-à-vis le petit village de Neuheurn, entre Kuffstein et Rosenheim, mais plus près de ce dernier endroit.

L'appareil du transport extraordinaire des bateaux de l'Iser, sur la route d'Erding à Muhldorf, masqua parfaitement le convoi clandestin de l'équipage de pont, s'acheminant avec mystère vers Rosenheim. Les divisions Grouchy et Richepanse reçurent l'ordre de se tenir prêtes à se rendre à Aiblingen par Hag et Ebersperg, afin de pouvoir soutenir le mouvement du général Lecourbe. Le général Decaen eut aussi pour instruction de ne laisser devant Wasserburg qu'un détachement en observation, et de se rendre au premier signal à Aiblingen, qui n'est qu'à deux lieues de Rosenheim.

Moreau avait fixé le passage de l'Inn, au 9 décembre; dès le 8, les divisions Decaen, Grouchy et Richepanse se trouvaient disposées par échelons et prêtes à se mettre en communication avec les divisions de Lecourbe. Lorsque le centre de l'armée se rapprochait ainsi du point de passage, l'aile gauche se trouvait à plus de quinze lieues de Neuheurn toujours en position devant Muhldorf. Grenier avait étendu sa

1800-an IX. Allemagne

gauche au delà de l'Issen, et avait envoyé de forts détachemens de cavalerie et d'infanterie vers Erharding et dans la direction de Braunau, afin de contenir l'ennemi sur le Bas-Inn, et de l'inquiéter sur son front.

La rivière d'Inn, qui présente dans son cours un grand nombre de petites îles, se trouve resserrée à Neuheurn dans un canal étroit et offrant un aucrage sûr. Les chemins qui aboutissent à la rive droite sont marécageux et peu praticables; mais c'est aussi le seul point où la rive gauche ne soit pas dominée. En établissant sur cette même rive gauche un feu supérieur, on pouvait espérer d'éteindre celui de l'ennemi, et l'éloigner assez pour qu'il ne pût pas inquiéter les travailleurs et s'opposer à la formation des premières troupes qui aborderaient sur la rive droite. Le général Lecourbe n'avait demandé que trois jours pour faire ses préparatifs de passage, et, ce terme expiré, ils étaient achevés, tant il avait mis de zèle et d'activité dans cette opération. Tout avait été rassemblé de manière à pouvoir être rendu dans une marche de nuit, sur les bords de l'Inn.

Le 8 décembre, la division Gudin repoussa les avant-postes de l'ennemi sur la rive gauche, dans la vallée jusqu'à Kuffstein, afin de l'éloigner du point de passage. Trois compagnies de la trente-sixième demi-brigade serrèrent et tinrent bloqués dans Kuffstein, trois bataillons ennemis. Tout étant ainsi préparé, les divisions de l'aile droite se mirent en mouvement dans la nuit du 8 au 9, et se portèrent vis-à-vis Neuheurn, escortant tous les matériaux nécessaires pour la construction du pont de bateaux.

Le 9, à six heures du matin, la division Montrichard qui devait passer la première, était formée sur la rive gauche: le général d'artillerie Lemaire, avait, avant le jour, disposé vingt-huit pièces de canon en batterie, qui commencèrent alors un feu très-vif dirigé sur la rive opposé, afin de protéger

l'embarquement des troupes. Le capitaine du génie Galbois, et les capitaines des pontonniers, Négre [1] et Henry, se jetèrent dans les premières barques afin de diriger les travaux. En moins de trois heures le pont fut établi sous le feu même de l'ennemi, qui, après s'être efforcé de répondre à celui de l'artillerie française, finit par abandonner le rivage. Huit bataillons de la division Montrichard, passés successivement dans des embarcations, prirent poste sur la rive droite et protégèrent les travailleurs. Le détachement ennemi surpris et trop faible pour résister sur ce point, se retira sur Stefanskirchen, où se trouvait, comme nous l'avons déja dit, une partie de la division wurtembergeoise du général Riesch.

1800 an IX. Allemagne.

Le général Lecourbe avait précédemment reconnu que le pont de Rosenheim, incendié par l'ennemi, était susceptible d'une prompte réparation, attendu que les premières arches seules se trouvaient détruites. En conséquence, autant pour opérer une diversion utile, que pour éviter aux divisions du centre le long détour qu'elles devaient faire pour venir traverser l'Inn à Neuheurn, Lecourbe avait proposé au général en chef de les diriger sur Rosenheim où elles pourraient passer le pont après son rétablissement. Pendant la nuit du 8 au 9, l'actif général avait fait établir sur ce même point une batterie de huit pièces de canon, dont le feu dirigé sur la culée de la rive droite, devait empêcher l'incendie des arches encore existantes. Il espérait qu'un travail de quelques heures sous la protection de ce feu, suffirait pour les réparations nécessaires; mais ce fut en vain que la batterie française croisa son feu sur la culée; vainement le deuxième bataillon de la trente-huitième placé sur la rive gauche, fit-il les plus grands efforts pour empêcher l'ennemi d'achever l'incendie du pont; le dévouement de quelques soldats nageurs fut inu-

[1] Aujourd'hui lieutenant-général du corps royal d'artillerie, etc.

1800-an IX. Allemagne.

tile : les arches qui restaient furent dévorées par la flamme. Deux sapeurs se distinguèrent particulièrement en cette circonstance ; armés, l'un d'un sabre, et l'autre d'une rame, ils traversèrent la rivière, abordèrent un poste ennemi qui prit la fuite, et firent quinze prisonniers [1]. Il fallut donc renoncer à ce passage, et les deux divisions Decaen et Grouchy furent obligées de remonter jusqu'au pont de Neuheurn : la division Richepanse resta seule dans Rosenheim.

Cependant les deux divisions de l'aile droite, Gudin et Montrichard, étaient sur la rive opposée depuis onze heures du matin. Lecourbe, dans la supposition que l'ennemi se défendrait fortement à Stefanskirchen, ordonna au général Gudin de couvrir les hauteurs de Neuheurn, et de porter la brigade du général Puthod vers Ædorf, pour couper à l'ennemi la chaussée qui conduit à Traunstein, et par conséquent sa retraite sur Salzburg. Lecourbe fit ensuite marcher la division Montrichard sur Stefanskirchen, en passant par Rordorf ; mais l'ennemi occupait une bonne position en avant de ce dernier village : ayant sa droite appuyée sur les hauteurs qui bordent l'Inn vis-à-vis Rosenheim ; son front couvert par un ruisseau qui sort des hauteurs de Simbsach, où sa gauche avait son appui : une avant-garde occupait Gocking. Montrichard dirigea le général Schinner avec deux bataillons le long de l'Inn, tandis que le général Roussel se portait par la droite sur Lauterbach et Gocking. Les mauvais chemins ayant retardé la marche de la cavalerie et de l'artillerie, il s'engagea entre l'avant-garde autrichienne et les troupes du général Roussel une fusillade très-vive ; l'ennemi, supérieur en nom-

[1] Ce fut un détachement du corps de Condé qui défendit le passage de Rosenheim, et il est juste de dire, à la louange de ces Français émigrés, qu'ils montrèrent beaucoup de résolution dans cette défense, et une grande intrépidité, en achevant l'incendie du pont sous le feu violent de l'artillerie et de la mousqueterie de leurs compatriotes.

bre et protégé d'ailleurs par son artillerie, commençait à pousser les Français, lorsque deux pièces de canon escortées par un bataillon, arrivèrent sur le champ du combat. La brigade Roussel reprit de suite l'offensive en chargeant à la baïonnette, et força ses adversaires d'abandonner les hauteurs et les bois de Gocking. 1800-an IX. Allemagne.

Les Impériaux se retiraient en bon ordre sur le ruisseau de Simbsach, lorsqu'ils furent chargés en flanc par la colonne du général Schinner, et coupés par deux régimens de cavalerie, qui, ayant passé le ruisseau, se jetèrent à toute bride sur leurs derrières. Le prince de Condé, qui commandait les troupes ennemies, opéra sa retraite sur Ændorf.

Sur ces entrefaites, la nouvelle du passage de l'Inu par le général Lecourbe parvint au quartier-général de l'archiduc, qui s'empressa de faire remonter l'Inn, à marches forcées, par les troupes de son aile droite; mais cette partie de l'armée autrichienne, qui avait le moins souffert à Hohenlinden, se trouvait à trois fortes marches de Neuheurn, par suite des démonstrations que Moreau avait fait faire sur le Bas-Inn; elle ne put donc arriver assez à temps pour appuyer le prince de Condé, et empêcher les Français d'occpuer Stefanskirchen: trois bataillons, seulement, se trouvèrent en mesure de soutenir le corps d'émigrés et les Wurtembergeois dans leur retraite sur Seepruck, où ils passèrent l'Alza.

Le lendemain du combat de Rordorf, le général Lecourbe ayant attiré à lui les divisions Grouchy et Decaen, se mit à la poursuite de l'ennemi. Le général Richepanse, renonçant au projet de rétablir le pont de Rosenheim, jeta un peu au-dessous un pont de bateaux, qui lui servit à passer sur la rive droite, où il opéra sa jonction avec les deux autres divisions du centre. Le général Grenier, suivant le mouvement de l'aile droite autrichienne, remonta par la rive gauche de l'Inn jusqu'à Wasserburg, qui fut évacué à son approche:

1800-an IX. Allemagne. il y passa la rivière avec deux de ses divisions, et se dirigea sur Altenmarkt.

L'archiduc se voyant menacé d'être attaqué à revers, avant d'avoir pu réunir ses troupes, leur fit abandonner tous les retranchemens qu'elles occupaient encore sur l'Inn, et se retira sur l'Alza. Cette retraite permit à la troisième division du corps de Grenier, à la réserve de cavalerie de d'Hautpoult, à l'artillerie et aux équipages, de passer en partie sur le pont de Muhldorf : celui de Wasserburg servit également au passage de ces dernières colonnes.

Ainsi l'armée autrichienne avait perdu ses communications avec Inspruck, et était privée de son appui vers le Tyrol. L'archiduc n'avait plus la possibilité de renforcer le général Hiller, désormais trop faible pour tenter en Bavière une diversion qui eût pu arrêter les progrès de l'armée française : toutefois, avec de la prudence et de la circonspection, il pouvait encore retarder la marche de son adversaire. La Salzach offrait à l'armée impériale une bonne ligne de défense entre Braunau et Salzburg; mais, en y portant ses troupes, l'archiduc ne réfléchit point que les postes de Burghausen, de Dittmaning et de Lauffen, par une imprévoyance inexcusable, n'étaient point en état de défense. Moreau, qui connaissait cette circonstance, résolut de pousser assez vivement son adversaire pour que celui-ci n'eût pas le temps de se fortifier dans la nouvelle position qu'il allait prendre.

Le général Lecourbe se mit en marche le 11 décembre, se dirigeant sur Salzburg, et attaqua l'ennemi à Seepruck, dont il s'empara après un combat assez vif; mais les Autrichiens dans leur retraite, coupèrent le pont sur l'Alza : ce qui arrêta quelque temps les Français, jusqu'à ce que l'on eût reconnu à la tête du lac de Chiem, un gué où passèrent la cavalerie, l'artillerie et autant de fantassins qu'on put en transporter en croupe, sur les pièces ou sur les caissons. Le

lendemain, 12, les divisions Gudin et Montrichard, soutenues à quelque distance par celle du général Grouchy, prirent position en avant de Traunstein. Le général Lecourbe s'enfonça ensuite dans le défilé de Teissendorf, en ayant soin de s'éclairer sur sa gauche vers la route d'Altenmarkt à Salzburg, et arriva dans la soirée auprès de Salzburghoffen, occupé par les réserves de l'armée ennemie, qui s'étaient réunies sur ce point en suivant la route de Muhldorf à Salzburg.

1800-an x. Allemagne.

Ces réserves, au nombre de quinze mille hommes, étaient en bataille en avant du village et du confluent de la Salzach et de la Saal, à deux lieues environ de Salzburg. La cavalerie qui faisait la principale force des corps autrichiens, avait l'avantage de pouvoir se déployer dans la petite plaine qui se trouve entre la rive gauche de la Salzach et les bois qui bordent la Saal. Lecourbe, après avoir reconnu la position, fit marcher la division Gudin sur Feldkirch sur la Saal, afin de manœuvrer sur la droite, et de forcer tout ce qui se trouvait devant elle à passer sur la rive droite; le général Montrichard dut manœuvrer sur la gauche; et Lecourbe gardant avec lui sa cavalerie pour s'opposer à celle de l'ennemi, s'avança sur la route. Le général Gudin réussit dans son mouvement; mais le général Montrichard qui se dirigeait sur la route de Lauffen où le terrain était plus ouvert, se trouva un moment débordé par l'ennemi. La cent-neuvième demi-brigade qui fermait la gauche, fut obligée de faire de grands efforts pour arrêter les progrès de la cavalerie autrichienne. Lecourbe averti de la situation où se trouvait la division Montrichard, envoya les huitième et neuvième régimens de hussards qui la dégagèrent et rejetèrent les assaillans sur la Salzach. L'aile droite ennemie trop engagée, se retirait en désordre, lorsque le général Gudin, qui avait pénétré à travers les bois jusqu'à Salzburghoffen, lui coupa la retraite, et la força

1800-an IX. Allemagne.

d'abandonner six cents prisonniers et six pièces de canon.

Moreau voyant que l'ennemi concentrait ses troupes vers Salzburg, résolut de forcer le passage de la Salzach, entre cette ville et Lauffen, afin de menacer la route de Neumarck, de forcer les Impériaux à une retraite précipitée ou à se jeter entièrement dans les montagnes du Tyrol, dernière manœuvre qui rendait les Français maîtres de la Haute-Autriche.

En conséquence, le général Decaen eut ordre de faire, le 13 décembre, une forte reconnaissance sur la Salzach; mais par suite de la chance heureuse où se trouvaient les Français victorieux, la reconnaissance et le passage de la rivière ne furent qu'une même opération. L'avant-garde du général Decaen arrivée devant Lauffen, trouva ce poste évacué. Les Autrichiens s'étaient bornés à couvrir d'infanterie un escarpement élevé qui domine le pont, auquel ils avaient fait quelques coupures sans le détruire, et à placer leur artillerie sur les hauteurs. En remontant la Salzach pour trouver un gué, le général Durutte qui commandait l'avant-garde française, aperçut à demi-lieue de Lauffen, une barque sur la rive droite. Trois chasseurs de la quatorzième légère se jetèrent à la nage, traversèrent la rivière malgré la rapidité du courant, s'emparèrent de la barque, et la ramenèrent à la rive gauche. Le général Durutte fit passer à l'instant même quatre cents hommes sur le bord opposé. Cette troupe était commandée par le jeune Decaen, aide-de-camp de son frère, et par l'adjudant-major Plausonne. Afin de détourner l'attention de l'ennemi, le général Decaen fit faire une démonstration sur le pont de Lauffen. Pendant ce temps, les quatre cents hommes parvenus sur la rive droite s'emparèrent d'un village qui fut barricadé pour servir de point d'appui, et marchant ensuite vers la tête de pont, ils attaquèrent à la baïonnette, et en poussant de grands cris les Impériaux, alors occupés exclusivement de répondre au feu de la rive gauche. Cette agression

inopinée épouvanta tellement l'ennemi, qu'il s'enfuit en désordre, imaginant avoir affaire à des forces supérieures, et laissant cent prisonniers entre les mains des assaillans. Quelques barques qui se trouvaient encore à la rive droite furent presque aussitôt employées à un second passage, et avant la nuit les Français se trouvaient assez nombreux pour se maintenir sur la rive droite. Le pont de Lauffen fut réparé pendant la nuit, et le lendemain 14 décembre, il se trouva en état de servir au passage de l'infanterie et de la cavalerie. Un pont volant avait été également construit pour le passage de l'artillerie.

1800-an 18. Allemagne.

Le général Decaen s'était empressé, comme on peut le croire, d'informer Moreau des succès de son entreprise hasardeuse, et celui-ci ordonna sur-le-champ au général Richepanse de marcher sur Lauffen. Le général Grouchy resté en réserve derrière l'aile droite, eut ordre de prendre la même direction, en laissant seulement une brigade afin de lier le centre avec l'aile droite sur la rive gauche de la Salzach; les deux divisions Legrand et Bastoul suivirent immédiatement les divisions du centre ; enfin, Moreau lui-même se rendit à Lauffen où il fit jeter un nouveau pont. Le général d'Hautpoult fut placé à Teissendorf avec sa cavalerie pour soutenir le général Lecourbe, dont les divisions devaient rester en position sur la Saal à deux lieues de Salzburg, pendant le passage de deux autres parties de l'armée sur la rive droite de la Salzach. Tels étaient du moins les ordres que Moreau avait cru devoir transmettre à Lecourbe, aussitôt qu'il fut instruit que le centre et l'aile gauche étaient en mesure d'effectuer leur passage à Lauffen ; mais l'aile droite se trouvait déjà sur la rive droite de la Saal.

Après le combat de Salzburghoffen, Lecourbe se trouvant trop rapproché de l'ennemi pour se borner à l'observer sans rien entreprendre, avait passé la Saal à gué le 13 décembre,

1800-an IX. Allemagne. à l'effet de continuer à pousser les troupes qu'il avait devant lui.

Le lendemain 14, il déploya sa cavalerie et son artillerie légère dans la plaine en avant du village de Voral, et dirigea la division Montrichard le long des bois qui bordent la rive droite de la Saal jusqu'au confluent de cette rivière avec la Salzach. Cette dernière troupe devait se réunir sur ce point avec le général Boyer, auquel Lecourbe, instruit de sa présence sur la rive gauche de la Salzach, fit parvenir l'ordre de passer cette rivière à un gué qu'on avait reconnu, et de réparer un pont brûlé par l'ennemi dans le même endroit. Le général de l'aile droite, dans la persuasion que les Autrichiens songeaient à se retirer, manœuvrait ainsi sur leur flanc, pour leur faire abandonner Salzburg. Le général Gudin eut ordre de se porter avec une de ses brigades sur la route de Reichenhall à Salzburg, tandis que l'autre brigade se formait devant le village de Voral pour soutenir la cavalerie déjà déployée.

A dix heures du matin, l'action fut engagée par les tirailleurs des deux partis; il faisait un brouillard si épais, qu'on ne s'apercevait point à vingt pas de distance. Les tirailleurs français gagnant insensiblement du terrain, furent tout à coup arrêtés par le feu de six pièces de canon que l'ennemi avait tenues masquées jusqu'à ce moment. L'artillerie française s'étant avancée pour répondre à cette canonnade, les Autrichiens mirent successivement en batterie plus de trente pièces, et le brouillard s'étant dissipé comme par enchantement, laissa apercevoir une cavalerie nombreuse formée sur plusieurs lignes, dont la première s'ébranla presque aussitôt. Cette charge fut si impétueuse, que les huitième et neuvième régimens de hussards français qui s'étaient avancés pour soutenir l'artillerie, se replièrent d'abord pour aller se rallier derrière le onzième de dragons et le vingt-troisième

de cavalerie. Ces quatre régimens s'étant réunis, chargèrent à leur tour, et regagnèrent le terrain perdu, en faisant une centaine de prisonniers ; pendant ce temps l'infanterie qui s'était avancée à droite et à gauche, après avoir culbuté quelques postes devant elle, rencontra à l'embranchement des chemins de Lauffen et de Reichenhall, des réserves si nombreuses qu'elle fut obligée de s'arrêter et de prendre position. 1800-an IX. Allemagne.

Dix mille hommes d'infanterie, quarante pièces de canon et un corps considérable de cavalerie se trouvaient réunis pour défendre les approches de Salzburg, principal appui de la ligne de la Salzach ; et l'archiduc lui-même y était en personne. Le général Lecourbe reconnaissant alors que le dessein de l'ennemi était de tenir dans cette position, ne jugea point convenable de continuer l'engagement contre des forces aussi considérables, et se détermina d'autant mieux à prendre ce parti, qu'il venait de recevoir à l'instant les instructions dont nous avons parlé plus haut, et qu'il connaissait par conséquent le passage du centre et de la gauche de l'armée française à Lauffen : il avait rempli d'ailleurs les intentions de Moreau, puisqu'il avait retenu devant Salzburg une bonne partie des forces de l'ennemi.

Lecourbe fit donc replier ses ailes, porta sa cavalerie derrière le défilé, et se borna à tenir la tête du village de Voral avec une partie de son infanterie, conservant ainsi les moyens de marcher sur Salzburg, au moment où Moreau se montrerait à sa hauteur sur la rive droite de la Salzach. L'ennemi essaya de troubler le mouvement rétrograde des Français ; mais ceux-ci firent si bonne contenance qu'ils purent s'établir dans la position que nous venons d'indiquer.

Moreau, apprenant ce qui venait de se passer à son aile droite, ordonna de suite au général Decaen de se porter sur Salzburg, en canonnant vivement tout ce qui se trouvait devant lui. Cette attaque bruyante fit supposer à l'archiduc

1800-an IX Allemagne.

que tout le gros de l'armée française se trouvait déjà sur la rive droite, et qu'il allait lui-même se trouver pris entre deux feux. Renonçant donc à attaquer Lecourbe dans sa position de Voral, le prince profita de la nuit pour opérer sa retraite. Le 15, à la pointe du jour, le général Decaen, qui la veille avait pris position à quelque distance de Salzburg, s'aperçut qu'il n'avait plus de vedettes ni d'avant-postes devant lui, et se dirigea avec son avant-garde sur la ville, où il entra peu d'instans avant le général Lecourbe qui arrivait par la rive gauche de la Salzach.

L'abandon des lignes de la Salzach par l'armée de l'archiduc décidait désormais du sort de l'Autriche. Une armée qui, vaincue dans une bataille décisive, n'avait pas pu tenir derrière l'Inn et la Salzach, dont le moral était nécessairement ébranlé par tant d'échecs consécutifs, ne pouvait plus maintenant opposer une grande résistance à des troupes victorieuses et habituées à vaincre tous les obstacles. Moreau, sans s'inquiéter du mouvement que pourraient faire sur les derrières ou sur ses flancs les corps détachés du général Hiller dans le Tyrol, et du général Klenau sur la rive gauche du Danube, résolut donc de précipiter sa marche en avant pour ôter à l'archiduc l'espoir de rétablir son armée en se retirant sur la capitale des états héréditaires.

Le général Molitor, que Lecourbe avait laissé dans la Haute-Bavière, eut ordre de s'opposer par des corps détachés aux mouvemens du général Hiller. Les talens du général français et l'expérience qu'il avait acquise dans la guerre de montagnes, pendant les campagnes précédentes, répondaient d'avance du succès de la mission qui lui était confiée.

Le général Sainte-Suzanne, dont le corps se trouvait toujours détaché sur le Danube, reçut pour instructions de manœuvrer sur le terrain triangulaire formé par le fleuve que nous venons de nommer, le Bas-Iser et le Bas-Inn, et de tâ-

cher de se lier avec l'armée gallo-batave, commandée par Augereau. On a vu que le général Sainte-Suzanne avait déjà retenu en partie le général Klenau sur le Danube pendant les événemens de Hohenlinden. 1800-an IX. Allemagne.

Moreau fit toutes les dispositions nécessaires pour empêcher l'archiduc de réunir ses masses isolées. Les divisions françaises se mirent en mouvement pour suivre l'armée ennemie, dont le gros se dirigeait sur Linz, tandis que la droite, où était le corps de Condé, se rendait en Styrie. Le général Richepanse, formant, avec la division sous ses ordres, l'avant-garde de l'armée française, fit douze lieues de pays d'une seule traite, de Lauffen à Herdorf; pour joindre l'arrière-garde autrichienne sur la grande route: le 15 décembre au soir, la division prit position à portée de pistolet des postes ennemis, et les attaqua le lendemain à la pointe du jour. La brigade Drouet gravit rapidement les hauteurs situées à la gauche de la route, et culbuta l'aile droite de cette arrière-garde, qui céda la position toute entière. Les troupes autrichiennes se retiraient avec tant de précipitation et Drouet les suivait si vivement, que le général Sahuc, qui commandait la deuxième brigade de Richepanse, eut beaucoup de peine à suivre ce mouvement. Toutefois, l'ennemi, serré de trop près, s'arrêta: le combat s'engagea de nouveau et dura quelque temps; mais l'arrivée de la brigade Sahuc décida le succès. Les Français firent mille prisonniers et prirent trois pièces de canon dans cette rencontre.

Les deux autres divisions du centre, celles de Grouchy et de Decaen, avaient suivi celle de Richepanse. Le général Lecourbe, avec les deux divisions Gudin et Montrichard, obliqua vers les montagnes, afin de rester maître des rivières, de flanquer la marche du centre et de l'aile gauche, et de déborder continuellement le flanc de l'ennemi; le corps du général Grenier (aile gauche) se dirigea sur Riedau pour mar-

1800-an IX. Allemagne.

cher sur la Traun par la route de Wels et pour resserrer par la droite la place de Braunau, point par lequel le général Sainte-Suzanne devait rétablir ses communications avec l'armée.

Poursuivis si chaudement par les divisions du centre, les Autrichiens résistaient dans toutes les positions qui semblaient leur offrir quelques avantages; mais l'infatigable Richepanse, l'un des plus entreprenans et des plus habiles généraux qui se soient fait remarquer dans cette longue guerre, ne laissait aucun relâche, aucun repos à l'arrière-garde ennemie. Le 17, l'archiduc voulut arrêter ses colonnes en arrière des défilés des bois que l'on rencontre après Frankenmarkt : Richepanse marcha sur l'ennemi avec rapidité, le culbuta, et s'empara de son camp. Le lendemain, les Impériaux voulurent tenir dans une position encore plus avantageuse que celle de la veille, puisque le feu de leur artillerie prenait à revers la gauche des Français. Richepanse, sans s'embarrasser de ses flancs, se dirige sur le centre de la position ennemie, tourne les hauteurs de Woklmarkt, force un corps d'infanterie qui les occupait, à mettre bas les armes, s'empare de plusieurs canons, disperse les autres troupes et arrive à Schwanstadt. Quatre mille hommes de cavalerie se trouvaient en bataille en avant et sur la droite de ce village; ils avaient devant eux une plaine rase, de plus de trois-quarts de lieue; leurs flancs étaient soutenus par quelques bataillons postés dans des bouquets de bois et derrière des ravins. Deux bataillons de la quarante-huitième de ligne commandés par les chefs Sarret et Marigny, et soutenus par deux escadrons du cinquième de hussards, s'avancèrent hardiment contre cette cavalerie, en colonnes serrées, sans attendre pour s'engager dans la plaine que le reste des troupes fût arrivé. L'un de ces bataillons marcha directement par la grande route sur Schwanstadt, à l'effet de couper la retraite à l'ennemi; l'autre

se dirigea sur le centre de la ligne de la cavalerie impériale. Le général Richepanse étant arrivé presque aussitôt avec le reste de ses troupes, fit marcher le cinquième de hussards à gauche du bataillon qui suivait la route, le vingtième de chasseurs entre ce bataillon et celui qui traversait la plaine, et le premier de chasseurs à droite de ce dernier. Les autres troupes d'infanterie furent établies en seconde ligne; le dixième régiment de cavalerie resta en réserve. Le bataillon qui traversait la plaine s'était approché à trois cents pas de la ligne ennemie sans répondre aux tirailleurs qui le harcelaient; mais, en voyant les dispositions faites par le général Richepanse, les premiers escadrons autrichiens, n'osant point entamer la charge sur ce bataillon, firent demi-tour, et par ce mouvement brusque répandirent l'alarme et le désordre parmi les autres troupes qui les suivaient. Richepanse, mettant l'occasion à profit, fit avancer alors les premier et vingtième de chasseurs pour charger cette cavalerie ébranlée. En un instant les escadrons ennemis furent rompus et sabrés; en vain voulurent-ils se rallier sur les bords de la petite rivière qui traverse Schwanstadt: poursuivis par la cavalerie et l'infanterie françaises, ils y furent de nouveau culbutés. L'infanterie ennemie s'était également retirée, et un grand nombre de soldats se noyèrent en voulant passer à l'autre bord. Cette échauffourée coûta à l'ennemi une perte de plus de douze cents hommes, tués, noyés ou faits prisonniers.

1800-an IX. Allemagne.

L'archiduc, convaincu qu'il était dans l'impossibilité d'arrêter désormais la marche de ses adversaires, se borna, dès le lendemain de l'affaire de Schwanstadt, à faire couvrir sa retraite par des troupes légères qu'il tira de son aile droite, et qui n'avaient point encore combattu; mais la nouvelle arrière-garde fut aussi maltraitée que la première: les hussards et les hulans, qui la composaient en grande partie, furent constamment repoussés ou battus par la cavalerie légère fran-

1800 an IX. Allemagne.

çaise, et chaque combat entraînait la perte de quelques voitures de bagages, ou de quelques pièces d'artillerie. Le général Kienmayer, qui commandait cette même arrière-garde, voulut tenir auprès de Lambach; mais le général Meceri et le prince de Lichstenstein, colonel de hulans, furent enveloppés et pris avec douze cents hommes par les trois brigades des généraux Drouet, Sahuc et Sarrut. Une autre partie de la troupe ennemie, cherchant à se retirer précipitamment par le pont jeté sur la Traun, fut coupée par un bataillon de grenadiers qui s'était avancé, couvert par un pli du terrain de la rive droite : une mêlée épouvantable eut lieu alors devant le pont. Les Autrichiens, protégés par les batteries qu'ils avaient sur l'autre rive, essayèrent vainement de s'ouvrir un passage : ils furent tous tués ou faits prisonniers. L'incendie du pont, fasciné et goudronné, n'arrêta point les intrépides grenadiers : ils s'y précipitèrent pour l'éteindre sous la mitraille que vomissait l'artillerie de la rive opposée : le pont fut conservé et servit au passage de la division. Un bataillon de la vingt-septième demi-brigade attaqua trois bataillons ennemis qui occupaient un fourré sur le chemin de Wimbsbach, et les déposta après trois quarts d'heure d'un combat opiniâtre. Toute la division Richepanse vint camper à Wimbsbach, où elle s'empara de magasins considérables que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'évacuer.

Le gros des forces autrichiennes avait passé la Traun à Lambach et à Wels, et s'était porté sur Kremsmunster, afin de gagner Steyer, où l'archiduc comptait passer l'Ens.

Le 20 décembre, les divisions Grouchy et Decaen, passèrent la Traun sur les ponts de Lambach et de Wels. Le général Grenier, après avoir occupé Linz sur le Danube, s'avança sur Ebersberg. Indépendamment des dispositions habiles déjà prises par Moreau, et dont on va bientôt voir l'heureux résultat,

la nouvelle des changemens survenus dans l'armée ennemie allait donner encore plus d'activité à la marche des divisions que ce général avait sous sa main. 1800-an IX. Allemagne.

La bataille de Hohenlinden, perdue d'une manière si désastreuse, et la retraite accélérée de l'armée impériale, avaient répandu dans Vienne une consternation universelle; cependant, comme il arrive presque toujours dans les capitales menacées de l'invasion de l'ennemi, les témoignages de dévoûment, les déclamations patriotiques, s'étaient multipliés à l'infini, et servaient de masque à la profonde terreur des habitans. On s'armait de toutes parts, on formait des bataillons de volontaires, on voulait mourir pour la patrie; mais le sentiment réel de cette population était le désir de la paix : on la réclamait à tout prix. Le parti anglais éprouvait de grandes défections à la cour même, où déjà on disait hautement que l'imminence du danger devait faire passer pardessus toutes les considérations politiques ; que le salut de la nation commandait impérieusement de renoncer à toute alliance avec le cabinet britannique, et qu'il fallait, sans plus tarder, renouer les négociations de Lunéville, et donner satisfaction au consul, qui ne combattait que pour obtenir la paix. Dans cette agitation générale, l'empereur François II fut peut-être le seul qui montra quelque fermeté : il se trouvait à Haimburg sur le Danube, ou il était allé avec l'impératrice, la reine de Naples et le grand-duc de Toscane, pour passer en revue la première division de l'armée d'insurrection de la Hongrie, lorsqu'il reçut les rapports de l'archiduc Jean sur les derniers événemens. Sans paraître affecté de la terreur générale, il donna, avec beaucoup de sang-froid, aux troupes qui se trouvaient prêtes, l'ordre de rejoindre l'armée, et se rendit à Vienne : il fit proclamer la résolution où il était de ne point abandonner cette capitale, et de prendre le commandement des forces destinées à la défendre. En même

1800-an IX. Allemagne.

temps, pour répondre aux désirs de l'archiduc Jean, qui demandait qu'on lui donnât un successeur, autant que pour rendre à l'armée le courage et la confiance qu'elle avait perdus, l'empereur rappela au commandement son frère l'archiduc Charles, qui se trouvait encore à Prague, où il s'occupait toujours de l'organisation des milices de la Bohême : ce prince était véritablement celui de tous les généraux autrichiens le plus en état de tenir tête au général Moreau, surtout dans la situation éminemment critique où se trouvait l'armée autrichienne. Trop généreux pour récriminer sur la conduite qu'on avait tenue à son égard lorsqu'on l'avait enlevé à des troupes dont il avait la confiance et l'amour, l'archiduc Charles se fit un devoir d'accepter une tâche plus pénible encore que glorieuse. Parti de Prague à la réception de la lettre de son auguste frère, le prince était arrivé au quartier-général de Wels, le 17 septembre, la veille même du combat de Schwanstadt. Sa présence et celle de plusieurs autres généraux qui avaient été écartés au commencement de la campagne, parut d'abord rendre aux troupes autant de confiance qu'on pouvait en espérer dans la position où elles se trouvaient ; mais il fallait du temps pour rétablir la discipline parmi tous les corps désorganisés. Le résultat des affaires de Schwanstadt et de Lambach venait de prouver à l'archiduc qu'il était bien difficile de sauver les états héréditaires autrement qu'en traitant avec un ennemi dont la supériorité était trop marquée. L'archiduc avait d'ailleurs une manière de voir différente de celle du ministre et des courtisans de son frère ; il n'avait point cédé à l'influence britannique, et il partageait le vœu général du peuple pour la paix : c'est même à la manifestation de ces sentimens que l'on attribua dans le temps la disgrâce qu'il avait essuyée. N'étant donc point séduit par des considérations alors plus spécieuses que réelles, ni aveuglé par la haine, il appréciait mieux qu'aucun autre l'inutilité d'une guerre aussi ruineuse;

mais, pour obtenir la paix, et surtout pour traiter avec toute la dignité convenable à un gouvernement qui ne veut point s'humilier devant un vainqueur, le prince sentit qu'il fallait faire prendre à l'armée impériale une attitude plus imposante. Aussitôt après le passage de la Traun, il forma le plan de rallier ses troupes, ou de recueillir ses débris derrière la ligne de l'Ens, si la vive poursuite de Moreau lui en donnait le loisir; et, dans le cas où cette ligne serait forcée, il se proposait d'en prendre une dernière plus resserrée entre le Danube et la Styrie, à la hauteur de Saint-Polten, où il se trouvait à même de recevoir les renforts déjà en marche de divers points, notamment vingt-cinq mille hommes de l'insurrection hongroise. Il espérait alors pouvoir livrer bataille sous les murs de Vienne, tandis que le général Starray, qu'il avait laissé en Hongrie à la tête de la levée en masse de ce royaume, marcherait sur Linz.

1800-an IX. Allemagne.

La première partie de ces dispositions avait commencé à recevoir son exécution par la marche de l'armée impériale sur Steyer, lorsque Moreau apprit par des prisonniers faits à Lambach que le prince Charles avait remplacé l'archiduc Jean son frère. Le général français, qui connaissait l'activité et les talens de son nouvel adversaire, ne voulut pas lui donner le temps de se reconnaître, et, le 20 décembre, jour même du passage de la Traun par l'armée française, le général Richepanse eut ordre de marcher avec l'avant-garde sur Kremsmuuster, où il devait être suivi par la division Grouchy; mais ce mouvement fut prévenu par l'actif Lecourbe. Parti de Salzburg avec ses deux divisions, ce général s'était dirigé entre les lacs et les montagnes qui sont à la droite de cette ville, par des chemins très-difficiles, où il fut obligé de se séparer de son artillerie. Après avoir passé la Traun à Gmunten, il avait attaqué, battu à Eorchdorf, à Potenbach et à Ried les corps détachés qui flanquaient l'armée autri-

1800-an IX. Allemagne.

chienne, pendant que celle-ci s'avançait sur l'Ens, et avait précipité tellement sa marche, qu'il atteignit l'arrière-garde et la réserve autrichienne aux ordres du prince Schwartzemberg, au moment où ces troupes entraient dans Kremsmunster. Les attaquer et les culbuter, fut pour Lecourbe l'affaire de quelques minutes; cinq canons et plus de treize cents prisonniers restèrent au pouvoir du vainqueur.

L'armée française occupait, dans la soirée du 20 décembre, les positions suivantes : les deux divisions de l'aile droite, auxquelles venaient de se réunir celles de Richepanse et de Grouchy, étaient bivouaquées autour de Kremsmunster; la division Decaen était à Neuhoffen, le général Grenier était à Ebersberg un peu plus avant sur la route de Vienne. Le quartier-général de Moreau était à Wels; celui de l'archiduc, à Amstetten.

Le lendemain 21, le général Richepanse se disposait à marcher sur Steyer, lorsqu'un parlementaire ennemi se présenta aux avant-postes. C'était le comte de Meerfeld, envoyé par l'archiduc Charles au général Moreau, pour lui proposer une suspension d'armes, pendant que les deux gouvernemens français et autrichien traiteraient des conditions d'une paix définitive. Le général Moreau ayant trouvé les pouvoirs du comte de Meerfeld insuffisans, ne voulut accorder qu'une trêve de quarante-huit heures, temps strictement nécessaire pour recevoir des nouvelles de Vienne, et déclara qu'il consentirait à un armistice plus prolongé dans le cas seulement où l'empereur manifesterait l'intention bien positive de faire une paix séparée, et sous la condition que le Tyrol serait entièrement évacué par l'armée impériale. Comme Moreau s'était réservé la faculté de continuer son mouvement sur l'Ens, le général Lecourbe se porta de Kremsmunster à Steyer; le général Decaen, de Neuhoffen à Kronsdorf; le général Grenier suivit la grande chaussée de Vienne, en

se dirigeant sur Ens. Plusieurs corps et détachemens autrichiens se trouvèrent coupés par ces marches exécutées avec rapidité, et se rendirent prisonniers sans combattre. Vingt-deux pièces de canon, cent caissons, cinq à six cents voitures, des magasins et des approvisionnemens considérables tombèrent ainsi au pouvoir des Français. Les ponts sur l'Ens furent rétablis à Ens et à Steyer, et l'armée prit possession de la ligne que voulaient occuper les Autrichiens. Ce dernier mouvement s'opéra également sans combattre, et comme la trêve était expirée, Moreau continua à faire marcher l'aile gauche qui passa les rivières d'Ips et d'Erlaph, et poussa son avant-garde à moins de vingt lieues de Vienne. En même temps l'aile droite remonta la vallée de l'Ens, et se dirigea vers Leoben sur la Muhr. Afin de forcer l'armée autrichienne d'abandonner ses lignes qui se trouvaient tournées par cette marche, Moreau se disposait à porter son quartier-général de Kremsmunster à Steyer, lorsque le général Grünne se présenta muni de pleins pouvoirs pour conclure un armistice. L'archiduc annonçait au général en chef français que l'empereur était décidé à faire la paix, quelles que fussent d'ailleurs les dispositions de ses alliés. Moreau, dont le vœu, au milieu de ses derniers triomphes, avait été pour la paix, crut devoir arrêter la marche de ses troupes et consentir à l'armistice demandé. Il pensa qu'il avait assez fait pour sa gloire, et dédaigna le stérile honneur d'une entrée triomphale dans la capitale de l'Autriche. Quelques historiens ont blâmé la modestie, selon eux très-déplacée en ce moment, du vainqueur de Hohenlinden. Il devait, disent-ils, continuer sa marche jusque sous Vienne, où il eût été plus facile de dicter les conditions de la paix; mais Moreau ne se regardait que comme le mandataire de la république. Le système de l'envahissement des capitales n'avait point encore été établi comme il le fut par la suite; et la générosité française permet-

1800-an IX. Allemagne.

1800-an IX. Allemagne.

tait-elle de refuser une trêve demandée par l'Autriche, avec l'intention franche de céder enfin au vœu général des peuples?

Quoi qu'il en soit, l'armée française venait de conquérir en vingt-deux jours quatre-vingt lieues de terrain; les formidables lignes de l'Inn, de la Salzach, de la Traun et de l'Ens, avaient été franchies sans perte; plus de quarante-cinq mille Impériaux mis hors de combat, cent quarante-sept pièces de campagne, et une grande quantité de drapeaux étaient autant de trophées qui rendaient la modération du vainqueur encore plus remarquable.

La déclaration de l'archiduc, portant que l'empereur était décidé à faire la paix sans l'intervention de ses alliés, servit de base, et fut énoncée dans le préambule de la convention d'armistice qui fut signé à Steyer, le 25 décembre, par le général Lahorie pour le général Moreau, et par le général-major comte de Grünne pour l'archiduc Charles. Nous croyons devoir donner ici cette pièce historique en son entier.

Convention d'armistice.

Sa majesté l'empereur et roi voulant traiter de suite de la paix avec la république française, quelle que soit la détermination de ses alliés; les généraux en chef de l'armée française et de l'armée impériale en Allemagne, désirant arrêter, autant qu'il est en leur pouvoir, les maux inséparables de la guerre, sont convenus de traiter d'un armistice et suspension d'armes. A cet effet, ils ont chargé de pouvoirs spéciaux; savoir, le général en chef Moreau, le général de brigade Victor-François Lahorie; et S. A. R. l'archiduc Charles, le général-major comte de Grünne, et le colonel Wairother de Vetal, de l'état-major, lesquels ont arrêté ce qui suit:

Art. 1er. La ligne de démarcation entre la portion de l'armée gallo-batave en Allemagne, sous les ordres du général Augereau, dans les cercles de Westphalie, du Haut-Rhin et

de Franconie, jusqu'à Bayersdor, sera déterminé particulièrement entre ce général et celui de l'armée impériale et royale qui lui est opposée. De Bayersdor, cette ligne passe à Erlang, Nuremberg, Neumarck, Parsberg, Laber, Stadtamhof et Ratisbonne, où elle passe le Danube, dont elle longe la rive droite jusqu'à l'Erlaph, qu'elle remonte jusqu'à sa source; passe à Mark-Gamingen, Koglbach, Gosling, Hammer, Mendling, Leopolstein, Eisenartz, Vorderenberg et Leoben; suit la rive gauche de la Mühr jusqu'au point où cette rivière coupe la route de Salzbourg à Klagenfurth, qu'elle suit jusqu'à Spital; remonte la chaussée de Verone par Lienz et Brixen jusqu'à Botzen; de-là passe à Meran et Sainte-Marie, et arrive par Bormio dans la Valteline, où elle se lie avec l'armée d'Italie.

1800-an IX. Allemagne.

2. La carte d'Allemagne, par Chauchard, servira de règle dans les discussions qui pourraient s'élever sur la ligne de démarcation ci-dessus.

3. Sur les rivières qui sépareront les deux armées, la section ou la conservation des ponts sera réglée par des arrangemens particuliers, suivant que cela sera jugé utile, soit pour le besoin des armées, soit pour ceux du commerce; les généraux en chef des armées respectives s'entendront sur ces objets, ou en délégueront le droit aux généraux commandans les troupes sur ces points. La navigation des rivières restera libre, tant pour les armées que pour le pays.

4. L'armée française non-seulement occupera exclusivement tous les points de la ligne de démarcation ci-dessus déterminée, mais encore, pour mettre un intervalle continu entre les deux armées, la ligne des avant-postes de l'armée impériale et royale sera dans toute son étendue, à l'exception du Danube, à un mille d'Allemagne, au moins, de distance de celle de l'armée française.

5. A l'exception des sauvegardes ou gardes de police qui

1800-an IX. Allemagne.

seront laissées ou envoyées dans le Tyrol par les deux armées respectives, et en nombre égal, mais qui sera le moindre possible (ce qui sera réglé par une convention particulière), il ne pourra rester aucune autre troupe de S. M. l'empereur dans l'enceinte de la ligne de démarcation. Celles qui se trouvent en ce moment dans les Grisons, le Tyrol et la Carinthie devront se retirer immédiatement par la route de Klagenfurth sur Pruck, pour rejoindre l'armée impériale d'Allemagne, sans qu'aucune puisse être dirigée sur l'Italie; elles se mettront en route des points où elles sont, aussitôt l'avis donné de la présente convention, et leur marche sera réglée sur le pied d'une poste et demie d'Allemagne par jour.

Le général en chef de l'armée française du Rhin est autorisé à s'assurer de l'exécution de cet article par des délégués, chargés de suivre la marche des troupes impériales jusqu'à Pruck.

Les troupes impériales qui pourraient avoir à se retirer du Haut-Palatinat, de la Souabe ou de la Franconie, se dirigeront par le chemin le plus court au-delà de la ligne de démarcation.

L'exécution de cet article ne pourra être retardée sous aucun prétexte, au-delà du temps nécessaire, eu égard aux distances.

6. Les forts de Kuffstein, Scharnitz, et les autres points de fortifications permanentes dans le Tyrol, seront remis en dépôt à l'armée française, pour être rendus dans le même état où ils se trouvent à la conclusion et ratification de la paix, si elle suit cet armistice, sans reprise d'hostilités.

Les débouchés de Funstermuntz et Nauders, et autres fortifications de campagne dans le Tyrol, seront remis à la disposition de l'armée française.

7. Les magasins appartenans dans ce pays à l'armée impériale seront laissés à sa disposition.

8. Les forteresses de Wurtzburg en Franconie, et la place de Braunau, dans le cercle de Bavière, seront également remises à l'armée française pour être rendues aux mêmes conditions que les forts de Kuffstein et Scharnitz. 1800-an IX. Allemagne.

9. Les troupes tant de l'Empire que de sa majesté impériale et royale qui occupent les places les évacueront, savoir : la garnison de Wurtzburg, le 16 nivose an 9 (16 janvier 1801); celle de Braunau, le 14 nivose an 9 (4 janvier 1801); et celle des forts du Tyrol, le 18 nivose (8 janvier 1801).

10. Toutes les garnisons sortiront avec les honneurs de la guerre, et se rendront avec armes et bagages par le plus court chemin, à l'armée impériale. Il ne pourra rien être distrait par elles de l'artillerie, munitions de guerre et de bouche, et approvisionnemens en tout genre de ces places, à l'exception des subsistances nécessaires pour leur route jusqu'au-delà de la ligne de démarcation.

11. Des délégués seront respectivement nommés pour constater l'état des places dont il s'agit, mais sans que le retard qui serait apporté à cette mission puisse en entraîner dans l'évacuation.

12. Les levées extraordinaires ordonnées dans le Tyrol seront immédiatement licenciées, et les habitans renvoyés dans leurs foyers; l'ordre et l'exécution de ce licenciement ne pourront être retardés sous aucun prétexte.

13. Le général en chef de l'armée du Rhin, voulant, de son côté, donner à son altesse l'archiduc Charles une preuve non équivoque des motifs qui l'ont déterminé à demander l'évacuation du Tyrol, déclare qu'à l'exception des forts de Kuffstein, Scharnitz, et Funstermuntz, il se bornera à avoir dans le Tyrol les sauvegardes ou gardes de police déterminées par l'article 5, pour assurer les communications. Il donnera en même temps aux habitans du Tyrol toutes les facilités qui seront en son pouvoir pour leurs subsistances, et

1800-an IX. Allemagne. l'armée française ne s'immiscera en rien dans le gouvernement de ce pays.

14. La portion du territoire de l'Empire et des états de S. M. impériale dans le Tyrol est mise sous la sauvegarde de l'armée française, pour le maintien du respect des propriétés et des formes actuelles du gouvernement des peuples. Les habitans de ce pays ne seront point inquiétés pour raison de services rendus à l'armée impériale, ni pour opinions politiques, ni pour avoir pris une part active à la guerre.

15. Au moyen des dispositions ci-dessus, il y aura entre l'armée Gallo-Batave, en Allemagne, celle du Rhin et l'armée de S. M. impériale et de ses alliés, dans l'empire germanique, une armistice et suspension d'armes, qui ne pourra être moins de trente jours. A l'expiration de ce délai, les hostilités ne pourront recommencer qu'après quinze jours d'avertissement, comptés de l'heure où la signification de rupture sera parvenue, et l'armistice sera prolongé indéfiniment jusqu'à cet avis de rupture.

16. Aucun corps ni détachement tant de l'armée du Rhin que de celle de S. M. impériale en Allemagne, ne pourront être envoyés aux armées respectivement en Italie, tant qu'il n'y aura pas d'armistice entre les armées françaises et impériales dans ce pays. L'inexécution de cet article sera regardée comme une rupture immédiate de l'armistice.

17. Le général en chef de l'armée du Rhin fera parvenir le plus promptement possible la présente convention aux généraux en chef de l'armée Gallo-Batave, des Grisons et de l'armée d'Italie, avec la plus pressante invitation, particulièrement au général en chef de l'armée d'Italie, de conclure de son côté une suspension d'armes.

Il sera donné en même temps toutes facilités pour le passage des officiers et courriers que son altesse royale l'archiduc Charles croira devoir envoyer, soit dans les places à

évacuer, ou dans le Tyrol, en général dans le pays dans la ligne de démarcation durant l'armistice. 1800-an IX. Allemagne.

A Steyer, le 4 nivose an 9 (25 décembre 1801).

Signé V. F. Lahorie,

Le comte de Grune, Wairother de Vetal.

Il nous reste à retracer maintenant les opérations des autres corps d'armée en Allemagne, depuis la reprise des hostilités vers la fin de novembre, jusqu'à la ratification de l'armistice signé à Steyer.

Opérations de l'armée dite gallo-batave, en Allemagne; occupation des villes d'Aschaffenburg, Schweinfurt et Wurtzburg; combats de Burg-Eberach, de Nurenberg, de Neukirchen, etc.; *cessation des hostilités.* etc. etc.[1]. — 26 décembre. (5 nivose.) Le général en chef de l'armée gallo-batave, Augereau, avait reçu, le premier, l'ordre de recommencer les hostilités à l'expiration de l'armistice prolongé par la convention d'Hohenlinden, et, par conséquent, les troupes sous son commandement étaient entrées les premières en campagne. Le corps gallo-batave se composait de trois divisions aux ordres des généraux Barbou, Duhesme et Dumonceau; ce dernier commandait la division hollandaise. Les deux divisions Barbou et Dumonceau étaient cantonnées et échelonnées entre Offenbach et Aschaffenburg, sur une ligne de huit lieues d'étendue; la division Duhesme, portée à Stockstadt, était chargée d'occuper le pont d'Aschaffenburg, encore gardé par les levées mayençaises du baron d'Albini. Augereau avait son quartier-général à Offenbach, sur la riche gauche du Rhin, un peu en avant de Francfort.

Il avait été convenu entre le général en chef du corps gallo-batave et le baron d'Albini, que ce dernier évacuerait As-

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués précédemment. Voir les cartes placées, p. 1 et 305, t. VI, pour l'intelligence de ces opérations.

1800-an IX. Allemagne.

chaffenburg lorsque l'armistice serait dénoncé; mais le baron, pour mieux assurer sa retraite, jugea à propos d'attaquer le 24 novembre, jour même où l'évacuation devait avoir lieu, un avant-poste hollandais, qui, malgré son infériorité, fit bonne contenance. Le chef de brigade Collaert, s'étant avancé pour soutenir ce détachement, chargea, avec son régiment de hussards (hollandais), les troupes mayençaises, et les rejeta dans la ville. Aschaffenburg fut occupé, le 25, par les Gallo-Bataves, et les trois divisions qui avaient déja quitté leurs cantonnemens marchèrent dans la direction de Wurtzburg et de Schweinfurt. Le baron d'Albini fit sa retraite sur Fulde par Bruckenau, et ne reparut plus. Le corps autrichien du général Simbschen se replia par Schweinfurt, et se concentra entre le Mayn et la Rednitz.

La ville de Schweinfurt, placée au sommet du coude anguleux que forme le Mayn de Bamberg à Kintzingen, a deux ponts sur cette rivière, dont le lit est très-profond en cet endroit, avec des bords escarpés : elle est fermée d'une enceinte terrassée, à demi-revêtement, et alors en fort mauvais état. En réparant les ouvrages, cette place était très-susceptible de servir de point d'appui aux opérations d'une campagne; aussi le général Augereau s'empressa-t-il de la faire occuper. Pour seconder le mouvement des divisions Duhesme et Barbou, qui se portaient sur ce point important, le général en chef détacha l'adjudant-général Deverine avec la quatre-vint-dix-huitième demi-brigade et le seizième de dragons, en lui ordonnant de passer les deux bras du Mayn au-dessus de Wurtzburg, et de se porter jusqu'à Geroldshofen, afin d'inquiéter les troupes du général Simbschen, et de forcer celui-ci à quitter plus promptement Schweinfurt, dans la crainte d'être coupé dans sa retraite : l'avant-garde de la division Barbou prit possession de cette ville le 26 novembre.

Dans le même temps, la division Dumonceau était arrivée

devant Wurtzburg, et cette place fut investie le 27. Wurtzburg, n'ayant d'autre défense qu'une enceinte bastionnée sur la rive droite du Mayn, était peu susceptible de faire une grande résistance. Le général qui la commandait, capitula le 30 novembre, et se retira dans le château de Marienberg. Il fut convenu qu'on ne tirerait point de la ville sur le château, et réciproquement du château sur la ville; qu'il ne serait rien changé aux ouvrages du quartier du Mayn; que ce quartier ne pourrait être attaqué par eau; que la navigation serait libre, mais que les bateaux ne passeraient que dans le jour.

1800-an IX. Allemagne.

Augereau laissa la division Dumonceau devant la forteresse de Marienberg, pour en former le blocus. L'occupation de Wurtzburg et l'étranglement occasioné par les deux coudes que forme le Mayn, rendaient très-facile l'investissement de ce château, qui, dominé par des hauteurs, peut être resserré. En établissant des postes retranchés et des batteries sur les crêtes de Saint-Nicolas et d'Hexemburg, séparées par le ravin d'Hochberg, il n'y avait rien à redouter des sorties de la garnison.

Cependant le général Simbschen avait réuni douze à treize mille hommes dans la position de Burg-Eberach, sur la grande route de Wurtzburg à Bamberg. Il couvrait cette dernière ville, et poussait ses avant-postes jusqu'à Zeil, sur la route de Schweinfurt, à la rive droite du Mayn. Augereau ayant reçu du général Moreau l'avis que le général Klenau pourrait se porter au secours de Simbschen, résolut d'attaquer celui-ci sans délai, afin d'empêcher la réunion des deux corps autrichiens. En conséquence, il fit marcher les deux divisions Barbou et Duhesme sur Geroldshofen, déjà occupé par le détachement de l'adjudant-général Deverine. Le chef de brigade Wathiez, flanquant la gauche des deux divisions, balaya la rive droite du Mayn, chassa de Zeil un déta-

1800-an IX. Allemagne. chement des hussards de Blankenstein, et pénétra jusqu'à Closter-Eberach. Le 3 décembre, les deux corps d'armée gallo-batave et autrichienne se trouvèrent en présence. L'ennemi, appuyé à la route de Bamberg, couvrait le chemin de cette ville à Hochstadt; et, établi sur le plateau dont le versant tombe sur la Rednitz, il occupait sur son front le village de Burg Eberach et les deux hauteurs qui le dominent, et sur lesquelles il avait de fortes batteries.

Burg-Eberach fut emporté par les troupes du général Duhesme; mais les Autrichiens opposèrent, dans leur seconde position, une résistance d'autant plus meurtrière, qu'ils étaient protégés par le feu d'une artillerie formidable. Augereau ordonna à la vingt-unième demi-brigade de ligne et à une partie de la cavalerie batave de tourner la gauche de l'ennemi, à la faveur d'un bois, et en couronnant la hauteur principale; le général Treilhard[1] eut ordre de se porter, avec la réserve de cavalerie, sur la route de Bamberg, pour déborder la droite, tandis que l'adjudant-général Deverine attaquerait l'ennemi de front. Les Autrichiens continrent longtemps les efforts des Français; mais Deverine, ayant fait une charge vigoureuse à la tête des carabiniers de la vingt-neuvième demi-brigade légère, parvint à s'établir sur le plateau. Ce jeune officier, victime de son intrépidité, le corps traversé de plusieurs balles, succomba, en disant à ses carabiniers : « Courage, mes amis! c'est ainsi qu'il est glorieux de mourir au champ d'honneur. » Capitaine de grenadiers à dix-sept ans, Deverine avait fait les campagnes de 1796 et 1797 en Italie; il ne survécut que peu d'instans aux blessures mortelles dont il était couvert, et le général Augereau le fit enterrer, après le combat, à la même place où il les avait reçues.

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

Quoique attaqué par des forces inférieures aux siennes, le général Simbschen, persuadé qu'il combattait contre toute l'armée gallo-batave, ordonna la retraite, et fut poursuivi jusqu'à la nuit par le général Barbou. Le corps autrichien se retira par Forcheim, afin de se rapprocher du général Klenau, et d'être à portée de recevoir les renforts attendus du Palatinat. Le 4 décembre, il passa la petite rivière d'Aisch, la Rednitz, et vint occuper une bonne position vers Pegnitz, aux débouchés de la gorge d'Herspruck. 1800-an IX. Allemagne.

La retraite du général Simbschen assurait aux Français une excellente position sur la Rednitz. La division Duhesme, formant la gauche, entra dans Bamberg; une partie de la division Barbou, formant le centre, occupa Forcheim, et eut ordre de pousser des partis sur Nurenberg; la droite, pliée un peu en arrière vers Neustadt, couvrait la communication, par Kintzingen, avec la division Dumonceau, chargée du blocus du château de Marienberg.

Augereau resta quelque temps dans cette position, parce que, ne connaissant point encore les résultats de la reprise des hostilités par le général Moreau, il craignait de s'aventurer en poursuivant avec trop d'ardeur un ennemi qui pouvait se renforcer à chaque instant. Toutefois il résolut de faire un mouvement afin de se mettre en communication avec le corps du général Sainte-Suzanne, sur la rive gauche du Danube. Les troupes sous ses ordres n'allaient guères au-delà de seize mille hommes, dont cinq mille se trouvaient retenus devant le château de Marienberg, ou placés en garnison à Aschaffenburg, Lohr, Gemunden et Schweinfurt. Il ne disposait que de dix à onze mille hommes pour tenir une ligne de douze lieues de Nurenberg à Bamberg. Le général Barbou dont l'avant-garde occupait Nurenberg, eut ordre de pousser quelques reconnaissances dans les directions d'Aichstadt et d'Ingolstadt; mais un parti qu'il avait jeté sur Roth, fut en-

1800-an IX. Allemagne.

levé par l'ennemi, et Augereau n'osa point renouveler ses tentatives de ce côté.

La nouvelle de la victoire remportée par Moreau à Hohenlinden, le jour même du combat de Burg-Eberach, vint ranimer l'ardeur et exciter l'émulation des troupes gallo-bavaves; mais cet événement ne diminuait point les inquiétudes du général Augereau. En effet, à mesure que l'armée de Moreau s'avançait sur l'Inn, l'armée gallo-batave perdait d'autant mieux son appui, et, se trouvant à plus de vingt lieues du Danube, ne pouvait se concentrer dans une forte position sans courir les risques d'y être tournée ou affamée. Convaincu qu'il ne lui restait plus d'autre rôle à jouer que celui d'une observation passive, Augereau se borna à occuper comme têtes de pont les points les plus forts de la rive droite de la Rednitz. Il espérait de cette manière en imposer à l'ennemi sur la faiblesse de ses troupes, et par des attaques vives et réitérées, se montrer plus redoutable qu'il ne l'était en effet.

En conséquence, il envoya le chef d'escadron Richer, son aide-de-camp, avec un détachement pour occuper Merzbach, près de la ligne de neutralité gardée par les Prussiens, jeta quatre cents hommes et trois bouches à feu dans Bamberg, concentra une grande partie de ses forces entre Forcheim et Nurenberg, occupa ces deux villes comme têtes de pont, et établit son quartier-général à Herzogenaurach. Il se proposait surtout d'inquiéter l'ennemi sur sa gauche, afin de rendre plus faciles ses propres mouvemens sur la base d'opérations principales qu'il avait choisie. La garnison de Bamberg eut ordre de se replier sur Eltmann et Schweinfurt, si elle était attaquée par des forces trop supérieures. La saison favorisa sur plusieurs points les dispositions du général Augereau : les chemins dans les bois qui se trouvent entre Forcheim et Bamberg se trouvant presque impraticables, lui permettaient de ne laisser que

quelques détachemens dans cet intervalle, et de concentrer le gros de ses troupes autour de son quartier-général d'Herzogenaurach. 1800-an IX. Allemagne.

Cependant les généraux Simbschen, Klenau et le prince Guillaume, commandant en chef des troupes bavaroises, s'étaient réunis en conseil de guerre à Amberg, pour se concerter sur les moyens de tenir tête à l'armée gallo-batave, et d'empêcher l'invasion du Haut-Palatinat. D'après le plan arrêté entre ces trois généraux, le général Klenau devait s'avancer de Ratisbonne vers la Rednitz avec un corps de dix mille hommes, amenant avec lui les deux meilleurs partisans de l'armée autrichienne, les comtes de Walmoden et de Mier, afin d'attaquer la droite de l'armée gallo-batave, tandis que le général Simbschen attaquerait la gauche avec les douze mille hommes qu'il avait sous ses ordres. Le but de ce double mouvement était d'empêcher le général Augereau de renforcer son aile gauche, d'envelopper celle-ci, et de rejeter les autres troupes au delà de la Rednitz.

Augereau fut instruit de ces projets de l'ennemi, et ne perdit point de temps pour faire des dispositions qui le missent en mesure de repousser les attaques dont il était menacé. Il se rendit de suite à Wurtzburg, ne laissa pour le blocus du château de Marienberg, que les troupes strictement nécessaires, et renforça sa ligne de bataille de toutes celles qu'il retira de ce point. Il était de retour à son quartier-général le 18 décembre, lorsqu'on lui rapporta qu'une forte canonnade se faisait entendre vers Altorf et Neukirchen, aux avant-postes de sa droite.

Le chef de brigade Wathiez était sorti de Nurenberg pour faire une reconnaissance sur la route de Neumarck; s'étant arrêté au point où cette route se partage en deux chemins, dont l'un conduit à Altorf par Fischback et Birnthon, et l'autre à Neumarck par Feucht, Wathiez apprit par ses coureurs que le général Klenau, arrivé la veille dans la

1800-an IX. Allemagne.

soirée à Altorf avec quatre mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, et plusieurs batteries d'artillerie, avait poussé ses avant-postes sur les deux routes à Feucht et à Fischbach. Il détacha, sur-le-champ le chef de bataillon Goujot, soutenu de cinquante dragons sur la route de Neumarck, et avec le reste de sa troupe il s'avança dans la direction d'Altorf. Il rencontra à Fischbach, une avant-garde autrichienne composée de hulans, sous les ordres du lieutenant-colonel Baroski, et d'un bataillon de chasseurs hanovriens qui bordaient la lisière du bois. Deux compagnies de carabiniers, et quatre autres compagnies de chasseurs de la onzième demi-brigade d'infanterie légère se jetèrent sur le détachement ennemi avec tant de vivacité que celui-ci se replia presqu'aussitôt. Pendant ce temps le chef de brigade Wathiez, s'avançait sur la route avec sa cavalerie et le reste de sa colonne. Le lieutenant-colonel Baroski, qui s'était enfoncé dans le bois, voulant profiter d'un terrain uni et découvert au delà du village de Fischbach, chargea de front et sur son flanc droit la colonne française; mais Wathiez, qui marchait avec toutes les précautions d'usage, avait jeté sur ses flancs des pelotons de tirailleurs. Ceux de droite masqués par une haie arrêtèrent le mouvement des hulans qui s'apprêtaient à charger le flanc de la colonne, par un feu très-vif et presque à bout portant. Cette décharge inattendue mit le désordre dans les rangs des cavaliers ennemis. Wathiez chargeant alors à la tête des dragons qui faisaient partie de sa colonne, acheva de culbuter les hulans. L'infanterie française s'étant élancée au pas de course sur la lisière du bois, fit sur cette cavalerie en déroute un feu si meurtrier, qu'elle leur tua plus de quatre-vingts hommes et autant de chevaux. Le comte Baroski et cinq de ses officiers se trouvaient parmi les morts.

Sur ces entrefaites, le chef de bataillon Goujot avec sa petite colonne, avait gagné Feucht à travers les bois. Arrivé

à la hauteur de ce village, il aperçut l'ennemi rangé en bataille ; au lieu d'avoir affaire à quelque grand'garde, comme il s'y attendait, il trouvait devant lui trois bataillons d'infanterie soutenus par une nombreuse cavalerie. Trop faible pour résister à une masse aussi imposante, Goujot voulut se retirer sans en venir aux mains ; mais déjà l'infanterie ennemie manœuvrait pour envelopper la colonne française, et la cavalerie avec deux pièces de canon, s'avançait directement sur elle par la grande route. Il fallut combattre pour sortir de ce pas difficile, et la sixième compagnie du quatrième de dragons, commandée par le brave capitaine Strub, et les lieutenans Pierret et Mangeaud, se dévoua pour sauver le bataillon d'infanterie qu'elle accompagnait. 1800-an IX. Allemagne.

Le bruit du canon fit soupçonner au chef de brigade Wathiez le danger que courait sa colonne de droite, et il jugea qu'il était nécesssaire de lui porter un prompt secours ; mais son infanterie, emportée par trop d'ardeur à la poursuite des troupes du comte Baroski, sur la route de Birntbon, ne se trouvait plus à portée. Le chef de bataillon Goujot parvint cependant à se retirer à travers le bois dans une position où il put tenir tête aux troupes qui le poursuivaient. Le capitaine Strub avait été blessé grièvement, et la compagnie avait perdu quelques hommes et dix-sept chevaux.

Le général Klenau, dont le reste des troupes suivait le mouvement de son avant-garde, accéléra la marche de ses colonnes pour déboucher dans cette même plaine de Nurenberg, à l'entrée de laquelle la petite troupe de Goujot avait déjà pris position. La partie de l'avant-garde ennemie qui venait de poursuivre la colonne de cet officier, se trouvait à l'enfourchure de la route, et s'y tenait en colonne serrée, pour couper le passage au chef de brigade Wathiez, lequel, ayant rallié son infanterie, marchait alors, mais un peu tard, pour dégager sa colonne de droite.

1800-an IX. Allemagne.

Pendant que ceci se passait en avant de Nurenberg, le général Barbou venait de déboucher de cette ville avec le reste de cette division, pour dégager lui-même son avant-garde, qu'il jugeait fortement engagée. Le général de brigade Fusier, à la tête du troisième bataillon de la onzième demi-brigade légère, joignit le chef de bataillon Goujot, et prit position à la droite de la route. La compagnie de dragons du capitaine Strub soutenait encore le choc de la cavalerie ennemie, et essuyait le feu de son artillerie et de ses tirailleurs, lorsque le général Pacthod s'avança avec deux bataillons, deux escadrons et deux pièces de canon. Ces troupes fraîches, qui marchaient avec rapidité, essuyèrent, à cinquante pas, un feu de mitraille, chargèrent l'infanterie et la cavalerie de l'ennemi, et les repoussèrent avec une perte assez considérable en tués et en blessés.

Cette colonne autrichienne se replia sur celle qui se trouvait à l'embranchement des chemins d'Altorf et de Neumarkt, et en présence de laquelle était arrivé le chef de brigade Wathicz. Cet intrépide officier déterminé à s'ouvrir un passage, jeta dans les bois à droite les deux compagnies de carabiniers, commandées par le capitaine Dittelin [1], et quatre compagnies de chasseurs sur la gauche; formant ensuite le reste de son infanterie en colonne serrée sur la chaussée, une de ses pièces de canon en tête, et l'autre en queue, soutenue par le détachement du quatrième de dragons qu'il avait avec lui, il s'avança sur la troupe qui lui barrait le passage. Le général Barbou, entendant le feu de cette attaque, fit un nouvel effort, contre lequel l'ennemi, forcé de combattre en avant et en arrière, ne put tenir long-temps. Le passage se

[1] Il était âgé de soixante-dix ans, et c'était encore un des plus braves et des plus actifs capitaines de l'armée. A la reprise des hostilités, Dittelin reçut l'avis de sa retraite, que lui avait accordée le consul. « Un boulet de canon, dit-il, voilà la retraite que j'ambitionne; » et il resta à son corps.

trouvait libre alors, par la dispersion des Autrichiens à travers les bois de droite et de gauche. Wathiez rejoignit la division ; il n'avait perdu qu'environ cent trente hommes, tués ou blessés dans ces deux engagemens ; la perte de l'ennemi fut évaluée de mille à douze cents hommes [1]. 1800-an IX. Allemagne.

Au moment où l'attaque du général Klenau avait lieu sur Nurenberg, le général Simbschen attaquait également l'aile gauche des gallo-bataves. Les reconnaissances que le général Duhesme avait envoyées sur Lauff et Rotenburg rencontrèrent deux colonnes ennemies, qui les obligèrent à se replier sur Neuhoff. Le chef de brigade Clément, qui commandait l'un des détachemens francais, chercha à se maintenir dans le village que nous venons de nommer ; mais ayant affaire à des forces plus nombreuses que les siennes, il dut rétrograder encore jusqu'à la hauteur d'Eschenau. Les Autrichiens manœuvraient pour l'envelopper, lorsque le général Treilhard, à la tête du seizième de dragons, s'opposa à ce mouvement par une charge exécutée avec une grande vigueur. Duhesme

[1] Le combat de Fischbach donna lieu à un trait qui doit trouver sa place dans nos annales. Un carabinier de la onzième demi-brigade, nommé Moreau, né dans le département de la Vendée, tomba blessé grièvement d'un coup de feu ; le soldat ennemi qui l'avait renversé, accourut pour le dépouiller : c'était un déserteur français. Frappé des traits du carabinier, cet homme l'interroge et le reconnaît pour son frère ; il embrasse en pleurant sa victime, et veut lui prodiguer des secours : « Va, lui dit le carabinier, je ne puis reconnaître un frère dans celui qui porte les armes contre sa patrie ; retourne vers les tiens, et laisse-moi mourir. » Cependant, malgré cet accueil et la résistance du carabinier patriote, son frère l'enlève, le porte à l'ambulance autrichienne, veille à ce que l'on prenne le plus grand soin de lui, et ne le quitte plus qu'après son entière guérison.

Dans la même action, le chef de bataillon Chauvel (aujourd'hui maréchal-de-camp), déjà blessé à la tête, s'était porté en avant pour reconnaître la position de l'ennemi ; il est entouré : deux soldats ennemis tiennent ses étriers, un troisième a pris son cheval par la bride, un quatrième le couche en joue : « A moi, quarante-neuvième, » s'écrie Chauvel. Quatre grenadiers se précipitent vers lui, le dégagent, en tuant les soldats qui le pressaient si vivement.

1800 an IX. Allemagne.

étant arrivé avec une réserve d'infanterie, et menaçant la droite de l'ennemi, le général Simbschen n'osa point pousser plus avant, et se retira sur Neuhoff. Eschenau, situé sur le territoire de Bayreuth, principauté appartenant à la Prusse, ne fut occupé par aucun des deux partis, qui respectèrent ainsi le principe de la neutralité.

Un engagement plus sérieux avait lieu à Grafenburg; le général Dufour, qui se trouvait dans cette ville avec sa brigade, avait envoyé une reconnaissance sur Hipoldstein : le chef de bataillon Quaita, qui commandait ce détachement, donna dans une embuscade, où il faillit périr avec tous les siens; cependant, à force de bravoure, il parvint à s'échapper, et rétrograda sur Grafenburg, attirant après lui le gros des troupes ennemies. Le général Dufour, attaqué vigoureusement, se défendit avec opiniâtreté, et soutint le combat jusqu'à la nuit ; mais n'espérant pas pouvoir se maintenir plus long-temps dans cette position, il profita de l'obscurité pour se retirer sur Emereuth dans la direction de Forcheim.

Cette journée du 18 décembre, désignée improprement dans quelques relations sous le nom de bataille de Nurenberg, parce que la majeure partie des troupes des deux partis avait combattu en même temps, apprit au général Augereau qu'il avait devant lui des masses trop considérables pour pouvoir espérer de tenir long-temps une ligne aussi étendue que celle qu'il avait, bien qu'il n'eût point perdu de terrain dans les engagemens qui venaient d'avoir lieu. Il avait sans doute à se louer de la valeur de ses troupes, mais il ne pouvait point se dissimuler que, si les généraux ennemis eussent mis plus de vigueur et de célérité dans leurs mouvemens, le centre de sa ligne eût été forcé et ses deux ailes entièrement séparées. Convaincu de la nécessité pressante de concentrer ses troupes, Augereau, refusant d'abord sa droite, ordonna au général Barbou de se retirer derrière Nurenberg, entre cette ville et la

Rednitz et de couvrir avec soin tous les passages de cette rivière. Le général Duhesme, se rapprochant de Neukirchen, devait garder soigneusement ses communications avec Barbou. Le quartier-général et la réserve restèrent à Herzogenaurach. Les 19 et 20 décembre se passèrent en escarmouches insignifiantes, les généraux autrichiens n'osant rien entreprendre de sérieux pour pénétrer jusqu'à la Rednitz. 1800-an IX. Allemagne.

Mais, le 21 décembre, le général Simbschen, qui avait été renforcé de quelques détachemens du corps de Klenau, se décida à attaquer la division Duhesme. Il distribua ses troupes en trois colonnes : la première, ou celle de droite, s'avança de Grafenburg par des hauteurs et des chemins très-difficiles, pour tourner la gauche de la position de Neukirchen; la deuxième colonne, ou celle de gauche, se dirigea entre les deux divisions Duhesme et Barbou, et poussa des partis jusqu'à la route d'Erlang à Bayersdorf; la troisième colonne, ou celle du centre, s'avança vers la plaine de Neukirchen, afin d'attaquer de front le général Duhesme : cette dernière avait avec elle de la cavalerie et beaucoup d'artillerie. Le combat ne tarda point à s'engager. Le général Treilhard, à la tête de la cavalerie française, malgré son infériorité, chargea avec succès celle de l'ennemi, l'empêcha d'avancer et donna le temps au général Duhesme de disposer son infanterie sur des hauteurs en arrière de Neukirchen, position où celui-ci pouvait tenir tête à l'ennemi, en assurant ses flancs et ses derrières. Pendant ce mouvement rétrograde, la colonne de droite de l'ennemi, ayant pénétré dans Neukirchen, coupa la retraite à un bataillon de la quatre-vingt-dix-huitième, à la tête duquel se trouvait le chef de brigade Leclerc. Duhesme, pour dégager ce bataillon, fut obligé de faire reprendre le village à la baïonnette. Le capitaine d'état-major Bussières, chargé de cette expédition, s'en acquitta avec tant de bonheur, que Leclerc put ramener son bataillon sur les hauteurs sans avoir

1800-an IX. Allemagne.

perdu un seul homme. Le général Duhesme, continuant la retraite, vint prendre une nouvelle position entre Forcheim et Bayersdorf, s'appuyant à l'un et à l'autre de ces postes. La nuit suivante, le général Barbou, devant lequel les Autrichiens n'avaient fait que des démonstrations, passa la Rednitz à Vach, laissant encore son avant-garde à Nurenberg sous les ordres du chef de brigade Wathiez. Augereau tenait beaucoup à conserver cette ville, et regardait son occupation comme très-importante pour les positions sur la Rednitz, et pour compléter la défensive de la Franconie : le général Barbou avait donc reçu l'ordre de faire garder ce poste aussi long-temps que les circonstances le permettraient.

Quelques jours après ces dispositions, le général Simbschen, au mépris de la neutralité prussienne, fit occuper la petite ville de Furth, appartenant au roi de Prusse, et porta une forte colonne sur Nurenberg ; ce qui obligea le chef de brigade Wathiez à abandonner cette ville. Il fit sa retraite dans le meilleur ordre, culbuta un détachement qui voulut lui barrer le chemin, et rejoignit la division sur la rive gauche de la Rednitz, en traversant cette rivière au pont de Vach. Augereau aurait pu faire occuper Furth avant les Autrichiens ; mais la régence prussienne lui ayant adressé des représentations à ce sujet, il n'avait pas cru devoir violer la neutralité réclamée.

L'évacuation de Nurenberg fut le dernier événement de la campagne pour l'armée gallo-batave. Les généraux ennemis se bornèrent ensuite à faire inquiéter les avant-postes d'Augereau pendant quelques jours, sans rien entreprendre de sérieux. Bientôt les derniers événemens qui venaient d'avoir lieu sur l'Inn et la Salzach, rappelèrent le général Klenau sur le Danube, et le général Simbschen reprit ses anciennes positions sur la Rednitz. Lorsque Augereau s'aperçut du mouvement rétrograde de l'ennemi, il fit passer ses troupes sur

la rive droite de la Rednitz, et Nurenberg fut occupé de nouveau. L'avant-garde de la division Barbou se porta sur Lauf, et celle de Duhesme sur Neukirchen et Grafenburg; enfin, l'armée gallo-batave reprit sa ligne et les postes d'observation qu'elle occupait avant les combats de Nurenberg. C'est dans cette position qu'Augereau reçut la nouvelle de l'armistice conclut à Steyer. Ce général, par ses manœuvres et son opiniâtreté à se maintenir sur la Rednitz, avait bien secondé les opérations du général Moreau de l'autre côté du Danube, en empêchant une diversion qui aurait pu avoir des résultats dangereux. 1800-an IX. Allemagne.

La ligne des cantonnemens de l'armée gallo-batave fut déterminée dans une convention supplémentaire, et arrêtée entre les généraux Augereau et Simbschen. Elle passait par Nurenberg, Forcheim, Bamberg, Gusbach, et Lichtenfels, en s'appuyant à la ligne de neutralité.

Opérations militaires dans le pays des Grisons et le Tyrol; passage du Splugen par l'armée aux ordres du général Macdonald; attaques du mont Tonal; combats de Zernets, de Casa-Nova, etc. [1] — En rendant compte des forces respectives de la France et de l'Autriche, au moment de la rupture du congrès de Lunéville, nous avons dit que le premier consul avait confié au général Macdonald le commandement d'un corps de troupes sous la dénomination d'armée des Grisons, destiné à lier entr'elles les deux grandes armées d'Italie et d'Allemagne, et à opérer une diversion importante dans le Tyrol. Cette petite armée forte de douze à treize mille hommes, avait pénétré dans les Alpes rhétiennes dès le commencement de septembre, et Macdonald s'était mis en mesure d'exécuter la mission qui lui était confiée. Il com- 31 décembre. (10 nivose.) Tyrol.

[1] Journaux du temps, — Précis militaire du général Mathieu Dumas, — Et autres Documens indiqués dans les articles précédens.

1800-an IX. Tyrol.

mença par lier ses opérations avec celles de Moreau, et prit des positions qui devaient le rendre maître des débouchés du Tyrol sur l'Allemagne du côté d'Inspruck et de Botzen; il avait devant lui un corps de vingt-cinq mille hommes répandus dans le Tyrol allemand, sous les ordres du général Hiller.

Le 21 septembre, l'une des divisions de l'armée des Grisons occupa le Voralberg et la vallée de Coire. La première brigade occupait Zum-Kloster, passait par Davos, Glaris, Lenz, Ober-Vatz, et appuyait sa droite à Splugen; la seconde occupait Coire et Meyenfeld. Une autre division était établie à Feldkirch, et dans les vallées qui entourent cette position centrale. Les deux autres divisions qui suivaient de près ces deux premières, arrivèrent en ligne le 24 septembre. Macdonald se disposait à effectuer une attaque générale sur la ligne ennemie, lorsque la convention d'Hohenlinden vint arrêter les hostilités près de commencer. Les troupes de l'armée des Grisons rentrèrent alors dans la ligne de démarcation tracée par l'armistice de Parsdorf, et la rareté des subsistances força même le général Macdonald de se répandre dans les petits cantons.

L'insurrection qui s'était manifestée dans le grand-duché de Toscane, et dont nous avons rapporté les détails, ayant déterminé le général Brune, commandant l'armée d'Italie, à faire occuper ce pays par les troupes de son aile droite, ce mouvement fit donner, par le premier consul, au général Macdonald des instructions contraires à celles que ce général devait suivre d'abord, et pour l'exécution desquelles il s'était déjà entendu, comme on l'a vu, avec le général Moreau. D'après de nouvelles dispositions, le général Lecourbe devait faire observer les débouchés du Tyrol par la division du général Molitor, tandis que l'armée des Grisons remplacerait les troupes de l'armée d'Italie dans la Valteline et dans le val Camonica. Macdonald, d'après ce plan, ne devait laisser sur

toute cette ligne, qu'une force suffisante pour contenir et attirer ensuite l'ennemi derrière la chaîne où se trouvent les trois passages seuls praticables en hiver, ceux de Martinsbruck, de Sainte-Marie et du Mont-Tonal. Descendant ensuite les eaux de l'Oglio, avec le reste de ses troupes, il devait recevoir de l'armée d'Italie, des secours qui pussent le mettre à même de tourner, conjointement avec cette dernière, la ligne du Mincio par Riva et Trente. Par cette opération, Macdonald obligeait le général Bellegarde à quitter cette ligne, et forçait les troupes ennemies qui défendaient les trois entrées du Tyrol, à se retirer par Botzen et Trente. 1800-an IX. Tyrol.

La première division de l'armée des Grisons, commandée par le général Baraguay d'Hilliers, et composée de trois mille cinq cents hommes d'infanterie, d'un escadron de hussards et d'une compagnie d'artillerie légère, commença dans les derniers jours d'octobre son mouvement pour entrer en Valteline. Quoique le passage du mont Splugen, difficile même dans la belle saison, ne fût point encore fermé par les neiges, le général Baraguay ne put, qu'avec des peines infinies, descendre aux eaux de l'Adda : il y parvint cependant contre l'attente même du général Macdonald, et s'établit dans la Valteline aussi militairement que possible.

L'armistice ayant été dénoncé aux avant-postes ennemis le 8 novembre, Macdonald porta ses autres divisions sur la ligne du Rhin, occupant toute la vallée depuis Coire jusqu'à Rheineck où il établit son quartier-général le 18 novembre. Déjà ce général avait fait jeter un pont de bateaux près de cet endroit. Il fit ensuite relever et étendre la tête de pont sur la rive droite pour assurer sa communication avec Feldkirch, et avoir un point de retraite en cas de revers. Pendant que les troupes remontaient la rive gauche et défilaient sur le pont de Zoll, pour se porter sur Coire, le général en chef se rendit à Feldkirch, fit réparer les routes du Voralberg,

1800-an IX Tyrol.

et envoya des reconnaissances sur tous les points. Ces démonstrations jointes à celles qui se faisaient en même temps par son ordre dans la vallée de la Lanquart et dans la haute Engadine, firent croire à l'ennemi que l'intention des Français était d'attaquer le Tyrol occidental, de forcer les retranchemens de Martinsbruck et de pénétrer au centre du Tyrol, par la grande communication de Landeck.

Ayant ainsi attiré l'attention de l'ennemi sur sa gauche, Macdonald acheva son mouvement et concentra ses forces entre Coire et Meyenfeld. La division du général Rey, qui occupait Feldkirch et les postes de la vallée de l'Ill, y fut remplacée par une brigade de l'armée du général Moreau.

Quoique la partie du pays des Grisons, située entre la ligne française sur le Rhin et celle des Autrichiens, fût comprise dans la neutralité déterminée par la convention d'Hohenlinden, le général Macdonald, afin de dérober sa marche vers les sources du Rhin, crut devoir occuper les postes qui commandaient les têtes des vallées. Ce qui pouvait faire excuser cette violation, était, outre la très-prochaine expiration du délai, la nécessité de contenir les habitans du pays sans cesse en état d'hostilité avec les Français par la haine qu'ils portaient à ces derniers. Le général Morlot, commandant une des divisions de l'armée, eut ordre de faire filer une petite colonne dans la vallée de la Lanquart et de s'emparer de Galthur et de Zum-Kloster, pendant que le général Vaux, avec sa brigade, occuperait Davos, Lenz et Stalla, seuls débouchés de l'Engadin dans la vallée des Grisons. Le général Bachmann, ancien colonel au service de France, qui commandait les avant-postes ennemis, protesta vainement contre cette violation de la neutralité : on ne lui fit aucune réponse.

Le général Baraguay d'Hilliers occupait toujours la Valteline. Sa division s'étendait dans le pays compris entre Su-

mada, Morbegno et le mont Tonal, la gauche était dans la haute Engadine, son centre à Tirano et Bormio, et sa droite communiquant avec la gauche par le val de Puschiavo et le mont Bernina occupait le val où passe l'Apriga. Un détachement posté au-delà de Bormio, observait le val de Fraele. La division du général Morlot, destinée à former l'avant-garde, était postée à Coire et dans les environs, afin de garder les passages de Davos et de Lenz, et de couvrir la marche du reste de l'armée dans la vallée du Rhin postérienr. Avant de s'engager dans le redoutable défilé de la via Mola, et pour assurer son point de retraite, Macdonald fit rétablir le double pont de Reichenau sur les deux bras du Rhin, et garder ceux au-dessous de Coire.

1800-an IX. Tyrol.

La saison devenait de plus en plus rigoureuse, et les soldats durent commencer leur mouvement sans avoir reçu les capotes que Macdonald avait pris sur lui d'acheter et de faire confectionner en Suisse. Le 24 novembre, le général Verrières avec l'artillerie légère et trois compagnies de sapeurs, arriva à Tusis, dernier village de la vallée des Grisons, situé au pied des glaciers qui la terminent et qu'il fallait franchir. Les sapeurs du général Verrières travaillèrent avec beaucoup de difficultés, à rendre au-delà de Tusis, la route praticable pour les voitures. Toutefois à une certaine distance on fut obligé de démonter pièce à pièce le train d'artillerie, et, comme on l'avait fait pour le passage du Saint-Bernard, on mit les pièces sur des traîneaux. Le général Verrières avait d'avance fait préparer ces moyens de transport; mais ceux-ci s'étant trouvés trop lourds, on dut recourir aux traîneaux du pays. Les munitions furent portées à dos de mulet, et l'on distribua à chaque soldat déjà chargé de ses armes et de vivres pour cinq jours, dix paquets de cartouches, indépendamment de l'approvisionnement ordinaire de la giberne.

1800-an IX. Tyrol.

Le général Laboissière, commandant la cavalerie de l'armée, se mit en marche vingt-quatre heures après le général Verrières, avec le dixième de dragons, le premier régiment de hussards et le douzième de chasseurs. Il traversa Coire, remonta le Rhin et arriva, le 26 novembre, au village de Splugen, où se trouvait déjà le général Verrières avec une compagnie de sapeurs et les premiers traîneaux de l'artillerie. Le lendemain 27, cette tête de colonne se mit en marche pour tenter le passage du Splugen. Elle avançait lentement à travers tous les obstacles que présentait le terrain à chaque pas, lorsque le vent d'est venant à souffler, souleva des nuages de neige et de glace pulvérisée, qui rendirent plus difficile encore la tâche des guides et des travailleurs occupés à chercher et à déblayer le chemin. Bientôt une énorme avalanche se détachant de la crête la plus élevée, roulant avec fracas et glissant ensuite avec la rapidité de l'éclair, coupa tout à coup la colonne et emporta trente dragons qui suivaient immédiatement les travailleurs. Entraînés dans le torrent de Splugen, ces malheureux brisés contre les rochers, furent ensevelis sous les neiges. La colonne épouvantée s'arrêta, les traces du passage avaient disparu; et cependant les dragons du dixième régiment, emportés par leur zèle, se dévouèrent aux plus grands dangers, en cherchant leurs camarades qui venaient d'être engloutis dans les abîmes. L'obscurité de la nuit vint ajouter aux horreurs de cette situation, et pour ne pas être anéantie elle-même, la colonne fut obligée de rétrograder. Le général Laboissière, qui marchait en tête, et qui s'était vu séparé de sa troupe avec les guides et les travailleurs par la terrible avalanche, ne trouva d'autre moyen de salut que de continuer sa marche pénible pour pouvoir atteindre un hospice fondé par la piété sur ces sommités sauvages, à l'exemple de celui qu'avait élevé Bernard de Menthon sur le Saint-Bernard. Accablé de fatigues et glacé

par le froid, le général Laboissière fut transporté par les travailleurs jusqu'à la maison hospitalière, où plusieurs dragons, victimes de l'avalanche et sauvés par leurs généreux camarades, arrivèrent quelque temps après. 1800-an IX. Tyrol.

Cette tentative infructueuse ne rebuta point les soldats français. Le dixième de dragons demanda l'honneur de former de nouveau l'avant-garde sous la conduite de son chef Cavaignac ; mais l'ouragan dura trois jours entiers sans rien perdre de sa violence. La chute des neiges et les avalanches, multipliées par la tempête, avaient fait disparaître le premier sentier. Les gens du pays, envoyés pour le reconnaître, déclarèrent qu'il était fermé, et qu'il fallait au moins quinze jours de travail pour le rendre praticable.

Sur ces entrefaites, le général Macdonald accompagné de l'état-major-général, était arrivé au village de Splugen : craignant avec raison l'encombrement des troupes dans la Haute-Vallée, et le manque de subsistances si elles étaient forcées d'y séjourner, il ordonna qu'on ouvrît le passage, à quelque prix que ce fût. Heureusement le temps redevint serein ; une forte gelée permit de reprendre les travaux qui furent dirigés avec une grande sagacité par le chef d'état-major-général de l'armée, Mathieu Dumas, l'un de nos historiens militaires les plus distingués. Comme cet estimable général a décrit lui-même ce qui fut exécuté, dans cette occasion, sous sa conduite, nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'emprunter ici ses propres expressions :

« Quatre bœufs des plus forts du pays, conduits par les meilleurs guides, foulaient les neiges ; on les voyait s'enfoncer et presque disparaître ; ils étaient suivis par quarante paysans travailleurs qui déblayaient et formaient le sentier. Une compagnie de sapeurs les soutenait et perfectionnait la tranchée ; deux compagnies d'infanterie marchant par le flanc, les files bien serrées, achevaient d'aplanir et d'affermir

1800-an IX. Tyrol.

la neige. Après cette avant-garde marchait, à quelque distance, la compagnie du dixième de dragons. Un convoi d'artillerie et cent bêtes de somme venaient ensuite, et les escortes fermaient la marche. La tête de cette première colonne, qui ne perçait et ne cheminait que lentement, ne fut arrêtée par aucun accident grave, et atteignit, avant la nuit, le sommet du Splugen. Malgré la perte de quelques hommes et de plusieurs chevaux qui, vers le soir, manquèrent le sentier et ne purent être secourus, l'ordre et le silence si nécessaires furent maintenus. La colonne se rallia à l'hospice, d'où le général Laboissière, en faisant continuer les mêmes travaux sur la plaine et aux rampes du Cardinell, la conduisit au village de Campo-Dolcino. » Un nouveau trait de dévouement signala encore le caractère français dans cette circonstance. Deux des traîneaux employés à transporter l'artillerie s'étant brisés, une pièce de quatre et vingt-une roues allaient être abandonnées: les soldats de la soixante-treizième demi-brigade se disputèrent cette honorable charge; les roues et la pièce de 4, transportées par eux, arrivèrent sans accident à l'hospice.

Les jours suivans, 2 et 3 décembre, furent employés au passage de deux autres colonnes, composées chacune d'une brigade d'infanterie, d'une batterie d'artillerie et de deux détachemens de cavalerie. Elles s'avancèrent précédées par trente travailleurs du pays, et franchirent le Splugen avec beaucoup moins de difficultés que l'avant-garde. Le beau temps s'était maintenu; le sentier était encore frayé, bien affermi, et il exigea peu de réparations. Cependant le froid, qui était excessif, mutila ou fit périr quelques soldats.

Mais le temps, qui avait favorisé le passage des premières colonnes, changea au bout de deux jours, et tous les obstacles que la nature avait opposés, le 1er décembre, à la marche de l'avant-garde, n'étaient, pour ainsi dire, que les préludes

de ceux que les élémens en furie préparaient au général en chef et aux troupes qui devaient le suivre. Macdonald arriva au pied du Splugen avec le quartier-général le 4 décembre: il marchait en tête d'une quatrième colonne formée des compagnies des grenadiers de la troisième demi-brigade, dite d'Orient (parce qu'elle se composait de bataillons de dépôt des troupes de l'armée d'Égypte), de la cent quatrième de ligne, et de la dix-septième d'infanterie légère, avec laquelle marchait le général Vandamme. Une tourmente funeste commençait alors à se manifester dans les lieux élevés, quoiqu'un calme trompeur régnât encore dans la vallée; la neige tombait à gros flocons, et les tourbillons de vent la détachaient des montagnes en si grande quantité, que les guides envoyés pour reconnaître le passage refusèrent de s'y hasarder. En effet, les tranchées ouvertes précédemment avec tant de peine étaient de nouveau entièrement comblées; il était impossible de retrouver dans les endroits les plus dangereux la moindre trace du premier sentier. L'ouragan venait d'emporter tous les jalons que le chef de brigade Cavaignac avait laissés après lui. La situation de Macdonald, en ce moment, était d'autant plus critique, que, menacé de périr lui et sa troupe s'il avançait, il courait le même risque en restant à Splugen, puisqu'il manquait de vivres; mais, de ces deux extrémités la première offrant la chance la plus glorieuse, Macdonald n'hésita point à ordonner le passage immédiat du Splugen. Les mulets manquant pour le transport des munitions, le général en chef fit proposer une prime pour ceux qui voudraient s'en charger: tous les soldats se présentèrent pour rendre ce service, et de même qu'au Saint-Bernard ils refusèrent la récompense promise.

1800-an IX. Tyrol.

La colonne de grenadiers s'avança donc, précédée par les travailleurs du pays et les sapeurs de l'armée. A force de peines et de tentatives soutenues, on était parvenu à peu près au tiers

1800-an IX. Tyrol.

du chemin, au bout de six heures de la marche la plus fatigante. Mais les neiges étaient tellement amoncelées entre les glaciers, que les guides, effrayés, ne voulant point s'aventurer, rétrogradèrent, en assurant que le passage était de nouveau fermé, et qu'il était hors des efforts humains d'aller plus loin. La terreur de ces guides ne fut point partagée par le général en chef. Accompagné des généraux Pully et Sorbier, des adjudans-généraux Duperreux et Dampierre, il se mit à la tête des grenadiers, ramena les guides et les travailleurs sur la trace, et, sondant le premier, il leur fit percer ces murailles de neige, sous les débris desquelles plusieurs restèrent ensevelis. A mesure que l'on gagnait du terrain, la tempête redoublait de violence : sur ce sommet glacé, l'un des plus élevés des Alpes Tyroliennes, le vent n'étant plus arrêté par aucun obstacle, le froid devenait de plus en plus vif et intense. Le soldat succombait engourdi, et son compagnon, qui voulait le secourir, s'apercevait qu'il avait lui-même perdu l'usage de ses mains. Souvent une planche étroite, couverte de glace et peut-être trop faible, mise en travers sur des gouffres d'une profondeur effrayante, était le seul moyen qu'on eût pour les franchir, et sur cette planche devait passer la plus grande partie de l'armée.

La tourmente se fit sentir avec la même impétuosité dans tout le trajet jusqu'à l'hospice et dans la plaine du Cardinell. Le vent portait la neige au visage du soldat avec tant de force, qu'il en était incommodé, et n'apercevait point l'homme qui le précédait. La colonne fut plusieurs fois coupée; la cent-quatrième fut presque dispersée et ne put être entièrement ralliée que deux jours après. Le général Rey, avec la réserve, ne quitta point les traces du général Macdonald; mais le général Vandamme, qui suivait à quelque distance, trouva le passage refermé par une nouvelle tempête. Il eût été contraint de revenir sur ses pas, si ses travailleurs et ses soldats, sou-

tenus par l'exemple et l'intrépidité de leur chef, n'eussent point redoublé d'efforts pour se frayer le chemin, que la nature voulait leur interdire. 1800-an IX. Tyrol.

Cette dernière journée, dont les détails paraîtraient en quelque sorte fabuleux s'ils n'étaient attestés par tant de témoins véridiques, coûta à l'armée des Grisons environ cent hommes perdus dans les neiges, tombés dans les précipices, ou gelés dans la marche; une centaine de chevaux ou de mulets périrent également dans cette traversée. Plusieurs traîneaux furent abandonnés, et ce ne fut qu'après la tempête qu'on put recueillir les effets d'artillerie et les équipages restés en arrière. Enfin, le 6 décembre, toutes les troupes et la plus grande partie du matériel de l'armée avaient passé le Splugen. La division de cavalerie, qui avait laissé avec l'infanterie quelques détachemens reconnus nécessaires, descendit vers le lac de Como, afin d'aller au-devant des vivres, attendus avec la plus vive impatience, et prit des cantonnemens sur la rive gauche du lac. L'artillerie fut remontée à Chiavenna, où Macdonald établit son quartier-général.

Aussitôt que la marche de l'armée des Grisons fut connue du général Hiller, commandant les troupes autrichiennes dans le Tyrol, celui-ci se hâta de dégarnir le front sur lequel il s'était attendu vainement à être attaqué, et suivit par son flanc gauche le mouvement que le général français venait d'exécuter par son flanc droit. Sur ces entrefaites, la nouvelle de la bataille d'Hohenlinden parvint à Inspruck, le lendemain même de cet événement : elle répandit parmi les troupes autrichiennes autant de terreur, qu'elle excita d'encouragement chez les vainqueurs. En effet, le mouvement de l'aile droite de l'armée de Moreau, dirigé par le général Lecourbe entre Rosenheim et Kuffstein, menaçait la droite du corps du général Hiller dans le Tyrol; et cette circonstance détermina celui-ci à abandonner le Voralberg et les vals d'En-

1800-an IX. Tyrol.

gadin, de Puschiavo et de Sainte-Marie, où les trois rivières de l'Inn, de l'Adda et de l'Adige, prennent leur source. Le système adopté pour la défense du Tyrol par ces hautes vallées tombait de lui-même, du moment que les flancs étaient menacés du côté de l'Italie, aux débouchés de Bormio et du mont Tonal, par le général Macdonald, et du côté de l'Allemagne, aux débouchés de Scharnitz ou porta Clodia, et de Kuffstein.

L'armée des Grisons occupait les sommets du Bregaglia, du Julierberg et de l'Albula. La division Baraguay d'Hilliers se trouvait toujours dans la Valteline, et celle du général Morlot, restée dans les Grisons, venait de resserrer sa ligne après l'occupation du poste de Vadutz par un détachement du corps de Lecourbe, aux ordres de l'adjudant-général Martial Thomas. Les généraux Morlot et Baraguay d'Hilliers avaient poussé leurs avant-postes sur les versans des trois montagnes que nous venons de nommer, et masquèrent ainsi la marche du gros de l'armée par le Splugeu. Huit à dix mille hommes sous les ordres des généraux autrichiens Stejanich et Kaim occupaient la vallée de la Noss, au revers du mont Tonal, et défendaient ainsi le point le plus important du Tyrol italien, en ce qu'il ferme la communication la plus courte et la plus facile entre la vallée de l'Oglio et celle de l'Adige. Outre ces troupes, les Autrichiens avaient encore auprès de Sainte-Marie, dans le val de Munster, trois mille hommes employés à la garde d'un nombreux parc d'artillerie; le général Auffenberg, avec un autre corps de sept à huit mille hommes, était dans la haute et basse Engadine.

Le général Bachmann, qui commandait, dans la haute Engadine, l'avant-garde du dernier corps que nous venons de nommer, s'étant aperçu qu'un corps d'infanterie française, nouvellement formé sous la dénomination de hussards à pied, se gardait avec négligence dans les postes qu'il occupait, ré-

solut de surprendre ces mêmes postes, et d'enlever les détachemens chargés de les défendre : en conséquence, il fit passer une colonne de six à sept cents Suisses de sa légion par le val de Davos, que le général Morlot avait eu la négligence de ne point faire occuper. Cette colonne, s'avançant par les sources de l'Albula, franchit le glacier qui sépare les deux vallées et verse ses eaux dans la haute Engadine. Les deux postes de Scanf et de Zuz se trouvant tournés par ce mouvement, furent surpris dans la nuit du 8 au 9 décembre ; attaqués en même temps par leur front et par leurs derrières, les hussards à pied voulurent du moins racheter leur négligence, en se défendant avec le courage du désespoir ; mais ils furent forcés de céder après avoir perdu plusieurs de leurs officiers : le corps entier fut fait prisonnier de guerre.

1800-an IX. Tyrol.

Le général Baraguay d'Hilliers, à la division duquel ces hussards à pied appartenaient, n'eut pas plustôt appris l'événement qui venait d'avoir lieu, qu'il songea à prendre sa revanche sur l'ennemi. Il fit marcher contre le général Bachmann la quarante-cinquième demi-brigade, sous le commandement du général Devrigny, avec ordre à celui-ci de reprendre les deux postes surpris. Le général Macdonald lui-même, informé du projet du général Baraguay, envoya, pour le soutenir, une partie de la réserve, qui dut remonter le val de Bregaglia, pour passer par Casaccia dans la haute Engadine. Le général Devrigny partit de Silvaplana, traversa le val de Puschiavo, franchit avec beaucoup de peine le mont Bernina dans la journée du 12 décembre, et força les Autrichiens de se retirer sur Ponte-Alto. Le général Baraguay d'Hilliers, en rétablissant ainsi sa communication, par le mont Bernina, avec sa brigade de gauche, eut l'ordre de s'affermir dans ses positions, et d'inquiéter l'ennemi sans toutefois le presser trop vivement ; car le général Macdonald ne doutait point que, par suite de la combinaison générale

1800-an IX. Tyrol.

des opérations des trois armées d'Allemagne, des Grisons et d'Italie, et plus encore par suite des mouvemens qu'il allait faire lui-même; Macdonald, disons-nous, ne doutait point de l'évacuation très-prochaine du Tyrol occidental par les troupes impériales.

Cependant, les avant-gardes de l'armée des Grisons, ayant débouché du val San-Giacomo sur Riva, à la tête du lac de Como, n'y trouvèrent point les vivres qu'on avait annoncés comme devant y être préparés. Il fallut donc rester dans l'inaction, en attendant que ces subsistances arrivassent de Milan, et l'armée dut garder ses positions jusqu'au 20 décembre. La division Vandamme, formant alors l'avant-garde, occupait le haut Oglio, le val d'Edolo, se liant, par sa droite, avec l'armée d'Italie, et, à sa gauche, avec la division Baraguay, par le Mortarolo. Celle-ci était en position à Bormio, à Puschiavo, communiquant par sa gauche avec la division du général Pully par le Julierberg, le Septimeo, l'Albula et le mont Scaletta. La division Pully avait sa droite à Passo d'Apriga, et sa gauche à Buffeto. La division Morlot occupait la Lauquart, Davos et l'Albula, appuyait le général Baragnay dans la haute Engadine, et se liait à l'armée d'Allemagne par le val de Montafou. Morbegno et Sondrio sur l'Adda étaient occupés par la réserve d'infanterie du général Rey, et les bords du lac de Como par la division de cavalerie du général Laboissière. Le parc d'artillerie était à Morbegno, et le quartier-général à Chiavenna.

Le séjour de l'armée dans ces positions acheva de ruiner le pays. Les troupes, qui ne recevaient plus de distribution depuis quelque temps, étaient obligées de vivre de maraude et de pillage. Macdonald avait bien fait enlever, par voie de réquisition, les provisions d'hiver et les bêtes de somme des malheureux habitans de ces montagnes; mais ces ressources avaient été insuffisantes pour nourrir une masse d'hommes

réunis dans un terrain aussi circonscrit; et d'ailleurs l'isolement des habitations, la difficulté des communications entre elles, rendant la perception de ces réquisitions très-difficile, ceux qui en étaient chargés se livraient à toutes sortes de vexations, qui rendaient encore les paysans plus soigneux de dérober ce qui leur restait à l'avidité des exacteurs. La disette de vivres était telle que, pendant deux jours, toute l'armée, les généraux eux-mêmes, ne vécurent que de châtaignes enlevées de vive force dans les villages. 1800-an IX. Tyrol.

Pendant cette station forcée de l'armée des Grisons, le général Macdonald reçut du premier consul, par l'intermédiaire du ministre de la guerre, des instructions qui rendaient désormais toutes ses opérations dépendantes de celles de l'armée d'Italie, dont ses troupes devaient former comme l'aile gauche. En effet, il fut invité, quelques jours après, par le général Brune, à faire remplacer par ses troupes, dans le val Camonica à Edolo, Ponte di Legno, et autres débouchés du mont Tonal, la division du général Rochambeau, qui flanquait la gauche de l'armée d'Italie, et que le même général Brune voulait rapprocher de lui, avant de tenter le passage du Mincio, que défendait l'armée autrichienne aux ordres du général Bellegarde.

Pour remplir ces nouvelles instructions, Macdonald transporta son quartier-général de Chiavenna à Morbegno, et disposa ses troupes de manière à couvrir son nouveau mouvement de flanc, et le passage de la Valtéline dans le val Camonica, par la passe d'Apriga, ainsi qu'il l'avait fait précédemment pour la passage du Splugen. La première division (celle de Baraguay) eut ordre de remonter l'Adda jusqu'au-dessus de Bormio, et de concentrer ses troupes dans la haute vallée, afin d'observer de plus près les débouchés de celle de Sainte-Marie sur Bormio, et de l'Engadine sur Tirano par Puschiavo. Une brigade de cette division s'avança

1800 — an IX. Tyrol.

même dans l'Engadine, et dut se tenir prête à menacer les retranchemens de Zernetz ; le général Morlot rouvrit les communications par le Julier-Berg et l'Albula ; trois bataillons furent détachés dans la haute Engadine sur Ponte et Samaden, pour soutenir la brigade de Vrigny (celle de la première division) ; le reste de la division devait se tenir prêt à se mettre en marche, aussitôt que le général Baraguay d'Hilliers aurait commencé son mouvement pour pénétrer dans le Tyrol italien ; l'avant-garde du général Vandamme remplaça à Tirano celle de la première division, et reçut ordre de se porter rapidement, par le col d'Aicapriga, dans le val Camonica, ou haute vallée de l'Oglio, qui prend sa source au pied des glaciers du mont Tonal. Cette opération, qui consistait à trouver le passage entre la vallée de l'Adda et celle de l'Oglio, était sans doute une des plus difficiles que l'armée des Grisons eût encore entreprises. La passe d'Aicapriga est hérissée de rochers couverts de glaces, qui rendent le sentier extrêmement glissant. Dans toutes les saisons de l'année, les transports ne peuvent se faire qu'à dos de mulets, seuls animaux capables de conserver leur aplomb sur les rampes inclinées ; mais, dans une fonte subite de neige, le sentier, couvert d'eau gelée, ne permet plus de tenter le passage, non-seulement aux mulets de bât, mais encore aux hommes, qui courent le risque d'être estropiés par des chutes extrêmement fréquentes.

Toutefois ces obstacles ne purent arrêter la marche des soldats de Vandamme. Moins dangereux peut-être que le passage du Splugen, parce qu'il n'est pas coupé par autant de précipices, mais plus pénible par la continuelle dégradation du sentier, le passage d'Aicapriga fut franchi, en sept heures de temps, avec un courage et une constance dignes des plus grands éloges ; mais on y perdit un grand nombre de mulets et de chevaux. A mesure que les troupes de Van-

damme défilaient par ce dangereux sentier, la division Pully, celle de cavalerie, et la réserve d'infanterie, la remplaçaient par échelons, et se préparaient également à descendre dans le val Camonica. Macdonald avait d'abord pour but l'attaque du mont Tonal, pour entrer ensuite dans le val di Sole, d'où, suivant le cours de la Noss, on pouvait, en quatre marches, arriver à la position de San-Michele, au-dessus de Trente. Par cette opération, Macdonald coupait la communication entre le haut et le bas Adige, prévenait la réunion des corps des généraux Laudon et Wukassowich, les forçait d'évacuer les vallées inférieures, et dégageait dès-lors la gauche de l'armée d'Italie. 1800-an 1[illegible] Tyrol.

Mais dans l'exécution de ce plan, le général français avait à craindre, selon toute vraisemblance, que le passage du mont Tonal déjà obstrué par les grandes neiges, ne se trouvât encore barré et défendu par des retranchemens gardés de manière à ne pouvoir être forcés. Dans ce cas, que Macdonald prévoyait bien, il se bornait à des démonstrations sur ce point. Ainsi, tandis que l'avant-garde du général Vandamme occupait l'attention de l'ennemi par des attaques réitérées, le reste de l'armée devait descendre le val Camonica jusqu'à Pisogne à la tête du lac d'Iseo, franchir ensuite par le San-Zeno les deux chaînes du val Trompia, pénétrer dans celui de la Sarca, et déboucher directement sur Trente.

Ce nouveau projet était bien conçu, et sa réussite entraînait un résultat d'une haute importance pour l'armée d'Italie; mais malheureusement le général Macdonald n'avait point assez de troupes pour oser espérer un succès certain. Il prit donc le parti, en communiquant son double plan au général Brune, de proposer à celui-ci de mettre à sa disposition deux divisions de l'aile gauche de l'armée d'Italie, lui donnant l'assurance qu'au moyen de ce renfort, il pénétrerait jusqu'à Trente, descendrait la Brenta jusqu'à Bassano, et se trou-

1800-an VIII. Tyrol.

verait en mesure de se porter, par Vicence, sur les derrières de l'armée autrichienne.

Le général Brune, qui, à cette époque, était sur le point de livrer bataille à l'ennemi sur les bords du Mincio, ne crut pas pouvoir, dans un moment aussi décisif, se priver de deux divisions de son armée pour faciliter une opération qui lui paraissait encore présenter de grandes difficultés. Au lieu donc de remplir complétement les vues de Macdonald, il se borna à détacher deux mille hommes de la légion italienne sous les ordres du général cisalpin Lecchi, et les dirigea sur Pisogne, où elles arrivèrent le 22 décembre. Bien que ce secours ne répondît point à l'attente du général en chef de l'armée des Grisons, celui-ci se trouva par ce moyen en mesure d'assurer ses communications avec l'armée d'Italie.

Le petit corps du général Lecchi escorta en même temps un convoi de vivres que le chef d'état-major de l'armée d'Italie, le général Oudinot, avait pris soin de rassembler et d'envoyer à l'armée affamée des Grisons. Ces subsistances attendues si impatiemment furent mises en dépôt à Pisogne, et devaient être pour les troupes de Macdonald un dédommagement de toutes les peines et de toutes les privations qu'elles allaient éprouver dans leur marche. En effet, quoique le général de l'armée d'Italie ne lui eût point envoyé les forces qu'il demandait, Macdonald n'en persista pas moins dans son plan de franchir le mont Tonal, ou de descendre le val de Camonica, avec les faibles troupes dont il pouvait disposer, et dont le nombre ne s'élevait pas à plus de huit mille hommes : espérant arriver assez à temps dans la vallée de l'Adige pour se trouver en ligne, et pénétrer, en descendant la Brenta, sur les derrières du général Bellegarde, dans le cas où celui-ci aurait conservé ses positions sur le Mincio, ou, sur son flanc droit, dans le cas contraire.

En consequence le général Vandamme eut ordre de se

porter sur le Mont Tonal, et d'attaquer l'ennemi qui occupait ce passage, situé entre deux glaciers les plus élevés des Alpes tyroliennes. Une pareille opération était déjà fort difficile, quand bien même l'art n'eût rien ajouté à l'âpreté du lieu et de la saison : aussi Macdonald avait-il donné pour instruction au général Vandamme, de reconnaître préalablement la nature du terrain, et de s'assurer, autant qu'il le pourrait, de l'importance que l'ennemi mettrait à la défense. Les données que le général en chef avait déjà sur cette localité, et surtout la certitude qu'il avait de ne recevoir en renfort que les deux mille hommes du général Lecchi, le déterminaient à suivre de préférence son second projet : celui de s'avancer par le val de Camonica sur Pisogne avec ses autres divisions pendant la démonstration du général Vandamme vis-à-vis le passage du Tonal.

1800-an IX. Tyrol.

Le général Vaux, commandant la première brigade de la division Vandamme, fut chargé par ce général de l'expédition délicate dont nous venons de parler. Il se mit en marche dans la nuit du 22 au 23 décembre, à la tête des carabiniers des première et dix-septième demi-brigades d'infanterie légère, et des grenadiers de la cent quatrième de ligne commandés par les chefs de bataillon Seron et Léveque, et par le capitaine Bonnard. Pour arriver jusqu'aux retranchemens occupés par les Impériaux, il n'existait point d'autre passage qu'un sentier étroit couvert de glaces, qu'on ne pouvait suivre qu'en défilant un à un. Toutefois après avoir culbuté ou repoussé quelques avant-postes au-dessus du hameau de Ponte di Legno, les grenadiers français gravirent le redoutable glacier, d'abord sans pouvoir être aperçus des retranchemens, mais bientôt à découvert sur la neige qui cédait sous leurs pas. L'ennemi les voyant alors, dirigea sur eux un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, sous lequel ils continuèrent de s'avancer sans tirer un seul coup de fusil.

1800-an IX. Tyrol. L'intrépide général Vaux, accoutumé aux prodiges des vaillans soldats de l'armée d'Egypte, fut lui-même étonné de l'audace et de l'imperturbable constance des nouveaux braves qu'il dirigeait. Une première coupure fut emportée à la baïonnette. Les carabiniers de la première légère qui faisaient tête de colonne, arrivèrent jusqu'aux palissades du second retranchement, et tentèrent vainement de les arracher. Fixés dans une terre gelée très-profondément, les pieux étaient inébranlables et résistaient aux secousses les plus vigoureuses. Une grêle de balles renversait successivement tous ceux qui se présentaient pour forcer le retranchement ; le chef de bataillon Seron, qui ramenait incessamment de nouveaux pelotons à la charge, fut atteint d'une balle à la tête. Enfin le général Vaux, reconnaissant qu'il était impossible de franchir un obstacle pareil, ordonna la retraite qui se fit en bon ordre sous la protection des carabiniers de la dix-septième légère, commandés par le capitaine Bonnard. Les ouvrages que les Français venaient d'attaquer avec tant de valeur, étaient construits en terre avec un revêtement en neige battue et réduite à la consistance de glace, fraisés et palissadés, et défendus par cinq ou six cents hommes du corps du général Wukassowich. Malgré leur nombre, les Impériaux avaient été tellement intimidés par cette attaque impétueuse des carabiniers et grenadiers français, qu'ils n'osèrent point troubler la retraite de ceux-ci.

Le but de cette attaque du mont-Tonal avait été atteint, puisqu'il avait donné au général Macdonald la facilité d'opérer sans inquiétude son mouvement dans le val Camonica. Le 23 décembre, la brigade du général Devrigny attaqua et emporta les retranchemens de Zernetz sur l'Inn, dans la haute Engadine, après un combat qui dura plusieurs heures. Les Autrichiens abandonnèrent une pièce de canon, firent sauter leurs magasins et rompirent le pont sur l'Inn. Le

lendemain, cette brigade continua sa marche, culbuta tout ce qu'elle rencontra devant elle, et s'arrêta à Guardadans la basse Engadine, après avoir ramassé un grand nombre de prisonniers. Le général Devrigny gardant avec lui deux bataillons, resta à Guarda pour couvrir l'importante position de Zernetz, et le général Guillaume prit le commandement du reste de la brigade. Le 27 décembre, il fit attaquer les retranchemens de Casanova, et fut d'abord repoussé avec perte ; mais une seconde attaque dirigée par le chef de brigade Barrière, à la tête de la quarante-cinquième demi-brigade et de deux bataillons de la troisième brigade d'Orient, eut plus de succès. Les Français tournèrent la position par les crêtes à gauche du village, auxquelles les retranchemens étaient appuyés, de manière à envelopper les Impériaux qui s'enfuirent dans le plus grand désordre. Poursuivis même pendant la nuit, ils ne purent se rallier qu'à Remus, et les Français se trouvèrent dès lors maîtres du passage d'Ardetz à Galthur, de celui de Schuls qui le couvre, et de la vallée de Scarla, chemin qui conduit à Sainte-Marie, mais que la rigueur de la saison rendait alors impraticable.

1800-an IX. Tyrol.

Ces dernières attaques opérées par les troupes de la division Baragnay d'Hilliers, l'avaient été dans le même but que celle du mont Tonal, c'est-à-dire, pour couvrir la marche du gros de l'armée par la passe d'Aicapriga, et pour retenir le plus long-temps possible l'ennemi dans les hautes vallées : elles produisirent l'une et l'autre l'effet qu'on en espérait. Macdonald, après avoir franchi, ainsi qu'on l'a vu, la passe d'Aicapriga, avait continué de s'avancer dans le val Camonica, et le 31 décembre, le quartier-général se trouvait établi à Breno, au centre même de la vallée. L'armée devant ensuite marcher sur Pisogne, Macdonald ordonna au général Vandamme de renouveler son attaque contre les retranchemens du Tonal, et de faire des démonstrations

1800-an IX. Tyrol.

telles que l'ennemi pût croire que l'armée française se concentrait à la tête du val Camonica, pour s'ouvrir à tout prix un passage par le val de Fum. Cette attaque qui devait tenir l'ennemi en échec et l'empêcher de venir couper le seul chemin que Macdonald pût se frayer vers le Trentin, fut également effectuée le 31 mars.

Quatre cent cinquante hommes d'élite des première et dix-septième demi-brigades légères, commandés par le chef de brigade Védel, et les chefs de bataillon Lambert et Launay, sous la direction du général Vaux, furent employés à cette attaque. Ils abordèrent en plein jour les redoutables ouvrages du mont Tonal. Les Impériaux avaient renforcé leurs avant-postes et prolongé leurs retranchemens sur la croupe de la montagne : l'attaque des Français, dirigée contre deux redoutes dont le feu se croisait sur le sentier, s'effectua avec tant d'impétuosité qu'un bataillon du régiment de Kray, qui défendait ces ouvrages, les abandonna après avoir perdu deux cents hommes. Il fut poursuivi jusque sous les palissades du second retranchement ; mais l'ennemi étant en force dans ce dernier, le général Vaux crut, comme dans l'attaque du 23, devoir se retirer sans pousser plus loin une tentative dont il reconnaissait l'inutilité : il ne fut pas poursuivi dans cette retraite.

Les opérations subséquentes de l'armée des Grisons ayant été plus ou moins subordonnées à celles que l'armée d'Italie fit dans le même temps, nous croyons devoir en interrompre le récit pour transporter nos lecteurs sur les bords du Mincio, où ils verront le vainqueur du duc d'Yorck, le général Brune se couvrir d'une nouvelle gloire.

L'année qui va suivre, peu fertile en événemens militaires, offrira du moins la consolante image de l'Europe pacifiée, après la plus longue et la plus remarquable des guerres que la France ait entreprises depuis le commencement de la monarchie.

CHAPITRE XIX.

ANNÉE 1801.

Ouverture de la campagne d'hiver de 1800 à 1801, en Italie; bataille de Pozzolo; retraite de l'armée autrichienne; combats de Montebello, de Castel-Franco; armistice conclu à Trévise, etc. — Fin des opérations de l'armée des Grisons; diversion opérée dans le Tyrol; mauvaise foi du général autrichien Laudon, etc. — Siége de Peschiera. — Hostilités avec les Napolitains; expédition du général Murat; armistice conclu avec le roi des Deux-Siciles, etc. [1]

1801-an IX. Italie. 16 janvier. (26 nivose.)

Ouverture de la campagne d'hiver de 1800 *à* 1801, *en Italie.* — Différentes causes avaient retardé la reprise des hostilités en Italie, bien que l'armistice y eût été dénoncé vers la fin de novembre, comme en Allemagne et dans le Tyrol. L'Autriche avait ordonné au général en chef Bellegarde d'éviter, autant qu'il le pourrait, de rouvrir la campagne, avant que le corps d'armée qui occupait le Tyrol ne fût à même d'entrer en ligne avec l'armée d'Italie pour appuyer ses opérations. Toutefois, cette même armée impériale d'Italie était forte de plus de soixante-dix mille combattans, dont dix-huit mille chevaux, choisis dans les corps de cavalerie qui avaient fait les deux campagnes précédentes. Elle occupait, sur le Mincio, la même ligne que Bonaparte avait eu quelque peine à rompre en 1796. Bellegarde attendait, pour pénétrer en Lombardie, que ses flancs fussent assurés : à gauche, par l'armée que la cour de Naples dirigeait alors sur la Toscane, et qui devait se renforcer des insurgés de ce dernier pays et du Ferrarais; à droite, par les

[1] Journaux du temps, mêmes Documens que ceux indiqués précédemment. — Voir, pour l'intelligence de ces opérations, la carte placée tome VII, p. 37.

1801-an IX. Italie. corps des généraux Laudon et Wukassowich, qui avaient ordre de déboucher du Tyrol italien, afin de déborder l'aile gauche de l'armée française, en envahissant le Brescian et le Bergamasque. La ligne du Mincio, déjà forte par elle-même et par les trois places de guerre qui la défendent, avait été rendue plus formidable encore par de nouveaux ouvrages que les Autrichiens y avaient élevés sur presque tous les points, et qu'ils avaient garnis d'une nombreuse artillerie. Un corps d'avant-garde, de vingt mille hommes environ, sous les ordres du prince Hohenzollern, était répandu sur la rive droite du Mincio, et occupait la ligne secondaire de Borgoforte à Dezenzano. L'ennemi avait fortifié les meilleures positions de cette ligne avec autant de soin que celles de la rive gauche. Il était difficile qu'une armée pût occuper des cantonnemens plus sûrs et plus commodes.

L'armée française restait dans l'inaction par les mêmes motifs qui retenaient l'armée impériale dans ses retranchemens. Le général Brune ne voulait point s'engager sérieusement avec son adversaire, avant que Macdonald ne fût assez avancé dans le Tyrol pour couvrir son flanc gauche, et empêcher les troupes ennemies de tourner le lac de Garda. D'un autre côté, le général français n'était point sans inquiétude sur son flanc droit. Le général Dupont, qui commandait l'aile droite de l'armée d'Italie, étant rentré en ligne après son expédition de Toscane, et n'ayant laissé dans ce duché qu'un petit corps aux ordres du général Miollis, il était à craindre que cette troupe ne pût résister aux efforts de l'armée napolitaine, déjà parvenue sur les frontières de la Toscane, et dont une division, sous les ordres du comte Roger de Damas [1], émigré français, occupait déjà Sienne, comme on le verra plus loin. Miollis avait en outre à conte-

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

nir les insurgés toscans, qui reprenaient les armes de toutes parts. Ce qui rendait encore plus critique la situation des Français en Toscane, c'est que le général Sommariva s'approchait du Pô avec un corps composé de troupes autrichiennes et d'insurgés, tandis qu'un fort détachement de la garnison de Mantoue attaquait à Marcaria sur l'Oglio l'extrême droite du général Dupont, et mettait celui-ci dans l'impossibilité de soutenir Miollis, en faisant à Torre d'Oglio, au confluent de cette rivière et du Pô, une démonstration de passage.

1801-an IX. Italie.

Bellegarde avait ordonné ces derniers mouvemens pour distraire l'attention de son adversaire, et lui faire penser qu'il avait le projet de commencer à attaquer par son aile gauche. Afin de mieux donner le change au général Brune, il mit une partie de ses troupes en mouvement le 17 décembre, et fit faire une reconnaissance générale sur toute la ligne française. Un engagement eut lieu à Lonato, que les Français occupaient par une avant-garde; mais il fut sans résultat. L'ennemi semblait manifester l'intention de se concentrer pour une attaque prochaine.

Brune ne se méprit point sur le véritable but de ces démonstrations; mais, ne voulant point se laisser insulter impunément dans ses positions, il résolut de faire faire à son tour de fortes reconnaissances sur la ligne autrichienne, depuis Dezenzano jusqu'à Borgoforte. Tous les postes avancés de la gauche à la droite, tels que ceux de Gazoldo, de Guidizzolo, Solferino, Cavriana, furent repoussés et forcés de se replier sur les points mieux fortifiés de Goïto, de Volta, de Monzambano et de Ponti. Les troupes françaises montrèrent dans ces reconnaissances de si bonnes dispositions, que Brune voulut mettre à profit leur premier élan, en les conduisant à l'attaque des positions retranchées où l'ennemi avait été chercher un refuge.

1800-an IX. Italie.

L'avant-garde française s'établit à Ponti, après en avoir déposté les Autrichiens; mais le général Moncey éprouva plus de difficultés à s'emparer de Monzambano. Depuis l'avant-veille, le prince de Hohenzollern avait quitté avec la réserve les hauteurs de ce dernier village, parce que leur trop grand rapprochement du Mincio, et leur distance d'environ deux lieues de la position de la Volta, lui avaient fait regarder cette situation comme peu avantageuse. Il s'était porté en avant, et venait d'occuper Cavriana et Castellaro. Fort heureusement Moncey fut averti de ce mouvement, et, ne pouvant continuer à s'avancer sur Monzambano, sans courir le risque d'être attaqué par son flanc droit, il prit sur lui de modifier les instructions du général en chef, et, marchant directement sur Cavriana, il fit tourner la droite du général Hohenzollern par la division du général Boudet, pendant que deux autres brigades attaquaient les Autrichiens de front. Ceux-ci se défendirent avec résolution; mais ils durent céder à l'impétuosité des assaillans, et se retirèrent en bon ordre sur Castellaro. Cette dernière position était plus forte que celle de Cavriana : les Français, pour y arriver, durent gravir des pentes très-roides sous un feu meurtrier. Heureusement, le général Delmas, maître de Ponti, dirigea une de ses brigades sur les derrières de Castellaro, tandis que les troupes de Moncey attaquaient de front cette position redoutable. L'ennemi, après avoir résisté quelque temps, se voyant presque entouré, se retira sur Borghetto, avec une perte de douze cents hommes tués ou blessés, ou prisonniers. Par ce mouvement rétrograde, le détachement qui occupait Monzambano, se trouvant compromis, évacua ce village, où s'établit de suite le général Moncey.

D'après les dispositions arrêtées par le général en chef français, le corps du centre, aux ordres du général Suchet, fort d'environ quatorze mille hommes, devait se diriger de

Guidizzolo sur Volta, dans le même temps que les colonnes de l'aile gauche (général Moncey) arriveraient à la hauteur de Monzambano. Mais Suchet fut obligé d'attendre jusqu'à deux heures après midi, la division du général Loison, qui avait été engagée la veille, à quinze milles de Guidizzolo, avec une division autrichienne. Toutefois cette troupe ayant rejoint, Suchet divisa ses forces en quatre colonnes et marcha sur Volta avec autant de rapidité qu'il lui fut possible.

1801-an IX. Italie.

Volta est situé sur une hauteur qui, couronnant et dominant à son extrémité la chaîne de montagnes qui de Castiglione se prolonge jusqu'au Mincio, découvre en entier la plaine par laquelle Suchet devait nécessairement s'avancer pour attaquer cette importante position que l'ennemi avait retranchée avec soin.

Les deux colonnes formées par la division Loison, s'avancèrent par la droite du village de Foresto, tandis que celles que formait la division Gazan, marchaient directement sur les redoutes ennemies; deux régimens de cavalerie, un bataillon de grenadiers et une compagnie d'artillerie légère composaient la réserve. Tout semblait annoncer un combat vif et meurtrier; mais les généraux Brixen et de Bussy qui occupaient Volta avec neuf à dix mille hommes, avaient reçu du général Bellegarde, l'ordre formel de ne point engager d'affaires sérieuses sur la rive droite du Mincio. Avant donc que les colonnes françaises fussent arrivées à portée de canon de Volta, les Autrichiens abandonnèrent des retranchemens qui leur avaient coûté plus de deux mois de travail, et se mirent en retraite pour gagner la rive gauche du Mincio. Une forte arrière-garde soutenue par quelques bouches à feu, resta au village de Foresto, au pied des hauteurs. Cette troupe tint tête à celle du général Gazan, jusqu'à ce que le général Compans s'avançant à la tête de la treizième demi-brigade légère, entreprit une charge à la baïonnette qui décida l'af-

1801-an IX. Italie.

faire. L'ennemi se retira sur Borghetto : le général Suchet le fit poursuivre vivement, et poussa ses patrouilles jusque sur les bords du Mincio, où il se mit en communication avec le corps du général Moncey par sa gauche, et par sa droite avec celui du général Dupont.

Ce dernier corps ou aile droite de l'armée d'Italie composé de deux divisions formant un total de onze mille combattans, n'avait pas obtenu moins de succès que les deux autres corps de l'armée. Dupont s'était dirigé sur Goïto avec la division du général Watrin et sa réserve, et il avait eu un engagement avec une division autrichienne commandée par le général baron d'Aspre. Ce corps ennemi fort de huit mille combattans, qui se trouvait en position en avant de Goïto de manière à couvrir cette ville, paraissait décidé à se défendre avec vigueur ; mais le général Watrin le fit charger à la baïonnette, avec une impétuosité telle, qu'il le rejeta d'abord sur Goïto que la réserve française tournait à ce moment. Cette circonstance détermina le baron d'Aspre à précipiter sa retraite qui s'effectua sans désordre malgré la poursuite assez vive de l'arrière-garde par une des brigades du général Watrin. Le corps autrichien fut obligé de repasser le Mincio sous le feu des tirailleurs du général Suchet, dispersés sur la rive droite après l'attaque de Volta et de Foresto.

La seconde division du général Dupont avait pendant ce temps attaqué le poste de Castelluchio, et cette démonstration avait eu le résultat qu'en attendait le général Brune, c'est-à-dire, qu'elle avait empêché la garnison de Mantoue de faire aucun mouvement qui pût nuire au succès de l'opération générale.

Cette opération avait pour but, comme on a pu le voir, d'enlever à l'ennemi toutes ses positions sur la rive droite du Mincio, en avant de sa principale ligne, et même de forcer le passage de cette rivière, afin que l'armée française pût ma-

manœuvrer sur un terrain moins favorable au déploiement de la nombreuse cavalerie impériale. Brune pensait à tenter le passage du Mincio, vers le lac de Garda et au pied des montagnes qui bordent cette rivière. Les généraux Marmont et Oudinot, le premier commandant en chef l'artillerie de l'armée, et le second, chef de l'état-major général, chargés l'un et l'autre de reconnaître le point le plus favorable, s'étaient accordés sur celui de Monzambano, comme offrant plus d'avantages pour l'établissement des ponts et des batteries destinées à protéger le passage. Les attaques simultanées du centre et de l'aile droite jusqu'aux portes de Mantoue, dans la journée du 21 décembre, avaient eu surtout pour objet de porter l'attention du général Bellegarde vers la partie inférieure de sa ligne; et véritablement ce but était atteint, puisque les divers mouvemens du général autrichien en abandonnant ses positions en avant du Mincio, annonçaient qu'il s'attendait à voir les Français entreprendre le passage de cette rivière sur leur droite. Il ne restait plus au général Brune que de maintenir son adversaire dans cette croyance. Tout en rapprochant et faisant remonter avec célérité les corps du centre et de l'aile droite, il fallait lui dérober ce mouvement, et l'occuper toutefois assez sérieusement pour qu'il ne songeât point à changer les dispositions qu'il venait de faire sur sa gauche.

1801-an IX. Italie.

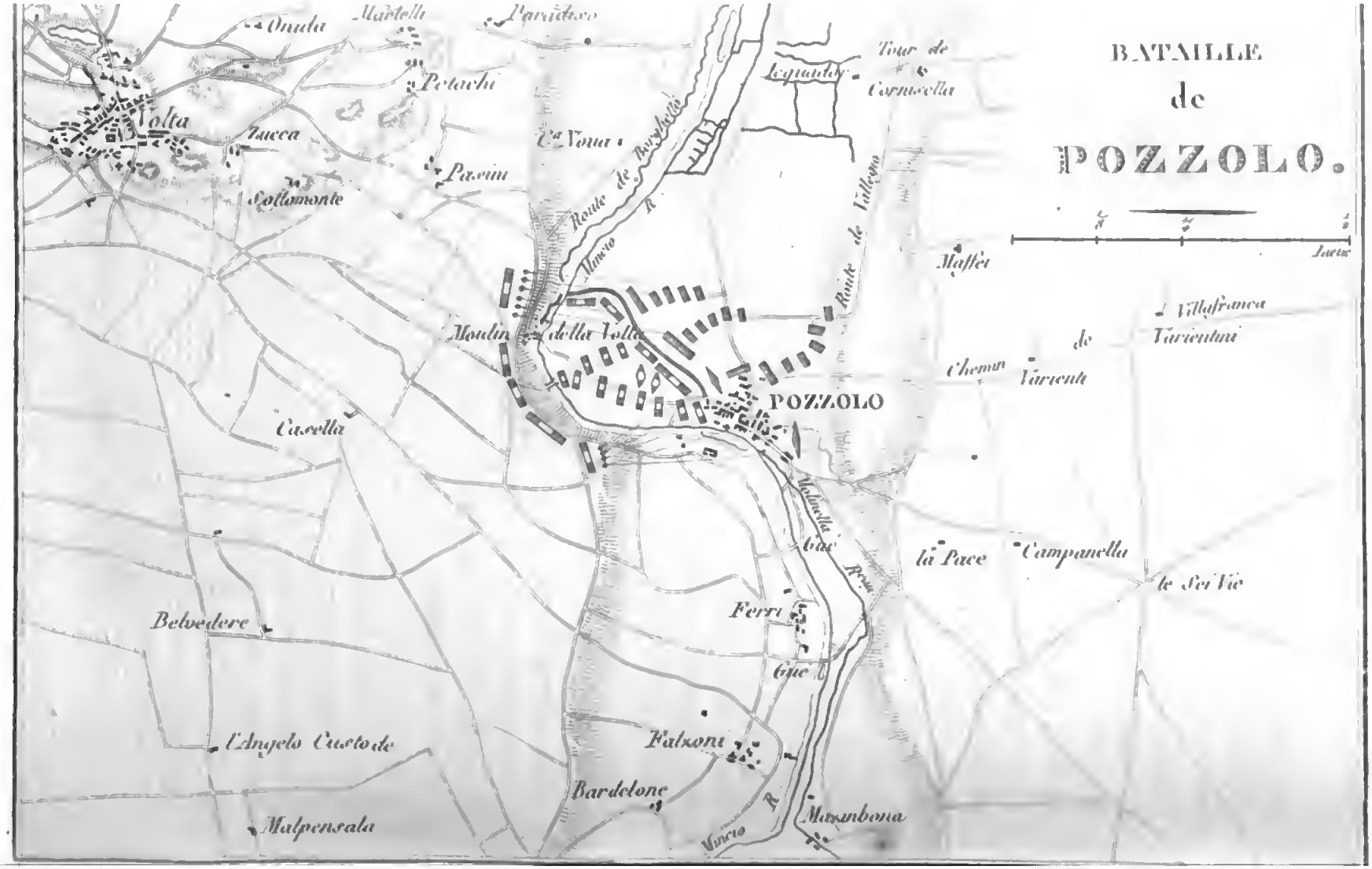
Le général Dupont placé à l'extrême droite de la ligne occupée par les Français sur la rive droite du Mincio, eut ordre de rappeler de Castelluchio la division du général Monnier, de quitter lui-même, le 24 décembre au soir, ses positions devant Goïto, et de se porter à Volta avec son corps d'armée, moins le détachement qui se trouvait en Toscane sous les ordres du général Miollis. Le passage du Mincio à Monzambano était fixé au 25 décembre: le général Dupont devait ce jour-là même exécuter une fausse attaque en jetant

1801-an IX. Italie.

un pont au-dessous du moulin della Volta, presque vis-à-vis de Pozzolo sur la rive gauche de la rivière. Pour faciliter cette opération, le général Suchet eut ordre de laisser son équipage de pont, ses sapeurs, et ses principaux officiers d'artillerie et du génie à la disposition du général Dupont; il devait ensuite remonter la rivière et se réunir à la réserve, à l'aile gauche et à la division d'avant-garde pour le passage véritable à Monzambano. Pendant ce mouvement des troupes du centre, une partie de l'artillerie de ce corps restée devant Borghetto devait faire un feu violent sur la rive gauche, pour retenir l'ennemi et le rendre attentif sur la division du général Dupont. Celui-ci devait alors exécuter la démonstration d'un passage de vive force à l'angle rentrant que le Mincio forme entre le moulin della Volta et Pozzolo, sous la protection de son artillerie et de celle du général Suchet. Les instructions de Dupont lui prescrivaient de se borner à cette démonstration, et d'attendre, pour agir plus sérieusement, que le passage de Monzambano permît de lui donner de nouveaux ordres.

On doit remarquer dans l'exposition que nous venons de faire du plan du général Brune, que le succès dépendait presqu'entièrement d'une précision et d'un concert d'opérations bien difficile à obtenir dans les mouvemens des différens corps d'une armée échelonnée sur une ligne si étendue et dont les points étaient pour ainsi dire en contact avec tous ceux de la ligne ennemie. Aussi, malgré l'excellent esprit des troupes et le dévouement de leurs chefs, elles ne purent être réunies à Monzambano au jour et à l'heure indiqués. Le mauvais état des chemins dans une saison aussi avancée, était surtout un grand obstacle pour le transport de l'artillerie et des pontons. Les difficultés étaient telles que Brune fut obligé d'ajourner son opération principale au 26 décembre; toutefois ce général ne changea rien d'abord aux instructions qu'il avait

Digitized by Google


BATAILLE
de
POZZOLO.
Onida
Martelli
Paradiso
Petachi
Volta
Zucca
Sollamonte
Pasini
Ca Noua
Route de Borghetto
Mincio R.
Tour de Cornisella
Route de Vallegio
Maffei
Villafranca
Varientini
Moulin della Volta
POZZOLO
Chemin de Varienti
Casella
Molinella
Gué
la Pace
Campanella
le Sei Vie
Ferri
Belvedere
Gué
l'Angelo Custode
Falzoni
Bardelone
Mincio R.
Mazinbona
Malpensala

données au général Dupont, pour effectuer, le 25, sa diversionsur le point de Pozzolo. 1801-an IX. Italie.

Les deux divisions de l'aile droite avaient été réunies à Volta dans la soirée du 24, et le lendemain elles se trouvaient, à la pointe du jour, sur les bords du Mincio, presque vis-à-vis Pozzolo. Tous les préparatifs du passage étaient déjà faits, tant le général Dupont avait été bien secondé par l'activité des officiers-généraux et supérieurs de son corps d'armée. Le chef de brigade Macon, protégé par le feu d'une batterie d'artillerie et celui de quelques bataillons de la division Watrin dont il faisait partie, se jeta avec un corps de tirailleurs dans les premières barques qui furent lancées sur la rivière, et prit poste sur la rive gauche. On s'occupa sur-le-champ de la construction d'un pont, dont les travaux ne purent être interrompus par le feu des batteries ennemies, et par les efforts de deux bataillons qui disputaient le terrain et ne cessaient d'attaquer les tirailleurs du chef de brigade Macon sans pouvoir les déposter. Le pont ayant été promptement achevé, le général Musnier passa avec une demi-brigade, et vint soutenir ces mêmes tirailleurs. Ce renfort permit de repousser vivement les deux bataillons ennemis, qui se replièrent en désordre sur Pozzolo. Là ils trouvèrent d'autres troupes, derrière lesquelles ils se rallièrent pendant que celles-ci s'avançaient au-devant des Français; mais déjà la division Watrin se trouvait toute entière sur la rive droite: elle se mit en ligne et sut conserver le terrain déjà envahi. Le général Dupont attendait avec impatience l'arrivée de la division Monnier, afin de profiter de ce premier avantage en s'emparant de l'importante position de Pozzolo, lorsqu'un aide-de-camp du général Suchet lui apporta l'ordre itératif du général en chef Brune de n'engager aucune action sérieuse sur la rive gauche, et de se borner à protéger par le feu des bat-

1801-an IX. Italie.

teries le pont qui venait d'être jeté au-dessous du moulin (molino) de la Volta.

Le général Dupont regarda ce nouvel ordre comme intempestif. L'action étant, selon lui, trop fortement engagée pour qu'il pût la terminer à volonté, il pensa que la moindre hésitation entraînerait la perte de tout ce qui avait passé sur la rive gauche.

En effet, le général Bellegarde, dans l'incertitude où il se trouvait du point sur lequel les Français tenteraient le passage du Mincio, avait réuni à Villa-Franca, position centrale entre le lac de Garda, Mantoue et Verone, le gros de son armée, composé de quarante-cinq bataillons et de douze régimens de cavalerie, afin d'être à même de se porter en force sur le point qui serait plus particulièrement menacé. Ce général se trouvait lui-même à Villa-Franca avec le quartier-maître général baron de Zach. Promptement informé de l'attaque faite par Dupont, et du passage du Mincio vers Pozzolo par une partie des troupes de ce général, Bellegarde ne douta pas que le général en chef français n'eût choisi ce point pour son véritable passage; et comme le camp de Villa-Franca n'était qu'à deux heures de marche de Pozzolo, il fit marcher dans cette dernière direction un corps considérable et s'y porta de sa personne, dans l'espérance de jeter dans le Mincio l'avant-garde française, et d'empêcher le passage des autres troupes, en détruisant le pont construit au-dessous de Molino. Le corps ennemi était partagé en deux grandes colonnes. La première, conduite par le général Kaim, se dirigea sur la droite pour attaquer les Français de front, tandis que la seconde, sous les ordres du général Vogelsang, prenant en flanc la position de Pozzolo, s'avançait directement sur le pont pour couper la retraite: le général Dupont se trouvait donc, peut-être par trop de précipitation de sa part, dans la position la plus éminemment critique. Assailli

par des forces plus que quadruples, il eût sans doute succombé, si le général Suchet, par le plus heureux concours de circonstances, ne se fût pas trouvé à même de lui porter un secours prompt et efficace. 1801-an IX. Italie.

Suchet s'était rendu auprès de Brune après avoir quitté Volta avec ses troupes, pour recevoir les dernières instructions de ce général; mais il était revenu promptement sur ses pas, afin de prévenir l'attaque que devait faire le général Loison vers Borghetto, et arrêter même le mouvement de l'aile droite, qui, d'après la remise du passage de Monzambano, devait renoncer provisoirement à la démonstration ordonnée vers Pozzolo. Il trouva d'abord le général Loison engagé devant Borghetto. Le général de brigade Compans avait poussé l'ennemi jusque dans les retranchemens de la Maison-blanche: soutenue par dix pièces de canon qui foudroyaient le village à demi-portée, l'infanterie légère française s'était déjà emparée des premières maisons, que l'ennemi avait crénélées. Suchet fit cesser cette attaque, et se rendit ensuite au Moulin della Volta pour s'aboucher avec le général Dupont. Il put alors se convaincre que les ordres du général en chef dont il était porteur, ne pouvaient plus recevoir leur exécution, puisque l'ennemi était trop avancé pour que le mouvement rétrograde des troupes de l'aile droite s'effectuât sans danger; et jugeant même qu'il était urgent d'empêcher, par un prompt secours, ces mêmes troupes d'être écrasées, Suchet offrit au général Dupont le concours des forces dont il pouvait disposer, pour tirer celui-ci du mauvais pas où il était engagé. Réunis ainsi par un intérêt commun, les deux généraux dépêchèrent le chef de brigade Ricard [1] au général Brune, pour lui rendre un compte exact de l'état des choses, et lui faire observer qu'il n'était plus question d'opérer une diversion; que l'aile droite française se trouvait

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, comte, pair de France, etc.

1801-an IX. Italie. aux prises avec le gros de l'armée autrichienne, que dirigeait le général Bellegarde en personne. Ricard devait ajouter que les deux généraux Suchet et Dupont étaient d'avis qu'il fallait profiter du passage effectué, et se servir de la digue et du village de Pozzolo, déjà au pouvoir des Français, comme d'une forte tête de pont, qu'il n'était pas impossible de conserver, pour faire déboucher successivement les autres corps de l'armée, et engager sur-le-champ une action décisive, qui pouvait terminer la campagne d'une manière aussi glorieuse qu'inattendue.

Pendant que le chef de brigade Ricard se rendait au quartier-général pour remplir le message dont il était chargé, le général Dupont disposa les troupes de Watrin le long de la digue depuis Pozzolo jusqu'au moulin de la Volta, en ordonnant à ce général de se défendre jusqu'à la dernière extrémité dans cette tête de pont, naturellement tracée, et d'un abord très-difficile pour l'ennemi. La division Monnier, qui venait d'achever son passage, fut placée en seconde ligne de la division que nous venons de désigner, et occupa Pozzolo. Le général Suchet, laissant la division Loison devant Borghetto, porta celle du général Gazan et toute l'artillerie du corps du centre sur un plateau qui domine la rive gauche du Mincio, à l'effet d'imposer à l'ennemi, d'encourager les troupes de Dupont par l'espoir d'un secours assuré, et de protéger la retraite, si elle était jugée indispensable.

Ces dispositions étaient à peine achevées que les troupes autrichiennes, qui s'étaient avancées en colonnes profondes, commencèrent à attaquer vigoureusement la ligne du général Dupont. Le général Kaim fit charger à plusieurs reprises la droite de cette même ligne, et, quoique les troupes françaises résistassent opiniâtrement aux efforts de l'ennemi, elles auraient peut-être été rompues, si le général Suchet, attentif à ce qui se passait sur la rive gauche, n'eût pas envoyé une des bri-

gades du général Gazan au général Dupont, qui porta sur-le-champ ce renfort sur sa ligne de bataille. Les troupes de l'aile droite reprirent de l'assurance; mais la ténacité de l'attaque des Autrichiens rendit bientôt nécessaire le concours du reste de la division Gazan, qui vint, à son tour, soutenir le général Monnier, vivement pressé dans Pozzolo et sur le point d'être écrasé.

1801-an IX. Italie.

La résistance prolongée de la ligne française contre l'élite de l'armée impériale, le déploiement sur la rive droite de la nombreuse artillerie du corps de l'aile droite et du centre, dont les feux foudroyaient la rive gauche entre Pozzolo et le moulin della Volta; cette double ligne de bataille qui couronnait l'escarpement de la digue; enfin le passage successif et précipité des bataillons de Suchet venant au secours de l'aile droite, persuadèrent au général Bellegarde que l'armée française était devant lui. Dans cette croyance, il dut redoubler d'efforts pour mettre à profit sa supériorité numérique, en jetant dans le Mincio les troupes avec lesquelles il était engagé sur la rive gauche. Il fit renouveler avec plus de vigueur que jamais l'attaque de la digue, derrière laquelle combattait la division Watrin, et porta un corps de cavalerie entre Pozzolo et cette même digue, dans l'intention de prendre en flanc les troupes qui la défendaient. Plus le péril s'accroissait, et plus les soldats français montraient de résolution : l'attaque de front par l'infanterie, et celle en flanc par la cavalerie ennemie, échouèrent également. Pris à revers par les batteries de la rive droite, repoussés par le feu violent de l'infanterie du général Watrin, les Impériaux furent obligés de renoncer à leurs attaques, et telle était l'ardeur des soldats français, qu'ils se seraient jetés à la poursuite de leurs adversaires, si Watrin ne les eût retenus.

Rebuté de cette tentative sur la digue, le général Bellegarde concentra ses attaques sur Pozzolo : le général Mon-

1801-an IX. Italie.

nier, qui s'était soutenu jusqu'alors dans ce dernier village, fut contraint de l'abandonner, ne pouvant plus désormais résister à des forces aussi supérieures que celles que l'ennemi avait déployées. Dès ce moment, le pont jeté par les Français sur le Mincio se trouva entièrement à découvert : une colonne autrichienne, qui s'avançait au pas de course vers ce même pont, n'en était pas à plus de cent toises, lorsque le général Dupont, après avoir rallié les deux divisions Monnier et Gazan, vint s'opposer à ses progrès. Dupont, profitant de l'hésitation où paraissait être l'ennemi, ordonna une attaque géuérale sur toute la ligne; la situation désespérée où se trouvaient les divisions françaises leur avait donné une énergie surnaturelle : elles s'avancèrent contre les forces quadruples qu'elles avaient devant elles, et les abordèrent avec fureur, aux cris unanimes de *vivent la république et le premier consul !* Cette impétueuse agression, opérée à la baïonnette d'un bout de la ligne à l'autre, fut si bien secondée par les feux croisés de la rive droite, que les Autrichiens perdirent en un moment tout le terrain qu'ils avaient gagné, et rétrogradèrent avec précipitation. Le général Dupont, à la tête de la division Monnier, s'était chargé du soin de repousser la colonne ennemie qui s'était avancée vers le pont, pendant que le général Gazan reprenait, au pas de charge, le village de Pozzolo. La division Watrin, qui ne s'était pas moins signalée dans cette attaque spontanée, que dans sa défensive derrière la digue, fit, à elle seule, mille prisonniers, et enleva cinq pièces de canon et un drapeau.

Comme les colonnes autrichiennes, poursuivies avec acharnement par les vainqueurs, traversaient la plaine assez en désordre, le général Bellegarde fit avancer, pour les soutenir et les rallier, les troupes fraîches qu'il avait en réserve, et, pour ne point laisser aux Français le temps de se raffermir dans les positions qu'ils venaient de défendre avec tant de vail-

lance, il résolut de tenter une seconde attaque. En conséquence, après avoir reformé ses colonnes, il les dirigea de nouveau sur le village de Pozzolo, en ayant soin de les faire soutenir par une réserve de six bataillons de grenadiers hongrois : cette attaque obtint un plein succès. Les troupes du général Gazan, épuisées par les marches forcées qu'elles avaient faites dans la journée, par le combat qu'elles venaient de soutenir dans Pozzolo même en reprenant ce village, ne purent s'y maintenir contre dix mille Autrichiens, auxquels elles avaient affaire. Le capitaine Mathieu, de la huitième demi-brigade d'infanterie légère, resta seul dans une maison du village, où il se retrancha avec trente chasseurs de sa compagnie, préférant ainsi le danger d'une mort presque certaine, à la honte de se retirer devant un ennemi qu'il avait vu fuir peu de temps auparavant. 1801-an IX. Italie.

La reprise de Pozzolo allait assurer l'avantage aux Autrichiens, s'ils parvenaient à garder ce poste jusqu'à la nuit. Le général Dupont, n'ayant point de troupes en réserve, ne pouvait plus espérer de redonner aux siennes un élan semblable a celui qui les avait fait vaincre, deux heures auparavant. Dans cettte circonstance, le vigilant général Suchet, vint encore une fois au secours de l'aile droite, et fit avancer deux demi-brigades de la division Loison sous les ordres du général Colli. Dans le même temps, le général Davoust, commandant en chef la cavalerie de l'armée, qui était accouru, au bruit du canon, avec quelques régimens de dragons, pour se réunir aux réserves du général Suchet, fit passer sur la rive gauche la brigade du général Rivaud, et s'y porta lui-même bientôt après avec le reste de sa troupe, pour soutenir le centre de la ligne et appuyer la troisième et dernière attaque sur Pozzolo.

Le général Dupont se trouva donc de nouveau en mesure de tenir tête aux nombreuses colonnes du général Bellegarde :

[1801-an IX. Italie.

il fit quelques changemens dans la disposition de sa ligne de bataille, et donna l'ordre de reprendre l'offensive sur tous les points. Les deux demi-brigades du général Colli, la quarante-troisième et la cent sixième de ligne, moins fatiguées que les autres troupes qui combattaient depuis le matin, furent chargées de l'attaque de Pozzolo : elles s'avancèrent sur deux colonnes, soutenues chacune par un régiment de dragons, se précipitèrent de concert sur les Impériaux au débouché du village, et les abordèrent si vigoureusement, que ceux-ci ne purent soutenir ce premier choc, et abandonnèrent Pozzolo. Pénétrant dans le village, les colonnes françaises dégagèrent le brave capitaine Mathieu, qui s'était défendu avec tant d'intrépidité, qu'il n'avait pas pu encore être forcé dans la maison où il s'était retranché. Les Autrichiens, chassés de Pozzolo, coururent se rallier derrière la réserve de grenadiers hongrois que Bellegarde avait fait avancer, commme on l'a déja vu, au soutien des troupes qui avaient d'abord repris le village: le général Davoust se mettant alors à la tête de la brigade Rivaud, suivi des autres régimens qu'il avait amenés avec lui, l'enfonça, et la mit en désordre; le général Rivaud en poursuivit quelque temps les débris. Cette dernière charge décida le sort de la journée. Les Autrichiens, repoussés ou culbutés sur toute la ligne, cédèrent enfin un champ de bataille, si long-temps disputé et conservé si glorieusement par les Français, malgré la grande disproportion de leurs forces : la nuit mit fin au combat. Les troupes francaises étaient tellement animées à la poursuite de l'ennemi, que les généraux, craignant de compromettre le beau succès qu'ils venaient de remporter, eurent besoin d'employer toute leur autorité pour arrêter cette indiscrète impétuosité. En effet, à peine les troupes légères étaient-elles rentrées en ligne, que les Impériaux, profitant de l'obscurité, et d'un renfort de quelques bataillons qui venaient

de Valeggio, essayèrent de surprendre la division Watrin : précédés de plusieurs pièces d'artillerie, ils commencèrent par faire pleuvoir sur la digue une grêle de boulets et d'obus, et s'approchèrent, sous la protection de ce feu, jusqu'à vingt-cinq pas des premiers postes; mais la division se trouva bientôt en bataille, et accueillit les agresseurs par un feu de bataillon si bien nourri, que l'ennemi, après avoir vu tomber un grand nombre des siens, se retira précipitamment. Une autre tentative de ce genre, dirigée sur le village de Pozzolo, n'eut pas plus de succès : la canonnade ne cessa entièrement de part et d'autre que vers dix heures du soir. 1801-an IX. Italie.

Cette journée, qui reçut le nom de bataille de Pozzolo, fut très-funeste à l'armée autrichienne : plus de cinq mille hommes tués ou blessés restèrent sur le champ de bataille, et parmi les derniers se trouvait le général Kaim, renversé d'un coup de feu à la première attaque de Pozzolo : près de trois mille prisonniers, onze pièces de canon et trois drapeaux, demeurèrent au pouvoir des Français. La perte de ces derniers, très-considérable en proportion de leurs forces, l'était beaucoup moins, en raison des efforts multipliés qui avaient été faits pour conserver les positions de la rive gauche : le général Dupont l'évalua, dans son rapport, de mille à douze cents hommes tués ou blessés. Les travaux de l'artillerie et du génie pour le rétablissement d'un second pont au moulin même de la Volta ne furent point interrompus un seul instant pendant l'action : le général Suchet, qui présidait à cette opération, la poussa avec tant d'activité, que le pont se trouva prêt le soir même de la bataille.

Cependant, le chef de brigade Ricard, envoyé, comme on l'a vu plus haut, vers le général en chef Brune pour l'inviter, dans l'intérêt de l'armée, à opérer le passage définitif du Mincio sur le point où l'aile droite et une partie du centre venaient de combattre avec tant de résolution et de

1801-an IX. Italie.

bonheur; Ricard, disons-nous, s'était acquitté de sa mission; mais, quels que fussent les avantages qui pouvaient résulter du plan proposé par les généraux Dupont et Suchet, Brune ne crut pas devoir renoncer à celui qu'il avait d'abord arrêté, et, sans rien changer aux mesures qu'il venait de prendre pour le passage de l'avant-garde, de l'aile gauche et du centre à Monzambano, il se borna à approuver tout ce que le général Suchet avait jugé convenable de faire pour soutenir les divisions de l'aile droite. La division Boudet fut envoyée à Borghetto pour relever la division Loison, que Suchet avait attirée à lui, comme on l'a vu, pendant l'action. Lorsque le général en chef eut reçu, dans la nuit du 25 décembre, le rapport de la victoire remportée à Pozzolo, il n'en persista pas moins dans l'exécution de son projet, et envoya sur-le-champ au général Suchet l'ordre de retirer pendant la nuit les troupes qu'il avait détachées sur la rive gauche, de laisser une brigade en observation devant Borghetto, et de venir avec le reste de son corps se réunir aux troupes qui devaient passer le Mincio à Monzambano. Le général Dupont reçut en même temps pour instruction l'ordre de rester sur la défensive dans les positions qu'il occupait sur la rive gauche, jusqu'à dix heures du matin, et de manœuvrer contre le corps ennemi qui occupait Valeggio, suivant que le passage à Monzambano et l'engagement qui devait en être la suite auraient plus ou moins de succès.

Tout étant disposé pour ce dernier passage, le général Marmont fit mettre en batterie sur la rive droite, quarante bouches à feu pour protéger l'établissement des ponts, et le 26 décembre à cinq heures du matin, les travaux commencèrent sous le feu de cette formidable artillerie. La rive gauche fut balayée en un moment, et le peu de troupes que le général Bellegarde avait sur ce point se dispersèrent par l'effet d'une démonstration aussi vigoureuse. Pour assurer

encore mieux la construction des ponts, le chef de bataillon Devilliers, à la tête des compagnies de carabiniers de la vingt-cinquième demi-brigade légère, passa le Mincio dans des bateaux préparés à cet effet, et vint prendre poste sur la rive opposée. A neuf heures, un pont se trouvant terminé, le général Delmas passa avec tout son corps d'avant-garde, et le forma dans la plaine sur quatre colonnes. Sur ces entrefaites, le prince de Hohenzollern, qui commandait les forces ennemies dans cette partie, averti du projet des Français, par la vive canonnade du général Marmont, et par le rapport des postes qu'elle venait de faire replier, avait réuni toutes les troupes qui se trouvaient sous sa main, et s'avançait lui-même dans la plaine à la rencontre de l'avant-garde française.

1801-an x. Italie.

Les colonnes de Delmas marchant à égale hauteur, conservant leurs intervalles, en bon ordre et les rangs serrés, eurent bientôt traversé l'espace qui les séparait de la ligne ennemie, sans répondre aux feux de mitraille et de mousqueterie qui se croisaient sur leur flanc gauche avec celui de l'artillerie des redoutes placées sur les hauteurs de Salionze, où s'appuyait la droite du prince de Hohenzollern. Nous dirons tout à l'heure quelle fut la suite de ce premier engagement.

Le général Bellegarde, après l'échec de Pozzolo, s'était retiré, dans la persuasion que le général Brune allait profiter de la nuit pour faire passer toutes ses divisions sur la rive gauche par les deux ponts construits dans la journée au-dessous du moulin de la Volta. Resté en position devant Villa-Franca, et s'attendant à une attaque générale pour le lendemain, il avait attiré à lui une partie des troupes en réserve à Borghetto et Valeggio : toutes ces forces étaient disposées dans la plaine de Villa-Franca, favorable au déploiement de la nombreuse cavalerie autrichienne. La canonnade entendue le matin, du côté de Monzambano, parut d'abord au général en chef ennemi n'être qu'une fausse attaque à laquelle il fit

1801-an IX. Italie. d'autant moins d'attention qu'un épais brouillard qui régnait dès la pointe du jour, l'empêchait d'apercevoir le mouvement du corps du général Suchet, et par conséquent le laissait dans l'erreur sur le véritable dessein du général Brune. Mais informé vers dix heures que cette prétendue fausse attaque était réellement le passage des principales forces de l'armée française à Monzambano, Bellegarde se hâta de faire filer de ce côté de forts détachemens pour soutenir le corps du prince de Hohenzollern. La réserve de grenadiers hongrois qui venait d'arriver de Valeggio, eut ordre de se reporter à marche forcée sur cette position, de gagner ensuite les hauteurs de Salionze, tandis que la division du général Kaim irait prendre une position oblique sur le chemin qui conduit de Valeggio à Castel-Novo.

Mais déjà la marche audacieuse de l'avant-garde aux ordres du général Delmas avait prévenu une partie de ces dispositions. Arrivées à portée de fusil des troupes du prince de Hohenzollern, les colonnes françaises s'étaient arrêtées pour exécuter des feux de peloton bien nourris, à la suite desquels s'entama une charge à la baïonnette si impétueuse, que les rangs autrichiens furent rompus. Le général Delmas continuant à s'avancer, se jeta entre les deux points de Salionze et de Valeggio qui servaient d'appuis au prince de Hohenzollern, Cette manœuvre, tout en donnant aux autres divisions françaises la facilité d'effectuer sans obstacle le passage du Mincio, allait cependant placer le général Delmas dans une situation critique. En effet le prince de Hohenzollern obligé de céder à la fougueuse attaque des Français, s'était éloigné de la position retranchée de Salionze, qu'il savait être à l'abri d'un coup de main, pour se retirer vers les hauteurs de Valeggio, où il espérait trouver les renforts envoyés par le général Bellegarde. Ce mouvement força le général Delmas de diviser ses troupes en deux colonnes prin-

cipales, dont l'une continua à suivre le mouvement rétrograde du prince, tandis que l'autre s'avançait sur la gauche pour s'opposer aux détachemens qui pouvaient sortir de Salionze et se porter sur les derrières de la première colonne. Cette seconde colonne eut beaucoup à souffrir en s'efforçant de contenir les Autrichiens dans leurs redoutes. Exposée au feu plongeant des batteries ennemies, elle ne s'opposait qu'avec peine aux attaques des détachemens qui venaient l'insulter sous la protection de ce même feu. Il fallut faire avancer une batterie pour répondre à celles de l'ennemi. Le chef de brigade Horace Sébastiani [1], qui soutenait avec son régiment, neuvième de dragons, l'infanterie de la colonne française, se trouvant exposé aux tirailleries d'un parti ennemi répandu dans un petit bois sur la droite, fit mettre pied à terre à une partie de ses dragons, chassa les tirailleurs ennemis du bois, et fournit avec le reste du régiment une charge vigoureuse sur les troupes qui se trouvaient en avant des redoutes. Appuyant ainsi heureusement par ce double usage (souvent trop négligé) de l'arme des dragons, l'attaque de la colonne de gauche du général Delmas, Sébastiani contribua puissamment à faire rentrer les Autrichiens dans leurs retranchemens, après leur avoir fait éprouver une perte considérable.

1801-an IX. Italie.

Le général Delmas, à la tête de sa colonne de droite, continuant, comme nous l'avons dit, de poursuivre le prince de Hohenzollern, était parvenu à prendre une bonne position sur les hauteurs de Valeggio, et attendait les renforts qui devaient lui arriver nécessairement de la rive droite; mais il devenait urgent qu'il fût secouru. Attaqués par trois brigades de grenadiers hongrois, les Français allaient peut-être céder à leurs efforts réitérés, lorsque le général Moncey

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

1801-an IX. Italie.

commandant l'aile gauche de l'armée, et conduisant lui-même la division Boudet, après avoir remonté la rive gauche du Mincio, atteignit les hauteurs et rétablit le combat : ce nouvel engagement fut sanglant et décisif. Le général Oudinot qui s'était porté avec les officiers d'état-major et quelques chasseurs d'ordonnance sur le front de la ligne d'avant-garde, voyant que l'ennemi après s'être rallié, se précipitait de nouveau sur les brigades des généraux Cassagné et Bisson (de la division Boudet), chargea lui-même avec son faible peloton, sur le point où l'action était le plus fortement engagée. Sabrant et renversant tout sur son passage, l'intrépide chef de l'état-major-général enlève une pièce de canon, et par ce noble élan de dévouement, il donne le temps aux autres troupes d'arriver à la hauteur des brigades engagées. Electrisés par l'exemple d'Oudinot et des braves qui l'accompagnent, les soldats de Moncey et de Delmas s'élancent au pas de charge et la baïonnette en avant sur les grenadiers hongrois, et jettent la plus grande confusion dans leurs rangs. Enfoncé de toutes parts, l'ennemi se retira en désordre sur Valeggio et Castel-Novo, où il fut poursuivi avec acharnement. Ce fut en vain que les Hongrois voulurent se défendre dans Castel-Novo : pris et repris trois fois, ce village resta au pouvoir des Français. Toutefois le château ne se rendit que la nuit suivante au général Bisson. Les Autrichiens avaient perdu dans cette affaire plus de mille hommes tués, deux mille prisonniers et quatre pièces de canon.

Le 26 au soir, la presque totalité de l'armée française se trouvait sur la rive gauche du Mincio. Retardé par la difficulté des chemins, le corps du centre n'avait pu arriver à Monzambano qu'à trois heures après midi. Le général Brune avait chargé le général Suchet de couvrir les ponts et d'observer les redoutes de Salionze ; la brigade laissée devant Borghetto, sous les ordres du général Lesuire, avait eu ordre

de rester en observation et de ne prendre l'offensive que lorsque le passage serait entièrement effectué à Monzambano. Il avait été convenu que le premier coup de canon tiré à Valeggio servirait de signal : aussitôt qu'il se fit entendre, le général Lesuire attaqua de front l'ouvrage qui formait la tête de pont de Borghetto. Malgré ses efforts réitérés, il ne put parvenir à franchir les palissades, et fut contraint de se replier après avoir perdu un certain nombre d'hommes. Une petite colonne que ce même général avait dirigée le long du rivage et derrière les maisons pour tourner la gorge de l'ouvrage, fut également arrêtée et foudroyée par les batteries de la rive gauche. Lesuire avait dessein de renouveler son attaque pendant la nuit ; mais l'officier autrichien qui commandait à Borghetto, ayant appris la défaite des troupes du prince de Hohenzollern et des réserves envoyées par Bellegarde, et se trouvant isolé, sans espoir de secours ni moyens de retraite, demanda à capituler, et se rendit prisonnier avec les mille hommes qu'il avait sous ses ordres, ainsi que sept pièces de canon et deux obusiers.

1801-an IX. Italie.

Après le nouvel échec essuyé par le général Hohenzollern, Bellegarde sentit qu'il ne pouvait plus rester entre le Mincio et l'Adige, et prit la résolution de se retirer derrière la dernière de ces rivières. Toute la nuit fut employée à replier les divisions vaincues d'abord sur Villa-Franca, et ensuite sur la rive gauche de l'Adige ; une forte arrière-garde fut laissée à Villa-Franca pour protéger ce mouvement rétrograde. La division de quatre à cinq mille hommes qui occupait, sous le commandement du général autrichien Rousseau, la position retranchée de Salionze, avait reçu l'ordre d'opérer sa retraite sur le Montebaldo ; et d'aller occuper la célèbre position de Rivoli et de la Corona ; mais le général Delmas, qui surveillait avec soin l'adversaire qu'il avait contenu la veille dans ses retranchemens, ne lui donna point le

1801-an IX. Italie.

temps de les évacuer entièrement. Le 27 au matin il fit attaquer les redoutes dans lesquelles se trouvaient encore mille Autrichiens qui se rendirent prisonniers avec armes, bagages, deux drapeaux et quatorze pièces de canon. Cet événement accéléra la retraite de l'armée ennemie. Le général Bellegarde qui avait déjà jeté quelques troupes dans Peschiera, se hâta de renforcer également la garnison de Mantoue par celle de Goïto qui fut évacué, et concentra son armée dans le camp retranché sous Verone. Le quartier-général fut établi à San-Michele ; les troupes légères du général de Bussy restèrent le long de l'Adige sur la rive droite, et la garnison de Porto-Legnago fut augmentée de quelques bataillons. Les journées des 25 et 26 décembre avaient coûté à l'armée autrichienne plus de douze mille combattans tués, blessés ou faits prisonniers, en comprenant parmi ces derniers les mille hommes pris par le général Delmas dans les redoutes de Salionze.

Une perte aussi considérable, en affaiblissant la force numérique des Impériaux, avait encore pour résultat immédiat le découragement répandu parmi les troupes au commencement de la campagne. Aussi le général Bellegarde, instruit des progrès du général Moreau dans la Haute-Autriche, et du général Macdonald dans le Tyrol antérieur, ne se crut-il point assez fort pour se maintenir dans la nouvelle ligne qu'il venait de prendre sur l'Adige : il ne pensa plus qu'à manœuvrer de manière à retarder la marche de l'armée française. Il espérait, par ce moyen, donner aux corps des généraux Laudon et Wukassowich, forts ensemble de vingt mille hommes, le temps d'évacuer le Tyrol italien, de venir se joindre à lui soit à Verone, si ces généraux pouvaient encore s'ouvrir le passage par la vallée de l'Adige, soit au-delà de Vicence, si, serrés de trop près par l'armée de Macdonald et le corps des flanqueurs de celle d'Italie, ils étaient forcés de se jeter dans la vallée de la Brenta.

Quelque promptitude que les différentes divisions de l'armée de Bellegarde eussent mise dans leur mouvement rétrograde, elles furent suivies de très-près par les troupes de l'armée victorieuse : celles-ci arrivèrent sur les bords de l'Adige au moment où les dernières achevaient leur passage ; l'avant-garde du général Delmas eut même, avec les troupes légères du général de Bussy, un engagement assez vif, que la nuit seule put faire cesser. 1801-an IX. Italie.

Le géuéral Brune établit ses divisions dans les positions suivantes : le général Delmas, avec l'avant-garde, s'élevant sur la gauche, vint prendre position à Pastrengo et sur les hauteurs de Pallazuolo ; l'aile gauche et l'aile droite, ou les corps des généraux Moncey et Dupont, se rapprochèrent de Verone et s'établirent en avant de Dossobono, s'étendant obliquement sur la gauche par Cantaro et Castelnovo ; les deux divisions du centre (corps de Suchet) restèrent en seconde ligne. Le général Suchet fit resserrer la garnison de Peschiera par la rive gauche du Mincio, pendant que le général Dombrowski, à la tête de la légion polonaise, achevait par la rive droite l'investissement de cette place. Nous rapporterons dans un autre article les circonstances du siége de Peschiera, qui fit beaucoup d'honneur au général du génie Chasseloup-Laubat, chargé de réduire cette importante forteresse.

Pour achever d'exécuter le plan d'opérations tracé par le premier consul, le général Brune avait encore à forcer le passage de l'Adige. Ainsi donc, sans perdre de temps, il ordonna au général Dupont de faire des démonstrations devant Verone et sur le Bas-Adige. Celui-ci fit attaquer à Tomba et à Santa-Lucia les grand'gardes du général de Bussy, et contraignit ces troupes légères à se retirer dans la place. La division Watrin, après avoir tourné Santa-Lucia, vint prendre poste sur un plateau élevé qui domine tout le bassin

1801-an IX. Italie.

de Verone. Des mesures furent prises pour que l'artillerie et l'équipage de pont se trouvassent réunis à Bussolengo, où le général Brune avait résolu d'opérer le passage et où il avait déjà établi son quartier-général. Pour mieux détourner l'attention de l'ennemi, il fit faire, le 30 décembre, une reconnaissance générale sur toute la ligne, et quoique le général Bellegarde eût déjà pris, comme nous l'avons dit, la résolution d'abandonner la rive gauche de l'Adige, les troupes autrichiennes se montrèrent en force sur tous les points qui pouvaient être menacés. Le général Brune dut en conclure que l'intention de son adversaire était de défendre le passage avec opiniâtreté, et dès-lors il redoubla de précautions pour dérober le point où il se proposait de l'effectuer.

Une batterie d'obusiers avait été établie sur le plateau occupé par la division Watrin, et elle avait commencé à tirer sur Verone pendant la reconnaissance dont nous venons de parler. Cette espèce de bombardement continua avec quelque vigueur jusque fort avant dans la nuit, et les obus mirent le feu en quelques endroits de la ville; mais l'incendie ne fit d'ailleurs aucun progrès.

Les généraux Marmont et Chasseloup, consultés par le général Brune, avaient été d'avis que le passage de l'Adige devait avoir lieu à l'angle rentrant que forme cette rivière à un mille au-dessus de Bussolengo: tous les apprêts de cette opération étaient terminés le 1er janvier 1801, six jours après le passage du Mincio. Dès la veille, les troupes de l'avant-garde, celle de l'aile gauche et du centre furent placées par échelons à Pastrengo, à Palazzuolo, à Sonna et Bertachina, villages dont le plus éloigné n'est pas à plus de deux heures de marche de Bussolengo. Le corps de réserve de l'armée, commandé par le général Michaud, devait diviser l'attention de l'ennemi en jetant un pont de radeaux à Chievo, et simulant un autre passage entre Bussolengo et Verone.

Le 1er janvier, à la pointe du jour, les troupes destinées au passage véritable se trouvèrent réunies à la gauche de Bussolengo ; à neuf heures, les compagnies de carabiniers de l'avant-garde passèrent l'Adige sur des bateaux. Les Français s'attendaient à éprouver une grande résistance sur la rive gauche ; mais ces premières troupes furent étonnées de ne rencontrer presque point d'obstacle. Une batterie de soixante pièces de canon établie par le général Marmont sur la rive droite à l'effet de protéger la construction du pont, devint inutile. 1801-an IX. Italie.

On travaillait avec activité aux ouvrages que nécessite une pareille opération, et le général Brune, surpris lui-même du silence qui régnait sur la rive gauche, commençait à soupçonner quelque ruse de guerre, lorsqu'un officier envoyé en parlementaire par le général en chef autrichien, vint annoncer l'armistice conclu à Steyer entre le général Moreau et l'archiduc Charles, et proposa la négociation d'une semblable convention. Le général Brune, d'après les instructions qu'il avait reçues du premier consul, ne refusa point d'entrer en pourparlers à cet égard, quoique d'ailleurs il vît avec regret échapper l'occasion de remporter de nouveaux succès. Toutefois, après avoir pris connaisance des bases proposées par le général Bellegarde pour un armistice, bases qu'il ne croyait pas devoir consentir dans les circonstances où se trouvaient les deux partis, le général français rompit la négociation. Dans une lettre écrite au ministre de la guerre par le premier consul, celui-ci disait positivement : « Je vous prie, citoyen ministre, de faire connaître au général Brune qu'il ne doit point conclure d'armistice à moins que l'ennemi n'accorde Mantoue, Peschiera, Ferrare, Ancône et au moins la partie de Porto-Legnago qui se trouve sur la rive droite de l'Adige. Dans le cas que l'ennemi ne veuille pas accéder à ces conditions, le général Brune doit se porter sur la Piave. »

1801-an IX. Italie.

Ces instructions étaient impératives, et Brune ne pouvait pas se dispenser de continuer le passage déjà commencé de l'Adige.

Le parlementaire ennemi était à peine retourné près du général Bellegarde, que l'avant-garde française passa sur le pont, qui était achevé, et s'établit sur la rive gauche de l'Adige; elle fut bientôt suivie de l'une des divisions de l'aile gauche (celle du général Broussier). Les deux divisions du centre passèrent ensuite, et, pendant ce temps, le reste de l'aile gauche, sous les ordres du général Moncey, remonta la rive droite, se dirigeant par Piovezano, Cavagione et Albaro sur Rivoli. Brune, qui voulait porter sur la rive gauche le plus de forces possible, renonçant à la fausse attaque que Michaud devait faire à Chievo, ordonna à ce général de quitter ses positions de Croce-Bianca et de San-Massimo, pour suivre le mouvement des troupes du centre : ce contre-ordre faillit occasioner un événement fâcheux. Le chef de brigade Margaron [1], prévenu trop tard de cette marche de flanc qui le laissait à découvert, se trouva presque enveloppé par un fort parti de cavalerie légère, sorti du camp retranché de Verone. Margaron, n'ayant avec lui que deux cents chevaux et deux pièces d'artillerie légère, fit bonne contenance, fournit deux charges vigoureuses, et perça à travers la cavalerie qui l'entourait; il reprit, le sabre à la main, le village de San-Massimo, déjà occupé par un détachement ennemi, soutint dans ce mauvais poste l'attaque réitérée du corps qu'il venait de traverser, le repoussa avec avantage, s'empara de cent chevaux, et fit preuve, en un mot, dans cette circonstance éminemment critique, du plus grand sang-froid et de la valeur la plus brillante. Dans la soirée de ce même jour (1er. janvier), le général Dupont quitta aussi sa position d'observation devant Verone, et, ayant passé l'Adige

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, inspecteur du corps de la gendarmerie, etc.

pendant la nuit, il s'établit le lendemain avec toute l'armée sur la rive gauche de cette rivière. 1801-an IX. Italie.

Le général Bellegarde avait fait replier toutes ses troupes, et les Français s'attachèrent d'abord à suivre ce mouvement rétrograde. Toutefois, le général Brune voulant ôter aux garnisons de Mantoue et de Legnago la facilité de se jeter sur ses communications, fit occuper le plat pays par un corps de cavalerie destiné à tenir ces deux places en observation. L'aile gauche fut en outre détachée toute entière sur le Haut-Adige, et le général Moncey, qui la commandait, reçut tout pouvoir pour la diriger de la manière la plus convenable : il devait manœuvrer pour couvrir la grande ligne d'opérations de l'armée, et se joindre, aussitôt que faire se pourrait, à l'armée des Grisons, qui s'avançait alors, comme on l'a vu à la fin du chapitre précédent, dans la direction de Trente. Ces deux dispositions arrêtées, le général Brune fit avancer les autres divisions de son armée sur Verone. Le général Delmas, qui avait avec l'avant-garde beaucoup d'avance sur les autres troupes de l'armée française, occupait déjà les hauteurs qui dominent la ville, et se trouvait ainsi à même de tourner l'ennemi et de déterminer sa retraite. Dans sa marche rapide, cette avant-garde avait eu à vaincre de grands obstacles; il avait fallu s'ouvrir un chemin entre des rochers, traîner et porter à bras des pieces et des caissons au milieu de la neige et de la glace : les soldats avaient fait toutes ces corvées avec un courage et une gaîté bien dignes des mêmes hommes qui avaient étonné l'Europe par le passage du Saint-Bernard et des autres sommités des Alpes. Les autres divisions suivirent la grande route, poussèrent les arrière-gardes autrichiennes jusque sous le canon de Verone, et firent quelques centaines de prisonniers. Le 2 janvier, à huit heures du soir, les hauteurs de San-Leouardo et de Taglia-Fermo furent attaquées.

1801-an IX. Italie. et emportées à la baïonnette par la brigade du général Colli (de la division Loison), qui s'y établit aussitôt.

Le général Brune se proposait de presser vivement Verone; mais les Autrichiens évacuèrent cette ville pendant la nuit. Dès la veille, le général Bellegarde avait fait lever le camp de San-Martino, pour faire prendre position à ses troupes sur les hauteurs de Caldiero. Le général Riése, qui était resté avec une garnison de dix-sept cents hommes, après avoir ouvert les portes de Verone, à la première sommation qui lui fut faite, le 3 janvier au matin, se retira dans le château et les deux forts de San-Felice et San-Pietro.

L'armée française, n'étant point arrêtée devant Verone, continua son mouvement sur Vicence. Le général Bellegarde avait formé pour protéger sa retraite, une forte arrière-garde composée de ses meilleures troupes. Ce corps résista de position en position, et, quand il se trouvait trop fortement engagé, le général en chef autrichien le faisait soutenir avec vigueur, en ayant soin de former toujours sa ligne de bataille hors de portée, et de manière à ne pas être forcé à un engagement général, même dans les positions avantageuses. C'est ainsi qu'il abandonna le plateau de Caldiero, déjà tourné par les hauteurs de Colognola, pour faire camper le gros de ses troupes dans la plaine de Villa-Nova, le 5 janvier. Attaqué le lendemain dans cette position, et forcé de la quitter avec perte, il se replia derrière la rivière d'Agno, en appuyant sur son centre, parce que le général Delmas, après avoir enlevé les postes de Soave et de San-Vittore, se portait à marches forcées sur sa droite, pour la déborder. Delmas s'empara, dans la soirée, de la position de Monte-Forte. Les divisions du centre et l'aile droite suivaient la marche de l'avant-garde française, en ayant soin de laisser entre elles un intervalle convenable.

En se couvrant de la rivière ou torrent de l'Agno, Bellegarde établit son armée : la droite à Montecchio-Maggiore et la gauche à Brendola, occupant par son arrière garde Montebello en avant du centre de la ligne, et coupant la grande route de Verone à Vicence. Cette position était bien choisie, en ce qu'elle présentait une défensive très-avantageuse ; et le général Brune, après l'avoir fait reconnaître, ne doutant point que le général Bellegarde n'eût l'intention d'y attendre l'attaque de l'armée française, à l'effet de couvrir Vicence et l'entrée de la grande plaine de la Brenta, fit ses dispositions en conséquence. Le général Delmas, avec une partie de l'avant-garde, eut ordre de gravir en travers les escarpemens des torrens qui descendent du Zermeghede pour arriver par Tarossa sur le versant de cette montagne en arrière de Montebello. Cette marche était aussi hardie que difficile, et les Français y montrèrent autant d'intrépidité et de constance que lorsqu'ils avaient tourné Verone quelques jours auparavant. Le général Suchet, avec l'autre partie de l'avant-garde, la division Gazan, et une division de la réserve, marcha de front contre la position ennemie qu'il attaqua sur-le-champ. Les troupes impériales se défendaient avec résolution, lorsque le général Bellegarde informé du mouvement de Delmas, et craignant de se voir débordé, fit abandonner Montebello et couper un des ponts du torrent de l'Aldego ; l'autre pont, qui se trouvait à la tête du village, allait être également rompu, lorsque le capitaine Letort [1], du neuvième régiment de dragons, avançant avec sa compagnie, chargea les travailleurs et dispersa les tirailleurs autrichiens qui les protégeaient. Les troupes de l'avant-garde qui suivaient le brave Letort, occupèrent alors Montebello et y prirent position. Le général Suchet, qui conduisait l'at-

1801-an IX. Italie.

[1] Depuis lieutenant-général, tué à la bataille de Waterloo, en 1815.

1801-an IX. Italie.

taque de Montecchio-Maggiore, repoussa également les avant-postes ennemis, et la division de la réserve ayant manœuvré de manière à tourner la droite des Impériaux, ceux-ci abandonnèrent le village où les Français s'établirent; tandis que les divisions du général Dupont s'avançaient en toute hâte par Meledo et Brendola sur Tavernele, pour couper la route de Vicence, point de jonction des deux routes qui, partant l'une et l'autre de Verone, conduisent à la première des villes que nous venons de nommer. L'arrière-garde ennemie voulut défendre ce passage; mais presque enveloppée par suite du mouvement du général Dupont, elle allait mettre bas les armes, lorsqu'un fort détachement de cavalerie accourut pour la dégager et força les Français à s'arrêter. La nuit déjà fort avancée permit aux Autrichiens d'achever leur retraite. Le général Bellegarde n'ayant fait que traverser Vicence, les Français entrèrent dans cette ville le 8 janvier.

Sur ces entrefaites les généraux Laudon et Wukassowich ayant reçu du général en chef Bellegarde l'ordre d'évacuer en toute hâte le Tyrol italien pour venir joindre l'armée, étaient déjà entrés dans la vallée de la Brenta. Le corps de Wukassowich, qui faisait tête de colonne, débouchait par Bassano au moment même où l'armée impériale sortait de Vicence; celui du général Laudon qui, par l'effet d'un subterfuge dont nous parlerons plus bas, avait gagné deux marches sur les troupes du général Moncey, achevait tranquillement son mouvement, et devait se réunir le lendemain au reste de l'armée. Pour mieux faciliter cette jonction, Bellegarde arrêta son arrière-garde à Lizicra et Armeota, à l'embranchement des routes de Bassano et de Cittadella, pour y tenir ferme, tandis que lui-même passait la Brenta, et concentrait ses forces dans le camp de Fontaniva devant Cittadella.

Le général Brune prévoyant la très-prochaine réunion du

corps du Tyrol avec l'armée autrichienne d'Italie, dut changer ses premières dispositions. L'avant-garde et la division Gazan, qu'il avait d'abord dirigées sur Marostica, afin de couper l'ennemi de Bassano, et de masquer le débouché de la Brenta, furent rappelées au centre sur la ligne même d'opérations. Moncey qui avait fait, en huit jours, un trajet de cent trente milles (quarante-quatre lieues environ), dans les montagnes, étant arrivé à Bassano dans la nuit du 10 au 11 janvier, reçut l'ordre de faire éclairer les routes de Cittadella et de Castel-Franco; et ce général ayant à cœur de tirer vengeance de la tromperie que lui avait faite le général Laudon, atteignit l'arrière-garde de celui-ci auprès du village de Loria et la tailla en pièces. Le colonel Fournier [1] emporté par trop d'ardeur à la poursuite des débris de cette arrière-garde, se trouva tout à coup entouré avec quelques braves de son régiment, le douzième de hussards, qui l'avaient suivi; mais il sut s'ouvrir un passage, le sabre à la main, à travers le gros d'ennemis qui cherchaient à lui couper sa retraite, et ramena encore quelques prisonniers. 1801-an IX. Italie.

Le passage de la Brenta par les troupes françaises s'exécuta presque sans obstacles dans la journée du 11. Les Autrichiens s'efforcèrent vainement d'arrêter le général Delmas à Ospitale di Brenta; bientôt culbutés, ils furent obligés de suivre le mouvement rétrograde de l'armée. Fontaniva et Cittadella où l'ennemi n'avait laissé que des détachemens, furent emportés par le premier régiment de hussards qui avait passé la Brenta à gué sous la protection de l'artillerie du corps de réserve.

Bellegarde avait réussi à opérer sa jonction avec les deux corps échappés si heureusement aux mouvemens combinés des généraux Macdonald et Moncey dans le Tyrol; mais loin

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, inspecteur de cavalerie.

1801-an IX. Italie.

de profiter de ce renfort pour tenir tête à l'armée française; il ne pensa qu'à continuer sa retraite. Les vastes plaines du Trévisan, épuisées par le séjour de l'armée autrichienne sur la ligne du Mincio, ne lui parurent pas un terrain convenable pour tenir la campagne. Toutefois il crut devoir défendre la position de Castel-Franco, pour se donner le temps de passer la Piave, et de recevoir du cabinet de Vienne les instructions nécessaires pour la conclusion de l'armistice qu'il avait déjà sollicité, et dont il reconnaissait plus que jamais l'urgence. Jetant obliquement toute sa cavalerie sur sa gauche, il continua sa retraite sous la protection de ses arrière-gardes, qu'il disposa de manière à faire croire qu'il n'était pas éloigné de livrer bataille entre Fossa-Lunga et Albaredo, en avant de Trévise.

Ces feintes dispositions firent prendre en effet le change au général Brune. Celui-ci pensant avec quelque apparence de raison, que l'armée ennemie renforcée de près de vingt mille hommes, se trouvait suffisamment en mesure de recevoir bataille, en mettant un terme à une retraite, pour ainsi dire, humiliante, donna ses ordres en conséquence. Le général Michaud, avec le corps de réserve, marcha directement sur Castel-Franco, et s'empara de cette position, centre de la ligne ennemie, après un combat opiniâtre; le général Suchet qui avait d'abord appuyé cette attaque, se porta ensuite avec ses deux divisions sur Fossa-Lunga, Postuma et Villa-Orba; le général Dupont avec l'aile droite attaqua Fontana, tandis que Delmas se dirigeait avec l'avant-garde sur Lovad; le général Moncey devait avec toutes les troupes sous ses ordres, se porter de Bassano, par Asolo, sur Riva-Secca, à l'endroit où la Piave sort des montagnes; après avoir suivi la rive droite en longeant le bois de Mantello, il devait diriger les deux divisions Rochambeau et Boudet, sur Selva et Ponte di Piave. Cette manœuvre avait pour objet de couper l'ar-

rière-garde autrichienne de la Piave, et de la détacher entièrement du gros de l'armée. 1801-an IX. Italie.

Mais tandis que les colonnes françaises exécutaient ces divers mouvemens, et que le général Brune concevait l'espoir de joindre son adversaire et de le forcer à une bataille rangée, celui-ci, ayant reçu de sa cour une réponse catégorique, se préparait à demander la cessation des hostilités. Le 14 janvier, au moment même où le général Michaud enlevait Castel-Franco de vive force, le chef de brigade Sébastiani chargé de faire une reconnaissance sur Trévise, rencontra aux portes de cette ville un escadron du régiment de Ferdinand, hussards, dont le commandant s'avança vers lui pour l'engager à attendre l'arrivée du comte de Hohenzollern et du colonel de Best, chargés l'un et l'autre des pleins pouvoirs du général en chef Bellegarde pour la conclusion définitive de l'armistice déjà demandé. Sébastiani répondit qu'ayant ordre de s'emparer de Trévise, il ne pouvait, sans y contrevenir, accéder à l'invitation qui lui était faite. Il engagea donc le commandant de hussards à se retirer avec son détachement, et entra dans Trévise dont il prit possession.

Pendant ce temps le général Brune recevait lui-même, à Villa-Orba où il s'était avancé avec quelques troupes de la réserve à la suite d'une des colonnes du centre, un parlementaire envoyé directement par le général Bellegarde. Brune se rendit de suite à Trévise pour y recevoir les envoyés autrichiens, et lorsqu'il eut vérifié leurs pouvoirs, il chargea des siens, le général Marmont, commandant en chef l'artillerie de l'armée, et le chef de brigade Sébastiani. Une suspension d'armes de vingt-quatre heures fut accordée sur-le-champ pour entrer en négociation. Le général de Zach, quartier-maître général de l'armée autrichienne, arriva dans la soirée pour seconder le comte de Hohenzollern, et deux jours après, le 16 janvier, les deux partis arrêtèrent et signèrent la convention d'armistice suivante :

1801-an IX.
Italie.

Convention d'armistice entre le général Brune et le général Bellegarde.

Les généraux en chef des armées française, et impériale et royale en Italie, voulant arrêter l'effusion du sang, au moment où les deux gouvernemens s'occupent à conclure la paix, ont nommé et muni de leurs pleins pouvoirs les citoyens Marmont, général de division et conseiller d'état, et Sébastiani, chef de brigade de dragons; et M. le comte de Hohenzollern, lieutenant-général, et le baron de Zach, général-major, pour traiter d'un armistice, qui a été arrêté aux conditions suivantes :

Article 1er. Il y aura un armistice entre les armées de la république française et celles de S. M. l'empereur et roi, en Italie, jusqu'au 14 pluviose (2 février), époque de l'expiration de celui des armées d'Allemagne. Les hostilités ne pourront cependant recommencer que quinze jours après l'avertissement des généraux en chef respectifs en Italie.

2. Dans cet armistice seront compris tous les corps faisant partie des armées françaises d'Italie et des Grisons, et ceux des armées impériales et du Tyrol.

3. Les armées françaises se mettront en route après demain 28 nivose (18 janvier), pour occuper leur nouvelle ligne; cette ligne suivra la rive gauche de la Livenza, depuis la mer jusqu'à sa source, près de Polcenigo; de là elle montera sur la haute crête des montagnes qui séparent la Piave de la Zelline, passe les monts Maüra, Craupitz, Rabthal Spiz, descend de là dans la vallée de Luckau près Egge, remonte la montagne, pour redescendre dans Drauthal et Mitterland sur la Drave, jusqu'à Lienz, où elle rencontre la ligne de démarcation fixée par la convention d'Allemagne.

4. L'armée impériale et royale prendra pour ligne de dé-

marcation la rive droite du Tagliamento, depuis la mer jusqu'à sa source, près du mont Maüra; cette ligne montera sur ce point, et suivra celle désignée dans l'article précédent, qui se trouvera commune aux deux armées. 1801-an IX. Italie.

5. Le pays compris entre les deux lignes de démarcation est déclaré neutre. On ne pourra pas y mettre de troupes en cantonnement; il n'y sera placé que des postes ou piquets pour garder les avenues; les postes ne pourront pas être éloignés des rivières de plus d'un mille.

6. On tirera une ligne qui divisera le pays neutre en deux parties pour y prendre des vivres; cette ligne sera marquée par le ruisseau Zelline jusqu'à Barca, passera par Villalta, Porto-Gruaro, et suivra la Lemene jusqu'à la mer.

7. On remettra à l'armée française les places de Peschiera et Sermione, les châteaux de Verone et Legnago, la ville et la citadelle de Ferrare, la ville et le fort d'Ancône, aux conditions suivantes:

1°. Les garnisons sortiront librement avec les honneurs de la guerre; elles emporteront leurs armes, équipages et propriétés, pour rejoindre l'armée impériale.

2°. Toutes les pièces d'artillerie de fonte impériale, avec leurs munitions, comme toutes autres propriétés impériales qui ne seront pas désignées ci-après, sortiront librement, et on donnera, pour exécuter cette évacuation, six semaines à l'armée autrichienne.

3°. Toutes les pièces d'artillerie, d'une fonte autre que celle impériale, seront remises en propriété à l'armée française avec leurs munitions.

Quant aux transports, l'armée française se charge de fournir les bateaux pour évacuer les effets des forteresses et places de Verone, Legnago et Ferrare, jusqu'à la mer; ces bateaux seront rendus fidèlement.

1801-an IX. Italie.

L'armée française fournira les moyens nécessaires pour faire rentrer à Verone les effets des forteresses et places de Sermione et Peschiera, qui seront embarqués sur l'Adige.

La partie de la flotille existant actuellement sur le lac de Garda, et qui a été prise aux Français lors de la reddition de Peschiera, sera seule remise en leur possession, et celle restant en propriété à l'armée autrichienne ne pourra être évacuée que par le Mincio et le Pô, par les moyens propres de l'armée autrichienne. Dans le cas où, dans le terme de six semaines, convenu pour l'évacuation totale des effets appartenans à l'armée autrichienne, elle n'aurait pas pu évacuer la partie de la flottille qui reste à sa disposition, elle s'engage à la laisser, dans son intégrité, en propriété à l'armée française.

4°. L'approvisionnement des places sera divisé en parties égales : les garnisons en emporteront la moitié, l'autre moitié sera remise à l'armée française; le bétail suivra les garnisons en entier.

5°. Les places seront remises en dépôt jusqu'à la paix à l'armée française, qui prend l'engagement de les conserver dans leur état actuel.

8. On enverra sur-le-champ les ordres pour l'évacuation des places à rendre, et les commandans en sortiront avec leurs garnisons le plus tôt possible, et, au plus tard, trois jours après la réception des ordres, qui seront transmis par des courriers extraordinaires autrichiens.

Les commissaires nommés pour l'évacuation des places y resteront, jusqu'à la fin de cette opération, avec la garde autrichienne nécessaire pour la police des magasins.

9. Les commissaires destinés à recevoir les arsenaux et magasins pourront seuls entrer dans les places avant la sortie des garnisons autrichiennes; les garnisons françaises occupe-

ront seulement une porte douze heures avant leur entrée dans la place. 1801-an IX. Italie.

10. Les malades qui resteront dans les places ne seront pas réputés prisonniers de guerre; l'armée française en aura toujours soin, et les renverra à l'armée impériale, qui tiendra compte des dépenses qu'ils auront occasionées.

11. Dans le cas où une ou plusieurs places se trouveraient rendues à l'arrivée des courriers qui seront expédiés par le général en chef Bellegarde, il ne sera apporté aucun chanchement à la capitulation, qui sera exécutée en entier.

12. La forteresse de Mantoue restera bloquée par les postes français placés à huit cents toises des glacis; on permettra d'envoyer des vivres de dix en dix jours pour la garnison; ils seront fixés à quinze mille rations de farine et quinze cents rations de fourrages, les autres denrées en proportion.

Les bourgeois auront, de temps en temps, la liberté de faire venir les vivres qui leur seront nécessaires; mais il sera libre à l'armée française de prendre les mesures qu'elle croira convenables pour empêcher que la quantité n'excède la consommation journalière, qui sera calculée en raison de la population.

Les communications pour les vivres avec Mantoue seront établies par le Pô jusqu'à Governolo, et ensuite par le Mincio.

13. On respectera les individus attachés au gouvernement autrichien, ainsi que les propriétés, et personne ne pourra être recherché pour cause d'opinion politique.

14. La carte de d'Albe servira de règle dans les discussions qui pourraient s'élever sur la ligne de démarcation tracée ci-dessus.

15. Il sera donné les passeports nécessaires pour l'expédition des courriers.

D'après cet armistice, dont la durée était de trente-trois

1801-an IX. Italie.

jours seulement, en y comprenant les quinze jours d'avertissement préalable, les Français, comme on a pu le remarquer, ne restaient maîtres que des places de Peschiera, Porto-Legnago, Ferrare, Ancône, et des châteaux de Verone, dont le commandant avait déjà capitulé. Des considérations particulières, et qui étaient sans doute dans l'intérêt de l'armée française, avaient engagé le général Brune à ne point insister sur la remise de Mantoue. Cette place devait rester bloquée à huit cents toises des glacis, et recevoir tous les dix jours des approvisionnemens pour la garnison et les habitans. Ce qui rend, toutefois, la condescendance du général Brune très-remarquable, c'est qu'elle se trouve en opposition avec les intentions exprimées dans la réponse qu'il avait faite à la lettre du ministre de la guerre, dont nous avons parlé plus haut. Il y disait : « les instructions du gouvernement seront remplies ; il ne sera conclu d'armistice qu'avec la cession des places de *Mantoue*, de Peschiera, etc., etc. »

Le général Brune devait donc s'attendre à ne point voir sa conduite, dans cette circonstance, approuvée par le premier consul. Bonaparte, en refusant de ratifier l'armistice de Trévise, menaça même de dénoncer celui de Steyer, si la place de Mantoue n'était point remise à l'armée française. « Croyez-vous, dit-il à ceux qui lui faisaient observer que cet incident pouvait nuire aux intérêts de la paix qu'il désirait lui-même si ardemment ; croyez-vous que les Autrichiens, s'ils me tenaient ainsi, ne me traiteraient pas avec plus de rigueur encore ? » La cour de Vienne fut donc obligée de céder à la volonté impérieuse du premier consul. La cession définitive de Mantoue fut la condition d'un nouvel armistice, qui fut négocié et signé à Lunéville, le 26 janvier, par les plénipotentiaires des deux nations, et qui fut considéré comme un grand acheminement vers la paix, dont on traitait les conditions avec une égale activité de part et d'autre.

Fin des opérations de l'armée des Grisons; diversion opérée dans le Tyrol par le général Moncey; prise de Trente; mauvaise foi du général autrichien Laudon, etc. [1]. — En rendant compte, à la fin du chapitre précédent, des premières opérations de l'armée des Grisons, nous avons laissé le général Macdonald maître du val Camonica, après avoir surmonté tous les obstacles que lui opposaient la supériorité des forces de l'ennemi, l'âpreté de la saison, et le terrain à travers lequel il lui avait fallu se frayer un passage. C'est à cette même époque que le général Bellegarde, affaibli par les pertes qu'il avait essuyées dans les différens combats livrés sur le Mincio, ordonna aux généraux Laudon et Wukassowich d'évacuer à marches forcées les vallées du Tyrol italien, et de descendre par celle de la Brenta pour opérer leur jonction avec le gros de l'armée d'Italie sous Vicence. 1801-an IX. Tyrol.

Cette marche rétrograde au milieu d'un pays hérissé de montagnes couvertes de neige offrait de grandes difficultés aux généraux autrichiens; ayant d'ailleurs un vaste espace à parcourir, ils devaient manœuvrer devant un ennemi actif, auquel il fallait dérober un tel mouvement de retraite, pour ne pas être trop fortement inquiété. Dans cette nécessité de faire croire au général Macdonald que leur intention était de continuer à défendre le Tyrol, les généraux Laudon et Wukassowich se déterminèrent à ne céder que pied à pied les accès des eaux de l'Adige à Nauders et au mont Tonal; mais, pendant que leurs arrière-gardes tenaient ferme dans ces lieux fortifiés, le gros de ces deux corps ennemis commençait le mouvement ordonné par le général Bellegarde.

Macdonald avait réuni dans le val Camonica un corps d'environ neuf mille hommes en y comprenant la légion italienne du général Lecchi, envoyée, comme on l'a vu, par le général

[1] Journaux du temps et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

1801-an IX. Tyrol.

Brune. Empressé de s'ouvrir un passage à travers la chaîne des montagnes qui séparent le val Camonica de la vallée de la Sarca, et d'arriver sur Trente par le chemin le plus direct en gagnant quelques marches sur l'ennemi, le général français ne se dissimulait aucun des obstacles qu'il avait à vaincre dans l'exécution de son projet. Après avoir tenté à plusieurs reprises de s'ouvrir une issue par le glacier qui forme l'un des contreforts du mont Tonal et qui se prolonge sans s'adoucir jusqu'auprès de Brescia, Macdonald fut contraint de renoncer à cette voie. Il lui fallut donc descendre jusqu'à Pisogne à la tête du lac d'Isero, pour pénétrer par le col de Colma di San-Zeno dans le val Trompia, franchir encore une autre chaîne pour entrer dans le val Sabbia, afin de remonter la Chièse pour arriver dans la vallée de la Sarca. Cette longue marche, entreprise dans le but d'éviter un détour de plusieurs heures, ne faisait qu'exciter davantage l'impatience des soldats français. Ils s'irritaient à l'aspect des obstacles, et c'était à qui montrerait le plus d'empressement à les vaincre. Leur ardeur s'accrut encore lorsque, en arrivant à Pisogne, le général Macdonald reçut et communiqua la nouvelle des succès remportés sur le Mincio par l'armée d'Italie.

Les Français trouvèrent à Pisogne une partie des troupes que Brune avait détachées de son aile gauche pour renforcer l'armée des Grisons. Après le passage du Mincio, le général en chef de l'armée d'Italie, convaincu de toute l'importance du plan proposé par Macdonald, avait fait avancer la division Rochambeau sur son extrême gauche, pour tenir la position de Salo sur la rive droite du lac de Garda, et celle de Rocca d'Anfo sur le lac d'Idro. Macdonald, voulant tirer parti de ce renfort, ordonna au général Rochambeau de s'emparer de Storo, afin de couvrir le débouché dans la vallée de la Sarca, au moment où lui-même descendait dans le val Trompia.

L'aspérité du San-Zeno, l'une des plus hautes et des plus dangereuses montagnes de la chaîne des Alpes, étonna ces mêmes soldats que les affreuses tempêtes du mont Splugen n'avaient pas pu arrêter. Pour faire passer quelques chevaux et les mulets qui portaient les munitions, il fallut tailler des blocs de glace qui offraient les mêmes difficultés que le roc vif. La cavalerie, l'artillerie et les équipages, ne pouvant suivre le sentier escarpé que les intrépides soldats étaient parvenus à s'ouvrir à travers les glaces et les neiges, furent obligés de faire un long détour, et de descendre le long du lac d'Isero jusqu'auprès de Brescia, pour remonter ensuite par la vallée de la Chièse. Cette manœuvre hardie, ce passage des soldats français sur des rampes glacées, où l'intrépide chasseur de chamois ose à peine s'aventurer, avaient donné au général Macdonald l'avantage de dérober sa marche à l'inquiète surveillance de l'ennemi. Toutefois, arrivé à Storo le 6 janvier, il lui restait encore pour gagner Trente quinze lieues à parcourir dans un chemin montagneux, tortueux et difficile. L'arrière-garde autrichienne, commandée par le général Davidowich, qui avait défendu successivement les postes retranchés et les meilleures positions pour donner le temps aux généraux Styrnich et Wukassowich, d'opérer leur retraite, voulut encore opposer quelque résistance au débouché de Storo. La légion italienne du général Lecchi, et la division Pully, qui formaient l'avant-garde de l'armée française, attaquèrent et chassèrent successivement les Autrichiens de Condino et de Castelert, et les poursuivirent la baïonnette aux reins jusque sous le canon des retranchemens de Pieve di Buono. Tout le reste de l'armée des Grisons, appuyant à droite et suivant ce mouvement à marches forcées, s'avançait alors dans le Tyrol italien.

1801-an IX. Tyrol.

Au moment où le général Macdonald avait quitté le val Camonica, les deux divisions Baraguay d'Hilliers et Morlot

1801-an IX. Tyrol.

s'étaient trouvées séparées de lui par plusieurs chaînes de glaciers et par plus de cinquante lieues de montagnes. Pour mettre plus d'ensemble dans leurs opérations, Macdonald avait rendu ces deux divisions indépendantes; elles devaient se réunir et se suivre dans la vallée du Haut-Adige sous le commandement direct du général Baraguay, dont les instructions portaient qu'il se dirigerait le plus promptement possible par Nauders et Glurns sur Meran et Botzen, où la réunion de toute l'armée devait avoir lieu sur l'Adige, la droite à Trente, et la gauche à Botzen. Macdonald espérait prévenir à Trente le général Laudon, et tenir le corps de celui-ci cerné entre cette ville et la Pietra. De son côté, le général Baraguay, prévenant à Botzen les troupes du général Styrnich, poursuivies dans la vallée de la Noss, par la brigade du général Devrigny, devait leur faire éprouver entre Botzen et Trente un sort pareil à celui que Macdonald réservait au général Laudon.

Mais la retraite précipitée des généraux autrichiens allait s'opposer à la réussite de ces combinaisons. Le mouvement de l'aile gauche de l'armée française d'Italie, détachée, ainsi qu'on l'a vu, sur le Tyrol italien après le passage de l'Adige, était venu à la connaissance des généraux Laudon et Wukassowich, et leur avait fait sentir plus que jamais la nécessité d'accélérer leur mouvement rétrograde, pour ne pas être enfermés dans le pays de Trente et coupés de la vallée de la Brenta. Renonçant donc à arrêter les colonnes de Macdonald, qui avaient franchi toutes les sommités, ils portèrent leur attention sur le général Moncey, et cherchèrent à multiplier les obstacles sur sa marche par les deux rives de l'Adige. Leur dessein était de prévenir ainsi la jonction des troupes de Moncey avec celles de Macdonald, et de rendre par conséquent les opérations de celui-ci moins décisives. Cette manœuvre, qui sauva le général Laudon, ne réussit pourtant que par

l'emploi d'un moyen, qui, bien qu'on le couvre du nom de *ruse de guerre*, n'en est pas moins contraire aux lois de l'honneur et de la véritable loyauté militaire. 1801-an IX. Tyrol.

Le général Laudon n'avait laissé dans la vallée de la Sarca que la faible arrière-garde aux ordres du général Davidowich, et, rassemblant à Trente les autres troupes de son corps, au nombre de sept à huit mille hommes, il descendit jusqu'à San-Marco au-dessous de Roveredo. Tous les postes qui se trouvaient à l'entrée de la vallée et qui n'étaient gardés que très-faiblement par le petit corps corps autrichien, détaché, sous les ordres du général Rousseau, après le passage du Mincio par l'armée française, furent renforcés et soutenus de manière à ce que les Autrichiens restassent maîtres du passage. Le général Wukassowich, de son côté, précipitant sa retraite sur Trente, réunit son arrière-garde à celle du général Davidowich, et se hâta de faire filer le reste de ses troupes par la vallée de la Brenta. Ce dernier corps autrichien se trouvait par-là à l'abri de toute poursuite de la part des Français; mais il n'en était pas de même de celui du général Laudon, qui, par sa position, était sur le point d'être attaqué soit par Macdonald, soit par Moncey.

Celui-ci avait remonté avec quelque difficulté les deux rives de l'Adige. Arrêté d'abord par un détachement ennemi qui occupait la forte position de Rivoli, Moncey la fit attaquer par la brigade du général Schilt: les Autrichiens, après s'être défendus long-temps, abandonnèrent cette position. La colonne qui remontait par la rive gauche, s'arrêta également devant les retranchemens et le fort de la Chiusa: le général Boudet, commandant cette colonne, fit attaquer vivement le château, dont les portes furent brisées à coups de canon; mais il ne put empêcher la garnison de se retirer sur Dolce, où elle se rallia sous la protection d'une batterie placée avantageusement sur la rive droite. La cavalerie française, en pour-

1801-an IX. Tyrol.

suivant ce détachement ennemi, trouva devant elle un large fossé qui coupait la grande route. Le général Laudon, indépendamment de cet obstacle opposé à l'impétuosité du vainqueur, n'oubliant rien de ce qui pouvait la ralentir encore, envoya, sous un vain prétexte, un parlementaire au général Moncey, et trouva le temps de faire évacuer Dolce au moment où les Français opéraient un mouvement qui devait les rendre maîtres de ce poste. Le général Moncey, irrité contre le général Laudon, fit attaquer avec acharnement le poste de la Corona, occupé par les troupes du général Rousseau : les retranchemens furent emportés à la baïonnette, et ceux qui les défendaient cherchèrent leur salut dans la fuite. La perte de l'ennemi, dans cette occasion, fut de mille hommes environ, tués, blessés ou faits prisonniers. Le général Rousseau voulut en vain tenter, après avoir rallié ses débris, de se maintenir dans la belle position d'Ala : la division Boudet entra au pas de charge dans ce village, culbuta tout ce qui se présenta devant elle, dispersa encore une fois la division autrichienne et lui fit six cents prisonniers. Suivi toujours avec opiniâtreté, le général Rousseau ne trouva de refuge que lorsqu'il eut atteint les troupes du corps de Laudon, qui occupait, comme nous l'avons dit, Seravalle et San-Marco en avant de Roveredo. Le général Laudon, ayant étendu sa ligne depuis l'Adige jusqu'à la crête des montagnes, montra d'abord l'intention de se défendre avec vigueur ; mais s'étant aperçu que les chasseurs tyroliens, qui faisaient l'appui de sa gauche, allaient être tournés, il ordonna la retraite, qu'il continua pendant toute la nuit.

Le lendemain 5 janvier, le général Moncey entra dans Roveredo, où il séjourna le 6, pour attendre l'arrivée de la division Rochambeau. Ce dernier général, après avoir remis à l'avant-garde du général Macdonald le poste de Storo, dont il s'était emparé le 1er, avait reçu l'ordre de se séparer

de l'armée des Grisons, et de marcher sur Riva et Torbole à la tête du lac de Garda, afin de rejoindre à Roveredo l'aile gauche dont il faisait partie. Cette réunion eut lieu en effet dans la nuit du 6 au 7 janvier, et elle allait rendre encore plus critique la situation du général Laudon, dont les troupes réunies formant un total d'à peu près douze mille hommes, avaient pris position sous le canon du château de la Pietra sur la route de Roveredo à Trente. Moncey, après avoir fait reconnaître cette position dans la journée du 6 janvier, donna ses ordres pour l'attaquer le lendemain, espérant pouvoir battre l'ennemi, et se porter ensuite sur Trente. 1801-an IX. Tyrol.

Ce jour-là même (6 janvier), Macdonald, suivant le plan que nous avons détaillé plus haut, arrivait à Trente après avoir fait quarante milles en trente-quatre heures, et emporté, chemin faisant, la forte position de la Rocca d'Anfo, défilé de soixante toises, que défendaient de bons ouvrages, celles de Pieve di Buono et de San-Alberto, dernier retranchement que les Autrichiens avaient fortifié avec le plus grand soin. Le général Davidowich, qui avait défendu pied à pied toutes ces positions, acculé définitivement sur Trente, résista encore vigoureusement à la légion italienne du général Lecchi : celui-ci, marchant en tête de l'avant-garde du général Macdonald, s'était précipité sur le pont de Trente, afin d'empêcher les Autrichiens de le brûler ; mais il fut obligé de reculer devant les batteries qui se trouvaient de l'autre côté de la rivière. Quand il revint à la charge, appuyé par la division Pully, le pont était incendié : il fallut en construire un avec des radeaux ; et cette opération entraîna une grande perte de temps et d'hommes : car les travailleurs étaient exposés à la mitraille et à la mousqueterie de l'ennemi. Enfin, le pont étant achevé, les Français traversèrent l'Adige, culbutèrent tout ce qui se trouva devant eux sur la rive opposée, entrèrent pêle-mêle avec les Autrichiens dans

1801-an IX. Tyrol.

la ville, qui resta en leur pouvoir. Les troupes de Davidowich, toujours poursuivies par le général Lecchi, se retirèrent précipitamment par la route et la gorge de Pergine sur Levico, aux sources de la Brenta. Le général Macdonald, malgré l'excessive fatigue de ses troupes, poussa, le soir même, une reconnaissance sur la route de Roveredo, afin d'avoir des nouvelles du corps de Laudon et de la marche du général Moncey. D'après toutes les probabilités, Macdonald était fondé à croire les Autrichiens entre deux feux, et il se flattait de pouvoir forcer, dès le lendemain, le général Laudon à mettre bas les armes, en l'attaquant par ses derrières et par son flanc gauche, tandis que le général Moncey, en supposant que celui-ci fût arrivé à Roveredo, l'attaquerait de front.

C'est ainsi que, sans avoir précisément concerté leurs opérations, les généraux Macdonald et Moncey avaient en effet amené la plus heureuse combinaison d'événemens qu'ils pussent désirer pour anéantir les dernières troupes ennemies qui restassent dans le Tyrol italien; mais malheureusement le général Moncey ignorait encore la marche rapide du général Macdonald, et ne soupçonnait pas la présence de celui-ci à Trente au moment où lui-même se disposait à attaquer le général Laudon. Le vent du sud, qui régnait alors, n'avait point permis à Moncey d'entendre le canon des attaques de Trente, et tous les ponts sur l'Adige étant détruits, Macdonald, de son côté, n'avait pas pu donner connaissance de son arrivée, en envoyant des officiers ou une reconnaissance sur Roveredo par la rive droite. Quoique ces circonstances fussent heureuses pour les Autrichiens, la situation du général Laudon n'en était cependant pas moins critique, puisque sa ligne de retraite était coupée, et qu'il se trouvait enfermé entre la rivière et les montagnes, pouvant à peine communiquer par un sentier de chèvre, en arrière de sa gauche, avec

le village de Levico, où s'était retiré, comme on l'a vu, le général Davidowich. 1801-an IX. Tyrol.

Le général Laudon, mieux instruit de la position des deux corps français, que ne l'étaient réciproquement Macdonald et Moncey, et voyant qu'il lui était, pour ainsi dire, impossible d'échapper loyalement par la force des armes, aux dangers qui le menaçaient, recourut, pour se tirer d'embarras, à une ruse de guerre, si on peut appeler ainsi une communication mensongère faite sous la foi d'un parlementaire. Les Français étaient en marche, le matin du 7 janvier, pour attaquer le corps ennemi, lorsque Laudon fit annoncer au général Moncey, par un officier de son état-major, qu'il venait de recevoir la nouvelle certaine que les généraux en chef Brune et Bellegarde avaient conclu un armistice semblable à celui de Steyer; il demandait en conséquence une suspension d'armes pour négocier, ajoutait-il, une convention semblable. Le digne et loyal général Moncey, ne soupçonnant pas que cette communication fût un piége tendu à sa bonne foi, consentit sans hésiter à la suspension d'armes demandée; toutefois, pour remplir ses instructions dans toute leur étendue, et rester libre de marcher sur Bassano par la vallée de la Brenta, il exigea l'évacuation du château de la Pietra et la remise de Trente. Laudon, qui savait fort bien que cette dernière ville était déjà au pouvoir du général Macdonald, eut cependant l'impudence de souscrire cette étrange et décevante convention: le soir même, trompant par de faux mouvemens la vigilance du général Macdonald, le général autrichien échappa à son attaque imminente, et fit filer ses troupes sans obstacle par la passe étroite de Caldonazzo, qui aurait dû devenir pour lui les *fourches caudines*. Le général Moncey, après avoir pris possession du fort de la Pietra, s'avança à la tête de quelques escadrons pour, suivant la convention signée par son astucieux adversaire, prendre possession

1801-an IX. Tyrol.

de Trente, d'où Macdonald venait lui-même de sortir avec un détachement à l'effet de reconnaître la route de Roveredo: les deux troupes se rencontrèrent à quelque distance de la ville, et ces généraux se communiquèrent leurs regrets d'avoir manqué une si belle occasion, et leur indignation de la conduite déloyale du général autrichien.

Le général Brune, dont l'armée s'avançait alors sur Vicence, ne fut pas plus tôt informé de ce qui s'était passé à la Pietra, qu'il s'empressa de démentir la prétendue convention d'armistice, et de blâmer le général, qui, par sa trop grande confiance dans une assertion qu'il pouvait vérifier, avait manqué l'occasion de faire mettre bas les armes à un corps aussi considérable de l'armée ennemie. Le général Moncey fut privé du commandement de l'aile gauche, et Brune lui envoya pour successeur le général Davoust; mais celui-ci, ayant trop de générosité pour profiter de la disgrâce de son compagnon d'armes, victime d'une faute qui démontrait toute sa loyauté, se borna au commandement de la cavalerie et d'un corps d'avant-garde, et persista à prendre les ordres du général Moncey. Tous les soldats des deux divisions Boudet et Rochambeau, indignés de la perfidie du général autrichien, étaient si bien convaincus de l'innocence du disgracié, qu'ils applaudirent avec enthousiasme au noble procédé du général Davoust. Moncey voulut mettre à profit la bonne disposition de ses troupes, pour tirer vengeance de la conduite de Laudon : il se jeta à la poursuite de ce dernier, précipita sa marche par la vallée de la Brenta sur Borgo di val Sugana jusqu'au débouché de Bassano; mais le corps autrichien avait trop d'avance sur les colonnes françaises, pour que Moncey pût atteindre son déloyal adversaire. Celui-ci se réunit, ainsi que nous l'avons dit dans l'article précédent, à l'armée du général Bellegarde, et le général Moncey reprit son rang à la gauche de l'armée française.

Le général en chef de l'armée des Grisons, après avoir vu échouer ainsi une partie du plan qu'il avait lui-même conçu, long-temps médité, et qu'un plus grand développement de forces mises en temps opportun à sa disposition, eût fait sans doute réussir complétement; Macdonald, disons-nous, ne songeant plus qu'à assurer le succès du mouvement qu'il avait fait faire au général Baraguay d'Hilliers, s'empressa de détacher sur Botzen les divisons Pully et Vandamme, soutenues par la brigade du général Devrigny, qui devait descendre sur l'Adige par Male et San-Michele. L'objet de cette marche était, dans le cas où le général Baraguay se trouverait arrêté sur le haut Adige, de fermer la sortie de cette vallée, en s'emparant de Botzen, et d'y faire prisonnier le général Auffenberg. Les généraux Vandamme et Pully devaient ensuite en se portant sur Klagenfurth, s'emparer de Brixen, de Muhlbach et de Prunecken, et chercher à pénétrer dans la vallée de la Drave. En occupant cette dernière vallée, Macdonald coupait entièrement les communications de l'armée autrichienne d'Allemagne avec celle du général Bellegarde en Italie, et rejetait de fait cette dernière sur Trieste : il est vraisemblable que ce plan eût reçu son entière exécution, sans les armistices de Steyer et de Trévise.

1801-an IX. Tyrol.

Au surplus, les premiers mouvemens ordonnés se firent avec succès. Au moment où le général Pully arrivait devant Botzen, en remontant la vallée de l'Adige, le général Baraguay d'Hilliers, en la descendant, se trouvait, de son côté, en présence de cette ville : il était bien difficile que le général Auffenberg pût échapper à cette espèce de circonvallation que les divisions françaises formaient autour de lui. Enfermé dans Botzen avec six mille hommes, il n'avait plus d'autre moyen de salut que celui de s'ouvrir un passage à la baïonnette ou de mettre bas les armes. Instruit des événemens d'Allemagne, le général autrichien invoqua l'armistice de

1801-an IX Tyrol.

Steyer, et protesta contre sa violation; mais, devenus défians par l'exemple du général Laudon à la Pietra, les généraux français refusèrent d'écouter toute autre proposition que celle de mettre bas les armes. La double attaque de Botzen était commencée, le 12 janvier, par le général Baraguay d'Hilliers sur la route de Meran, et par le général Pully sur celle de Trente, lorsque l'adjudant-général Lenormant, officier de l'état-major de Moreau, arriva au quartier-général du général Baraguay d'Hilliers : il était chargé de communiquer au général Macdonald la convention d'armistice, signée à Steyer, et il engagea Baraguay à cesser une attaque désormais sans objet ; celui-ci répondit qu'il ne voulait rien prendre sur lui, et qu'il attendrait les ordres de son général en chef. Lenormant, décidé à empêcher une inutile effusion de sang, se rendit auprès du général Pully, qui lui fit les mêmes dificultés. Alors le généreux officier de Moreau ne vit point d'autre parti à prendre que celui de déclarer qu'il allait se renfermer dans Botzen avec Auffenberg, si les deux généraux persistaient à attaquer celui-ci. Le général Pully se rendit le premier; et, ne pouvant plus douter que l'armistice ne fût réel et ne dût recevoir son entière exécution, il fit rentrer sa division dans son camp.

Quoique la ligue de démarcation tracée par l'armistice de Steyer masquât le front de l'armée des Grisons, et détruisît un plan dont il attendait beaucoup de gloire, Macdonald se détermina à la suivre, par considération pour le général Moreau, dont il était l'ami particulier, et avec lequel il avait fait ses premières armes. Mais en laissant au général Auffenberg la liberté de se retirer, et en renonçant à occuper Botzen, Macdonald exigea que les Autrichiens livrassent passage aux troupes du général Baraguay d'Hilliers et à la colonne d'artillerie descendue par la grande route de Meran. Le général Moreau, en faisant comprendre cette partie du Ty-

rol dans la clause d'évacuation [1], et en consentant à l'espèce de neutralité sous la surveillance de simples sauve-gardes, stipulée pour toute la province, ignorait alors les progrès du général Macdonald, et n'avait pas cru masquer le mouvement qui devait le plus l'intéresser : il avait songé au contraire à faciliter ceux que l'armée des Grisons devait faire vers l'Italie. 1801-an IX. Tyrol.

Macdonald, voyant ainsi la gauche de son armée paralysée par l'armistice de Steyer, et son centre arrêté à Trente par les montagnes, proposa au général Brune de réunir ses troupes à celles de l'armée d'Italie, dont il formerait alors l'aile gauche : Brune accueillit avec plaisir cette offre généreuse du général en chef de l'armée des Grisons; mais à peine celle-ci commençait-elle à se mettre en mouvement sur la Brenta, que Macdonald reçut communication de l'armistice de Trévise, et fut encore obligé de se conformer aux nouvelles dispositions que cet acte renfermait. Il répandit alors son armée dans le Tyrol italien, et occupa, afin d'y pouvoir faire subsister ses soldats, la plus grande étendue possible de ce pays pauvre, qui ne produit, dans les années les plus abondantes, que les deux tiers des denrées nécessaires à sa consommation habituelle.

Ainsi se termina une des campagnes les plus remarquables dans l'histoire de la guerre de montagnes. Elle a été comparée avec juste raison à celle que le duc Henri de Rohan fit dans la Valteline en 1635 ; mais nous croyons qu'elle offre un plus grand degré d'intérêt, et une sagacité encore mieux développée de la part du capitaine moderne. On a pu remarquer que deux circonstances imprévues, fâcheuses, ont enlevé à cette campagne une partie de la célébrité qu'elle aurait eue nécessairement sans cela. La première est l'inexécution

[1] Voyez l'armistice de Steyer, page 224.

1801-an IX. Tyrol.

d'une partie du beau plan que Macdonald avait conçu, amenée par la cauteleuse négociation du général Laudon à la Pietra : la seconde, est l'armistice de Steyer, qui empêcha l'autre partie de recevoir son effet. Toutefois si l'événement de la Pietra ravit au général Macdonald une des occasions de gloire que sa combinaison devait réfléchir sur lui, il convient de dire qu'il en eût partagé l'honneur avec le général Moncey. Macdonald avait, il est vrai, coupé la retraite au général Laudon, par la marche rapide qu'il venait de faire ; mais le général Moncey avait acculé cet ennemi sur la route de Roveredo à Trente par la vigueur et la célérité de ses attaques.

On peut déduire, au surplus, de ce que nous venons de rapporter, cet axiome confirmé par l'expérience de tous les temps : *que la fortune conserve toujours une très-grande mobilité dans les plus savantes opérations de la guerre, alors même que le talent et l'audace réunis sembleraient devoir la fixer.*

19 janvier. (29 nivose.)

Siége de Peschiera [1]. — On a vu plus haut que l'armée d'Italie, après avoir forcé la ligne du Mincio, avait laissé derrière elle la forteresse de Peschiera. Toutefois, le général Brune, en poursuivant sa marche victorieuse, avait donné des ordres et fait des dispositions pour que cette place, déjà entourée, fût réduite par un siége, dont nous croyons devoir présenter ici les détails les plus remarquables.

Peschiera avantageusement située sur les bords du lac de Garda, à l'embouchure du Mincio, est l'appui naturel de la droite de la ligne de cette rivière, entre le lac et la place de Mantoue, et devient, par conséquent, de la plus haute

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens ; journal du siége de Peschiera par le chef d'escadron Hénin.

importance dans toutes les guerres entreprises pour la conquête de l'Italie. La ligne du Mincio fermée par deux forteresses, doit être considérée comme une autre frontière, dont la possession décide, d'un côté ou de l'autre, du sort de la campagne. Il était donc convenable qu'après avoir forcé cette ligne redoutable, le général Brune ne négligeât point les moyens de se rendre maître d'une place qui en gardait une des extrémités. 1801-an IX. Italie.

Indépendamment des ouvrages et des moyens naturels de défense de Peschiera, les Autrichiens avaient profité de la presqu'île de Sermione [1], qui se prolonge vers le nord sur le lac, et d'où l'on communique facilement par eau avec la place. Ils y entretenaient quinze bâtimens armés avec environ six cent cinquante hommes d'équipage. Le bourg de Sermione était entouré d'un bon retranchement, et défendu par cinq cents hommes.

La place de Peschiera avait une garnison de deux mille cinq cents hommes ; et la force du corps assiégeant n'allant pas au-delà de quatre mille combattans, était, par conséquent, fort au-dessous de la proportion exigée par les règles de l'attaque

[1] On rencontre, à l'extrémité de cette presqu'île de Sermione, des restes d'antiquités précieux pour tous les amateurs de la belle littérature. Ce sont les ruines d'une maison de campagne, que le chantre de Lesbie, Catulle, a possédée autrefois dans cette contrée. Ce qu'on voit aujourd'hui donne encore l'idée d'une grande habitation, et peut servir de nouvelle preuve du luxe et de la magnificence que les anciens Romains mettaient dans toutes leurs constructions. Sa longueur est d'environ cent dix toises, et sa largeur de cinquante. Le plateau sur lequel elle était bâtie n'est pas de niveau dans toutes ses parties, et, pour racheter la pente du terrain, l'architecte avait élevé, du côté de l'ouest, plusieurs étages de voûtes, sur lesquelles étaient pratiquées des terrasses; mais, du côté de l'est, cette habitation du premier poète érotique était solidement bâtie sur un rivage escarpé, soutenu par des rochers qui sont baignés par le lac. Sous toute l'étendue de cette immense construction étaient de vastes souterrains, qui existent encore presque tous dans leur entier et qu'on peut parcourir. Nous regrettons de ne pouvoir pas offrir ici à nos lecteurs le plan que M. le chef d'es-

1801-an IX. Italie.

et de la défense des places. Le général Brune, pressé de continuer sa marche progressive, n'avait d'abord laissé devant Peschiera que le nombre de troupes rigoureusement nécessaire pour en former le blocus. Les mesures pour un siége régulier, n'eurent lieu que lorsque le premier consul qui voulait que la nouvelle base d'opérations de l'armée d'Italie fût assurée, eut donné au général Brune l'ordre positif d'employer ne parti de ses troupes à réduire les deux forteresses de Mantoue et de Peschiera. Le général Chasseloup, officier du génie d'une grande distinction, fut chargé de ces deux opérations ; mais il jugea à propos de commencer par assiéger Peschiera qui exigeait moins d'apprêts, et dont la prise devait faciliter les moyens de réduire Mantoue, ce grand boulevart de l'Italie orientale.

Les troupes employées au blocus, tirées du corps du général Delmas, avaient été jusqu'alors commandées par le général Dombrowski ; mais le général Chasseloup s'étant rendu devant Peschiera, le 1er. janvier 1801, le commandement supérieur lui fut dévolu, et il s'occupa sur-le-champ des

cadron Hénin (aujourd'hui lieutenant-général), auquel nous devons les détails du siége de Peschiera, a tracé de cette antique maison de plaisance du voluptueux Catulle.

Le général Lacombe Saint-Michel, commandant l'artillerie, qui vint, après le siége, visiter la presqu'île de Sermione, honora la mémoire du poète latin par une fête improvisée, qu'il donna aux officiers de l'armée, et où l'on eut soin de rappeler les beaux vers de Catulle :

Peninsularum Sirmio, insularumque
Ocello, etc.

Le général Chasseloup, voulant aussi donner aux habitans de Sermione une preuve de l'estime qu'il portait à leur ancien compatriote, les exempta de tout logement et de toute contribution de guerre pendant tout le temps que l'armée séjournerait aux environs. C'est ainsi que les guerriers français, que des détracteurs de la gloire nationale se sont vainement efforcés de représenter comme des Vandales, savent toujours, au milieu du tumulte des combats, se montrer amis des muses, et rendre hommage aux beaux arts.

moyen de donner au siége toute l'activité convenable. Sa tâche était difficile : il fallait, par d'habiles dispositions et les soins les plus actifs, suppléer au nombre ; les secours promis arrivaient lentement ; l'artillerie de siége manquait encore. Chasseloup employa le temps de cette inaction forcée à reconnaître de très-près et sous le feu des batteries, les défenses de la place, multipliant, pour ainsi dire, ses faibles troupes en les présentant sur tous les points à la rive droite et à la rive gauche du Mincio pour forcer l'ennemi à rentrer dans ses ouvrages extérieurs. 1801-an IX. Italie.

Lorsque son plan fut bien arrêté, le général du génie résolut de former deux attaques : la grande ou celle de droite, sur la rive gauche du Mincio, et la petite, ou attaque de gauche, sur la rive droite ; cette dernière n'était, au surplus, qu'une fausse attaque. La véritable devait être commandée par le chef de bataillon du génie Dabadie, officier aussi distingué par ses talens que par sa bravoure.

Du 9 au 10 janvier, les officiers du génie employés au siége et partagés en deux brigades, tracèrent les premières parallèles : celle du côté de l'est, où devait se faire l'attaque, couronnait l'escarpement qui se trouve entre la route de Verone et la rivière. Le 12, à huit heures du soir, le général Chasseloup fit ouvrir la tranchée de la petite attaque, sur la rive droite à trois cents toises de la place, devant l'ouvrage à corne du sud. Les travailleurs, couverts par deux cents tirailleurs polonais jetés fort en avant, étaient soutenus par quatre cents hommes de la même infanterie et cent chasseurs de la légion italienne. La tranchée fut tracée sur la crête d'un rideau où se trouve située la maison appelée Monteferro : la droite était protégée par le poste d'une maison appelée Campestre, un peu plus rapprochée de la place, touchant presque au rivage, et dont les assiégeans s'étaient emparés la veille à la baïonnette et sous le feu des batteries

1801-an IX. Italie.

ennemies ; la gauche était appuyée à un fossé large et profond. Le développement était de trois cent cinquante toises y compris diverses communications directes et en zigzag, suivant sa position, et eu égard aux feux de la place. Un peu en avant de cette parallèle et sur la gauche de la maison Monteferro, on établit une batterie de six pièces de 12, et de deux obusiers destinés à battre, soit de revers, soit d'enfilade, soit de plein fouet tout le front d'attaque. On négligea les quatre lunettes et l'ouvrage à corne de l'ouest sur la route de Brescia.

Ces travaux furent poursuivis, pendant toute la nuit du 12 au 13, avec une telle activité, que le lendemain la tranchée avait assez de largeur et de profondeur pour couvrir suffisamment les travailleurs. L'obscurité de cette longue nuit d'hiver avait si bien favorisé l'opération, que l'ennemi ne s'en aperçut que vers sept heures du matin ; ses nombreuses décharges, continuées toute la journée, tuèrent et blessèrent quelques hommes sans ralentir les travaux.

Le 14 janvier, la parallèle fut fermée à son extrémité droite, par une traverse ; le 15, les embrasures endommagées par le canon de l'ennemi, furent réparées ; le 16, on travailla au boyau de communication avec les batteries ; le 17, une compagnie de mineurs renforcée de cent Polonais, fut employée à terminer les banquettes, et à donner à la parallèle, ainsi qu'à toutes les communications, la largeur convenable : de manière à ce que le 18 tous les ouvrages de la petite attaque étaient perfectionnés, à l'exception de la dernière batterie qui devait toutefois être terminée elle-même le 19 au matin. Tous ces travaux de la petite attaque n'avaient eu jusqu'alors d'autre but que de distraire l'ennemi, attirer tous ses feux sur elle, et faire diversion dans le moment où l'on commencerait à établir l'attaque principale. Ce résultat fut parfaitement obtenu, et l'ennemi resta persuadé que

tous ses efforts devaient être dirigés pour résister du côté de la rive droite. 1801-an IX. Italie.

Cependant, dès le 14 au soir, le général Chasseloup avait ordonné d'ouvrir la tranchée de la grande attaque sur la rive gauche du Mincio. Six cents sapeurs et travailleurs tous armés et préparés à repousser une sortie, se rendirent sur le plateau entre les maisons dites la Mendella et val Paradiso. Le général, après avoir disposé ses troupes de manière à couvrir et soutenir les travailleurs, se porta lui-même en avant avec le chef d'escadron Hénin, son chef d'état-major, et dirigea dans le plus grand silence les troupes jusqu'au bord de l'escarpement en face de la ville, assez près pour entendre parler les soldats ennemis dans l'intérieur des ouvrages de la place. Il fit exécuter sous ses yeux le tracé de la parallèle à cent cinquante toises du corps de la place : la gauche appuyée au revers du terrain hors de la vue des remparts, servait de communication avec les dépôts ; la droite se prolongeait jusqu'à l'escarpement qui borde la grande route de Verone. Deux boyaux de tranchée conduisaient au sentier tracé à mi-côte de l'escarpement, servant de chemin couvert pour aller au dépôt de droite.

Deux batteries étaient placées en avant de cette parallèle, avec les communications pour s'y rendre ; l'une devait recevoir huit pièces de vingt-quatre, destinées d'abord à détruire les parapets en terre avec des corps creux, puis à éteindre les feux du rempart, à raser les cavaliers, et enfin à battre en brêche ; l'autre batterie à gauche, était composée de cinq pièces de douze et de deux obusiers, pour battre a ricochet les deux cavaliers, ainsi que les ouvrages de front sur la rive droite du Mincio.

Outre ces deux batteries, deux autres furent établies ; l'une, destinée à recevoir deux mortiers, dans la parallèle ;

1801-an IX. Italie.

l'autre, à l'extrémité de la droite de la tranchée, avec quatre pièces de douze, pour contrebattre les feux de la demi-lune qui couvrait la porte de Verone, détruire le pont-levis, et tirer sur les sorties que l'ennemi pourrait faire.

Les précautions avaient été si bien prises, l'obscurité était si profonde, que les travaux de cette première nuit, furent entièrement dérobés aux assiégés, et, comme à la première attaque, le secret de l'opération ne fut dévoilé que par les premières lueurs du jour; les travailleurs, excités par la présence du général Chasseloup et des principaux officiers de de son état-major, s'étaient livrés avec tant ardeur à leur besogne, qu'à ce moment la tranchée était assez profonde pour couvrir entièrement le soldat.

Stupéfaits de la rapidité de cette opération, et de l'étendue des travaux, dont le développement avait près de quatre cents toises, les Autrichiens n'en firent pas moins un feu terrible de toutes leurs batteries et des postes les plus à portée de la parallèle. La place paraissait embrasée : la mitraille et les balles pleuvaient sur les tirailleurs, et les bombes, les obus et les boulets tombaient à des distances fort éloignées, et arrivaient jusqu'à Monte-Piano et Paradiso, où les généraux Chasseloup et Lacombe-Saint-Michel, ce dernier commandant l'artillerie de siége, avaient établi leurs quartiers-généraux.

Pour expulser entièrement l'ennemi du terrain qu'il occupait en avant de la place sur la rive droite du Mincio, il était nécessaire d'enlever le poste de la Casa-Bianca, encore occupé par les Autrichiens, sous la protection du feu du rempart de Peschiera et des quatre lunettes que l'on avait négligées. Le 15 janvier, le général Dombrowski eut ordre de faire attaquer ce poste. La résistance de l'ennemi fut opiniâtre, et il se maintint dans la maison jusqu'au lendemain 16 : ce jour-là, le chef de bataillon de la légion polo-

naise Chlopisky, fut commandé pour conduire une seconde attaque, et le poste fut emporté à la baïonnette. 1801-an IX. Italie.

Pendant ce temps, on avait continué à perfectionner les ouvrages si heureusement commencés le 14; mais les batteries ennemies ne laissaient point de relâche aux travailleurs. C'est ici le lieu de faire remarquer à nos lecteurs les avantages des assiégés. Lorsqu'une place est attaquée, ceux-ci peuvent se servir sur-le-champ de tous leurs moyens de défense, tandis que les assiégeans obligés d'attendre que les travaux soient terminés, ont beaucoup à souffrir avant de prendre l'offensive et de répondre au feu de la place, en démasquant à la fois toutes leurs batteries. Telle était la position des Français pendant le travail des tranchées, et le danger était d'autant plus grand, qu'ils étaient plus rapprochés de la place. Le long silence des assiégeans avait inspiré aux habitans de Peschiera une si grande confiance, qu'on voyait les remparts couverts d'un grand nombre de curieux qui observaient impunément les progrès des travaux, tandis que les canonniers autrichiens ajustaient à loisir les travailleurs.

Le général Chasseloup, afin d'obvier à cet inconvénient en attendant que les batteries pussent commencer leur feu, et pour gêner le service de l'artillerie ennemie, fit creuser, pendant la nuit, sur le terrain en avant des deux attaques, et en se rapprochant le plus près possible de la place, des petits puits ou trous de loups, dans lesquels se placèrent des tirailleurs choisis parmi les soldats les plus exercés; ils y étaient enfoncés jusqu'à la tête, et couvert par des sacs à terre qui leur servaient d'embrasure, avec des vivres et des cartouches pour vingt-quatre heures, et tiraient continuellement dans les embrasures des ouvrages sur les moindres objets et au moindre mouvement qu'ils apercevaient sur les parapets. Ce nouveau moyen de paralyser en partie l'effet des batteries de la place, réussit parfaitement, et l'ennemi se

1801-an IX. Italie.

trouva si incommodé de cette tiraillerie continuelle, qu'il résolut de s'en délivrer. Le 17 janvier, la garnison fit une sortie pour débusquer les soldats qui occupaient les trous de loups pratiqués sur la rive droite du Mincio : ces tirailleurs, après avoir retardé autant que possible la marche de la colonne ennemie, se retirèrent en bon ordre, en continuant leur feu à découvert jusqu'à la parallèle, et ne perdirent qu'un seul d'entre eux.

Les travaux furent continués avec la même ardeur et sans interruption jusqu'au 18 janvier. On avait construit à la droite et en avant de la parallèle de la grande attaque, une batterie de brêche, destinée à ruiner la face droite du bastion de la porte de Verone ; une seconde, à la gauche de la même parallèle, dont le feu devait être dirigé contre la face gauche du bastion Contarini ; enfin, deux batteries de mortiers sur la parallèle même. Déjà l'on conduisait les pièces, on démasquait les embrasures, et le feu allait s'ouvrir tout à la fois, lorsque la nouvelle de l'armistice, conclu à Trévise le 16 janvier, fut transmise au général Chasseloup, et notifiée au commandant autrichien, le général Rogolsky, lequel, aux termes de cette convention, et d'après l'ordre formel du général Bellegarde, remit la forteresse aux Français le 19 janvier. Quelque obstinée qu'eût été sa défense dans une place aussi resserrée et dont le plus grand diamètre n'est pas au-dessus de deux cents toises, le commandant autrichien aurait été certainement obligé de capituler sous peu de jours.

La conduite du siége de Peschiera fit beaucoup d'honneur au général Chasseloup, qui en opéra les approches avec autant de vigueur que de prudence, et sut cacher son dessein et dérober ses apprêts jusqu'au moment de l'exécution : ce qui est difficile lorsque le terrain des approches est coupé par une grande rivière. Ce fut, peut-être, le premier exemple d'un cheminement tellement audacieux, que le feu des assié-

geans dût s'ouvrir tout à coup par des batteries de brèche. Nous verrons, par la suite, cette méthode employée souvent, et presque toujours avec succès. 1801-an IX. Italie.

Expédition du général Murat contre le royaume de Naples; armistice avec le roi des Deux-Siciles, etc.[1] — Les deux armistices de Steyer et de Trévise venaient de mettre un terme provisoire à la guerre continentale, et tout paraissait annoncer que la paix allait enfin être rendue à l'Europe. L'Angleterre était à la veille de perdre les derniers débouchés de ses intrigues politiques, et ne trouvait déjà plus à prodiguer son or pour lever des armées mercenaires contre la France. Toutefois, il lui restait encore au fond de l'Italie un coin de terre sur lequel elle exerçait une grande influence; et la convention de Trévise n'eût pas plus tôt rendu disponible une partie de l'armée d'Italie, que le premier consul songea à priver cette implacable puissance du dernier allié qu'elle eut sur le continent. Avant d'entrer dans les détails de l'expédition dirigée contre Naples, nous croyons devoir remonter plus haut, et rapporter succinctement les événemens antérieurs. 6 février. (17 pluviose.)

Lorsqu'en 1799 les victoires remportées par les Austro-Russes sur l'armée française en Italie avaient permis au monarque napolitain de rentrer dans ses états de terre-ferme, évacués par les troupes aux ordres du général Macdonald, Ferdinand IV s'était empressé, comme on l'a vu, de témoigner sa reconnaissance à ses alliés en levant une nombreuse armée, destinée à agir concurremment avec eux contre l'ennemi commun. Cette armée, réunie au corps autrichien du général Froelich, avait coopéré à faire évacuer les états romains par les troupes françaises qui les occupaient. Après cette expédition facile, la cour de Naples, obérée de dettes,

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

1801-an IX Italie.

et menacée par ses propres sujets, que les persécutions des auxiliaires étrangers et des réactionnaires nationaux avaient provoques à l'insurrection, s'était vu forcée de licencier une partie de ses bandes, et d'appeler l'autre portion de sa soi-disant armée pour rétablir l'ordre dans les provinces. La terreur inspirée par les agens royaux, les vengeances terribles exercées par eux sur les imprudens qui avaient eu le malheur de manifester des sentimens de haine envers un mauvais gouvernement, réussirent pendant quelque temps à faire succéder, dans ces belles contrées, un calme trompeur à l'agitation des passions exaltées par le désir de l'indépendance. Cet état de tranquillité apparente exista dans le royaume de Naples jusqu'au moment où l'armée de réserve, descendue du sommet des Alpes, eut rappelé la victoire sous les drapeaux français dans les champs de Marengo et fait renaître dans les cœurs l'espérance de voir la république triomphante de tous ses ennemis. La commotion de ce grand succès se fit ressentir jusqu'à Naples; et les partisans des Français qui avaient pu échapper aux effets de la triple vengeance de l'amiral Nelson, du cardinal Ruffo et des agens royaux, osèrent se flatter de voir la république parthénopéenne renaître de sa cendre. Mais le dictateur de la France était loin de songer à réaliser de nouveau les projets insensés du directoire. Au lieu d'évoquer les ombres des anciennes républiques d'Italie, il pensait à fermer aux Anglais les ports de la Méditerranée et de l'Adriatique, à faire cesser les diversions importunes, les soulèvemens que ces insulaires fomentaient encore, et surtout l'importation de leurs marchandises en Toscane par Livourne, dans les États Romains par Ancône, et dans le royaume de Naples par cette capitale et Tarente. La cour des Deux-Siciles n'avait pas plus tôt été rétablie dans ses états de terre-ferme, qu'elle s'était empressée de renouveler avec la Grande-Bretagne un traité d'alliance

et de commerce tout à l'avantage de cette dernière puissance. 1801-an IX. Italie.

En rentrant ainsi dans la coalition dont il ne s'était séparé pendant quelque temps que par des considérations impérieuses, le roi de Naples s'était engagé à concourir au succès de la campagne par tous les moyens qui pouvaient dépendre de lui; cependant, jusqu'à l'époque de la bataille de Marengo, les efforts de la cour de Naples avaient été insignifians, et les subsides de l'Angleterre avaient reçu une autre destination. Mais lorsque la convention d'Alexandrie eut fait connaître la nouvelle influence que la France allait exercer en Italie; lorsque l'agitation causée par ce grand événement dans les différentes contrées où l'on avait vu flotter précédemment le drapeau tricolor, eut éclairé le gouvernement napolitain sur les dangers qui l'environnaient, celui-ci sortit tout à coup de son apathie pour appeler ses partisans à la défense de l'état. Il leva une armée, dont le commandement fut confié au comte Roger de Damas, émigré français que nous avons déjà eu occasion de signaler. Il était difficile à la cour de Naples de faire un meilleur choix. M. de Damas était le seul des généraux qui, dans la ridicule expédition du fameux général Mack, eut su manœuvrer et combattre en se retirant sur Civita - Vecchia, et sauver du moins avec le reste de sa division, l'honneur des armes napolitaines.

Une première division de cette armée levée à la hâte et composée des élémens les plus hétérogènes, puisqu'on y voyait des soldats de presque toutes les nations de l'Europe, s'était d'abord portée, ainsi que nous l'avons dit, sur la Toscane. Elle devait se réunir au corps autrichien commandé par le général Sommariva, soutenir les insurgés toscans, et inquiéter les Français sur la ligne de démarcation. Le général Dupont ayant dispersé les insurgés et fait occuper la Toscane, le comte de Damas s'était retiré sur le territoire romain, attendant une occasion plus favorable pour servir les

1801-an IX. Italie.

intérêts de la coalition : cette occasion se présenta bientôt. Comme en portant son armée au-delà du Mincio, le général Brune n'avait laissé en Toscane qu'un petit corps de troupes sous les ordres du général Miollis, le comte de Damas travailla d'abord, de concert avec les Anglais, à ranimer le feu de l'insurrection dans le grand-duché, et se tint en mesure pour écraser le général Miollis, aussitôt que l'éloignement de l'armée française et la coopération des insurgés toscans lui promettraient un succès assuré.

Toutefois, la situation du gouvernement napolitain n'en était pas moins critique ; car, si l'armée autrichienne venait à être battue dans la haute Italie, comme les premiers événemens depuis la reprise des hostilités le présageaient, le royaume de Naples se trouvait exposé à la vengeance des vainqueurs, et à la terrible réaction que la violence de son gouvernement avait provoquée. Cette crainte, trop justement fondée, et le danger prochain, suggérèrent à la reine Caroline, qui continuait toujours de prendre la principale part aux affaires de l'état, un moyen adroit de conjurer l'orage qu'elle était dans l'impuissance de braver. Elle résolut donc de solliciter l'intervention de l'empereur de Russie, dont les armes avaient si puissamment contribué au rétablissement du trône de Naples dans la campagne précédente. Cette princesse pensait avec raison que le monarque moscovite dont elle connaissait l'amour-propre excessif, ne souffrirait point l'anéantissement de ce qu'il devait regarder comme son ouvrage, et se ferait une loi d'employer, à cet effet, son influence auprès du premier consul, qui avait d'ailleurs intérêt à le ménager.

Sentant toute l'importance de cette urgente et délicate négociation, la reine Caroline ne voulut la confier à aucun de ses ministres, et se chargea elle-même de la faire réussir. Pendant qu'au gré de l'Angleterre et même de l'Autriche, on

pressait à Naples les préparatifs de guerre, la reine s'embarqua à Palerme peu de temps après la reprise des hostilités, et se rendit à Saint-Pétersbourg auprès de l'empereur Paul Ier. Cette démarche solennelle flatta singulièrement la vanité de l'autocrate de toutes les Russies. Une princesse de la maison d'Autriche, une reine quittant, comme celle de Saba, sa cour pour visiter un autre Salomon [1], entreprenant un voyage pénible dans la saison la plus rigoureuse, pour implorer sa protection, ne pouvait qu'être bien accueillie par le monarque dont l'originalité était connue de toute l'Europe. L'adroite Caroline sut dissimuler ses ressentimens et son orgueil blessé, d'être réduite à rechercher l'intervention du nouvel ami de l'ennemi commun; elle chercha à exciter en sa faveur les sentimens chevaleresques de Paul Ier, et obtint qu'il emploierait tout son crédit auprès de Bonaparte pour exiger de celui-ci le maintien du royaume des Deux-Siciles dans toute son intégrité. Avant même que la reine ne quittât Saint-Pétersbourg, l'empereur de Russie désigna son grand veneur, M. de Lewaschew, comme plénipotentiaire spécialement chargé de se rendre auprès du premier consul pour stipuler les intérêts qu'il venait d'embrasser, et faire valoir sa puissante médiation.

1801-an x. Italie.

Pendant que la reine de Naples obtenait ainsi un plein succès dans sa négociation, ses ministres redoublaient d'efforts dans la capitale, et faisaient agir tous les ressorts de l'intrigue et de la séduction pour raviver le feu de l'insurrection en deçà comme au-delà des Apennins. L'armée française, s'avançant vers le nord de l'Italie, à la poursuite de l'armée autrichienne, avait laissé à découvert la Toscane et tout le littoral de l'Adriatique; plusieurs places fortes, occupées par de nombreuses garnisons impériales, se trouvaient

[1] Expression d'un gazetier allemand de cette époque.

1801-an IX. Italie.

sur les derrières de cette même armée française. Les émissaires anglais et napolitains mettaient donc à profit cet état de choses, se servaient habilement des nobles et des prêtres, ennemis toujours implacables des républicains français, réchauffaient tous les ressentimens, caressaient les mécontens, et soufflaient dans toutes les classes du peuple l'esprit de haine et de vengeance. Une étincelle pouvait allumer un incendie terrible, et si les Français perdaient une bataille, ils devaient s'attendre à voir bientôt la population entière s'élever contre eux, et multiplier les obstacles sur leurs pas rétrogrades. L'armée napolitaine, précédée par les insurgés, et appuyée par un corps de vingt mille Autrichiens tirés des garnisons devenues inutiles, se serait alors avancée pour couper la retraite sur le Piémont prêt à se soulever, et que le général Soult contenait à peine avec une poignée de soldats. Tel était le dernier espoir du ministère napolitain, et le rôle actif que s'était réservé la politique anglaise qui le dirigeait.

Mais le premier consul qu'une longue expérience des affaires de l'Italie, avait mis à même de connaître parfaitement toutes les intrigues des cabinets de ce pays, avait pressenti le danger de cette combinaison, et s'était hâté d'ordonner les dispositions qui pouvaient y porter obstacle. Dès la rupture du premier armistice à la fin de novembre, Bonaparte avait mis en mouvement un corps d'observation formé à Dijon, fort de dix mille hommes, sous les ordres du général Murat, et l'avait dirigé sur Genève et Chambéry. Ne voulant point laisser pénétrer ses vues sur la destination ultérieure de cette réserve qu'il avait pourvue d'une artillerie nombreuse et bien attelée, le consul laissa croire successivement aux généraux qui se trouvaient à portée, c'est-à-dire, à Moreau, Macdonald et Brune, que son intention était de les renforcer avec ces troupes. Macdonald se persuada en effet pendant quelque temps que cette réserve rejoindrait l'armée des Gri-

sons, et le mettrait en mesure d'agir d'une manière plus décisive dans les montagnes du Tyrol; Brune, de son côté, ne douta point que ce corps ne vînt incessamment au soutien de l'armée d'Italie; enfin, Murat lui-même, sur le point de franchir les Alpes, ignorait encore sa véritable mission, et n'avait reçu du premier consul, que des instructions éventuelles. 1801-an IX. Italie.

Tandis que ce dernier général (Murat) attendait pour se mettre en marche, un ordre positif, l'insurrection du Piémont fomentée dans le silence, éclata à Turin et dans les environs de cette capitale de la manière la plus subite et la plus alarmante. Le passage continuel des troupes françaises et les excès qui en étaient souvent la suite, la levée des contributions de guerre, étaient devenus les prétextes que des agens habiles avaient su faire valoir pour exciter la population fatiguée à se révolter contre ses oppresseurs : toutefois la fermeté du général Soult, commandant du pays, et le grand caractère qu'il déploya en cette occasion critique, apportèrent de prompts obstacles à cette explosion et prévinrent les scènes dont les habitans, regardés comme les partisans des Français, devaient être les premières victimes. Soult n'avait à sa disposition que de faibles dépôts français où se trouvaient des soldats infirmes ou malingres; il osa se fier à quelques bataillons de troupes piémontaises qui lui étaient restés fidèles. Il ordonna les recherches les plus exactes dans la ville de Turin; et une lettre saisie sur un seigneur piémontais ayant dévoilé tout le plan de la conjuration, Soult en fit arrêter sur-le-champ les principaux chefs et les fit renfermer dans la citadelle. Dans la nuit qui suivit, le faubourg du Pô reconnu pour être un repaire de factieux, fut cerné et désarmé; les portes de la ville furent fermées; et pendant qu'on arrêtait tous les gens suspects, l'ordre le plus parfait fut maintenu dans Turin par les troupes natio-

1801-an IX. Italie.

nales que les conspirateurs n'avaient pu corrompre et que la confiance du général Soult retint dans le devoir.

Malheureusement de semblables mesures ne pouvaient être prises au dehors, avec les faibles moyens que le général français avait à sa disposition. La vallée d'Aoste s'était soulevée au signal donné, et la ville d'Ivrée fut prise par un détachement de révoltés. L'officier français qui commandait dans cette ville où se trouvait un détachement de cent hommes, ne se laissa point intimider par le nombre et les hurlemens des misérables qui l'entouraient. Ce fut en vain que le chef de cette bande le somma de se rendre en lui annonçant faussement que Turin avait secoué le joug, et que le général Soult avait été tué pendant l'émeute : le commandant d'Ivrée, pour toute réponse, fit une sortie à la tête de ses cent braves, attaqua et mit en fuite cette multitude, à laquelle il tua un certain nombre d'hommes. Le général Soult, persuadé qu'en de telles circonstances il vaut mieux ramener par la douceur des hommes entraînés par quelques chefs, que d'exercer une vengeance prolongée, ne voulut pas pousser plus loin la sienne ; et il fit publier une amnistie générale, en se contentant de prendre des otages parmi les habitans les plus influens. Cette conduite adroite apaisa l'insurrection dans les hautes vallées où s'étaient formés les rassemblemens les plus nombreux.

Les Toscans, excités plus directement par les Anglais, avaient prévenu les Piémontais dans l'exécution du plan général d'insurrection. Elle avait d'abord éclaté à Arezzo, ancien foyer de toutes les révoltes de cette partie de l'Italie. Les Autrichiens ayant armé les paysans dans la Marche d'Ancône et dans les légations, vinrent appuyer les Arétins ; et le général Roger de Damas combinant avec ce mouvement celui des troupes napolitaines, traversa l'état romain et se porta sur Sienne par Viterbe et Acquapendente. Cette réu-

nion de forces rendait la situation du général Miollis d'autant plus difficile, qu'il était loin d'être rassuré sur les dispositions des habitans de Florence et de Livourne. Craignant donc de se trouver enveloppé dans la capitale du grand-duché, il prit le parti d'en sortir, et laissant seulement une garnison dans Livourne, il établit son quartier-général à Pise. Il n'avait à sa disposition que trois mille hommes avec lesquels il prit cependant la généreuse résolution de marcher au-devant de l'ennemi. Les généraux Pino et Palombini avec les grenadiers cisalpins et divers détachemens de troupes françaises et italiennes furent dirigés sur la route de Sienne pour faire tête aux Napolitains. Le comte de Damas, dont les troupes s'élevaient à près de douze mille hommes, ne se croyant cependant pas assez fort pour attendre le choc, se replia devant le général Pino jusque sur la frontière de l'état de l'Eglise, et se concentra à Perouze, où il établit son quartier-général en attendant l'arrivée des autres divisions napolitaines pour reprendre l'offensive.

1801-an IX. Italie.

Sur ses entrefaites, le général Miollis s'était dirigé avec la réserve sur Arezzo afin d'y combattre les insurgés et les Autrichiens réunis sous les ordres du général Sommariva. Celui-ci, imitant la prudente conduite du général napolitain, se retira avec sa troupe, c'est-à-dire, les Autrichiens. sur Ancône. Les habitans d'Arezzo privés de cet appui, sur lequel ils comptaient, se hâtèrent d'invoquer la clémence française en mettant bas les armes; un certain nombre de ces insurgés redoutant une juste vengeance, s'enfuirent et se dispersèrent dans l'Apennin. Miollis agit dans cette occasion comme le général Soult : au lieu de sévir contre les Arétins, il publia une proclamation dans laquelle il annonçait une amnistie générale, et il retourna à Florence où l'appelaient les soins à donner à l'administration provisoire du grand-duché.

La retraite des Napolitains et des Autrichiens avait mis fin

1801-an 13. Italie.

à l'insurrection de la Toscane, et le général Miollis espérait que les succès constans de l'armée d'Italie s'opposeraient au retour de ces troupes ennemies, et lui donneraient le temps d'organiser le grand-duché ; mais le calme qui venait de succéder à l'explosion ne fut pas de longue durée. Le général Damas, en se retirant, avait eu pour motif d'aller au devant des autres divisions de l'armée napolitaine ; le général Pino, qui était resté à Sienne, se vit bientôt attaqué par des forces tellement supérieures, qu'il fut obligé de se replier a son tour, pour se rallier à la réserve du général Miollis, qui couronnait les hauteurs de Florence. Cette marche rétrograde du général Pino donna lieu à un trait de courage et de fermeté qui mérite de trouver sa place dans notre récit.

Le capitaine Mattei dont la compagnie faisait partie des troupes cisalpines qui formaient l'arrière-garde, se trouva tout à coup séparé des siens par une colonne napolitaine. Au lieu de se rendre prisonnier, comme on lui en fit la sommation, il rebroussa chemin et se jeta avec trente soldats dans le château de Sienne que le comte de Damas n'avait point encore fait occuper. Le capitaine cisalpin employa si activement sa petite troupe à faire des démonstrations de défense dans l'espoir d'être secouru, qu'il arrêta pendant quatre jours entiers tous les efforts de l'ennemi : ayant, au bout de ce temps, obtenu une capitulation honorable, il défila avec son peloton devant l'armée napolitaine étonnée de ce qu'un aussi petit nombre d'hommes eussent osé faire une telle résistance.

Le mouvement offensif du général Roger de Damas avait été combiné avec celui du général Sommariva. Ce dernier avait rassemblé tous les insurgés d'Arezzo qui s'étaient réfugiés dans l'Apennin, et les ayant joints de nouveau au corps autrichien qu'il commandait, il se trouva avoir sous ses ordres quinze mille combattans environ, avec lesquels il se

porta directement sur Florence. Le général Miollis, pour résister au double effort des Napolitains et des Autrichiens, n'avait, comme on l'a vu, que trois mille hommes tout au plus; et dans l'impossibilité où il se trouvait de faire face, avec aussi peu de monde, de deux côtés à la fois, il prit la résolution de marcher d'abord sur l'un des corps ennemis, de le battre, et de revenir ensuite s'opposer aux progrès du second. 1801-an IX. Italie.

L'armée napolitaine était la plus rapprochée, et ses avant-postes se trouvaient à Monte-Reggione: Miollis se décida à diriger son mouvement contre elle. Le 14 janvier, une petite avant-garde aux ordres du général Pino partit de San-Donato à la pointe du jour, et attaqua à sept milles de Sienne un corps de cavalerie qui s'avançait en reconnaissance. Après un engagement assez vif, le détachement napolitain fut culbuté par les Cisalpins et se retira jusque sous les murs de Sienne. Le comte de Damas fit avancer un corps d'infanterie de cinq à six mille Napolitains, qui vint se former en colonne serrée dans une position avantageuse, où il attendit le choc de ses adversaires. L'infanterie cisalpine du général Pino, soutenue par un escadron de hussards piémontais, aborda audacieusement la formidable colonne ennemie et l'enfonça à la baïonnette. Le général Miollis, arrivé sur le terrain avec le gros de sa troupe, appuya ce mouvement, mais il en laissa tout l'honneur aux braves Cisalpins. Fiers de combattre sous les yeux des Français et en première ligne, la troupe cisalpine acheva de mettre en déroute les Napolitains, et les poussa dans le plus grand désordre jusque dans Sienne, dont le général Pino fit briser les portes à coups de canon. Traversant ensuite la ville et renversant tout sur son passage, il repoussa de poste en poste les arrière-gardes ennemies jusque sur la route de Rome. Le comte de Damas, pour protéger la retraite de ses troupes, avait couvert cette route de sa cavalerie, et

1801-an IX. Italie.

disposé quelques pièces de canon pour la soutenir, en même temps qu'il ralliait sur des hauteurs à quelque distance ses soldats épouvantés. Les Cisalpins et les hussards piémontais, animés par leurs premiers succès, et soutenus par les Français qui marchaient toujours en seconde ligne, chargèrent avec une nouvelle fureur, s'emparèrent d'une partie de l'artillerie ennemie, délogèrent des hauteurs l'infanterie napolitaine, et ne cessèrent qu'à la nuit de poursuivre leurs avantages. Ces braves troupes avaient marché et combattu pendant seize heures entières. Le comte de Damas ne pût opérer sa retraite qu'à la faveur de l'obscurité, et il entra sur le territoire romain après avoir perdu douze à quinze cents hommes de ses meilleures troupes. Le général Sommariva, informé de cet échec, ne jugea pas à propos de courir une chance pareille, et se retira sur Ancône.

Pendant que ces événemens se passaient en Toscane, le corps de réserve aux ordres du général Murat s'était mis en marche pour descendre en Italie. Après avoir passé les Alpes sur trois colonnes par les trois routes du petit Saint-Bernard, du mont Cénis et du mont Genèvre, Murat vint cantonner ses troupes dans le Milanais, où il avait ordre d'attendre une destination ultérieure. En voyant ce beau corps d'armée qui paraissait plus nombreux qu'il ne l'était réellement, descendre, au cœur de l'hiver, des plus hautes sommités des Alpes, et ses longues colonnes se prolonger et couvrir à la fois toutes leurs vallées, les Piémontais pensèrent que toute la France en armes allait inonder l'Italie. Grossi par la renommée, le bruit de cette nouvelle invasion retentit au loin, frappa de terreur tous les mécontens, fit évanouir les dernières espérances du ministère napolitain, et le força de changer ses dispositions.

Les instructions que Bonaparte envoya au général Murat portaient qu'il laisserait une de ses brigades au général Brune

pour former l'investissement de Ferrare, et qu'avec le reste de ses troupes il marcherait directement sur Ancône. En conséquence, Murat quitta Milan le 12 janvier, s'avança par la route de Plaisance, et dépassa Parme le 14, jour où le général Miollis remportait à Sienne, sur les troupes du comte Roger de Damas, la victoire signalée que nous venons de rapporter. Murat, instruit des mouvemens que venaient de faire les généraux Sommariva et Damas, se hâta de porter une de ses divisions sur la frontière de Toscane, afin de soutenir le général Miollis, et se dirigea lui-même à marches forcées sur la Romagne, afin de prévenir le général autrichien dans la Marche d'Ancône. 1801-an IX. Italie.

Cependant l'armistice de Trévise, conclu le 16 janvier, mit au pouvoir des Français la citadelle de Ferrare et la place d'Ancône, qui avait coûté tant d'efforts et de sang aux alliés à la fin de la campagne de 1799. Cette place était le dernier point d'appui de l'armée napolitaine. Sa possession laissait toute l'Italie méridionale ouverte et livrée à la discrétion des troupes françaises. Naples était sur le point d'éprouver encore une fois que, dans les luttes du genre de celle qu'elle avait entreprise, les petits états souffrent presque toujours plus que les grands.

En effet, le gouvernement napolitain qui ne s'était engagé dans cette guerre qu'à l'instigation des Anglais, n'avait reçu de ces derniers aucun secours efficace. Abandonné par les Autrichiens, qui n'avaient pu le faire comprendre dans le traité d'armistice, ni rien stipuler en sa faveur, le roi Ferdinand devait s'attendre à recevoir la loi du vainqueur. Sans l'adroite prévoyance de la reine Caroline, et la précaution qu'elle venait de prendre de mettre le royaume sous la protection de l'empereur de Russie, il était impossible que le roi pût opposer aucun obstacle à l'invasion dont il était menacé. Le salut de Naples dépendait entièrement du succès de

1801-an IX. Italie. la négociation que Paul Ier avait promis d'entamer ; et ce monarque ne fut pas plus tôt informé de l'état des choses en Italie, que, fidèle à sa parole, il envoya à Paris M. de Lewaschew avant même que la reine Caroline ne lui eût fait connaître l'urgence de cette démarche.

L'envoyé russe fut reçu à Paris avec toute la distinction possible, et le premier consul s'empressa de lui témoigner toute l'estime qu'il professait pour l'empereur son maître. Intéressé à faire connaître à l'Europe entière la bonne intelligence qui régnait entre lui et le plus puissant des souverains du Nord, Bonaparte accepta la médiation de ce dernier, et consentit à suspendre les opérations du général Murat, laissant à celui-ci la faculté de traiter d'un armistice, et se réservant de régler plus tard les conditions de la paix. Le général Lewaschew quitta aussitôt Paris pour se rendre à Naples, et les mêmes honneurs qui avaient signalé son arrivée, lui furent rendus à son départ. Son voyage à travers les départemens de la France fut une espèce de marche triomphale, qui se continua alors même qu'il fut arrivé en Italie ; car le premier consul avait donné des ordres en conséquence à tous les généraux. Il écrivait au ministre de la guerre : « Informez le général Brune que le grand-veneur de la cour de Russie, le général Lewaschew, se rend à Naples et pourra passer par la Romagne : le général Brune donnera des ordres pour que M. de Lewaschew soit partout reçu avec honneur, escorté et défrayé tant qu'il se trouvera sur le territoire occupé par les armées françaises. » Le général Murat, qui reçut lui-même l'envoyé russe à Bologne, se piqua de renchérir sur ces marques de déférence, aux yeux des Italiens étonnés de cette soudaine harmonie entre des ennemis si acharnés naguère à se combattre sur ce même théâtre de guerre. Murat, se rendant à Florence avec une partie de ses troupes pour prendre le commandement en chef du grand-

duché de Toscane, y fut suivi par le général Lewaschew, qui trouva, à son arrivée, la ville illuminée comme pour une fête ou un triomphe. Lorsque cet envoyé parut au spectacle avec le général Murat, on lui présenta un drapeau russe, qu'il joignit lui-même au drapeau tricolor en s'écriant : « Que les deux plus grandes nations de l'Europe devaient être unies pour la paix du monde et le bonheur général. » 1801-an IX. Italie.

Cependant le comte Roger de Damas occupait toujours avec ses troupes l'état ecclésiastique, et le gouvernement napolitain se prévalait du silence de l'armistice de Trévise pour maintenir son armée dans cette occupation. Nous avons fait remarquer que le premier consul, en ne permettant point que les Napolitains fussent compris dans cet armistice, avait voulu séparer leur cause de celle des Autrichiens : affectant de les regarder uniquement comme les auxiliaires de l'Angleterre, il voulait à tout prix les arracher à l'influence de cette puissance.

Avant d'entrer en négociation, le premier consul exigea préalablement l'évacuation des états romains par l'armée napolitaine, et, pour appuyer cette demande de tout le poids de ses armes, il ordonna au général Brune de renforcer le corps d'armée du général Murat par deux divisions de l'armée d'Italie. Celui-ci réunit ainsi sous son commandement vingt-cinq à trente mille hommes de troupes aguerries. Le général Soult reçut en même temps l'ordre de rejoindre cette armée, dans laquelle il devait prendre le commandement de l'avant-garde. Cantonné sur le territoire d'Ancône, le général Murat pouvait en quelques marches se porter dans le royaume de Naples.

Le comte Roger de Damas cherchait à gagner du temps, dans l'intention d'obtenir des conditions plus favorables. Dans une dernière communication qui lui fut faite par le général napolitain, Murat, fatigué de toutes ces tergiversations ;

1801-an IX. Italie.

répondit par la lettre suivante, qui renfermait l'expression des dernières volontés de Bonaparte :

« Monsieur le général,

« Depuis plus d'un mois l'intérêt que Sa Majesté l'empereur de Russie porte au roi de Naples, a engagé le premier consul à ne plus se souvenir des injures nombreuses dont le gouvernement napolitain s'est rendu coupable envers le peuple français. Cependant la cour de Naples, comme si elle eût pu se croire plus heureuse que les autres ennemis de la république, est restée seule en armes, quand les autres puissances ont cherché dans la paix le salut de leur pays. Croit-elle donc que son attitude de guerre en imposera aux braves soldats qui ont vaincu l'Europe? Détrompez-vous, et cessez de bercer de fausses espérances le pays qui vous a donné l'hospitalité, lorsque vous avez fui celui qui fut votre première patrie. Général de l'armée napolitaine, évacuez tous les Etats du pape et le château Saint-Ange. Le premier consul ne consentira à entrer avec vous en négociation que lorsqu'il vous saura rentré dans les limites du royaume de Naples. Le seul prince qui puisse aujourd'hui protéger votre roi, par la considération personnelle et particulière qu'a pour lui le premier consul, est l'empereur de toutes les Russies. Que votre gouvernement mérite donc la continuation des bontés de ce monarque, ce qui ne peut se faire qu'en fermant les ports de la Sicile et du royaume de Naples aux bâtimens anglais, et en mettant un embargo sur tous les bâtimens de cette nation, qu'il est temps enfin d'expulser de tous les points du continent. Cet embargo servira d'équivalent à celui que le roi d'Angleterre vient de faire mettre injustement sur tous les bâtimens danois, suédois et russes. Faites-moi certifier, par l'ambassadeur de Russie près de votre cour, que ces préliminaires sont remplis, et sur-le-

champ j'arrête ma marche, et je conclus avec vous un armistice, préliminaire d'une paix juste et équitable. » 1801-an IX. Italie.

Cette dépêche, communiquée par le général Roger, convainquit enfin la cour de Naples que le moment était encore venu pour elle de céder à la force. L'armée napolitaine eut ordre de quitter les États romains et de se retirer sur la frontière du royaume. Le général Lewaschew, qui fut reçu à Naples avec la plus grande magnificence, servit d'intermédiaire entre le premier consul et le gouvernement napolitain, et sut si bien représenter que le salut du royaume dépendait d'une prompte rupture avec l'Angleterre, que la reine, quelle que fût d'ailleurs sa répugnance à prendre ce parti, y consentit, et dès lors le général Murat arrêta la marche de ses troupes.

Le chevalier Micheroux, chargé des pouvoirs de la cour de Naples, se rendit au quartier-général de Murat, à Foligno, où fut conclu, le 6 février, un armistice qui devait donner aux plénipotentiaires des deux puissances le temps d'arrêter un traité de paix définitif. Les principales conditions de cet armistice étaient :

Que même après l'évacuation des États du pape par l'armée napolitaine, l'armée française conserverait ses positions, occupant Terni, suivant la Nera jusqu'à son embouchure dans le Tibre, sans outrepasser ces limites;

Que tous les ports de Naples et de Sicile seraient fermés à tous les vaisseaux de guerre ou de commerce anglais ou turcs, jusqu'à la paix définitive entre la France et les deux puissances; que toute communication entre Porto-Ferrajo et Porto-Longone dans l'île d'Elbe, cesserait pendant que les Anglais occuperaient le premier port; que le savant Dolomieu, célèbre naturaliste, retenu prisonnier à son retour d'Égypte, ainsi que plusieurs officiers et généraux français, seraient rendus sur-le-champ;

1801-an IX. Italie.

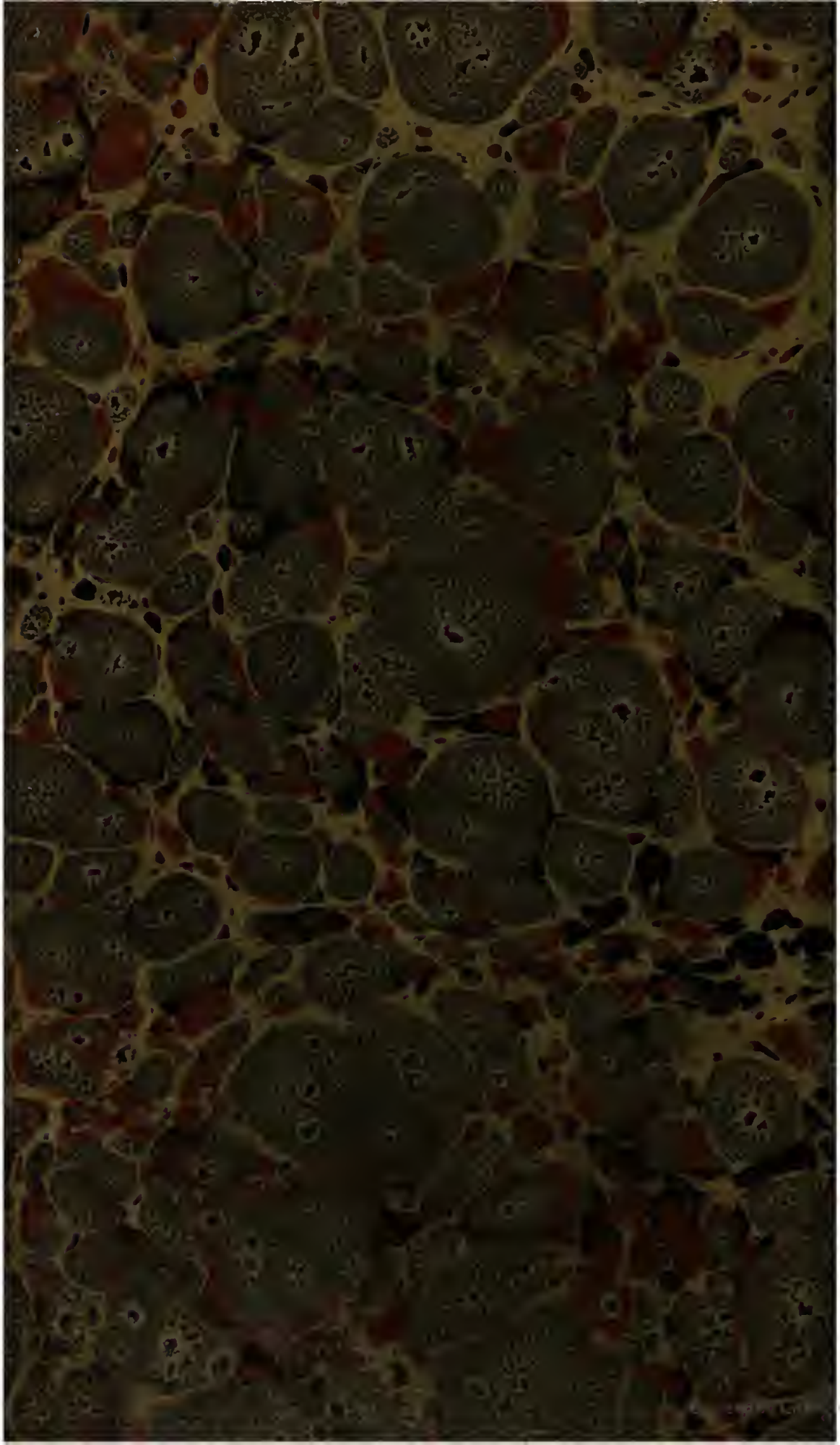
Que tout tribunal de rigueur étant aboli dans le royaume des Deux-Siciles, S. M. s'engageait à faire droit aux recommandations du gouvernement français, dans les négociations qui auraient lieu pour la paix définitive, pour stipuler les intérêts des personnes détenues ou émigrées pour cause d'opinion.

Aussitôt que ce traité d'armistice fut publié, l'embargo fut mis sur tous les bâtimens anglais. Le général Damas, qui se trouvait encore à Rome avec quelques troupes d'arrière-garde, reçut l'ordre d'évacuer sur-le-champ cette capitale du monde chrétien. Le souverain pontife, qui n'avait pas vu, sans quelque satisfaction, le gouvernement francais, jadis son ennemi, prendre ses intérêts, et le délivrer d'une occupation vexatoire, invita le général Murat à venir à Rome. Celui-ci, en s'empressant de répondre à l'invitation, voulut faire valoir encore sa démarche en n'amenant avec lui que quelques officiers d'état-major : cette confiance à la foi publique, et les hommages rendus à la sainteté du ministère pontifical, donnèrent au général français beaucoup de popularité. Les Romains accoururent en foule sur son passage; le cardinal secrétaire d'état, Gonzalvi, alla lui-même le complimenter au palais où il était descendu, et Murat fut admis le même jour à l'audience du Saint-Père.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

828

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google